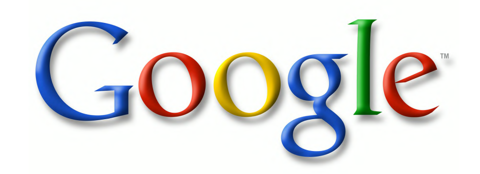


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

## Usage guidelines

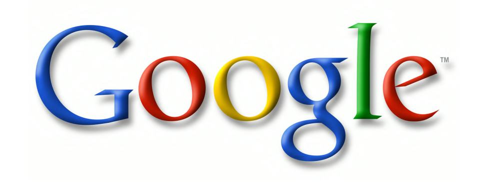
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

## About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 02266594 1

Digitized by Google




George Bancroft.

Digitized by Google

YAL
GÉRANDO
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# HISTOIRE

DE LA

# PHILOSOPHIE

# MODERNE

Digitized by Google

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1

Digitized by Google

# HISTOIRE

DE LA

# PHILOSOPHIE

## MODERNE

A PARTIR DE LA RENAISSANCE DES LETTRES

JUSQU'A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

J. M. DE GÉRANDO

Pair de France, Membre de l'Institut

TOME TROISIÈME ✓

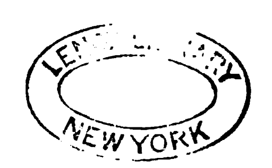
PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE

4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

1858 ✓

Digitized by Google




Digitized by Google

# HISTOIRE COMPARÉE

DES

# SYSTÈMES DE PHILOSOPHIE.

## PHILOSOPHIE MODERNE.

### CHAPITRE XVI.

*Locke et son école.*

La philosophie de Locke se présente à nous comme le produit combiné d'une double influence, celle de Bacon, celle de Descartes.

Locke n'a jamais nommé Bacon ; mais il n'en a pas moins recueilli l'héritage, ainsi que l'avait fait Gassendi plus empressé cependant à exprimer sa reconnaissance. Dans la direction que Locke a suivie relativement à l'étude des phénomènes de l'esprit humain, on reconnaît l'emploi de ces nouvelles méthodes que Bacon avait enseignées et que les sciences physiques avaient recommandées par l'exemple de leurs progrès récents. Locke avait cultivé l'histoire naturelle, la chimie, l'anatomie, toutes les branches des sciences médicales, et, quoiqu'il n'exerçât point la méde-



Digitized by Google

cine, le témoignage de Sydenham suffirait pour faire juger toute l'étendue des connaissances qu'il avait acquises sur cette matière. Il avait aussi beaucoup voyagé, il avait vécu dans le monde, jeté sur les hommes et sur la société un regard investigateur; toutes ses vues tendaient à l'utilité pratique et cherchaient ainsi leurs éléments dans la réalité positive des choses. L'entendement humain fut donc, pour lui, une portion et la plus noble portion du grand théâtre de la nature. Il traita la psychologie comme une science expérimentale, observa les faits pour en déduire les lois. En cela, c'est le vœu de Bacon qu'il accomplit; c'est l'esprit de Bacon qui l'inspire, lorsqu'il se propose de mesurer, avant tout, les forces de l'entendement humain, pour déterminer l'étendue et les limites de nos connaissances.

Locke a combattu Descartes, quoique sans prononcer le nom de ce philosophe, et le premier livre de l'*Essai sur l'entendement humain* est entièrement dirigé contre un point fondamental de la philosophie cartésienne. Néanmoins, Locke est tout pénétré des salutaires leçons que Descartes a données à la philosophie de son siècle. N'est-ce pas à l'école de Descartes qu'il a appris à chercher dans les lumières de la conscience intime, et dans la contemplation du magnifique et mystérieux phénomène de la pensée, la vraie source de la science? N'est-ce pas à l'école de Descartes qu'il a puisé ce besoin de clarté qui a donné à ses écrits sur les

Digitized by Google

sujets les plus abstraits une lucidité si remarquable, le désir d'introduire la philosophie dans le monde, de la rendre individuelle en provoquant chacun à s'interroger soi-même? N'est-ce pas à Descartes qu'il a emprunté un grand nombre de maximes, telles qu'une partie de celles qui concernent les prérogatives attribuées par l'un et l'autre aux idées simples, la certitude attachée par l'un aux idées claires et distinctes, par l'autre aux idées déterminées, ce qui est au fond la même maxime en d'autres termes, la distinction des qualités premières et des qualités secondes, etc.? Et même alors qu'il a attaqué le cartésianisme, c'est par cette lutte même qu'il s'est trouvé excité à suivre une partie de ses propres recherches, ainsi que Gassendi déjà y avait été conduit par une controverse plus directe et plus expresse. Locke a du moins réfuté Malebranche d'une manière ouverte et spéciale; mais il est facile de voir que cette réfutation a été aussi pour lui un exercice salutaire. On ne peut méconnaître, d'ailleurs, que Malebranche, en composant son ingénieux roman sur l'origine de nos idées, a beaucoup contribué à encourager Locke dans le dessein de rechercher et de tracer leur véritable généalogie.

Avec Bacon, Descartes, Gassendi, Locke a rejeté les traditions de l'école, proclamé l'émancipation de la philosophie et l'indépendance de la raison. A l'exemple de Bacon, de Descartes,

Digitized by Google

et, nous devons l'ajouter, à l'exemple aussi de Hobbes, mais, par un contraste frappant avec Gassendi, Locke a considéré en quelque sorte comme non avenus les travaux des philosophes qui l'avaient précédé; il a recommencé l'édifice sur des bases entièrement neuves; il a même partagé avec Descartes et avec Hobbes un excessif dédain pour les travaux que nous a légués l'antiquité.

Ce qui forme le caractère distinctif et le mérite essentiel de la philosophie de Locke, c'est d'avoir entrepris une histoire à peine ébauchée avant lui, l'histoire de nos idées. Il a voulu marquer leurs origines, exposer leur formation graduelle et successive, tirer de leur génération, avec leurs titres de famille, si l'on peut dire ainsi, et leurs rapports de consanguinité, la règle de leur classification, la détermination de leur nature et de leurs propriétés constitutives. Il a porté dans l'étude et la description de ces phénomènes, aussi curieux que délicats, de l'intelligence humaine, sinon cette exactitude rigoureuse qu'on ne pouvait guère attendre d'une première tentative, du moins une persévérance, une patience jusqu'alors sans exemple. La diffusion même qu'on lui reproche est une suite de cette application qui l'a porté à explorer les moindres détails, et à donner une sorte de corps et de fixité à des phénomènes qui sont extrêmement subtils et fugitifs par leur nature.

Digitized by Google

Quoi qu'aient pu dire, à cet égard, quelques philosophes plus récents, particulièrement en Angleterre (A), l'importance et l'utilité de cette histoire des idées et des explorations qui s'y rattachent, ne seront point diminuées par les rectifications qui ont été apportées à la définition de l'idée elle-même, et il sera toujours du plus grand intérêt de savoir sous le concours de quelles circonstances, par l'action de quelles causes, dans quel ordre et dans quelle dépendance chaque idée vient à éclore dans l'entendement, soit qu'on emploie, ou non, le mot origine, pour désigner le premier moment de son apparition.

C'est dans ce mérite propre et caractéristique de l'*Essai sur l'entendement humain*, et non dans diverses circonstances accessoires, qu'il faut chercher, si nous ne nous trompons, la vraie cause du nombre prodigieux de lecteurs qu'a obtenu cet ouvrage et du succès durable dont il a joui, malgré sa longueur et ce qu'il y a d'abstrait dans le sujet sur lequel il roule. Locke a offert à l'esprit humain une sorte de miroir qui lui réfléchit ses plus secrètes opérations; il excite et entretient, chez les penseurs, la même curiosité que nous éprouvons tous naturellement lorsqu'on nous annonce notre propre portrait, même alors que nous ne trouvons dans ce portrait qu'une ressemblance imparfaite. Il a, par le même motif, multiplié le nombre des penseurs, en donnant à

Digitized by Google

l'étude de l'entendement humain un attrait aussi nouveau que légitime.

Le succès, aussi général que solide, obtenu par Locke, s'explique encore par la confiance qu'inspirait naturellement un esprit aussi sage, aussi calme, aussi lucide, par la bonne foi qui respirait dans ses recherches, par l'espèce de candeur avec laquelle il en rendait compte, par son éloignement pour toutes les subtilités de l'école et pour toutes les ambitions du dogmatisme. Sa philosophie avait le bon sens pour génie, la prudence pour guide, la simplicité pour costume. Il n'imposait aucune opinion ; il aidait chacun à s'en former une, et surtout à se garantir des vaines tentatives et des écarts téméraires.

L'*Essai sur l'entendement humain* ne mérite pas, à tous les égards, le reproche, qui lui a été fait, de manquer d'ordre. C'était une manière de procéder juste et naturelle, que de détruire, avant tout, les préjugés ou les systèmes qui obstruaient, si l'on peut dire ainsi, l'avenue de l'histoire des idées, et qui mettaient obstacle à ce que la formation de certaines idées pût être expliquée, en les supposant placées en nous par la nature même ; d'exposer ensuite comment s'engendrent successivement ces idées qui doivent être comme la provision de l'esprit et les matériaux de nos connaissances ; de montrer aussi comment les mots servent à les fixer, à les classer, à les enregistrer, afin d'arriver aux connaissances proprement dites,

Digitized by Google

et d'en examiner la certitude, la réalité, l'étendue et les limites. Cependant, quoique cet ordre soit observé, du moins en apparence et dans la distribution générale, on s'aperçoit, en lisant et méditant l'ouvrage, d'un désordre caché dont on a peine à se rendre compte. La raison en est que Locke, en paraissant d'abord ne s'occuper que des *idées*, simples éléments de nos connaissances, traite véritablement des connaissances elles-mêmes. C'est ainsi qu'en passant en revue les *idées* acquises par la réflexion, ce sont réellement les phénomènes de l'entendement et de la volonté qu'il décrit, leurs causes qu'il recherche; ce sont les facultés et leurs lois qu'il expose; aussi, examine-t-il dès lors et la vérité des idées et leur fausseté. La distinction qu'il a paru établir entre la théorie des idées et celle des mots n'est pas mieux observée que celle qu'il avait voulu placer entre les idées et la connaissance, et ne pouvait guère l'être ; car partout les fonctions du langage interviennent dans la formation des idées : de la sorte, les matières rentrent sans cesse les unes dans les autres, et l'esprit, anticipant sur ce qui doit suivre, revenant sur ses pas, tourbillonne et s'embarrasse. On est contraint de refaire en soi-même l'Essai sur l'entendement humain, et d'en mieux classer les matières, lorsqu'on veut le résumer.

Un philosophe contemporain, du mérite le plus éminent, et à qui il appartenait plus qu'à tout

Digitized by Google

autre d'apprécier Locke et de le caractériser (1), s'est plaint de ce que Locke, tant cité de nos jours, qui a eu tant de lecteurs, qui est entre les mains de tout le monde, est cependant aujourd'hui si mal connu, surtout en France, qu'on lui prête sur des questions fondamentales des opinions expressément désavouées par lui-même (B). Rien n'est mieux fondé que cette plainte, du moins en ce qui concerne l'opinion qui fait dériver toutes les connaissances de la sensation. A cet égard, Locke n'a pas été seulement méconnu de ceux qui, en professant une semblable opinion, ont considéré Locke comme un de leurs chefs ; il l'a été également de ceux qui, en combattant cette opinion, ont mis Locke à la tête de ce qu'ils ont appelé les *sensualistes*, méprise commise non-seulement en France, mais surtout en Allemagne, d'où elle a repassé en France dans les derniers temps. Cependant toute la philosophie de Locke repose sur la distinction qu'il a établie entre les deux sources de nos idées et de nos connaissances, qu'il a placées, l'une dans les sens, l'autre dans la réflexion. Il a ainsi séparé, par des limites précises et tranchées, les deux régions qui appartiennent, l'une au monde intellectuel et moral, l'autre au monde extérieur et matériel. Il a plusieurs

(1) M. Dugald Stewart.—V. l'article Locke dans l'*Histoire abrégée de la philosophie* depuis la renaissance des lettres, traduction de M. Buchon, 2e partie, c. 1.

Digitized by Google

fois répété que les lumières que nous avons sur l'esprit sont au moins aussi vives que celles que nous avons sur la matière; il a fait voir qu'il y a pour l'homme deux genres d'expériences, l'un qui se dirige vers l'univers extérieur, l'autre qui se replie sur le théâtre intérieur; il a séparé et opposé ces deux modes d'observation; il a fait voir comment ils se modifient ou se combinent. Sans doute cette distinction n'était pas nouvelle (C); elle remontait à Platon; elle avait été établie par Aristote, ou plutôt elle avait été reconnue par la plupart des philosophes. Sans doute on n'avait cessé de rappeler l'homme à l'étude de soi-même, comme à la meilleure école; sans doute, depuis peu, Descartes avait surtout invité l'esprit humain à se recueillir en lui-même, et c'était sur un fait psychologique qu'il avait fait pivoter la science tout entière. Gassendi et Descartes avaient déjà désigné, sous le nom de *réflexion*, l'opération par laquelle l'esprit se replie sur lui-même, pour se rendre compte de ce qui se passe en lui. Mais ce qui appartient en propre au philosophe anglais, c'est d'avoir tracé l'histoire développée de cette faculté de *réflexion* indiquée seulement par ses deux prédécesseurs; il l'a montrée produisant un ordre spécial, un système entier d'idées, auxquels elle donne un caractère déterminé. En s'attachant à décrire cette opération délicate par laquelle l'âme devient témoin d'elle-même; en rendant, pour la peindre, au mot *conscience*, dans nos lan-

Digitized by Google

gues modernes, la même valeur que lui donnaient les anciens lorsqu'ils disaient *conscius sui*, en épiant un à un, pour les retracer, les phénomènes intérieurs dont, par cette *conscience*, l'âme se rend témoignage, Locke a fait ressortir sous une vive lumière ce *moi* qui est le pivot de toutes les modifications intérieures, le foyer de l'activité, le terme des affections passives, ce *moi* qui se reconnaît et se retrouve le même à travers la succession des temps, comme dans la variété des actes et des manières d'être (1).

Toutefois, Locke s'est arrêté trop tôt dans la carrière si importante qui se découvrait devant lui. Il a trop limité le domaine de la réflexion, en le restreignant aux opérations de l'esprit et aux actes de la volonté; il n'a pas assez remarqué tout ce que la réflexion fournit d'éléments aux notions de cause et de substance, les caractères qu'elle découvre dans certains modes de la volonté ou de la pensée, les lois qu'elle reconnaît présider à cette région intérieure, et le genre d'empire ou plutôt d'autorité qu'elles y exercent. Dans la portion même du domaine de la conscience que Locke a visitée, ses observations manquent souvent d'exactitude et de justesse: nous devons, en les résumant, faire le départ des aperçus nouveaux et ingénieux qui y abondent,

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. II, c. XXVII, § 9 à 17.

Digitized by Google

des lacunes ou des méprises qui trop souvent s'y font remarquer; mais les classifications elles-mêmes que Locke a dressées facilitent ce travail, aident à le compléter en le réformant.

Locke n'a rien ajouté à ce qui avait été dit sur le mécanisme de la sensation, et il a suivi à peu près, sur ce sujet, les traces des cartésiens (1), en indiquant, mieux qu'ils ne l'avaient fait, la distinction qui existe entre la *perception* proprement dite et l'*impression* reçue par l'action des objets extérieurs. Il n'a cependant pas marqué cette distinction par des traits assez prononcés; il n'a pas assez remarqué la part que l'esprit prend à la première par sa propre coopération, et il a été jusqu'à supposer que, dans la perception, l'esprit est ordinairement passif (2). En distinguant, d'après les cartésiens, les qualités *premières* et les qualités *secondes* des corps, il a aussi trop peu démêlé les caractères spéciaux qui, dans les deux ordres de perceptions, correspondent à ces deux ordres de qualités et les font discerner les unes des autres (3). La grande discussion qui s'était élevée entre Arnauld et Malebranche eût dû avertir Locke de la méprise si ancienne et si générale

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. XVIII, c. 2, § 11, 14.
(2) *Ibid.*, l. II, c. 9.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. VIII, § 12 et suiv.

Digitized by Google

qui faisait considérer l'*idée* comme quelque chose d'intermédiaire entre l'esprit et les objets, ayant une sorte d'existence distincte de l'esprit lui-même, servant de terme à sa contemplation, comme un tableau pour le regard qui se dirige sur lui. Cependant, Locke ne paraît pas toujours s'être assez garanti de cette manière de voir; il a laissé dans un trop grand vague sa définition de l'*idée.* « L'idée, dit-il, signifie tout ce qui est » l'objet de notre entendement, tout ce qui oc» cupe notre esprit, tout ce que l'esprit aperçoit » en lui-même, toute perception qui est en lui, » lorsqu'il pense (1). » Le vague de cette définition répand à son tour un certain nuage sur la théorie de Locke relativement aux idées simples, théorie qui eût acquis une plus grande précision, si l'auteur eût distingué nettement les perceptions sensibles et les notions; car il n'est pas une perception sensible qui, quoique portant un caractère de simplicité en ce qu'elle ne peut, dans la réalité, se diviser en fragments séparés lorsqu'elle est présente à l'esprit, ne devienne cependant, pour lui, le sujet de plusieurs notions, par l'analyse de la pensée. Quels que soient les efforts de Locke pour reconnaître le juste degré de la participation par laquelle l'esprit concourt

(1) *Essai sur l'entendement humain*, avant-propos, § 8; l. II, c. VIII, § 7 et 8.

Digitized by Google

à la formation de ses idées, et quoiqu'il ait fait plusieurs pas importants sur ce sujet, il a réduit l'esprit à une condition trop passive dans la réception des idées simples (1); il lui a donné un pouvoir trop arbitraire dans la création des idées complexes et des *modes mixtes* (2); il n'a point assez distingué les considérations de l'esprit sur les objets, des qualités qui appartiennent à ces objets eux-mêmes. De la sorte, il n'a pu pénétrer assez avant dans la nature des idées de *relation;* il en a trop limité les classes primitives; il n'a pas assez remarqué que les *relations*, quoiqu'elles supposent toujours une opération de notre esprit, ont très souvent, néanmoins, un fondement réel dans la nature; il a trop restreint l'opération par laquelle l'esprit les conçoit, en la référant à la seule comparaison (3). De la sorte encore, il n'a pas réussi à rendre un compte assez fidèle de la manière dont nous concevons l'espace et le temps (4).

C'est une pensée ingénieuse que celle d'avoir cherché à dresser le tableau des idées originales et primitives dont se composent toutes les autres; Locke les réduit à huit (5):

---

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. II, c. 1er, § 25, etc.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. XXX, § 3; c. XXII.
(3) *Ibid.*, c. XXV, § 3.
(4) *Ibid.*, c. XIII et XIV.
(5) *Ibid.*, c. XXI, 73.

Digitized by Google

Trois, dit-il, nous viennent par les sens; ce sont :

*L'étendue, la solidité, la mobilité.*

Deux, par la réflexion; ce sont :

*La perceptivité, la motivité.*

Trois, enfin, par la réflexion et les sens à la fois; ce sont :

*L'existence, la durée, le nombre.*

Si Locke, comme il paraît, a voulu, dans cette énumération, comprendre seulement les notions qui sont le dernier terme de l'abstraction de l'esprit, lorsqu'il décompose ses idées, cette énumération paraîtra extrêmement incomplète. Il ne suffit point de réunir de nouveau, et de rajuster, si l'on peut dire ainsi, les notions obtenues par les dernières analyses de l'abstraction, pour recomposer toutes nos autres idées, et spécialement pour faire revivre celles qui correspondent aux perceptions sensibles. On se demande, en voyant ce tableau, ce que sont devenues les idées simples appartenant à chacun de nos sens en particulier, que Locke avait précédemment signalées (1), dont la variété est presque infinie, et qui, comme le remarque Locke lui-même, manquent la plupart de noms.

Locke a rangé toutes les idées complexes sous les trois catégories de *substances*, *modes*, et *rela-*

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. II, c. 3.

Digitized by Google

*tions* (1). Il a compris au nombre des modes l'*existence*, qui constitue par elle-même une quatrième catégorie entièrement à part, et de laquelle ressortiraient toutes les notions relatives à la durée, au lieu, au mouvement, à la causalité, en un mot tout ce qui appartient à l'ordre des faits et qui, dans nos langues, est exprimé par les verbes. Il a été entraîné dans cette erreur, sans s'en apercevoir, par les traditions aristotéliques, et les a encore confirmées par son autorité.

Ce n'était pas assez d'avoir distingué, même en les complétant, ces catégories fondamentales. Il eût fallu montrer comment elles se combinent entre elles pour former des composés d'un nouvel ordre.

Locke a jeté un nouveau jour sur la notion de *substance*, sans cependant l'éclaircir complétement; mais il a surtout porté une clarté singulière dans cette curieuse question du *principe de l'individuation*, qui avait tant occupé les scolastiques du moyen-âge, et qui avait donné lieu à des discussions si subtiles et si obscures. Il a examiné tour à tour ce qui constitue l'identité dans les corps bruts, organisés, dans les animaux, dans l'homme, et ce qui forme la personne (2). Le grand mystère des essences

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. II, c. XII.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. XXVII, § 3 et suiv.

Digitized by Google

a été pénétré par Locke avec un égal bonheur ; il a distingué une essence *réelle*, celle qui constitue dans les substances les propriétés fondamentales, et une essence simplement *nominale*, qui exprime seulement les conditions de la notion attachée à un nom (1). En reconnaissant l'exactitude de cette distinction, il y aurait quelques observations à faire sur la proposition que Locke avance lorsqu'il prétend que l'*essence réelle* des choses nous est absolument inconnue. Il semblerait quelquefois ne pas assez reconnaître le fondement que peuvent avoir dans la nature les classifications de *genres* et d'*espèces;* il leur prête un caractère trop artificiel ; mais il modifie ensuite lui-même ce que ses expressions auraient eu de trop absolu; il reconnaît des similitudes réelles, correspondant aux assimilations de l'esprit; seulement il néglige trop d'examiner comment nos nomenclatures peuvent se perfectionner en se rapprochant toujours davantage des lois qui établissent les phénomènes des analogies graduées et constantes (2). Grâce aux travaux de Locke, cette opération délicate par laquelle l'esprit détache d'un sujet les divers aspects dont il forme les notions abstraites, opération de laquelle résultent, avec toutes nos idées générales, les connaissances vraiment di-

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. III, c. 3, § 14, 15, 16, etc.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 10; c. VI, § 25, 36.

Digitized by Google

gnes de ce nom par leur étendue et leur prévoyance, a fini par obtenir une théorie aussi complète qu'évidente, et la philosophie trouve désormais dans cette théorie la solution d'une foule de questions qui avaient embarrassé l'école, ou qui avaient été embrouillées par elle.

On a souvent donné de justes éloges au chapitre de Locke sur l'association des idées (1). Cependant il n'a guère signalé, dans cette immense loi qui domine toutes les opérations de l'esprit humain, que les phénomènes extraordinaires et bizarres auxquels elle donne lieu quelquefois, lorsque les alliances fondées sur une rencontre fortuite, établies avec une force particulière, contrarient celles que les analogies raisonnables eussent pu provoquer; il a négligé de tracer les conditions diverses auxquelles cette association est soumise, et à l'aide desquelles elle forme les tissus variés de nos pensées. S'il eût traité plus largement cette théorie qui a obtenu, peu de temps après, des développements si remarquables, il eût donné quelque chose de plus complet à son système sur la philosophie du langage. Ce n'en est pas moins un des présents les plus précieux dont nous sommes redevables au philosophe anglais; il a surtout par-

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. II, c. 33.



Digitized by Google

faitement expliqué les fonctions par lesquelles les mots servent à grouper et à enregistrer les idées (1).

Les effets de l'abus des mots avaient été déjà, comme nous l'avons vu, signalés, avant Locke, par un grand nombre de philosophes; Locke n'a donc point ici le mérite de la nouveauté: il n'en a pas moins de titres à une partie des éloges qu'il a reçus à ce sujet, par la netteté et l'abondance de ses vues, par ses remarques sur les expressions figurées, et surtout par la sagesse des conseils qu'il a donnés pour prévenir cet abus et y porter remède (2). On peut dire que ces conseils forment à eux seuls une grande partie de la logique, s'ils ne la composent pas tout entière. Nous rencontrons la même sagesse, sans recueillir des conseils aussi circonstanciés, dans les avis que Locke nous donne sur le danger qui naît du penchant à réaliser les abstractions de l'esprit, et à réduire en fait de simples puissances (3).

La généalogie et la nomenclature des idées donnent la solution de la plupart des questions qui appartenaient à la métaphysique, telle que l'école l'avait conçue; l'Essai sur l'entendement humain est, sous ce rapport, une nouvelle espèce de

---

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. III, c. 2, § 1, 8; c. 3, § 6, 7, etc.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 10 et 11.

(3) *Ibid.*, l. II, c. 23, § 37; c. 32, § 8, etc.

Digitized by Google

traité de métaphysique; mais, comme nous l'avons vu, Locke, dans l'histoire des idées, a voulu tracer une sorte d'introduction à la véritable philosophie première, à celle qui étudie la haute prérogative accordée à l'esprit humain, la faculté de connaître. Locke s'est proposé d'examiner tour à tour la nature, les degrés, l'étendue, la réalité, la vérité, la certitude de nos connaissances.

Le premier principe sur lequel Locke fonde toute la théorie de la connaissance, fait pressentir déjà tout ce qu'elle pourra avoir de défectueux: « Toutes nos connaissances roulent sur » nos idées; elles ne peuvent avoir d'autre objet (1). »

Le second principe, emprunté à la philosophie d'Aristote, et dont nous avons souvent signalé le vice radical, va achever de faire ressortir, en l'aggravant, ce qu'il y a de défectueux dans le premier. La connaissance y est définie: « *La perception soit de la liaison ou convenance, soit de l'opposition ou disconvenance, qui se trouve entre deux idées* (2). » Déjà, en voulant appliquer cette convenance, Locke se trouve embarrassé ou plutôt en contradiction avec lui-même. Il a peine à se rendre compte de la convenance qui peut se

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. XVIII, c. 1, § 1.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 2.

Digitized by Google

fonder sur une relation; il est conduit à considérer l'*existence réelle* comme une espèce de convenance entre les idées, et la *coexistence* comme une *connexion nécessaire* (1).

Distinguant la connaissance intuitive de la connaissance démonstrative, Locke a eu le mérite d'appeler l'attention sur cette intuition qui est pour l'esprit humain la source de toute lumière, et de concourir à faire marquer les points de départ qui, antérieurs à toute déduction, devant fonder toute déduction, subsistent par eux-mêmes; mais bientôt, en caractérisant cette intuition, il semble la réduire à la perception de l'identité ou de la diversité des idées comparées entre elles (2). A ces deux degrés de connaissance il en ajoute un dernier qu'il ne sait comment caractériser, et qu'il semble en effet impossible de se définir, puisqu'il ne peut consister ni dans l'intuition, ni dans la démonstration: c'est ce que Locke appelle la *connaissance sensitive.* Il n'y voit que *foi* ou *opinion;* elle va au delà de la simple probabilité, mais elle n'a pas toute la certitude des deux précédentes (3): comme s'il y avait un milieu entre la probabilité et la certitude! Cette connaissance, ou plutôt cette perception, est

---

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. XVIII, c. 1, § 3 à 7.
(2) *Ibid., ibid.*, c. 2, § 1.
(3) *Ibid., ibid.*, § 14, c. 3, § 2.

Digitized by Google

cependant, suivant Locke, « celle qui regarde » l'existence des êtres finis, hors de nous. »

Locke s'est beaucoup appliqué à poser les limites de nos connaissances, et n'a pas réussi, néanmoins, à les déterminer d'une manière précise. En supposant, comme il l'a fait, que nos connaissances sur la *coexistence* ne peuvent s'appuyer que sur une connexion nécessaire, il s'est trouvé hors d'état d'accorder une suffisante étendue aux connaissances que nous obtenons sur les substances, sur leurs qualités, et sur la dépendance qui peut exister entre les premières qualités et les secondes (1). Aussi, va-t-il jusqu'à dire que nous n'obtiendrons jamais sur les corps une connaissance *véritablement scientifique*, c'est-à-dire, qui permette de découvrir sur leur sujet des vérités générales, instructives, et entièrement incontestables (2).

Nous applaudissons à Locke, lorsqu'il dit que nous avons une connaissance intuitive de notre propre existence, quoiqu'il soit difficile de reconnaître dans ce fait primitif une simple convenance de deux idées ; mais nous sommes surpris qu'il semble réduire à ce fait unique toutes les connaissances d'existence réelle qui se rapportent à notre propre intérieur.

Rien n'égale le vague dans lequel Locke se perd,

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. XVIII, c. 3, § 9 à 18.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 26.


Digitized by Google

lorsqu'il veut aborder la grande question de la réalité de nos connaissances en ce qui concerne le reste de l'univers. Il commence par reproduire la maxime que l'esprit ne peut connaître immédiatement les choses, mais seulement par l'intervention de ses idées. Il fait consister la réalité des connaissances dans la *conformité entre ces idées et les choses* (1), et cependant il se hâte d'attribuer une réalité positive à toutes les idées simples : « *elles sont*, dit-il, *des copies complètes* (2). Sur quel fondement s'appuie-t-il ? Sur le fondement que l'esprit ne saurait se les former à lui-même, et que, par conséquent, il faut nécessairement qu'elles soient produites par des choses qui agissent naturellement sur l'esprit. Cette argumentation, empruntée aux cartésiens, n'en est pas meilleure. Locke, en l'adoptant, ne voit pas que ce raisonnement, même en admettant ses bases, autorise seulement à supposer dans les objets une *cause* de nos idées simples, mais non un *archétype ;* à considérer nos idées simples comme *produites* par eux, mais non comme leur étant conformes. Il ne voit pas que ce raisonnement tendrait à prêter une réalité objective aux notions abstraites, puisqu'il a conféré à de telles notions le titre d'idées simples ; que ce raisonnement détruirait la distinction entre les

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. XVIII, c. 4, § 2 et 3.
(2) *Ibid., ibid.*, § 4 ; l. II, c. 30, § 2 ; c. 31, § 2, 12, etc., etc.

Digitized by Google

qualités secondes et les qualités premières, puisque, dans les qualités secondes, il a aperçu aussi des idées simples. Il oublie que lui-même a établi ailleurs, avec beaucoup de raison, que les idées simples peuvent être fort différentes de leurs causes (1). Souvent, à l'entendre, on croirait qu'il fait consister la réalité de nos connaissances, non dans le rapport de nos idées avec les objets extérieurs, mais dans le simple rapport qu'elles ont entre elles, et c'est en effet sur cela que se fondent, pour lui, la réalité des connaissances qui concernent les substances dont l'idée est une pure et libre conception de l'esprit, et celle des connaissances mathématiques. Aussi, l'existence, à ses yeux, n'est pas requise pour une connaissance réelle (2), si l'on pouvait admettre la réalité de ce qui n'est pas. « La simple possibilité, la simple compatibilité des idées entre elles, suffit, dit-il, à la réalité des modes mixtes (3). » Toujours, reste-t-il à déterminer sur quoi peut se fonder, pour emprunter le langage de Locke, la conformité des notions complexes des substances que nous supposons exister dans la nature, avec leurs archétypes réels et extérieurs. Locke pose le problème, en reconnaît l'importance, annonce que trop souvent la copie est infidèle à l'original, que toujours elle est

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 4, § 5 et 6.
(2) *Ibid., ibid.*, § 8.
(3) *Ibid.*, l. II, c. 31, § 4.

Digitized by Google

incomplète; mais nous lui demandons en vain dans quel cas elle est cependant fidèle, et comment cette fidélité peut être reconnue. Il se borne à nous dire que ces idées complexes doivent être formées d'idées simples qu'on ait reconnu coexister dans la nature (1).

Un mot suffit : Locke n'accordant, comme nous l'avons vu, à l'esprit humain, que le pouvoir de comparer les idées entre elles, comment peut-il fournir un moyen d'établir et de constater la conformité des idées avec les choses?

La connaissance que Locke appelle *sensitive* est, au fond, la seule qui, dans son système, mérite le titre de *réelle*. Mais il ne lui attribue même pas ce titre, par la raison qu'elle a l'existence pour objet.

Locke ne saurait donc distinguer essentiellement la réalité de la vérité; aussi, souvent semblent-elles se confondre à ses yeux. Cependant la vérité, suivant lui, consiste dans la *conjonction ou séparation des signes, suivant que les choses mêmes conviennent ou disconviennent entre elles*. « Elle »est, dit-il encore, la dénotation, en paroles, »de la convenance ou de la disconvenance des »idées entre elles (2). » Il s'ensuivrait qu'il n'y

---

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. II, c. 30, § 5; c. 31, § 6, 7, etc.; l. IV, c. 4, § 12, 13.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 5, § 2, 9.

Digitized by Google

a ni vérité ni fausseté, relativement à la simple convenance ou disconvenance des idées, soit entre elles, soit avec les objets. Néanmoins, Locke distingue une vérité *verbale* et une vérité *mentale*, quoiqu'il juge assez difficile de les discerner (1). Ailleurs, il admet une vérité ou une fausseté dans les idées mêmes, en tant qu'elles sont rapportées à quelque chose (2). Il distingue encore une vérité *morale*, qui paraît bien peu digne de ce nom et qui mériterait mieux celui d'*illusion*, puisqu'elle consiste à parler des choses suivant la persuasion de notre esprit, quoique la proposition énoncée ne soit pas conforme à la réalité des choses. Il distingue aussi une vérité *métaphysique*, qui mériterait plutôt le titre de vérité *physique*, puisqu'elle n'est autre chose que l'existence réelle des choses, conforme aux idées revêtues des noms qui désignent ces choses (3).

En tant qu'il rapporte essentiellement la vérité à l'expression, Locke a cru pouvoir établir, entre la certitude de vérité et la certitude de connaissance, une distinction qui sera difficilement admise (4).

C'est principalement en ce qui concerne la valeur des propositions universelles et générales, que

---

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 5, § 4.
(2) *Ibid.*, l. II, c. 32.
(3) *Ibid.*, l. IV, c. 5, § 11
(4) *Ibid.*, *ibid.*, c. 6, § 3.

Digitized by Google

la philosophie de Locke se trouve essentiellement défectueuse, et c'est à cet égard aussi que son imperfection doit, surtout, nous étonner. Les propositions universelles sont-elles le résumé des faits particuliers, et leur certitude se trouve-t-elle ainsi subordonnée à celle de ces faits? Ou bien ont-elles, au contraire, une certitude qui leur soit inhérente et propre, antérieure à tous les faits particuliers? Ou bien y a-t-il des propositions universelles des deux genres, et alors quels sont les caractères propres à chacun d'eux? Quel est l'emploi légitime qui peut en être fait, quelle est la fécondité que nous avons droit d'en attendre? Locke semble d'abord admettre qu'on ne peut être assuré de la vérité d'aucune proposition générale, à moins qu'on ne connaisse les espèces, et il en conclut qu'il est peu de propositions universelles sur les substances, dont la vérité soit connue, parce qu'on ne peut s'assurer qu'en peu d'occurrences de la coexistence de leurs idées (1). Bientôt il semble abandonner même ce petit nombre de connaissances universelles déduites des faits particuliers : « Une certitude générale, » dit-il, ne peut jamais se trouver que dans nos » idées ; si nous l'allons chercher dans des expé» riences ou des observations, notre connaissance » ne s'étend point au delà des exemples particu-

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 6, § 4 à 15.

Digitized by Google

liers (1). » Ici, Locke abandonne entièrement les traces de Bacon. Loin d'indiquer comment l'expérience peut être généralisée, il ne voit en elle qu'un secours utile pour la commodité et la sûreté de nos corps ; il se refuse à lui accorder la connaissance et la certitude (2). Locke n'a pas même paru soupçonner comment les propositions générales servent à transformer les résultats de l'expérience acquise ; il n'a pas même posé le grand problème de la loi de causalité, loi de laquelle dépend l'enchaînement entier de nos connaissances ; il ne s'est pas demandé comment nous pouvons conclure d'un fait à l'autre, et du passé à l'avenir. La notion de cause avait cependant attiré son attention ; il l'avait rangée parmi les *relations ;* il l'avait même envisagée sous son vrai caractère, en donnant le nom de *cause* à ce qui *produit* (3), quoique sans distinguer suffisamment ce qui produit par sa propre énergie, de ce qui opère en vertu d'une loi de dépendance.

Il nous reste à examiner les propositions universelles et générales, séparées des faits, dans la pensée de Locke, tirant toute leur force d'elles-mêmes, étrangères à l'expérience. Appartiendront-elles à l'intuition, ou bien seront-elles des maximes

---

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 6, § 16.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 12, § 9 et 10.
(3) *Ibid.*, l. II, c. 26, § 1, 2.

Digitized by Google

ou axiomes(1)? Aucune d'elles ne pourra se rapporter à l'existence actuelle (2) ; elles ne toucheront à la coexistence qu'autant que la coexistence se fondera sur une connexion nécessaire (3) ; elles auront essentiellement pour objet l'identité ou la diversité des idées (4). Il semble que nous ne pouvons, d'après Locke, avoir d'autres principes de connaissances, puisque toute connaissance démonstrative dérive de la connaissance intuitive ; et cependant, voici que Locke nous annonce qu'elles ont peu d'influence sur le reste de nos connaissances (5) : « Elles ne servent point à » prouver, dit-il ; elles ne sont les fondements » d'aucunes sciences ; elles ne contribuent en rien » à leurs progrès. Quelle en sera donc l'utilité ? » Tout au plus serviront-elles aux méthodes vul» gaires d'enseignement et dans les disputes ; » mais elles seront aussi fort dangereuses ; elles » pourront fournir des moyens de prouver des » choses contradictoires (6). » Nous reconnaissons tout ce que ces observations ont de judicieux ; mais nous demandons quelles sont donc les vérités auxquelles appartient le pri-

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 8, § 1, 2, 3
(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 7.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, § 6.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, § 4.
(5) *Ibid.*, *ibid.*, § 8, 10.
(6) *Ibid.*, *ibid.*, § 11 à 20.

Digitized by Google

vilége d'être les principes de nos connaissances. La question était assez importante pour être nettement posée, et pour qu'on apportât le plus grand zèle à la résoudre. Ici, toutefois, Locke, nous abandonne. Ces principes de connaissance ne peuvent être dans les faits, nous l'avons vu; ils ne sauraient être que dans les rapports des idées. Quelles seront donc les vérités primitives, évidentes par elles-mêmes? « Elles seront, dit » Locke, entièrement indépendantes; elles ne rece- » vront et ne pourront recevoir les unes des autres » aucune lumière, ni aucune preuve... Or voici en » quoi consiste leur certitude et leur évidence: *C'est » en ce qu'un homme voit qu'une idée est la même idée, et » qu'il aperçoit infailliblement que deux idées différentes » sont deux idées différentes* (1). » Mais en quoi de telles propositions différeront-elles des axiomes? Comme les axiomes, elles n'auront que des notions abstraites pour objet: Locke en convient. Comme les axiomes, elles exprimeront l'identité ou la diversité de ces notions: Locke le déclare. Elles seront absolument de même nature; seulement elles embrasseront des notions moins générales: il en résulte que, loin d'être plus fécondes, elles auront seulement moins de fécondité, parce qu'elles auront moins d'étendue. La plupart du temps, elles auront même moins d'évidence; car

---

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 8, § 10.

Digitized by Google

une idée devient d'autant plus simple, dans le sens de Locke, qu'elle se généralise davantage.

Il relève avec beaucoup de raison la frivolité des propositions identiques dans les termes (1) ; mais il attribue la même frivolité aux propositions dans lesquelles une partie de l'idée complexe est affirmée du nom du tout (2). Que peuvent être cependant les propositions fondées sur l'identité des idées, si ce n'est, comme dit Descartes, celles qui affirment d'une chose ce qui est renfermé dans l'idée de cette chose ?

Locke, n'admettant point les faits pour bases des connaissances, ne cherchant ses principes que dans les rapports des idées, ne peut, par là même, faire reposer la science que sur des propositions abstraites, et cependant le voici encore qui réduit à des propositions simplement verbales toutes celles où deux termes abstraits sont affirmés l'un de l'autre (3).

Dans son zèle à combattre les principes innés, Locke s'est laissé entraîner à supposer qu'il n'y a pas de vérités universellement reconnues (4). Telle est, en cette occasion, l'exagération de ses expressions, qu'il semble se confondre presque parmi les sceptiques ; cependant, il a dit ailleurs

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 8, § 1, 2, 3.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 4 à 9.
(3) *Ibid.*, *ibid.*,§ 12.
(4) *Ibid.*, l. I, c. 1.

Digitized by Google

que les hommes sont à peu près d'accord sur les idées simples (1). Mais cette exagération se trouve mieux démentie encore par les maximes qu'il établit sur les vérités évidentes par elles-mêmes, et sur la lumière qui environne l'intuition.

Nous pouvons fixer maintenant nos idées sur les reproches qui ont été faits à Locke d'avoir détruit l'immutabilité des notions morales, et sur la justification qui a été présentée en sa faveur. L'exagération que nous venons de rappeler dans les arguments qu'il a opposés aux partisans des principes innés, a fourni certainement un motif aux accusations qui ont été dirigées contre lui; il y a prêté encore quelque sujet, lorsqu'il a paru envisager comme des conceptions purement arbitraires, simples ouvrages de l'esprit, tous les *modes mixtes*, parmi lesquels il a rangé les notions morales (2). Mais Locke a pris soin lui-même de protester contre une interprétation semblable (3). En rejetant les principes innés, il a expressément reconnu une loi de nature, loi aussi intelligible à la créature raisonnable qui l'étudie, que le sont les lois positives de l'État. Toutefois, quelque claire

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. II, c. 13, § 28.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 22, § 2 et suiv.; l. III, c. 5, § 5; l. IV, c. 11, § 15.

(3) V. la préface de Locke à la 2e édition de l'*Essai sur l'entendement humain*.

Digitized by Google

que soit la loi morale, elle exige, pour être connue, l'emploi de nos facultés (1). Non-seulement la morale paraît à Locke susceptible de démonstration, mais il n'hésite pas à lui reconnaître une certitude égale à celle des mathématiques (2). Néanmoins, s'il a reconnu des vérités morales, s'il leur a attribué une certitude entière, il s'est trouvé embarrassé pour en déterminer le caractère. Il commence par déclarer « qu'aucune règle de » morale n'est évidente par elle-même; que toutes » ont besoin de démonstration (3). » Sur quoi fonde-t-il ensuite cette démonstration? Sur les définitions seulement, et de là vient qu'il les assimile aux vérités mathématiques (4). Voilà donc les vérités morales réduites à un caractère entièrement abstrait et spéculatif. Ce n'est point dans le cœur même de l'homme, ce n'est pas dans les témoignages de la conscience intime, que ces vérités trouveront leur force; elles ne se présenteront que comme de simples combinaisons rationnelles. En vain chercherons-nous en elles quelque chose de positif et d'obligatoire. C'est parce que Locke n'a pas considéré les vérités morales sur le théâtre qui leur appartient, qu'il a mal connu ce

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. I, c. 2, § 13; c. 28, § 6, 15.

(2) *Ibid.*, l. III, c. 11, § 16, 17, 18; l. IV, c. 3, § 18, 19.

(3) *Ibid.*, l. I, c. 2, § 4.

(4) *Ibid.*, l. III, c. 11, § 16, 17; l. IV, c. 3, § 18.

Digitized by Google

phénomène primitif, tout éclatant de lumière, que nous révèle la conscience et qui préside à toute la moralité humaine, la liberté des déterminations (1). Par cela même aussi, il privait les règles de la morale de leur véritable application, celle qu'elles reçoivent de nos libres et généreuses résolutions.

Ce qui manque essentiellement à la philosophie de Locke, c'est d'avoir su reconnaître l'existence et le caractère des lois de la nature, soit de celles qui gouvernent l'univers extérieur et sensible, soit de celles qui gouvernent la nature morale; de n'avoir considéré que les relations de nos propres idées, et de ne pas avoir compris que la science, aussi bien que la sagesse, consiste dans l'accord de nos jugements et de nos actions avec ce double ordre de lois. Telle est la cause de la faveur que, sans le vouloir, Locke a prêtée à l'idéalisme et au scepticisme. Il n'a pas laissé à la raison les moyens nécessaires pour garantir aux vérités de fait la certitude et la constance, et pour maintenir la connexion qui doit les unir entre elles.

Nous avons vu que Locke accorde à l'esprit humain, relativement à l'existence des choses extérieures, une sorte de connaissance qui n'est point de l'intuition, qui cependant n'est point de la dé-

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. II, c. 21, § 20 et suiv.

monstration, et qu'il a appelée *sensitive*. « Elle » prouve, dit-il, l'existence des choses; » et, pour justifier ce principe, il entreprend lui-même une démonstration et même quatre démonstrations successives (1). Cette connaissance ne se justifie donc pas par elle-même; elle devient, en réalité, une connaissance démonstrative, puisqu'elle emprunte son autorité des raisonnements employés pour la légitimer. Ici, Locke introduit une distinction nouvelle. Indépendamment des propositions qui expriment la convenance ou la disconvenance des idées abstraites, et la dépendance qui existe entre elles, il en admet qui regardent l'existence d'une chose correspondant à une telle idée, c'est-à-dire qui expriment des faits. « Mais celles-ci, dit-il, sont toujours particulières; » les premières seules deviennent générales et uni» verselles (2). » Ainsi, il persévère à refuser aux vérités de fait le droit de recevoir un caractère général. On ne peut assez s'étonner de voir cet esprit éminemment observateur méconnaître ce que la science doit attendre de l'observation méthodique et comparée.

On a peine à comprendre Locke, lorsqu'il cherche, dans ce qu'il appelle le *jugement*, un supplément à notre connaissance, et lorsqu'il sépare

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 11, § 1 à 9.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 10.

Digitized by Google

deux facultés qui sont naturellement unies. « Le » jugement, dit-il, consiste à joindre ou à séparer » les idées, lorsqu'on présume entre elles, sans la » voir, une convenance ou disconvenance (1). » Mais si cette présomption est fondée, qu'est-elle autre chose que la connaissance? Dans le cas contraire, qu'est-ce autre chose que l'erreur? Aussi, Locke ajoute-t-il lui-même : « Si l'esprit unit et » sépare les idées suivant la réalité des choses, » c'est un jugement droit (2). »

Locke, enfin, n'a conçu qu'une idée très incomplète, et par conséquent fausse de la probabilité. Il la fait consister seulement dans l'apparence d'une convenance ou disconvenance des idées, sur des preuves dont la connexion n'est point constante et immuable (3). A la probabilité il fait correspondre la croyance, l'assentiment et l'opinion (4). Il semblerait qu'il eût dû y faire correspondre le jugement, tel qu'il vient de le définir. La probabilité résulte, suivant lui, de la conformité d'une chose avec notre expérience, ou du témoignage des autres hommes (5). Il ne paraît pas avoir soupçonné que la probabilité peut, en certains cas, être soumise à toute la rigueur du

---

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 14, § 1 à 4.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 4.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 15, § 1.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, § 2, 3.
(5) *Ibid.*, *ibid.*, § 4.

Digitized by Google

calcul; il a presque entièrement négligé d'indiquer comment la conformité d'une chose avec notre expérience peut fonder des degrés différents de probabilité, et il s'est borné à offrir quelques indications sur la force des témoignages (1). Il a négligé, de la sorte, l'une des matières les plus vastes, les plus importantes et les plus délicates, qui concernent la direction de l'esprit humain.

Les vues de Locke sur nos erreurs (2) paraissent fort bornées auprès de la Logique de Port-Royal. Celles qu'il a conçues sur les moyens d'augmenter nos connaissances paraissent plus étroites encore, en les comparant à ces hautes perspectives que Bacon avait signalées. Retombant dans sa contradiction accoutumée, il ne veut pas faire dépendre des *maximes* l'accroissement de nos connaissances, et cependant il le fait dépendre de la comparaison des idées claires et distinctes, sous des noms fixes et déterminés (3). « La vraie méthode, dit-il, d'avancer la connais» sance, c'est de considérer nos idées abstraites; » car cette considération peut seule nous procu» rer des vérités générales et certaines (4). » Qu'obtiendra-t-on, cependant, de la seule comparaison des idées abstraites, sinon des maximes?

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 16.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 20.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 12, § 1, 2, 3, 6.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, § 7.

Digitized by Google

Locke rentre ici dans les voies de Descartes, et il n'attend aucun progrès des méthodes expérimentales. Il signale l'abus des hypothèses (1); mais il ne semble pas supposer qu'on en puisse faire un légitime usage, et l'on croirait qu'il les proscrit d'une manière absolue. Était-ce là ce que nous promettait un successeur de Bacon, un philosophe qui avait employé sa vie à l'étude de la nature?

Lorsqu'on a rangé Locke parmi les chefs de ce qu'il a plu à quelques écrivains récents de l'Allemagne d'appeler *l'école empirique*, on n'a pas bien consulté le véritable esprit de sa philosophie, ou du moins on a confondu les procédés dont il s'est servi avec les préceptes qu'il a donnés (D). Il serait plus juste de lui assigner le premier rang parmi les esprits analytiques, c'est-à-dire essentiellement habiles à décomposer leurs idées pour s'en rendre compte. Cette disposition, sans doute, n'est pas favorable aux spéculations téméraires. Aussi, est-ce une justice qui est due à Locke, que sa philosophie est éminemment une philosophie de réserve et de prudence. C'est dans le respect pour les limites, qu'il cherche les garanties pour le bon emploi des forces intellectuelles. Alors même qu'il place le fondement des connaissances dans les vérités abstrai-

(1) *Essai sur l'entendement humain*, l. IV, c. 12, § 12.

Digitized by Google

tes, il signale le danger des principes abstraits, il circonscrit l'enceinte des recherches permises à la raison humaine relativement à la nature des choses.

Locke, en recommandant exclusivement les démonstrations rationnelles, n'était pas, d'ailleurs, comme nous l'avons vu, très heureux lui-même en doctrines théoriques. Cet esprit d'observation qui le distinguait éminemment, au milieu même de ses préventions contre les méthodes d'observations, le dirigea avec plus de succès, lorsqu'il appliqua sa philosophie aux conseils pratiques, comme dans ses traités *sur l'éducation* et *sur la conduite de l'entendement*. Ce dernier traité, moins connu, mériterait de l'être davantage, à raison du bon esprit qui y respire, de l'utilité qu'il promet. Locke y rapporte la plus grande partie de nos erreurs aux bornes de l'esprit humain, et à ces jugements incomplets qui, ne considérant le sujet que sous une face, en tirent des conséquences trop étendues. « De là vient, dit-il, que tous » les systèmes renferment un mélange de vrai et de » faux. Une autre partie de nos erreurs provient » de ce qu'on ne sait pas remonter aux premiers » principes par une rigoureuse analyse, ou de ce » qu'on emploie des principes abstraits, sans en » avoir bien déterminé la valeur. » Il voudrait que, pour faire un bon usage de sa raison, on se formât d'avance à soi-même une provision d'idées abstraites et morales qui ne fussent point sou-

Digitized by Google

mises à l'influence des sens, qui fussent exactement fixées, exemptes de contradictions et conformes à la réalité, en tant qu'elles la supposent. Car c'est à chacun de nous que Locke confère le pouvoir et le devoir de faire sa propre éducation intellectuelle. Tous les hommes, à ses yeux, possèdent une égale aptitude en talents naturels; l'exercice et la bonne direction causent seules l'inégalité dans les progrès.

On pourrait dire, avec quelque fondement, que l'un des principaux mérites de Locke consiste à avoir mis en pratique le grand conseil donné par Descartes, en cherchant dans les témoignages de la conscience intime la source des lumières philosophiques, et d'avoir, par son exemple, enseigné à le suivre. Du reste, le service essentiel qu'il a rendu à la science doit être considéré bien plus comme une préparation, que comme une tradition de doctrines. Il nous a habilement introduits sous les portiques de la philosophie; mais il nous y a laissés, et n'a point pénétré dans le sanctuaire.

Il a imprimé une direction salutaire; il a posé les questions, essayé les nomenclatures, frayé une voie nouvelle. Il nous a légué peu de vérités complètes; mais il a singulièrement hâté les progrès de l'esprit dans l'art de s'interroger soi-même, de se rendre compte de ses propres idées, et, par-là, il l'a disposé à découvrir de lui-même les vérités les plus importantes. Des rangs de ses disciples, comme de ceux de Descartes,

Digitized by Google

sont donc sortis un grand nombre de penseurs qui n'ont point partagé ses opinions en beaucoup de choses, qui ont profité même de ses erreurs, et qui lui sont redevables d'avoir pu se former des opinions indépendantes et réfléchies (E).

Mais Locke a pu favoriser aussi, chez des esprits qui manquent d'énergie, une disposition trop exclusive aux décompositions analytiques, entretenir une certaine froideur, une certaine inaction intellectuelle, qui nuisent à la recherche et à la découverte de la vérité. Lui-même, suivant la juste remarque de Leibniz, était assez faible dans la démonstration. On apprend, à son école, à observer avec patience, calme, finesse, non à conclure; on devient habile à décrire les phénomènes, à s'expliquer ce qu'on pense, non à remonter aux causes, à aller au-devant des grandes pensées; on fait l'inventaire de ses idées, plutôt qu'on ne recule les bornes de ses connaissances.

La philosophie de Locke fut d'abord accueillie avec empressement par cette même université de Cambridge dont l'esprit libéral avait salué avec une sorte de transport la résurrection du platonisme dans les savantes leçons des Cudworth, des Smith, des More. On aurait sujet de s'en étonner en considérant le contraste qui existe entre la doctrine platonicienne et l'esprit qui règne dans l'*Essai sur l'entendement humain*, si l'on n'avait eu déjà souvent l'occasion de remarquer

Digitized by Google

que le platonisme n'a point par lui-même un caractère de stabilité, de consistance; que son effet propre et ordinaire est d'imprimer un mouvement actif aux intelligences, de leur communiquer aussi une sorte de mobilité, de leur laisser quelque chose de vague, et de les disposer aux innovations.

Locke eut aussi un succès général dans la portion cultivée et éclairée du public, dans cette classe de lecteurs qui, sans se livrer sérieusement aux études scientifiques, goûte et recherche les jouissances intellectuelles; il sut introduire la philosophie dans le monde; il la mit à la portée de ceux qui jusqu'alors avaient été repoussés par l'austérité de ses formes, et peut-être il persuada trop facilement que cette science peut être apprise sans préparation, étudiée sans fatigue. Ses écrits sur les sciences politiques et sur l'éducation achevèrent de le recommander, en lui conciliant la sympathie des idées dominantes et le suffrage des bons esprits. Molyneux, l'un de ses amis, fut aussi l'un des premiers qui signalèrent ses travaux à l'attention et à l'estime de l'Angleterre (1). Parmi les apologistes qui prirent la défense de sa cause au milieu des attaques dont elle fut bientôt l'objet, on remarque, non sans intérêt et sans surprise, une demoiselle anglaise, miss Trotter, qui était en même temps

(1) *Treatise of dioptrick*, préface.

Digitized by Google

poète: son apologie a obtenu les éloges de Leibniz (1).

L'*Essai sur l'entendement humain* avait excité, en effet, de promptes alarmes dans le clergé d'Angleterre. A peine la première édition de cet ouvrage avait-elle vu le jour, que, dans un *Discours sur la nature de l'homme*, Lowde, ecclésiastique anglais, censura vivement l'auteur comme ayant ébranlé les notions du vice et de la vertu. Henri Lee crut reconnaître dans le même ouvrage un scepticisme continuel, et à cette accusation joignit la réfutation de ce prétendu scepticisme (2). Quelques théologiens relevèrent diverses propositions qui leur parurent peu conformes aux dogmes de la révélation. Le célèbre passage dans lequel Locke avait mis en doute si le Créateur aurait pu donner à la matière la faculté de penser, parut surtout avoir les plus dangereuses conséquences, et, en prêtant quelque appui au matérialisme, ébranler la croyance à l'immortalité de l'âme. Le célèbre Clarke, entre autres, fut vivement frappé de ce danger, et se hâta de le conjurer; Bayle lui-même exprima une inquiétude semblable. Il est reconnu que rien n'avait été plus éloigné des intentions de Locke, que de mettre en péril une croyance aussi salutaire, aussi néces-

(1) V. les lettres de Leibniz à Burnet, t. VI des œuvres du premier, p. 272, 273, 274, 285.

(2) L'*anti-scepticisme*; Londres, 1702, in-f°.

Digitized by Google

saire à l'humanité. Son erreur rentrait, au reste, dans celle qu'avaient commise les cartésiens, lorsqu'ils avaient cru pouvoir étendre la puissance de la Divinité jusqu'au-delà de ce qui implique contradiction. Stillingfleet, depuis évêque de Worchester, censura, du haut même de la chaire, la philosophie de Locke avec assez de vivacité ; il l'accusa d'avoir ébranlé les fondements de la certitude, de la morale, en ne faisant reposer la vérité que sur la convenance ou la disconvenance des idées. Il en résulta, entre l'évêque et le philosophe, une polémique dans laquelle ce dernier mit tous ses soins à se justifier contre les accusations d'une tendance funeste à la morale, et montra du moins la pureté de ses intentions par les déclarations les plus sincères. Leibniz, quoiqu'on pût craindre de le trouver peu impartial entre les deux adversaires, a cependant pensé que le second s'était justifié d'une manière très solide, que tous deux pouvaient avoir raison au fond (1). L'évêque de Worchester prétendait faire reposer la vérité uniquement sur les axiomes, et Leibniz remarquait avec raison que les axiomes eux-mêmes dépendent de l'agrément ou du désagrément des idées, suivant la célèbre maxime de l'école : *Axiomatum veritatem*

---

(1) 6e et 7e lettre à Thomas Burnet, dans les OEuvres de Leibniz, t. VI, p. 262 et 267.

Digitized by Google

*innotescere ex cognitis terminis.* John Horris prit contre Locke la défense de Malebranche, et essaya de soutenir contre le philosophe anglais l'hypothèse d'après laquelle nous verrions tout en Dieu (1). Plus tard, l'évêque d'York, le docteur Brown, dans ses propres recherches sur les procédés, l'étendue et les limites de l'entendement humain, critiqua sévèrement plusieurs points de la philosophie de Locke. En général, elle ne reçut dans les écoles qu'un accueil froid et tardif; elle fut même repoussée dans quelques-unes, au moment de son apparition, avec une prévention assez marquée.

Locke rencontra aussi un censeur sévère dans un homme qui avait été son disciple et qui occupa l'un des premiers rangs parmi les écrivains et les moralistes de son temps, dans Shaftesbury. Le zèle de Shaftesbury pour la cause si sacrée, en effet, de l'immutabilité des notions morales, excita toute sa sévérité contre les assertions vagues, exagérées, contre les équivoques auxquelles Locke s'est abandonné dans sa discussion sur les principes innés; il fit voir que son illustre maître avait, dans cette discussion, déplacé la question et joué sur le mot *inné;* mais il ne se montra pas assez juste, en négligeant de remarquer com-

(1) *Essai d'une théorie du monde idéal ou intellectuel*; Londres, 1704.

Digitized by Google

bien Locke, ailleurs, avait démenti lui-même les fausses inductions auxquelles il s'était laissé entraîner au commencement de son livre.

Les successeurs de Locke en Angleterre se sont partagés en trois directions différentes. Les uns, demeurant à peu près fidèles à l'ensemble de sa doctrine, se sont bornés à la commenter ou à l'appliquer; d'autres, s'attachant à une portion de cette même doctrine, l'ont étendue outre mesure, ont été conduits à ne considérer que sous une seule face les phénomènes de l'entendement humain, et ont ainsi adopté des systèmes incomplets, défectueux, empreints en même temps d'un caractère absolu et exclusif. D'autres, au contraire, suppléant à ce que Locke n'avait observé que d'une manière trop incomplète, comblant les lacunes, rectifiant les propositions trop vagues ou trop illimitées, ont donné à la doctrine dont Locke avait ébauché l'essai, une consistance, une dignité, une utilité toute nouvelle.

Parmi les premiers, l'école de Locke s'honore surtout, et avec une juste raison, de compter l'illustre et respectable Paley, dont les travaux ont si bien servi la cause des croyances religieuses. On doit considérer sans doute aussi comme un continuateur de Locke ce judicieux et vénérable docteur Isaac Wats, dont la Logique (1) semble

---

(1) Cette Logique, publiée en 1724, avait déjà obtenu six éditions en 1736.

Digitized by Google

mettre en action l'étude expérimentale des facultés de l'esprit humain, qui en fait sortir ce que, dans Locke, on cherche trop souvent en vain, des vues pratiques pour la découverte et la démonstration de la vérité, et qui, dans sa *Culture de l'esprit* (1), a reproduit, étendu, perfectionné les conseils déjà donnés par Locke sur ce sujet. Ce petit livre peut être indiqué comme l'un des manuels les plus utiles pour l'éducation intellectuelle; il embrasse tous les genres d'exercices; il vient à notre secours pour toutes les espèces de travaux; il devrait être dans les mains de tous ceux qui étudient; il est à la portée des gens du monde eux-mêmes; il leur enseigne à profiter de la conversation, en même temps qu'il donne, sur les disputes du barreau et sur les discussions académiques, des directions aussi neuves qu'utiles; il guide dans la méditation, comme dans la lecture. On ne peut y recueillir sans admiration les sages avertissements que donne ce pieux ecclésiastique sur les préventions dont il faut se garantir dans les questions qui touchent aux matières religieuses; partout on y retrouve les indications d'un excellent esprit qui communique aux autres les fruits de sa propre expérience, et leur enseigne à lui ressembler.

---

(1) Traduit en français par Superville; Amsterdam et Paris, 1762, un vol. in-12.

Digitized by Google

L'évêque Law, admirateur de Locke, mais disciple peu intelligent et peu fidèle, fut le premier qui commença d'altérer la doctrine de son maître en prétendant la développer, et qui ouvrit la voie où par la suite s'engagèrent, mais en divergeant de nouveau entre eux, Hartley, Horris, Berckley, etc. Hutcheson présida à cette autre famille de penseurs plus judicieux et plus féconds, qui redressèrent cette doctrine et, en adoptant la méthode de Locke, fondèrent un ordre de résultats aussi grand qu'important, dont Locke avait négligé de poser les bases. Nous donnerons bientôt l'attention qu'ils réclament à ces deux systèmes de travaux, dans lesquels les vues de Locke dégénérèrent, ou obtinrent une salutaire réforme.

Coste fit connaître en France, par sa traduction, le philosophe anglais; mais l'attention des penseurs était alors absorbée par la controverse relative à la philosophie de Descartes, aux hypothèses de Malebranche, par les discussions entre les gassendistes et les cartésiens, par la lutte des réformateurs contre les traditions de l'enseignement établi. Les esprits étaient encore peu disposés à goûter une philosophie exempte de tous systèmes et qui n'offrait aucun aliment à l'imagination, qui manquait d'une certaine dignité, d'une certaine pompe, auxquelles les écrivains du siècle de Louis XIV avaient accoutumé, et qu'on recherchait dans les sciences, comme

Digitized by Google

dans les lettres. Cependant Locke fut connu, goûté, loué en France, plutôt qu'on ne l'a communément supposé ; Voltaire n'a pas eu, comme on le dit, et comme il l'a cru lui-même, le mérite ou le bonheur d'y avoir introduit Locke. Le P. Buffier l'y avait introduit avec lui, mais par une adoption moins absolue et moins aveugle. La philosophie de Locke se maria naturellement en France avec celle de Descartes : quelques philosophes l'admirent avec des restrictions, et l'améliorèrent en la perfectionnant ; chez le plus grand nombre, elle dégénéra promptement, comme en Angleterre, et des deux éléments qu'elle renfermait, l'un se développa exclusivement au préjudice de l'autre.

La philosophie de Locke se répandit rapidement dans cette même Hollande où Descartes venait de lutter et de triompher avec tant d'éclat. Locke déjà s'y était acquis de nombreux amis, pendant les divers séjours qu'il y avait faits. Jean Le Clerc y devint l'apôtre de sa doctrine, lui donna en même temps une forme plus didactique ; il tenta de la mettre à l'usage des écoles. Il voulut fonder sur les principes de Locke une ontologie, une pneumatologie, une logique (1), et fut accusé, non sans fondement, de n'être pas resté fidèle à l'esprit de son mo-

(1) *Johan. Clerici opera philosophica*; Amsterdam, 1697.

Digitized by Google

dèle. C'était déjà méconnaître les principes de Locke, que de vouloir les faire servir de base à une ontologie; mais Le Clerc avait senti aussi ce qui manquait à cette philosophie pour conduire à des résultats positifs, et il avait voulu y suppléer.

Locke dut pénétrer plus difficilement en Allemagne; nulle part les esprits n'étaient moins préparés à le recevoir. Leibniz satisfaisait bien mieux à leur disposition, en tant qu'ils pouvaient accueillir des idées nouvelles. Nous voyons par la correspondance de Leibniz, que Locke lui fit remettre ses ouvrages et rechercha son approbation; que Leibniz, à son tour, fit communiquer à Locke les remarques dont ces ouvrages lui avaient fourni le sujet, et désira connaître le jugement que celui-ci en aurait porté (1). Nous regrettons vivement que Locke n'ait point répondu à ce vœu, et que le commerce qui eût pu s'établir de la sorte entre deux esprits aussi distingués, se soit arrêté à son origine. Moins il y avait de sympathie entre leurs manières de voir, plus on pouvait se promettre de fruits, de l'échange d'idées qui se fût établi entre eux.

Leibniz, cependant, avait signalé les travaux de Locke à l'attention de l'Allemagne, par ses critiques autant que par ses éloges. Parmi les philo-

(1) V. la correspondance de Leibniz avec Thomas Burnet, t. VI des œuvres du premier, p. 232, 243, 249, 253, 285.



Digitized by Google

sophes allemands qui suivirent plus ou moins les traces du philosophe anglais, on cite Syrbius, Gerhard, Wucherer. L'Académie de Berlin surtout, pendant quelque temps, se montra dirigée par l'esprit de la doctrine de Locke. Mais, comme nous le verrons bientôt plus en détail, ce fut de la France que cette influence se répandit sur la capitale de la Prusse.

## NOTE A.

On se demande si l'on doit prendre au sérieux cette *haute indignation* du savant Horris, dont nous parle M. Dugald-Stewart (*Hist. abrég. de la Phil.*, 2e vol., note D, page 343, traduction de M. Buchon), au sujet de la doctrine de Locke. Si on a pu se méprendre sur la doctrine de Descartes quant aux *idées innées*, en voyant dans ces *idées* une sorte d'images gravées à l'avance dans l'âme, comme des inscriptions sur le marbre; on se méprendrait de même sur la doctrine de Locke, en se représentant la suite des opérations par lesquelles l'esprit concourt à la formation des idées, comme une sorte de chimie logique qui élabore dans un creuset les matières fournies du dehors. En réduisant le système de Descartes et celui de Locke à leur véritable sens, il y a encore entre eux une différence ou plutôt une opposition marquée, et la question qui les sépare conserve encore aujourd'hui le plus haut degré d'importance. Il s'agit réellement de savoir quelles sont les idées *primitives* et les idées *déduites;* de distinguer les unes des autres ; de déterminer quelles sont, parmi les premières, celles qui ont engendré les secondes, par quelle suite d'opérations, dans quel concours de circonstances les premières se produisent, les secondes se forment. De la solution de ces

Digitized by Google

questions dépend celle des problèmes les plus essentiels de la philosophie, et même de celui qui a pour objet de légitimer la métaphysique comme science.

## NOTE B.

Dans un ouvrage inspiré sans doute par d'excellentes intentions, mais dont l'estimable auteur paraît avoir trop peu approfondi les sciences philosophiques, on trouve rangés à la suite les uns des autres, comme autant de complices, tous coupables d'avoir créé le *philosophisme anglais:* Hobbes, qui avait détruit l'immutabilité des notions morales; lord Herbert, qui a voulu la rétablir; Locke, qui a réfuté Herbert, et Shaftesbury qui a réfuté Locke, parce qu'il le jugeait trop favorable aux sceptiques. Herbert et Locke y sont placés au nombre des écrivains qui ont abusé de la philosophie au détriment des idées religieuses. L'auteur, préoccupé des questions théologiques et les transportant hors de propos dans le domaine de la philosophie, a confondu les controverses qui peuvent diviser les hommes religieux des diverses communions chrétiennes, avec les questions d'un autre ordre qui séparent les vrais philosophes religieux, et par conséquent les philosophes, des écrivains qui, pour combattre les idées religieuses, ont voulu dérober des armes à la philosophie. L'auteur de l'*Histoire critique du philosophisme anglais* pouvait accuser d'hérésie et lord Herbert, et Locke, et d'autres encore; mais c'était tout ce qu'il lui était permis de faire. Il pouvait les combattre dans l'intérêt du catholicisme; mais il ne devait faire rien de plus, et il ne devait pas surtout les accuser de ce qu'il appelle le *philosophisme,* ou de fausse et pernicieuse philosophie; il devait aussi observer plus d'impartialité et d'équité dans l'esquisse qu'il donne de leur vie et de leur caractère.

## NOTE C.

On ne peut assez s'étonner que Turgot, doué d'un si bon

Digitized by Google

esprit, qui avait étudié Locke, se soit mépris, au point où il l'a fait, sur le système du philosophe anglais, et qu'il ait attribué à Locke, comme à son premier auteur, une opinion qui avait été celle de tant de philosophes anciens et celle de l'école : « Locke, en nous apprenant, dit-il, ou plutôt *en nous » prouvant le premier que toutes les idées viennent des sens*, » et qu'il n'est aucune notion dans l'esprit humain à laquelle » on ne soit arrivé en partant uniquement des sensations, nous » a montré le véritable point d'où les hommes sont partis et où » nous devons nous replacer pour suivre la génération de tou» tes nos idées. » (Œuvres de Turgot, t. III, art. EXISTENCE, pages 96 et 97.)

## NOTE D.

Se peut-il qu'un philosophe si voisin de nous, dont les ouvrages sont entre les mains de tout le monde, si éminemment clair, soit cependant si mal connu, si mal jugé, et qu'on lui prête des doctrines si opposées à celles qu'il professe ?

Nous avons dû mettre tous nos soins, en résumant la philosophie de Locke, à en donner enfin une idée plus exacte. Si Locke, par la marche qu'il a suivie, s'annonce comme un disciple de Bacon, il appartient, à beaucoup d'égards, par ses principes, à l'école de Descartes.

## NOTE E.

La philosophie de Locke a été exposée avec une rare sagacité et appréciée d'une manière supérieure par mon respectable ami M. Dugald Stewart, soit dans ses *Essais*, soit dans son *Histoire abrégée des sciences métaphysiques*, *morales et politiques*. On est bien embarrassé de traiter après lui un semblable sujet, et on ne peut même, après l'avoir essayé, que renvoyer encore aux ouvrages de M. Dugald Stewart, pour un grand nombre d'observations judicieuses sur le caractère de cette philosophie, les erreurs qui y sont mêlées aux vérités, et les effets qu'elle a produits.

Digitized by Google

## CHAPITRE XVII.

### Réforme de la philosophie en Allemagne.

*Leibniz. — Tschirnhausen. — Christian Thomasius.*

Si la réforme des sciences philosophiques commença plus tard en Allemagne qu'en Italie, qu'en Hollande, en France, en Angleterre, ce n'est pas sans doute que ces sciences ne fussent cultivées en Allemagne avec une égale application, et que la nation allemande ne montrât dès-lors pour les études sérieuses ce goût et ces dispositions qui la distinguent si éminemment aujourd'hui. Mais l'Allemagne obtint beaucoup plus tard une littérature indigène; à peine, au XVI[e] siècle, avait-elle quelques écrivains qui eussent employé l'idiome national. Cet idiome restait encore abandonné aux relations ordinaires de la vie; la science, isolée de la société, restait encore confinée dans les écoles; elle ne pouvait recevoir de l'opinion publique un salutaire éveil, ni subir, en présence de cette opinion, l'épreuve du bon sens et des applications pratiques. Leibniz lui-même a judicieusement remarqué combien cette dernière circonstance, à elle seule, avait donné d'avantage aux contrées chez lesquelles la philosophie s'était déjà popularisée en empruntant l'organe de la

Digitized by Google

langue nationale (1). Remarquons aussi que la philosophie a, parmi toutes les sciences, ce caractère particulier, qu'elle consiste essentiellement dans le compte que l'esprit se rend à lui-même de ses propres pensées; que les progrès de la philosophie dépendent donc principalement de la fidélité et de l'étendue du témoignage que la pensée porte sur elle-même. Or, nous pensons ordinairement dans notre langue maternelle; quelque habitude que nous puissions acquérir de l'usage d'une langue morte par l'étude, les expressions de celle-ci ne se lient jamais aux idées d'une manière aussi immédiate que celles de la langue employée dès l'enfance à un usage familier; elles ne réveillent pas les idées d'une manière aussi vive, aussi certaine. Une étude faite dans une langue morte ne saurait donc s'entourer, à un aussi haut degré, des lumières de la réflexion. Enfin, les traditions anciennes se transmettent avec une autorité plus facile dans la langue qui leur a servi de dépôt, comme la langue maternelle se prête mieux à l'essor individuel et original de l'esprit. Peut-être aussi l'Allemagne avait-elle été trop préoccupée des controverses religieuses pour pouvoir accorder une grande attention aux investigations philosophiques, et les réformateurs eux-mêmes, ainsi que nous l'avons vu, satisfaits

---

(1) V. les Lettres de Leibniz, t. II, p. 72, 87.

Digitized by Google

d'avoir obtenu pour leur croyance religieuse l'indépendance à laquelle ils croyaient avoir droit, étaient peu disposés, d'ailleurs, à provoquer ou à favoriser un esprit d'innovation dans les matières philosophiques.

Cependant, quoique lente, tardive et peu aperçue, la marche des esprits était réelle en Allemagne; la violence des controverses se calmait; l'érudition, dans ses progrès, ramenait à la contemplation des bons modèles; le goût se formait; les traditions scolastiques avaient perdu leur autorité; des études isolées, silencieuses, mais persévérantes et profondes, inspiraient le besoin des découvertes, disposaient à les accueillir; l'Allemagne attendait, mais elle appelait aussi un génie qui vînt satisfaire à ces dispositions, offrir un centre et un exemple, imprimer un mouvement salutaire.

Peu de temps avant que Leibniz parût sur la scène, le besoin d'une philosophie indépendante se faisait sentir, et quelques hommes éclairés lui préparaient les voies. Tel avait été, entre autres, le savant Jacques Thomasius, qui fut, à Leipzig, le maître de Leibniz, qui exerça de bonne heure, sur la direction de cet esprit éminent, une influence salutaire, auquel Leibniz a témoigné une juste reconnaissance, et dont il continua de rechercher les conseils dans ses premiers travaux (1).

(1) Œuvres complètes de Leibniz, t. IV, p. 7 et suiv.

Digitized by Google

J. Thomasius enseignait, suivant l'usage, la philosophie d'Aristote; mais son enseignement, comme ses études, embrassèrent, dans leur entier, les diverses branches de la philosophie des Grecs. Il remonta aux sources primitives; il joignit aux recherches de l'érudition une critique judicieuse, mit en regard les doctrines des quatre principales sectes de l'antiquité, rectifia en plusieurs points celles d'Aristote (1). Par ses travaux sur l'histoire des sciences philosophiques, comme par l'usage qu'il en sut faire, il appela cet éclectisme libre, éclairé, qui était lui-même le passage naturel à une réforme, et qui guida constamment le génie de Leibniz. La thèse que celui-ci soutint, en 1663, sous la direction de Jacques Thomasius, et dont on ne nous a conservé qu'un léger fragment, semblait, par la nature du sujet, faire pressentir d'avance l'une des directions que le jeune élève suivrait un jour; elle roulait sur le *Principe de l'individuation*, et Thomasius la fit précéder d'une préface qui renferme quelques vues assez curieuses (2).

A Leipzig, Leibniz suivit aussi les leçons d'un autre éclectique, J.-Chr. Sturm, et celles de

(1) *Origines historiæ et philosophiæ ecclesiasticæ* (Halle, 1699); en tête on trouve des méditations métaphysiques, qui sont elles-mêmes une sorte d'essai d'éclectisme.—V. aussi ses discours et dissertations diverses.

(2) Œuvres complètes de Leibniz, t. II, p. 11.

Digitized by Google

Scherzer qui enseignait la philosophie scolastique. A Iéna, il entendit, entre autres, le professeur de mathématiques Weigel qui avait lui-même approfondi l'étude de la philosophie antique, s'était spécialement attaché aux traditions pythagoriciennes, avait cherché à concilier ces traditions avec les doctrines des autres écoles, s'était flatté de trouver dans les nombres les principes les plus féconds, et avait étroitement uni la philosophie aux mathématiques (A). Sans doute l'influence de Weigel ne fut pas entièrement étrangère au cours que prirent bientôt les idées de son élève. Du reste, Leibniz fut élevé dans une atmosphère essentiellement religieuse. Les controverses qui avaient partagé les diverses communions chrétiennes, loin d'affaiblir, en Allemagne, le sentiment religieux, lui avaient communiqué, au contraire, le plus haut degré d'énergie; le grand intérêt qui lui sert d'aliment dominait, pénétrait toutes les méditations philosophiques, et la théologie occupait le premier rang parmi les sciences, les attirait même à elle. De là encore, dans l'éducation intellectuelle de Leibniz, une influence qu'il est facile de reconnaître; s'il trouva dans les idées religieuses un point de vue qui concourut à le diriger, il puisa aussi à la source du sentiment qui leur correspond des inspirations abondantes.

C'est encore avec une sorte d'étonnement mêlé de respect, qu'à la suite de tant d'esprits éminents

Digitized by Google

qui ont brillé tour à tour sur l'horizon de la philosophie, on tourne ses regards sur cet homme extraordinaire, le plus actif, le plus fécond, le plus universel de son siècle; dont l'intelligence réunissait au plus haut degré les qualités les plus contraires en apparence; dont les travaux ont embrassé toutes les branches des connaissances humaines, en les avançant toutes à la fois; dont les relations se sont étendues, pendant tant d'années, dans toutes les parties du monde savant, et ont excité partout l'émulation; en qui l'on croit voir revivre quelquefois, tour à tour, et Platon et Aristote; émule de Newton, de Descartes et de Locke tout ensemble; dans lequel, enfin, on aperçoit comme le centre d'une grande harmonie qui unit les anciens entre eux et avec les modernes. L'érudition la plus vaste, loin d'être pour lui un fardeau, ne fit que prêter un aliment à son esprit inventif; l'extrême diversité des sujets sur lesquels il s'exerça, loin de le distraire, de le partager, de mettre par-là obstacle à la profondeur de ses méditations, lui fournit le sujet de rapprochements lumineux: il se montra encyclopédique à la fois dans l'ordre de ses souvenirs et dans celui des créations. On remarque successivement, en lui, et le critique habile, et l'homme capable de la contemplation la plus élevée. Philologue, antiquaire, diplomate, historien, géomètre, physicien, naturaliste, théologien, jurisconsulte, logicien, métaphysicien, il se retrouve

Digitized by Google

toujours le même sous des formes si différentes. Sa vie semblerait devoir en être agitée ; ses travaux restent épars ; il ne peut rien achever, il ne peut élever d'édifice régulier ; mais son esprit demeure calme et libre : il conserve dans sa pensée l'ordre et l'ensemble qu'il n'a pu mettre dans ses écrits. L'unité dans la variété, cette belle définition qu'il a donnée de l'ordre, semble être aussi le caractère propre de cette haute intelligence.

Ce qui donnait à l'esprit de Leibniz ce caractère si éminent d'universalité, ce n'était pas seulement l'immense étendue de son savoir et la force prodigieuse de sa mémoire, c'était encore, suivant l'ingénieuse remarque de Fontenelle (1), l'habitude qu'il avait de saisir en toutes choses les principes les plus élevés et les plus généraux. Il tendait incessamment à gravir sur les sommités du haut desquelles le regard de la raison peut embrasser une plus vaste portion de l'empire de la science. Il poursuivait la première raison des choses, mettant ainsi lui-même en pratique le célèbre principe sur lequel il fonda la métaphysique des sciences. En posant le principe de la *raison suffisante*, il semble avoir exprimé le besoin impérieux qui pressait son esprit. Dans cette recherche, il était secondé par deux facultés pré-

(1) Éloge de Leibniz.

Digitized by Google

cieuses, le talent d'abstraire, celui de coordonner. Leibniz est l'homme des origines; il pénètre à la fois dans les origines des nations, dans celles des langues, du monde physique, du monde intellectuel et du monde moral; chaque objet est pour lui l'anneau d'une chaîne dont il veut reconnaître toute la suite et le commencement. Ce n'est point, au reste, à l'ordre des causes, mais à celui des notions générales, qu'il demande cette raison première de ce qu'il veut expliquer; de même aussi, c'est par les déductions rationnelles, non par les nomenclatures ou les distributions, qu'il s'efforce de lier les connaissances. Son esprit, sous ce double rapport, est éminemment synthétique. Leibniz se plaisait dans tous les genres de combinaisons artificielles.

Il y avait aussi, dans l'esprit de Leibniz, je ne sais quoi de poétique qui donnait du mouvement à ses idées, les exaltait quelquefois, et qui contribua singulièrement, quoique par une action cachée, à développer en lui le génie de l'invention. Il était fort disposé à admirer, il fut même quelquefois assez prodigue de son admiration. Il se montra souvent crédule, ce qui, dans un aussi grand esprit, ne peut accuser que la force de l'imagination. Il avait, dit Fontenelle, du goût et du talent pour la poésie; il se plaisait à faire des vers, et en faisait même en français. Il composa sur la mort du duc de Brunswick, son protecteur,

Digitized by Google

un poème latin, auquel Fontenelle donne les plus grands éloges. Sa *Théodicée*, ses hypothèses sur l'harmonie préétablie, etc., respirent une sorte de poésie cachée, au milieu d'une métaphysique transcendante.

Leibniz, s'il n'eût été en tant de manières créateur, mériterait de porter le titre de prince des philosophes éclectiques; car aucun moderne ne s'est plus étudié à faire un choix entre les doctrines de l'antiquité, à les concilier entre elles. On aime à voir un homme capable de tirer de si grandes choses de son propre fonds, professer un tel culte pour ceux qui l'ont précédé. Il voulait une réformation, et non une révolution, en philosophie; il voulait censurer, coordonner, achever, et non détruire (1). Il débuta par une thèse sur la conciliation des deux grands maîtres de l'Académie et du Lycée. On voit bien, chaque fois qu'il parle de Platon, quelle prédilection il porte à cet illustre génie; il a même du goût pour Plotin (2). Il s'est affranchi du joug d'Aristote (3), mais en conservant une haute estime pour ce grand législateur de la pensée. S'il emprunte à Platon les idées innées,

(1) Lettre de Leibniz au P. Bouvet, t. II de ses œuvres, p. 262, etc., etc.

(2) Lettre à Hansch; t. II des œuvres de Leibniz, § 3, p. 223.

(3) *Ibid.*, p. 50.

Digitized by Google

il emprunte les entéléchies au Stagirite, mais en les modifiant. Il croit nécessaire de réunir à Platon Aristote et Démocrite, en purgeant la doctrine de chacun d'eux des opinions qui en altèrent l'exactitude (1). On retrouve dans Leibniz les vestiges des doctrines pythagoriciennes, de celles attribuées à Strabon de Lampsaque, des idées même de Sextus l'Empirique (2). Il se félicite de découvrir dans Hippocrate, dans Parménide et Melissus, le germe des idées dont il a formé une théorie (3). Sénèque et les stoïciens sont en faveur auprès de lui. Quoiqu'il reproche aux scolastiques de savoir mieux élever les questions que les résoudre (4), il déclare à diverses reprises que les scolastiques ne méritent point le mépris dont on les accable; qu'il se trouve parmi eux des hommes bien supérieurs en habileté aux novateurs dont le dédain cherche à les faire oublier. Il répète souvent qu'il soupçonne des trésors cachés sous ces formes barbares dont la philosophie du moyen âge s'est enveloppée (5). Il rend un hommage sincère à saint Thomas d'Aquin. Il ne

---

(1) *Lettre à Hansch*, l. c.

(2) V. Dutens, préface du t. II des œuvres de Leibniz.

(3) *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, *ibid.*, *ibid.*. p. 52.

(4) *De philosophiæ emendatione*, *ibid.*, t. II, p. 19.

(5) Miscellanea, p. 75. — Lettres, vol. II, p. 111.

Digitized by Google

craint point de reconnaître qu'Albert-le-Grand, Jean Bacon, l'ont précédé dans l'investigation du principe de l'unité. Il blâme en général, et sévèrement, les modernes, d'avoir voulu reconstruire à neuf, d'avoir méconnu l'autorité et la richesse des traditions. Cependant il ne désavoue point qu'il se rencontre lui-même avec Cardan, Campanella, Van-Helmont, Henri More, en quelques points de vue. Il cite fréquemment Bacon, et rend hommage à cet éclatant génie. Il honore les inspirations morales de Cudworth; il loue l'élégante érudition et la sagacité de Bayle. S'il dirige contre le cartésianisme une lutte presque continuelle, il n'en professe pas moins une haute estime pour l'énergie créatrice de son fondateur; il rend grâce à Descartes d'avoir fait revivre le platonisme, quoique sans en avoir le dessein. Il apprécie la sagesse et les connaissances de Gassendi; mais, dans son impartialité, il attribue à Huet l'avantage dans la controverse contre Descartes, et le refuse à Gassendi. Quoiqu'il ait combattu Locke en plusieurs points, quoique Locke, en écrivant à Molyneux, eût parlé avec assez de dédain des travaux de Leibniz, celui-ci rend cependant au mérite de Locke une justice constante (B). Il relève en lui un rare talent d'analyse; il pense se trouver d'accord avec lui en beaucoup de choses. Il se sent une sympathie marquée pour Malebranche; il célèbre plusieurs philosophes contemporains (C) dont les

Digitized by Google

noms sont à peu près oubliés aujourd'hui (1). Il a même recueilli avec persévérance tous les documents relatifs à la philosophie des Chinois. On l'accuse cependant d'avoir trop déprécié quelques modernes, et le jugement qu'il a porté spécialement sur Hobbes est d'une extrême rigueur. Lui-même, en caractérisant sa propre doctrine, s'exprime de la sorte : « Ce système paraît allier » Platon avec Démocrite, Descartes avec Aristote, » les scolastiques avec les modernes, comme il al- » lie la théologie et la morale avec la raison (2). »

La philosophie de Leibniz porte, du reste, le caractère propre à celles de tous les principaux restaurateurs modernes : les sciences positives lui ont fourni et l'idée et l'exemple. Cette influence est manifeste. Leibniz a voulu élever la philosophie à la même dignité, à la même certitude que ces sciences venaient d'obtenir avec tant d'éclat, et lui préparer les mêmes progrès, en lui assignant une marche semblable. Mais ses regards ne se fixent point, comme ceux de Bacon, de Gassendi, de Locke, sur les sciences physiques; ils se dirigent essentiellement, avec Descartes, sur les mathématiques. Ce sont aussi les méthodes mathématiques qu'il aspire à faire régner sur l'empire de la philosophie. Il les

(1) *Lettre de Leibniz à Thomasius*, t. IV de ses œuvres, p. 7.

(2) *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, l. I, c. 1, p. 27.

Digitized by Google

a supposées rigoureusement applicables à la métaphysique et à la morale (1), quoiqu'il avoue qu'on a rarement réussi dans cette application, à commencer par Descartes lui-même (2). Que si les géomètres, cependant, témoignent une sorte d'horreur pour la métaphysique, c'est que les notions générales sur lesquelles repose cette dernière, quoique très évidentes par elles-mêmes, ont été obscurcies par la négligence des hommes (3). Aussi, admire-t-il le sentiment de Platon, suivant lequel « les sciences mathématiques, » qui traitent des vérités éternelles fondées dans » l'entendement divin, nous préparent à la con» naissance des substances (4). »

On voit que Leibniz a formé la même entreprise que Descartes, en espérant l'accomplir avec plus de succès. Cependant les écrits de Leibniz sont comme une sorte de censure continuelle des systèmes de Descartes (D); aussi, a-t-il été accusé d'avoir voulu établir sa réputation sur la ruine de celle du philosophe français, accusation contre laquelle il a fortement protesté (5). Descartes ne l'a point satisfait sur le criterium des connaissances, ni sur les vraies et

(1) *Nouveaux essais*, etc.; t. II des *OEuvres de Leibniz*, p. 219.

(2) Remarques sur la 6e lettre phil.; t. I, p. 505.

(3) *De primæ phil. emend.*, *ibid.*, t. II, p. 18.

(4) *Lettre à Hansch*; *ibid.*, p. 223.

(5) *Réflexions sur une lettre de Leibniz à l'abbé Nicaise*, et *réponse à ces réflexions*; *ibid.*, p. 246 et 249.



Digitized by Google

les fausses idées (1). Descartes n'a su pénétrer ni la nature de la substance, ni le grand problème de l'union de l'âme et du corps (2). Descartes a eu le tort de ne point reconnaître l'existence des perceptions dont nous n'avons pas la conscience (3), et de n'admettre de principes de vie que dans les seuls esprits (4). Il suffit de pousser jusqu'à l'homme les arguments par lesquels les cartésiens ont voulu réduire les animaux à n'être que de simples machines, pour condamner l'homme lui-même à une condition semblable. L'homme de Descartes, dont la formation lui coûte très peu, approche très peu aussi de l'homme véritable (5). Leibniz condamne la double définition que Descartes a donnée en réduisant l'âme à la pensée, la matière à l'étendue. Il blâme Descartes d'avoir rejeté les causes finales (6); d'avoir soumis à la volonté arbitraire de Dieu les vérités éternelles (7); d'avoir attribué à l'âme le pouvoir de modifier la direction des corps, quoi-

---

(1) *Meditationes de cognitione*, etc.; t. II, p. 14.

(2) *De primæ phil. emend.*; *ibid.*, p. 19.—*Système nouveau de la nature et de la communication des subst.*; *ibid.*, p. 58.

(3) *Princip. phil.* § 14.

(4) *Principes de la nature et de la grâce*, § 4.

(5) *Réplique*, etc.; t. II, p. 84. — *Considérations sur les principes de vie*; *ibid.*, p. 43.

(6) *Réponses aux réflexions*; *ibid.*, p. 251.

(7) *Princip. phil.*, § 47.

Digitized by Google

qu'elle ne puisse leur imprimer le mouvement (1). Il juge la méthode de Descartes imparfaite, et suppose que le génie de ce philosophe l'a mieux servi que cette méthode, dont, au reste, il suppose que les cartésiens eux-mêmes sont loin d'être en possession, comme ils le croient (2). Spinoza lui paraît n'avoir fait que cultiver les semences de la philosophie de Descartes (3). Un tort grave de Descartes, à ses yeux, est d'avoir témoigné trop de dédain pour les anciens et pour l'école ; d'avoir traité ses contemporains eux-mêmes avec trop peu d'égards, lorsque cependant les anciens l'avaient précédé dans presque toutes ses vues, et lorsqu'il a profité des découvertes des autres, sans vouloir leur en paraître redevable (4). Mais les cartésiens ont encore accru ce tort et ont exagéré les erreurs de leur maître, au lieu de tirer parti des indications utiles qu'il leur avait léguées. Du reste, Descartes s'est trop abandonné au besoin d'affirmer ; il a voulu s'élancer d'un saut à la solution des plus graves questions, sans avoir déterminé les notions qui y entraient ; il a trop précipité sa marche, et sa philosophie

---

(1) *Princip. phil.*, § 83.—*Considérations sur les principes de vie*, t. II, p. 40, 41. — *Lettre à M. Remond* ; recueil de pièces, t. 2, p. 136.

(2) *Lettre à l'abbé Nicaise* ; t. II, p. 244.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 245.

(4) *Ibid.*, *ibid.*, p. 244, 250.

Digitized by Google

n'est que l'antichambre de la vérité : il y faut passer; mais, en s'y arrêtant, on se prive de la véritable connaissance du fond des choses (1).

Toutefois, au milieu de cette censure incessamment renouvelée, et par cette censure elle-même, Leibniz manifeste incessamment aussi tout ce qu'il doit à Descartes. On le voit, il est constamment en présence de ce philosophe, pour l'approuver quelquefois (2), pour le rectifier souvent, pour le compléter presque toujours. Descartes avait pris le phénomène général de la pensée pour point de départ ; Leibniz remonte jusqu'à celui de la perception. Descartes avait opposé l'âme au corps, le monde intellectuel au monde matériel ; Leibniz cherche le rapport qui peut rétablir leur correspondance mutuelle (3). C'est sur le fait de la conscience intime que Descartes a fondé la philosophie ; c'est avec les faits empruntés à la conscience intime que Leibniz explique tout l'univers. Leibniz, comme Descartes, n'échappe à l'idéalisme, qu'en appelant à son secours l'intervention divine. Leibniz, comme Descartes, soumet la nature aux lois logiques qui gouvernent

---

(1) *De primæ phil. emend.*; t. II, p. 19. — *Lettre à l'abbé Nicaise*; *ibid.*, p. 230. — *Lettre à M. Remond*; recueil de pièces, t. II, p. 136.

(2) *Lettre à Desmaiseaux*; t. II, p. 67. — *Lettre à Remond de Montmort*; *ibid.*, p. 214.

(3) *Système nouveau*, etc.; *ibid.*, p. 53.

Digitized by Google

notre propre raison. Descartes, en faisant consister la matière dans l'étendue, l'avait presque anéantie en la confondant avec le pur espace; Leibniz cherche ce que les anciens appelaient *l'antitypie*, c'est-à-dire ce qui rend un corps impénétrable à l'autre (1). Leibniz est plus éloigné de Descartes que Spinoza et Malebranche, mais il tient aussi à Descartes et par Spinoza, et par Malebranche. Descartes, en réalisant la notion de substance, avait essayé d'en déterminer les attributs primitifs; à sa suite, Spinoza, cherchant à déterminer ces mêmes attributs avec plus de rigueur, et y versant toute la plénitude de l'être, en a fait disparaître l'individualité: Leibniz, les rattachant au contraire à l'individualité, comme à leur faisceau, crée ses monades représentatives. A la suite de Descartes, Malebranche imagine les causes occasionnelles; Leibniz avoue que l'insuffisance de cette hypothèse l'a conduit lui-même à celle de l'harmonie préétablie (2).

Descartes a eu, comme écrivain, une grande supériorité sur Leibniz. Il a eu, comme penseur, le rare et précieux talent de faire penser. Leibniz, en posant ses opinions, établit des dogmes, dicte

---

(1) *Examen des principes de Malebranche*; t. II,, p. 202 et suiv.

(2) *Système nouveau*; *ibid.*, p. 54. — *Lettres*, etc., *ibid.*, p. 76, 215, 236.—*De ipsâ naturâ, seu vi insitâ*; *ibid.*, part. II, p. 13.

Digitized by Google

des arrêts ; ses vues sont incomparablement plus profondes, son savoir plus solide, ses plans plus vastes, ses doctrines bien plus fortement conçues, plus étroitement liées dans tous les éléments qui les composent.

Descartes et Leibniz, parmi les modernes, président au système des méthodes rationnelles, comme Bacon à celui des méthodes expérimentales; mais le génie de Leibniz sympathise davantage avec Bacon que celui de Descartes. Comme Bacon, Leibniz habite toujours les sommets de la science; comme Bacon, ses pensées sont pleines d'avenir; comme Bacon, il fait jaillir à chaque instant des vues neuves et fécondes. Une foule de ses paroles, ainsi que celles de Bacon, ont été recueillies comme une sorte d'oracles. Mais Bacon ressemble aux princes qui commandent le travail, sans y prendre part: Leibniz, ouvrier aussi infatigable qu'industrieux, enseigne surtout par ses exemples. Bacon descend aux sciences du haut de la philosophie première, content d'en tracer la carte géographique, sans en pénétrer la substance: Leibniz remonte à la philosophie première du sein des sciences, et riche de tous leurs dons. Bacon ne sort guère des généralités, des nomenclatures; il donne des lois: Leibniz fonde des théories et s'abandonne aux hypothèses. Le premier, prudent dans sa hardiesse, veut qu'on enregistre les faits pour les féconder; le second, téméraire sous les formes

Digitized by Google

les plus rigoureuses, épuise son beau génie en spéculations qui paraîtront et s'évanouiront comme de brillants météores.

Il y a entre Descartes et Leibniz, en philosophie, à peu près le même rapport et la même distance qu'il y a, en physique générale, entre Descartes et Newton. Il y a aussi entre Leibniz et Newton une consanguinité bien glorieusement attestée par l'identité et la simultanéité de leur découverte. Nobles émules longtemps amis, dignes de l'être toujours, malheureusement séparés ensuite par des hostilités sans fondement, Newton et Leibniz se rencontrèrent dans des hauteurs sublimes, en arrivant par des routes différentes. Newton, se défiant beaucoup de la métaphysique dans les régions du calcul, conçut toutefois de profondes vues métaphysiques, sans le savoir: Leibniz portait dans les régions du calcul les vues métaphysiques qu'il avait déjà méditées. Renfermé dans l'enceinte de l'observation et de la géométrie, Newton y concentrait toutes ses forces, en se bornant à soumettre les phénomènes donnés par l'une aux transformations régies par l'autre; il crut avoir assez fait en promulgant les lois qui gouvernent le système du monde. Leibniz substitua la métaphysique à l'observation; il voulut percer les voiles, atteindre aux éléments, aux principes des choses, tracer la dynamique des forces secrètes de la nature, et toutes les puissances

Digitized by Google

de la géométrie ne le conduisirent qu'à dessiner le plan arbitraire, l'architecture tout idéale d'un monde inaccessible.

Newton avait conjuré la physique de se défendre de la métaphysique : Leibniz a commandé à la première d'attendre le flambeau de la seconde. Aussi, a-t-il nié le vide. Veut-on savoir son motif? C'est que « plus il y a de matière, plus il y a » d'occasion à Dieu de manifester sa puissance et » sa sagesse. Vouloir du vide, c'est attribuer à » Dieu une production très imparfaite ; c'est violer le grand principe de *la raison suffisante* (1). »

Leibniz avait tout ensemble quelque chose de cette sévérité logique qui imprime aux démonstrations de Spinoza une rigueur de forme qui est loin d'entraîner une exactitude réelle, et quelque chose aussi de cette exaltation cachée, de ce mouvement platonique, qui se montrent chez Malebranche avec tant de candeur. Mais le caractère de l'esprit de Leibniz formait un contraste frappant avec celui de Locke. L'un avait autant de confiance que l'autre avait de réserve ; l'un décrivait, l'autre spéculait ; l'un décomposait avec autant de suite que de calme, l'autre combinait avec rapidité et hardiesse ; l'un s'appliquait à marquer les limites, l'autre n'en connaissait aucunes.

(1) *Œuvres de Leibniz*, t. II, p. 114, 134, etc. — 2e lettre à Clarke ; recueil de pièces, t. I, p. 10.

Digitized by Google

Leibniz, en espérant faire profiter la philosophie des méthodes mathématiques, a cru pouvoir lui soumettre en même temps les sciences mathématiques sous le rapport des notions génératrices. La géométrie et le calcul ne sont, à ses yeux, qu'une branche de la métaphysique (1), et dans cette réciprocité de secours que se sont prêtés, chez Leibniz, ces deux ordres de connaissances, le premier peut avoir recueilli les principaux avantages de l'alliance.

Rien ne montre mieux comment les notions mathématiques s'unissaient, dans l'esprit de Leibniz, aux notions philosophiques, que la préoccupation qu'il conçut de trop bonne heure et qu'il conserva toute sa vie pour l'art combinatoire, et pour la création d'une *spécieuse générale* ou *caractéristique universelle*, destinée à être tout ensemble et une langue commune à tout le genre humain, et comme une expression rigoureuse des rapports métaphysiques. L'idée n'en était point neuve, à beaucoup près, comme on l'a supposé (2). Déjà Raymond Lulle, le P. Athan. Kircher, Wilkins, Dalgarno, De Puissac, avaient non seulement imaginé des combinaisons analogues

(1) 2e *écrit en réponse à Clarke* (recueil de pièces), t. I, p. 10, etc. — *De primæ phil. emend.*, t. II des œuvres, p. 19. — *Système nouveau*, etc., *ibid.*, p. 49. — *De arte combinatoria*, *ibid.*, *ibid.*, p. 345. — *Œuvres philosophiques*, p. 535.

(2) *Biographie universelle*, art. Leibniz.

Digitized by Google

plus ou moins imparfaites, mais en avaient même essayé l'exécution. Leibniz nous annonce que l'art de Raymond Lulle l'avait fort séduit dès sa jeunesse, et il ne cessa jamais d'en avoir une idée assez favorable. Le *Digestum sapientiæ* du P. Yves lui avait plu beaucoup, même alors qu'il eut reconnu dans l'art de Lulle bien des défectuosités; le P. Yves lui paraissait avoir trouvé le moyen d'appliquer les généralités de Lulle à des particularités utiles (1). Il n'a point expliqué sur quelles bases il comptait fonder sa *spécieuse générale;* les vagues indications qu'il a laissées à ce sujet ont engagé une société savante à mettre cette question au concours, et ont provoqué les recherches de plusieurs esprits avides de découvrir son plan. On peut aisément concevoir que les signes employés dans la géométrie et le calcul, que l'algèbre et l'algorithme infinitésimal, en particulier, lui auront offert un exemple qu'il se sera flatté de transporter en philosophie; qu'il aura cru pouvoir noter les rapports de filiation qui existent dans les notions de l'esprit humain. On voit aussi que l'écriture des Chinois lui a, en partie, suggéré ce projet; qu'il se proposait de substituer à des caractères élémentaires, arbitrairement choisis, des *figures signifiantes par elles-mêmes* (2). « Mais ce serait, dit-il,

(1) *Lettre à Remond* (recueil de pièces), t. II, p. 153.

(2) *Réplique*, etc.; t. II, p. 93.

Digitized by Google

»en même temps qu'un système philosophique, »un *caractère figuré, qui parlerait véritablement aux* »*yeux*, et qui serait fort au gré du peuple.» C'est à peu près ce qu'on a tenté dans le langage mimique des sourds-muets. On peut assurer aussi qu'il eût également échoué dans ses efforts, soit pour donner à sa *caractéristique* une rigueur d'expression qui conservât exactement l'analogie des idées, soit pour la faire adopter comme une langue universelle. Nous connaissons mieux l'usage qu'il espérait faire de l'art combinatoire, par l'essai qu'il en a publié lui-même; mais cet essai ne peut que nous confirmer dans la conviction de l'inutilité ou plutôt des inconvénients d'un procédé directement contraire aux méthodes d'intuition, qui, ne pénétrant point dans l'essence constitutive des idées, n'offre aucun secours à l'exercice de la raison, et qui peut servir, non à les peser, mais à les compter seulement (1).

Ainsi s'est réalisé, chez Leibniz, le vœu que formait Platon, lorsqu'il voulait que la science des nombres servît de portique à la philosophie, et, chez Leibniz aussi, se sont montrés de la manière la plus manifeste les écarts que devait produire un semblable conseil. Dès ce moment on prévoit

---

(1) *Dissertatio de arte combinatoria*, t. II des œuvres, p. 339.— *Nouveaux essais sur l'entend. humain*, p. 363. — *Historia et commendatio linguæ caracteristicæ universalis*, fragment imprimé à la suite des *Nouveaux essais sur l'ent. humain*.

Digitized by Google

qu'il a dû prendre les principes logiques pour les éléments des choses, et les lois qui régissent nos idées pour celles qui gouvernent la nature des choses. En pénétrant par cette voie, la métaphysique s'est offerte tout d'abord à lui ; il a cru pouvoir s'emparer de la géométrie des notions abstraites ; il n'a point songé à examiner avant tout, avec le flambeau de l'observation, la nature, les lois, la portée des facultés dont l'esprit humain est en possession. Cette étude a été la dernière de ses études ; elle est demeurée chez lui très imparfaite. Il a fallu que l'*Essai* de Locke lui fournît l'occasion de s'y livrer avec persévérance (1), qu'il suivît Locke pas à pas dans l'investigation des phénomènes de l'intelligence, et s'attachât en quelque sorte à cet esprit analytique, pour pouvoir admettre un genre de développements dont on ne trouverait d'ailleurs, dans tous ses écrits, aucun autre exemple.

Ce n'est pas que Leibniz n'eût de très bonne heure fixé son attention sur le principe des connaissances. On peut même dire, et la remarque en a été faite par un historien judicieux (2), que les vues qu'il s'est formées sur ce sujet ont déterminé le cours entier de ses spéculations. La logique n'était pas, à ses yeux, un simple instrument ; elle

---

(1) Leibniz adressa à Locke ses observations en 1696 (*Ludoveci*, p. 129).

(2) Tennemann, *Hist. de la phil.*, t. XI, p. 98, 109, 116, 135.

Digitized by Google

renfermait pour lui, en quelque sorte, les principes mêmes et la vraie raison de philosopher (1). Il donna en 1684 ses *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées* (2) ; dix ans plus tard, sa *Dissertation sur la réforme de la philosophie première;* puis, ses *Principes de philosophie*, adressés au prince Eugène (3). Mais, en traitant de la connaissance, s'il s'efforce rapidement de lui assigner ses principes, il n'examine ni ses limites, ni ses titres, ni les opérations de l'esprit humain sur lesquelles elle repose. Il demande des bases pour la métaphysique, il ne songe point à lui assigner un contrôle.

C'est en suivant les traces de Descartes, en cherchant à le rectifier, que Leibniz a déterminé quelques caractères de la connaissance. Il a distingué la connaissance *obscure* et la connaissance *claire*, suivant que l'on peut, ou non, reconnaître son objet, quand il est représenté ; il a distingué encore dans la seconde classe la connaissance *confuse* et la connaissance *distincte*, suivant que nous pouvons, ou non, énumérer toutes les conditions qui séparent une chose d'une autre. La connaissance *distincte*, à son tour, se partage en *adéquate* ou *inadéquate*, suivant qu'elle comprend, ou non, tout ce qui appartient réelle-

(1) Lettres de Leibniz, t. II, p. 76.
(2) Tome II, p. 14. — Leibniz était né en 1646.
(3) *Ibid.*, p. 18 et 20.

Digitized by Google

ment à la chose. « La connaissance n'est *adéquate*, » dit Leibniz, que lorsque l'analyse peut être con- » duite jusqu'à son dernier terme ; il est rare que » nous en obtenions de semblable. Enfin, la connais- » sance est *symbolique* ou *intuitive*, suivant qu'elle » repose seulement sur les signes, ou qu'elle con- » temple d'un regard direct les objets eux-mêmes: » la plus parfaite est celle qui est à la fois adéquate » et intuitive (1). »

Envisageant ailleurs la connaissance relativement à la nature de l'objet qu'elle embrasse, Leibniz a distingué les vérités *éternelles* et les vérités de *fait* avec toute la précision et la netteté qu'on pouvait attendre d'un esprit supérieur. Les premières sont nécessaires, indépendantes ; les secondes positives, contingentes. Les premières reposent sur la raison et se découvrent *à priori*; les secondes s'établissent *à posteriori* et s'appuient sur l'expérience (2).

« La connaissance distincte est un privilége de » la raison ; la connaissance obscure provient des » sens (3). »

« Les vérités nécessaires ne sont point collecti- » ves; l'universel subsisterait encore par lui-même

---

(1) *Meditationes de cognit.*, etc.; t. II, p. 14.

(2) *Annotat. in lib. de orig. mali*, t. I des œuvres, § 5 — *Dissertatio de conformitate fidei cum ratione*, § 2.— *Princip. phil.*, § 31 et suiv.—Lettre 10 à Burnet, *ibid.*, t. VI, p. 274.—*Théodicée*, § 37.

(3) *Théodicée*, § 289.

Digitized by Google

» alors qu'on retrancherait le singulier. Ces véri-
» tés sont *réelles*, dès qu'elles expriment le *possible;*
» *nominales*, dès qu'elles ne renferment qu'une dé-
» finition. Elles sont entièrement indépendantes
» de leur nature ; elles sont indépendantes des
» sens (1); elles le sont des vérités particulières,
» car elles ne sont point simplement collec-
» tives, comme l'a cru Locke. Elles ne sont pas
» non plus purement nominales, comme Hob-
» bes l'a supposé ; mais elles composent un sys-
» tème réel de connaissances *à priori*. Elles sont
» le produit immédiat de l'activité intérieure, car
» c'est la réflexion qui prononce sur toutes les
» notions générales et nécessaires. Les possibilités
» expriment l'essence des êtres, et c'est dans le
» possible seul qu'on peut trouver la raison de ce
» qui est (1). Les vérités nécessaires constituent
» donc la métaphysique, la science des élus, c'est-
» à-dire la philosophie première. Elles sont essen-
» tiellement *conditionnelles*, soit que la condition
» soit avouée, comme dans les propositions *hypo-*
» *thétiques*, soit qu'elle soit cachée, comme dans les
» propositions *catégoriques*. Elles résident en Dieu
» même ; c'est dans l'esprit suprême et universel
» qu'elles trouvent leur réalité, comme l'ont dit

---

(1) Lettre à Burnet, t. VI, p. 274.

(2) *Théodicée*, § 184, t. I, p. 265.—*Medit. de cognit.*, etc., t. II, p. 17.

Digitized by Google

» Platon et saint Augustin ; elles composent ce » monde intellectuel qui nous est commun avec la » Divinité : Dieu lui-même les institue, mais non » par un acte de sa volonté. » Aussi, Leibniz ne témoigne-t-il aucun éloignement pour l'hypothèse de Malebranche. L'opinion que nous voyons tout en Dieu paraît lui sourire, pourvu qu'on la prenne bien, dit-il : « Car Dieu seul est l'objet » immédiat externe des âmes, exerçant sur elles » une action directe (1). »

Les vérités de fait, qui sont l'objet d'une connaissance immédiate, sont exclusivement renfermées, suivant Leibniz, dans la conscience intime. Il n'y a proprement que l'expérience interne dont le témoignage soit direct. Mais ici Leibniz se sépare justement de Descartes. Loin de réserver au fait «*je pense*», le privilége d'être le seul fait primitif, il reconnaît le même caractère au fait «*j'existe*» ; il reconnaît que les notions d'unité, de substance, sont aperçues par l'acte de la réflexion, en même temps que le *moi* (2).

« Les vérités de fait sont par elles-mêmes iso-

(1) *Théodicée*, § 20.—*Adnotationes*, etc., t. I des œuvres, § 5.— *Théodicée*, § 20, 184, 185, 186, 189. — *Examen des principes de Malebranche*, t. II des œuvres, p. 211.—*Lettre à Remond de Montmort*, *ibid.*, *ibid.*, p. 217, etc. — *Meditat. de cognit.*, *ibid.*, t. II, p. 17. — *Princip. phil.*, § 43, 44, 47. — *Nouveaux essais*, etc., p. 414.

(2) *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, p. 45, 196, 331, 376, 400. — *Princip. phil.*, § 30, etc., etc.

Digitized by Google

» mêmes isolées, stériles; l'expérience ne peut four-
» nir de vérités absolues, générales ; elle ne peut
» autoriser à conclure d'un lieu à l'autre, du passé
» à l'avenir. C'est aux vérités rationnelles qu'il ap-
» partient de lier les faits entre eux, de les féconder,
» d'en généraliser les résultats ; car la raison est
» *la chaîne inviolable des vérités*. Les règles qui prési-
» dent à cette connexion des phénomènes et qui
» composent l'ordre de la nature, constituent la
» *nécessité physique* qui se fonde sur la *nécessité mo-*
» *rale*, parce qu'elle est établie par le choix libre
» de la sagesse suprême, mais par un choix digne
» d'elle (1). »

La nécessité de l'alliance entre les vérités rationnelles et les vérités de fait a été appréciée par Leibniz avec une égale sagacité :

« Toutes les vérités *primitives* de fait et de raison
» sont également certaines ; elles ont cela de com-
» mun, qu'on ne saurait les prouver par quelque
» chose de plus certain (2). »

« Les vérités de fait ne peuvent être éta-
» blies que par le mélange des vérités de rai-
» son et leur réduction aux perceptions immé-
» diates qui existent en nous-mêmes. Mais, pour
» juger si ces apparences intérieures ont quelque
» fondement dans les choses, et pour opérer *le*

(1) *Conform. fidei cum rat.*, § 1, 2, 24. — *Théodicée*, § 9, 37. — *Nouveaux essais sur l'ent. hum.*, p. 317, 328, 395, 414.

(2) *Nouveaux essais*, etc., p. 196, 331.



Digitized by Google

» *passage de la pensée à l'objet*, il faut examiner si » nos perceptions sont bien liées entre elles et avec » celles qui les ont précédées, en sorte que les rè» gles mathématiques trouvent ici leur application, » et c'est le seul moyen de discerner les choses » réelles des songes et des illusions. La vérité des » choses placées hors de nous ne peut donc être » reconnue que par l'enchaînement des phéno» mènes (1). »

« Quelquefois l'analyse se place entre deux » observations pour expliquer l'une par l'autre; » quelquefois elle déduit d'une observation faite » l'indication de l'expérience qui reste à ten» ter (2). En s'isolant de ces utiles rapports, l'ex» périence n'est plus qu'empirisme (3), et l'em» pirisme lui-même n'est que l'instinct de l'igno-

---

(1) *Annot. in libr. Kingianum*, t. I des œuvres, p. 439. — *Dissert. conform. fidei cum rat.*, § 1.

(2) *Réflexions sur l'Essai de Locke*, t. II, part. I, p. 221. — *Leibnitziana*, § 54, t. VI, p. 303.

(3) « Les hommes agissent à l'instar des bêtes, lorsque les con» sécutions de leurs perceptions ne dépendent que du principe de » la mémoire, semblables alors aux médecins empiriques qui n'ont » qu'une simple pratique sans théorie; et dans le vrai, nous ne som» mes que des empiriques dans les trois quarts de nos actions. Par » exemple, si nous attendons demain le lever du soleil, notre unique » fondement, c'est que le soleil s'est levé constamment tous les » jours : il n'y a que les astronomes qui le prévoient par le raison» nement. » (*Princip. phil.* § 28.). Voyez encore *Dissert. de conformitate fidei cum ratione*, § 65, t. I de ses œuvres, p. 104. *Comment. de animâ brutorum*, § 14, t. II, p. 233.

Digitized by Google

» rance. » Leibniz reproche aux physiciens de son siècle, si habiles à observer, de ne pas l'être autant à transformer leurs observations; il se croit assuré què les précieuses recherches de la Société royale de Londres eussent produit de bien plus grands résultats, si elles eussent été fécondées par le génie d'un Descartes (1).

Aussi, Leibniz recommande-t-il vivement l'application des mathématiques à la physique; il considère cette application et l'art de dresser l'inventaire des observations faites, comme les deux grands moyens de procurer l'avancement des sciences expérimentales; il rappelle fréquemment l'emploi de ces deux moyens à ceux de ses amis qui font partie de la Société royale de Londres. Il compare les philosophes qui jusqu'alors s'étaient livrés aux recherches expérimentales, à un marchand qui posséderait de vastes magasins et de grands approvisionnements, mais auquel manqueraient deux autres choses, des registres et l'art de calculer (2). Leibniz a reconnu aussi l'existence d'un art d'expérimenter et d'interroger la nature (3), mais il a négligé d'en indiquer les règles.

Le *criterium* de la vérité, ce *criterium* dont William King avait dit avec raison qu'il serait l'un des

---

(1) Tome VI, p. 318. — *Œuvres philosophiques*, p. 422.
(2) *Leibnitziana*, t. VI de ses œuvres, § 54, 55.
(3) *Réflexions sur l'Essai de Locke*, t. II, p. 221.


Digitized by Google

plus beaux dons que la philosophie pût faire aux sciences, est donc double, suivant Leibniz. Pour les vérités de fait, il consiste dans leur subordination aux vérités de raison; pour celles-ci, dans l'exact emploi des règles de la logique. Celui que Descartes avait proposé dans sa maxime : *tout ce qui est perçu clairement et distinctement d'une chose peut être affirmé de cette chose*, a donné lieu aux plus grands abus (1).

Comme chacun des deux ordres de connaissances a son *criterium*, chacun aussi a son fondement distinct. Celui des vérités rationnelles est le célèbre principe d'Aristote connu sous le *principe de la contradiction*, lequel n'est autre que celui de l'*identité*. L'identité, tel est donc le dernier terme dans lequel se résolvent, par l'analyse, toutes les vérités nécessaires, en arrivant aux idées simples. Le fondement des vérités de fait est dans le principe de la *raison suffisante* (E). Leibniz avait bien remarqué que l''enchaînement des phénomènes repose sur la grande loi de la causalité; mais la maxime : *point d'effet sans cause*, ne lui avait point paru se suffire à elle-même; il avait cru nécessaire de pénétrer plus avant encore; il avait voulu atteindre une vérité plus générale, plus absolue, plus intuitive, qui pût prêter sa

(1) *Annot. in libr. King., etc.*, l. c. — *Conform. fidei cum rat.*, § 62. — *Medit. de cognit., etc.*, t. II des œuvres, p. 17. — *Nouveaux essais, etc.*, p. 339.

Digitized by Google

sanction à la loi de causalité, et le principe de la *raison suffisante* s'était découvert à lui (1).

Ces deux grands principes sont à eux seuls, en effet, la clé de toute la philosophie de Leibniz, comme il a voulu en faire la clé universelle de toutes les sciences humaines. Le premier nous a montré comment Leibniz, ne voyant dans les vérités rationnelles que des expressions de l'identité, et par conséquent des moyens de transformation, sans cependant avouer expressément ni s'avouer à lui-même cette seconde définition, a cru pouvoir soumettre la métaphysique entière à la méthode mathématique. Le second va bientôt nous expliquer comment se sont formées dans son esprit les grandes et célèbres hypothèses qu'il a conçues sur la nature des choses. La valeur qu'il a prétendu donner à ce second principe mérite une attention toute particulière. Il est peu d'observations, dans l'histoire de l'esprit humain, plus importantes et plus curieuses.

Le principe de la *raison suffisante* exprime une loi logique de l'esprit humain, en tant, toutefois, qu'il est appliqué aux vérités déduites; car il s'arrête devant les vérités primitives, qui se justifient par elles-mêmes. Mais, considéré de la sorte, il n'a plus de valeur en ce qui concerne le monde réel, et c'est cependant ici que Leibniz

(1) *Théodicée*, § 62. — *Princip. phil.*, § 30 à 37. — *Réflexions sur Locke*, t. II des œuvres, p. 218.

Digitized by Google

voulait l'introduire pour former la grande chaîne par laquelle les phénomènes sont unis. Il a eu besoin pour cela de se former une sorte d'illusion. « C'est en vertu de ce principe, dit-il, que » rien n'arrive dont il n'existe une *cause* ou quelque » *raison déterminante* » (F), c'est-à-dire quelque chose qui puisse servir à expliquer *à priori* pourquoi cela existe plutôt que de ne pas exister, et existe de telle manière plutôt que de telle autre (1). Rien n'arrive donc sans qu'il soit possible à celui qui connaîtrait assez les choses, de rendre une raison qui suffise pour déterminer pourquoi il en est ainsi. La première question qu'on a droit de se faire sera celle-ci : *Pourquoi y a-t-il plutôt quelque chose que rien?* Ensuite, si des choses doivent exister, il faut qu'on puisse rendre raison *pourquoi elles doivent exister ainsi* (2). La raison suffisante doit gouverner les vérités contingentes; car autrement on se perdrait dans une analyse sans terme (3). Leibniz, du reste, ne s'est point demandé si, en effet, il est permis à l'esprit humain d'aborder ces hautes questions; il l'a supposé sans examen. En admettant, d'un côté, que rien ne peut exister sans une raison suffisante de sa réalité; de l'autre, que nous ne devons rien

---

(1) *Théodicée*, § 44.

(2) *Principes de la nature et de la grâce*, § 7.

(3) *Princip. phil.*, § 36, 37. — 3e *écrit de Leibniz, etc.*, t. II des œuvres, p. 120, 122.

Digitized by Google

croire sans une raison suffisante de notre conviction, il restait à chercher jusqu'où le second ordre de raisons pouvait s'accorder avec le premier. Leibniz a pris un moyen plus simple : il les a supposés identiques. Ce principe, ainsi posé, lui paraît d'une nécessité indispensable; il lie les mathématiques à la physique; il domine et la métaphysique et la physique, et les sciences civiles elles-mêmes; sans lui, on ne pourrait établir l'existence de Dieu, l'athéisme triompherait (1). Aussi, quel usage Leibniz n'en a-til point tiré? Il lui suffit pour détruire le vide, les atomes, les *qualités occultes*, le premier élément de Descartes, le temps et l'espace absolus et réels, l'influence physique entre l'âme et le corps, et l'attraction elle-même (2); c'est-à-dire, comme on pouvait le prévoir d'avance, ce principe lui fournit tout ensemble le moyen de détruire des suppositions gratuites, de rejeter des explications vagues, de fonder des vérités utiles, mais aussi de repousser à son gré des découvertes réelles, de tenter des problèmes insolubles, et de créer, pour les résoudre, des hypothèses téméraires. Là où l'on ne peut rendre raison des choses par des

---

(1) *Adnotat. in libr. King.*, § 6. — *4e réplique à Clarke*, § 126. — *Theoria motûs abstracti, etc.*, § 24; recueil de pièces, t. I, p. 11 et 12.

(2) *Adnotat. in libr. King.*, l. c. — *4e réplique à Clarke*, § 127. — *Lettre à Hartsoeker*, t. II des œuvres, part. 2, p. 63, etc.

Digitized by Google

faits, comment en rendre raison, si ce n'est par des hypothèses? Cherchant la raison de tout, Leibniz l'a découverte souvent là où elle était cachée; il l'a supposée souvent aussi là où il ne nous est pas permis de l'apercevoir.

Le principe de la *raison suffisante*, en exprimant la soif d'investigation qui tourmentait l'esprit de Leibniz et le besoin de coordination qui le pressait, rendait une ardeur nouvelle à ces deux dispositions et les ravivait sans cesse. L'unité seule pouvait le satisfaire. S'il contemple le théâtre de la nature, il faut qu'il embrasse la chaîne entière des êtres, depuis l'élément primitif jusqu'à l'auteur de toutes choses, qu'il remplisse par une progression insensible l'intervalle qui les sépare. S'il parcourt la suite des temps, il faut qu'il lie étroitement le passé, le présent et l'avenir, et fasse sortir tous les événements successifs d'un germe originaire. Unité dans le système de nos connaissances, corrélation de ces deux systèmes entre eux, voilà ce qu'il veut, et pour cela il faut aussi qu'il soulève le voile qui couvre la nature des choses et les lois éternelles du nécessaire et du possible. Tout est lié dans l'espace, comme dans le temps : c'est pourquoi chaque point représente l'ensemble, et le présent est gros de l'avenir.

« Point de multiple sans unité, point de collec-» tion sans éléments, point de composés sans des » simples qui les constituent. » Ce principe, d'une

Digitized by Google

évidence intuitive, a été exposé par Leibniz avec un rare bonheur, mais exploité aussi par lui avec une rare hardiesse. On ne peut donc rendre raison de tout ce qui existe, qu'en admettant des éléments primitifs, simples, indivisibles, unités véritables. Avec cette première conséquence parfaitement juste, Leibniz renverse d'un seul choc les fausses notions qu'on s'est formées de la matière et de l'étendue, et toute une partie de l'édifice construit par Descartes. Mais ces éléments primitifs, que n'atteignent ni nos sens ni nos instruments, dont la réalité seule nous est démontrée, comment en déterminer les propriétés? Comment, avec ces éléments, reconstruire l'univers qui s'étale sous nos yeux? Démocrite, Épicure, Anaxagoras, le tentèrent; c'est là ce que la philosophie corpusculaire a voulu exécuter avec ses atomes. Leibniz va remonter plus haut, et du même essai sortira son hypothèse des monades.

Les monades doivent rendre raison de tout dans l'univers (1). En les contemplant, on croit voir *une nouvelle face de l'intérieur des choses*, et tout s'explique avec une simplicité surprenante.

Détruisez la monade, et Spinoza triomphe sans retour (2).

(1) *Nouveaux essais sur l'entend. hum.*, p. 27.

(2) *Réplique*, *etc.*, t. II des œuvres, p. 91. — *Lettre à Bourguet*, *ibid.*, p. 327.


Digitized by Google

La notion de la monade doit être identique avec celle de la substance ; car il ne saurait y avoir rien de substantiel dans la collection, si les unités qui la composent n'étaient substantielles elles-mêmes. On ne peut supposer que des *atomes de matière*, ou des *atomes de substance*. Les premiers sont impossibles ; car, ayant une figure, ils ont des parties et, par conséquent, ne sont pas simples. Les seconds sont des *points métaphysiques*, auxquels les *points mathématiques* correspondent, comme leurs *points de vue* ; ils sont les derniers éléments de l'analyse des substances. Leibniz ressuscite ainsi les *formes substantielles* d'Aristote, mais en les rendant intelligibles et en les séparant de l'abus qu'en a fait l'école (1). La notion de la substance est donc le pivot de la métaphysique entière, et avec elle de toute science (2). C'est par la notion de la substance, que les propriétés de la monade vont se déterminer.

« De ce que la monade est une parfaite unité, » sans partie, sans divisibilité, elle ne peut être ni » construite, ni dissoute ; elle ne peut être que tirée » du néant, ou anéantie de nouveau, dans un ins- » tant unique ; elle ne peut être altérée, accrue, » diminuée, par rien d'extérieur à elle-même (3). »

(1) *Système nouveau de la nature et de la communication des subst.*, t. II des œuvres, p. 50, 53.

(2) *De primæ phil. emend.*, *ibid.*, p. 19.

(3) *Princip. phil.*, § 3 à 7.

Digitized by Google

» Les monades doivent avoir des qualités et, par » conséquent, des qualités diverses ; sans quoi, » elles ne seraient point des êtres, et ne se distin- » gueraient point entre elles (1). La monade doit » contenir en elle-même et la raison de ses proprié- » tés, et celle des mutations qu'elle subira à jamais ; » ces propriétés, ces mutations, dériveront donc » d'un principe interne. Rien ne pénètre en elle, » rien n'en sort ; elle a sa vie propre ; elle est une » sorte d'*autarchie*, d'*automate ;* elle est proprement » une force, non une simple puissance, mais une » force active qui se produit ; elle est une *entéléchie* » première. La dynamique est nécessaire pour » éclairer la vraie notion de la substance (2). Tout » est plein de vie dans l'univers ; tout est plein » dans la nature, tout y est vivant ; dans la moin- » dre partie de la matière, il y a un monde de » créatures vivantes, d'animaux, d'entéléchies, » d'âmes même ; rien n'est inculte, rien n'est » stérile, rien n'est mort, rien ne s'engendre et » rien ne cesse de vivre. Les êtres ne font que se » développer ; il y a *métamorphose* continuelle ; il » n'y a pas de métempsycose ; il n'y a ni confusion, » ni chaos (3). »

---

(1) *Princip. phil.*, § 8 et 9.

(2) *Ibid.*, § 11, 12, 18. — *De primæ phil. emend.*, t. II des œuvres, p. 19. — *Princip. de la nature et de la grâce*, *ibid.*, § 2, 3.

(3) *Princip. phil.*, § 69 et suiv. — *Système nouveau*, *etc.*, l. c.

Digitized by Google

» La monade ne peut influer sur une autre que » par l'intervention divine; elle n'a que des ac- » tions internes, et ces actions ne peuvent » être que des perceptions ou des appétitions, » c'est-à-dire des tendances. Toute monade est » donc douée de perception; la perception est » la *représentation de la multitude dans l'unité;* il faut » bien la distinguer de l'aperception qui est ac- » compagnée de *conscience* (1). Les monades for- » ment une échelle graduée par des degrés insen- » sibles, dans lesquels se développent tour à tour » la conscience et tous les dons de l'intelligence; » et comme, à cause de la plénitude du monde, tout » est lié, chaque monade est *un miroir vivant, repré- » sentatif de l'univers*, suivant son point de vue, et » aussi réglé que l'univers lui-même, à peu près » comme le terme d'une série régulière de nom- » bres représente cette série entière. Chaque âme » connaît l'infini, connaît tout, mais confusé- » ment (2). »

Tel est le premier poëme que Leibniz a écrit dans la langue métaphysique, où cependant la

---

— *Lettre au P. Desbosses*, t. II des œuvres, p. 268. — *Princip. de la nature et de la grâce*, § 3.

(1) *Princip. phil.*, § 13, 14, 51, 53. — *Princip. de la nature et de la grâce*, § 2.— *Lettre au P. Desbosses*, t. II des œuvres, p. 271, — *Lettres à Bourguet*, *ibid.*, *ibid.*, p. 327.

(2) *Principes de la nature et de la grâce*, l. c. — *Princip. phil.*, § 56, 62 et suiv.

Digitized by Google

poésie des idées se trahit sans cesse par les plus imposantes images. *L'harmonie préétablie* est le second. Il fallait rendre raison de l'union de l'âme et du corps, ou plutôt de l'espèce d'alliance qui existe entre l'un et l'autre; problème qui, depuis Descartes, avait excité une curiosité toute nouvelle. Rien de plus simple que le raisonnement de Leibniz, si l'on suppose, en effet, que l'esprit humain possède tout ce qui est nécessaire pour *rendre raison* de ce grand et mystérieux phénomène. Il compare l'âme et le corps à deux horloges qui s'accordent parfaitement. « Or, cela, dit-» il, peut se faire de trois façons : ou par l'influence » mutuelle d'une horloge sur l'autre, ou par le » soin d'un surveillant qui y prend garde, ou » par leur propre exactitude. La première est » celle de la philosophie vulgaire; mais *on ne sau-» rait concevoir* (nous citons à dessein cette expres-» sion), on ne saurait concevoir une action ré-» ciproque de la matière et de l'intelligence l'une » sur l'autre, c'est-à-dire des particules matériel-» les, ou des qualités immatérielles, qui puissent » passer de l'une de ces deux substances sur l'au-» tre. Il faut donc opter entre les deux dernières » explications : celle qui suppose l'intervention » habituelle et continue d'un surveillant est le » système des *causes occasionnelles* de Descartes; » mais c'est faire venir *Deum ex machinâ* dans une » chose naturelle et ordinaire, où, *selon la raison* » (c'est de la raison humaine que Leibniz parle

Digitized by Google

» ici), il ne doit intervenir que de la même manière qu'il concourt à toutes les autres choses » de la nature. Il ne reste donc que le système » de *l'harmonie préétablie*, c'est-à-dire celui d'un » artifice divin, prévenant, lequel, dès le commencement, a formé ces deux substances d'une » manière si parfaite et réglée avec tant d'exactitude, que chacune d'elles, en suivant ses propres » lois, se trouve constamment en accord avec » l'autre (1). »

« Les corps agissent suivant les lois des causes » efficientes ; les âmes, suivant celles des causes » finales (2). »

On voit que Leibniz a été conduit à son hypothèse tout à la fois par la maxime des cartésiens, que l'âme et le corps ne peuvent agir l'un sur l'autre, et par l'hypothèse de Malebranche sur les causes occasionnelles : il l'a déclaré lui-même (3).

Le système de *l'harmonie préétablie* se lie étroitement à celui de la *monadologie;* car on a vu que chaque monade, dès l'origine, renferme en elle le germe de toutes ses mutations futures; que des lois aussi constantes qu'universelles

---

(1) 2e et 3e *éclaircissements*, t. II des œuvres, p. 71, 74, 75. *extrait d'une lettre*, *etc.*, *ibid.*, p. 95.

(2) *Princip. phil.*, § 82.

(3) *Théodicée*, § 59 à 63, 66. — *Princip. phil.*, § 81 et suiv. — *Système nouveau*, *etc.*, t. II des œuvres, p. 54.

Digitized by Google

ont, dès l'origine, réglé pour toujours son avenir et ses rapports avec le reste de la création (G).

Leibniz trouve dans cette hypothèse de nombreux avantages. Elle peut remédier au système de l'âme du monde, tel que l'ont conçu Spinoza et ses adhérents, et au quiétisme de Foë, reproduit en Europe, en particulier, par Preissac; elle fournit une preuve inconnue jusqu'alors de l'existence de Dieu; elle donne un singulier relief à la connaissance que nous avons de la sagesse divine; elle conserve dans toute sa généralité, dans toute sa rigueur, ce grand principe de la physique, que jamais un corps ne reçoit de changement dans sa direction, que par un autre corps qui le pousse. Elle a en commun avec l'hypothèse des monades un avantage d'un grand prix; c'est l'universalité des règles qu'il fournit. Cette universalité est soutenue par une *grande facilité d'explications*, puisque l'uniformité que Leibniz croit avoir observée dans toute la nature, fait que partout ailleurs, en tout temps et en tout lieu, on pourrait dire: *c'est tout comme ici*, aux degrés de grandeur et de perfection près (1). C'est donc toujours dans les explications qui soulagent son esprit, que Leibniz croit trouver les ressorts réels de la nature.

---

(1) *Dissert. de conform. fidei cum rat.*, § 10. — *Considérations sur les principes de vie*, t. II des œuvres, p. 41, 44, 45.

Digitized by Google

A ce système de l'harmonie préétablie, à cette concordance de deux règnes entièrement indépendants l'un de l'autre, laquelle a été réglée dès l'origine et pour toujours, se lie une autre concordance non moins vaste, celle de la nature et de la grâce, celle qui existe entre le monde matériel et le monde moral, Dieu comme architecte et Dieu comme monarque (1).

Nous voici dans la *Théodicée*. Du principe de la raison suffisante sort encore un système nouveau : le grand problème de l'origine du mal, qui a tourmenté tant d'esprits depuis la naissance de la philosophie, Leibniz va le résoudre ; l'hypothèse de l'optimisme sera la solution. Dieu est libre sans doute, mais ses décrets doivent avoir une raison ; cette raison ne peut être que la vue du meilleur ; tous les mondes possibles, *candidats de l'existence*, étaient présents à sa pensée ; il a dû choisir, réaliser le plus parfait ; c'est une nécessité morale fondée sur les convenances (2). « Le » mal n'étant qu'une privation n'a pas de cause » efficiente ; Dieu ne saurait donc en être l'auteur. » La cause du mal est dans la *nature idéale* des » choses, dans la limitation originelle de la créa» ture. Le mal est la condition du meilleur, et

---

(1) *Princip. phil.*, § 90 et suiv. — *Principes de la nature et de la grâce*, § 15.

(2) *Théodicée*, § 25, 149, etc. — 5ᵉ *écrit en réponse à Clarke*, § 7 et suiv.

Digitized by Google

» c'est pourquoi Dieu peut le permettre, comme » entrant nécessairement dans le plan qu'il se » propose (1). »

Leibniz est sublime, lorsqu'il s'élève jusqu'à la majesté divine, lorsqu'il représente la Divinité comme la raison première et nécessaire des choses, l'unité suprême, la source des existences et des essences; lorsqu'il montre en elle cette puissance, principe de tout ce qui est, cette connaissance qui contient le type de tout le possible, cette volonté qui tend toujours au meilleur; lorsqu'il représente les monades nées comme par une sorte de fulgurations divines continuelles (2). Mais ces magnifiques tableaux font place aux plus tristes conséquences, aux plus arides pensées, lorsque, entraîné par le besoin de tout soumettre à des lois impérieuses pour rendre raison de tout, il subjugue la liberté morale elle-même en prétendant la conserver; lorsqu'il lui impose, dans l'homme, une détermination anticipée, comme, en Dieu, la suprême raison de choisir le meilleur. En vain Leibniz se débat-il pour nous assurer que « cette préordination ne déroge point à la liberté, » quoiqu'elle ait rendu tout événement certain et » déterminé une fois pour toutes. » En vain nous assure-t-il même que la nécessité morale est la liberté la plus parfaite; que la *détermination* n'est

(1) *Théodicée*, § 20 et suiv.
(2) *Princip. phil.*, § 37 à 48.



Digitized by Google

que l'*infaillibilité;* que, grâce à l'harmonie préétablie, nous sommes vraiment libres, puisque nous sommes dans une parfaite indépendance à l'égard de l'influence de toutes les autres créatures (1). Ces vains subterfuges auxquels il recourt, bons tout au plus pour entretenir les disputes de l'école, ne peuvent déguiser en rien le funeste caractère d'une doctrine où la liberté n'est plus qu'un nom, où le mérite et le démérite disparaissent, où toute l'économie du monde moral est détruite, où les vérités religieuses elles-mêmes et les rapports de l'homme avec son créateur reçoivent une altération essentielle.

Dans toutes les régions inconnues de la nature des choses où Leibniz pénètre avec tant de confiance, il ne s'annonce pas seulement comme interprète, il s'érige encore en législateur; et, en effet, dès qu'il a saisi *à priori* la raison des choses, il a acquis le droit de prescrire ce qui doit être. Telle est cette loi de *continuité* qu'il a appliquée d'une manière rigoureuse à tous les phénomènes de la nature, et qui interdit toute espèce de sauts dans le passage de l'un à l'autre. Telle est cette loi de *progression* d'après laquelle tous les changements sont la suite naturelle les uns des autres. Tel est son célèbre principe de l'*identité*

(1) 5e *écrit de Leibniz*, t. II des œuvres, § 7, 8, etc. — *Système nouveau*, *ibid.*, p. 54, 55. — *Lettre au P. Desbosses*, *ibid.*, p. 282.

Digitized by Google

*des indiscernables*, où se montre si bien la tendance qui le dominait, et qui lui faisait transporter sur le théâtre de la nature les simples lois logiques de l'entendement; car les idées indiscernables se trouvent, en effet, par cela seul, nécessairement identiques, puisqu'elles ne peuvent différer en rien. Telles sont encore les maximes de Leibniz, qui fondent la réalité sur la possibilité, le contingent sur l'absolu. Mais comment s'assurer que, dans l'ordre des réalités, ce qui ne peut être discerné par l'intelligence ne puisse, par cela même, avoir une existence distincte ? Toutefois, telle est la puissance singulière attachée à cette alliance de l'esprit poétique et de l'esprit géométrique dans Leibniz, de ce besoin de coordinations générales joint à la hardiesse des combinaisons, que, dans une foule de cas, le génie de Leibniz semble avoir, en effet, dérobé à la nature le secret de ses plans; que souvent la nature a semblé accepter ses lois, et que, appuyés sur les règles qu'il avait tracées, lui-même et d'autres après lui, tel que Maupertuis par exemple, ont fait des découvertes positives dans le champ de la science.

Leibniz ne pensait pas que la question de *l'origine de nos idées et de nos maximes* fût préliminaire en philosophie; il estimait qu'il fallait avoir fait de grands progrès pour la résoudre; il ne trouvait point nécessaire d'examiner, surtout pour les commencements, celle de savoir *s'il y a des idées et des vérités créées avec nous*; il ne voyait pas qu'on

en eût besoin pour la pratique de l'art de penser: du reste, il rejetait ouvertement la *table rase* d'Aristote. Il y avait quelque chose de solide, à ses yeux, dans la *réminiscence* de Platon; mais il se persuadait aussi que l'âme a en même temps un *pressentiment*, confus il est vrai, de toutes ses pensées futures. Son opinion, d'ailleurs, était que nos idées, comme nos sentiments, naissent de notre propre fonds (1). Le mérite qui appartient éminemment à Leibniz, c'est d'avoir reconnu dans l'âme toute l'étendue de cette activité qui fait le caractère essentiel de l'intelligence (2).

Il a aussi particulièrement signalé toute l'étendue de cette coopération active par laquelle l'esprit concourt lui-même à ses perceptions, ou, pour emprunter son langage, à l'*aperception*. La définition que Leibniz a donnée de la perception soulève au moins de graves difficultés, suivant la judicieuse remarque de Dutens (3); elle paraît même renfermer une contradiction dans les termes. La perception, comme nous l'avons vu, est appelée par Leibniz la représentation de la variété dans l'unité (4), ou encore l'*expression des*

---

(1) *Réflexions sur l'Essai de l'entend. humain*; t. II, p. 218 et 219.

(2) *Lettre à Remond de Montmort*, § 3; t. II, p. 214, etc.

(3) *Præfatio in physic. gener. et metaphys.*; t. II des œuvres, p. 2 et 3.

(4) 1re *lettre à M. Bourguet*, *ibid.*, p. 327. — *Princip. phil.*,

Digitized by Google

*choses externes* (1). Que veut dire ce mot *représenter?* Aux yeux de qui la représentation se produit-elle? Ce n'est point, si nous en croyons Leibniz, aux yeux de l'âme elle-même; car cette perception lui échappe, elle n'en a point la conscience. Bien loin que la perception réponde à l'entendement, elle ne répond pas même à la sensation. Ainsi l'âme n'a aucune connaissance de ce qu'elle perçoit; la perception est aveugle; elle existe non-seulement chez les animaux, mais même chez les plantes. Leibniz reproche vivement aux cartésiens d'avoir méconnu ces perceptions dépourvues de conscience. Ce n'est point par l'étude des opérations de l'esprit humain, que Leibniz a été conduit à supposer ce singulier phénomène, tel qu'il l'a conçu; il s'est trouvé contraint à cette hypothèse par les conséquences de sa théorie sur les monades.

Il y'a cependant, suivant Leibniz, des *perceptions distinctes*, de *grandes perceptions;* mais ces perceptions sont complexes, et se composent d'une foule de petites perceptions confuses qui nous échappent et ne peuvent être distinguées,

---

§ 12, 13, 14. — *Système nouveau de la nature*, etc., *ibid.*, — *Principes de la nature et de la grâce*, *ibid.*, p. 33.

(1) *Princip. phil.*, l. c. — *Lettre à Remond de Montmort*, § 2, *ibid.*, p. 214. — *Comment. de animâ brutorum*, § 5, 6, 13.—2ᵉ *Lettre à Bourguet*, *ibid.*, p. 331. — *Respons. ad Stahlianas observ.*, *ibid.*, part. II, p. 145.


Digitized by Google

et qui sont le résultat de l'impression que l'univers fait sur nous (1).

A chaque perception correspond un appétit aussi aveugle qu'elle (2). Aussi, Leibniz ne conçoit-il pas que l'âme soit jamais sans perception ; il est porté de la sorte à approuver l'opinion des cartésiens, suivant laquelle l'âme pense toujours, et il suppose, par conséquent, que ces perceptions aveugles suffisent pour constituer la pensée (3).

C'est à l'*aperception*, suivant Leibniz, que commence l'action de la conscience ou la connaissance *réflexive* que l'âme acquiert de son état intérieur (4).

Mais comment concevoir que l'âme pense et ne sent pas qu'elle pense? Leibniz se propose la difficulté: « Nous ne prenons garde, dit-il, qu'aux » pensées les plus distinguées. » La perception n'a besoin, à ses yeux, pour se convertir en aperception, que de recevoir une petite addition ou augmentation (5).

---

(1) *Lettre à Remond de Montmort*, l. c. — *Lettre à l'auteur de l'Hist. des ouvrages des savants*, t. II des œuvres, part. I, p. 78. — *Principes de la nature et de la grâce*, § 13, 14.

(2) *Comment. de animâ brutorum*, § 12.

(3) *Lettre à Remond de Montmort*, l. c. — *Réflexions sur l'Essai de Locke*, t. II des œuvres, part. I, p. 220, etc. — *Nouveaux essais*, l. II, c. 1, § 12.

(4) *Princip. de la nature et de la grâce*, § 4. — *Nouveaux essais*, l. II, c. 9, § 4.

(5) *Nouveaux essais*, l. II, c. 1, § 11 ; c. 9, § 4.

Digitized by Google

« Il y a *sensation*, dit Leibniz, lorsqu'on s'aper» çoit d'un objet externe. L'esprit est actif dans la » sensation elle-même (1). »

Il y a entre les vues de Leibniz et celles de Locke, sur l'origine des idées, et en particulier sur l'hypothèse des idées innées, bien moins de différence qu'on ne le suppose généralement, et que Leibniz ne l'a cru lui-même. Il décerne à Locke de justes éloges pour avoir combattu les préjugés qui, en préconisant les *idées innées*, cherchent une excuse pour la paresse de l'esprit, un appui pour des systèmes arbitraires. Il n'épargne pas les cartésiens, qui, « retranchés dans leurs idées arbitrai» res, de l'étendue, de la matière et de l'âme, veu» lent s'exempter par là de la nécessité de prou» ver ce qu'ils avancent (2). » Il reconnaît que, sur la question de savoir s'il y a des idées *naturelles* ou *innées*, on ne diffère souvent que dans les termes. Lui-même, en établissant que certaines notions dérivent de la considération de la nature de notre âme, laquelle est un être, une substance ayant de l'unité, de l'identité, de l'action, de la passion, de la durée, etc. (3), ne s'écarte point de Locke, qui a placé dans la réflexion la source de tout ce que le témoignage de la con-

(1) *Nouveaux essais*, l. II, c. 9, § 1 ; c. 21, § 72.

(2) *Réflexions sur l'Essai de Locke*, t. II des œuvres, p. 218. -- *Nouveaux essais*, l. I, c. 1, § 1 et 5.

(3) *Lettre à Burnet*, t. VI des œuvres, part. 1, p. 274.

Digitized by Google

science peut nous faire découvrir en nous-mêmes. Et lorsqu'au célèbre axiome : *Il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait d'abord été dans les sens*, Leibniz ajoute avec raison, *si ce n'est l'entendement lui-même*, loin de corriger par là Locke, comme il le suppose, il ne fait que le confirmer ; il ne corrige pas même Aristote, qui avait admis également cette réserve. « Nous sommes innés à nous-mê» mes, dit fort bien Leibniz ; de là des idées in» nées, c'est-à-dire celles qui résultent de la per» ception que nous avons de nous, mais qui ne » seraient point aperçues, si les objets extérieurs ne » venaient en fournir l'occasion. » « Les sens, dit» il encore, nous fournissent la matière des ré» flexions, et nous ne penserions pas même à la » pensée, si nous ne pensions aux particularités » que les sens nous fournissent (1). » Il n'est rien, dans ces propositions, à quoi l'école de Locke ne puisse souscrire.

La différence qui existe entre Locke et Leibniz, sous ce rapport, ne consiste donc essentiellement qu'en ce qui concerne ces perceptions ignorées dont le second a cru pouvoir doter notre âme. Leibniz, d'ailleurs, a rectifié Locke sur plusieurs points, et souvent avec bonheur. Il a vu combien l'esprit déploie déjà d'activité,

(1) *Réponse à Bierling*, § 2, t. V des œuvres, p. 361. — *Lettre à Hansch, ibid.*, t. II, p. 223. — *Nouveaux essais*, l. I, c. 1, § 11, 24, 25 ; l. II, c. 21, § 73.

Digitized by Google

même en recevant les idées simples; combien les idées sensibles sont complexes, sous une apparente simplicité. Il a fait remarquer que les qualités secondes, quoiqu'elles n'existent point dans les objets, telles qu'elles sont perçues par notre esprit, ont cependant une base réelle dans les propriétés intrinsèques de ces objets (1). Leibniz, surtout, réforme Locke avec autant de raison que d'utilité, lorsqu'il montre que les vérités morales ne reposent pas seulement sur des démonstrations rationnelles, mais qu'elles ont aussi leur fondement dans l'expérience interne (2).

Les notions de l'espace et du temps, qui avaient attiré déjà l'attention de Locke, qui avaient été signalées par lui comme offrant un caractère spécial, ont été déterminées par Leibniz d'une manière neuve, et le point de vue sous lequel il les a considérées a singulièrement influé sur une théorie célèbre qui s'est produite un siècle après. « Ce qu'il y a de réel, dit-il, dans *l'étendue et le mouvement*, ne consiste que dans » l'ordre et la suite réglée des phénomènes et » des perceptions. L'espace et le temps n'ont » rien d'absolu, n'offrent aucun des caractères de » la substance; ils ne sont point un attribut; l'un » et l'autre sont quelque chose de purement rela-

---

(1) *Nouveaux essais*, l. II, c. 1, § 24, 25; l. IV, c. 2, 6, § 7.
(2) *Ibid.*, l. I, c. 2, § 1, 2, 3.

Digitized by Google

» tif. *L'espace est un ordre de coexistences; le temps,* » *un ordre de successions* (1). »

Leibniz a discuté rapidement la réfutation que Locke avait opposée à Malebranche; il convient souvent que Locke était fondé à considérer quelques unes des propositions de Malebranche comme inintelligibles, et quelquefois il cherche à les éclaircir, du moins en les modifiant. Malebranche ayant dit que *les idées sont des êtres représentatifs*, Locke avait demandé si ces êtres sont des substances, des modes ou des relations. Leibniz répond que « ce ne sont que des rapports » qui résultent des attributs de Dieu (2). » Locke aurait pu demander encore une explication nouvelle pour éclairer cette réponse. Leibniz reconnaît que la notion de l'infini, comme image, est postérieure à celle d'un nombre ou d'un carré; il trouve qu'au contraire, en considérant le fondement des notions, l'antériorité appartient à l'idée du *continuum* absolu: mais Locke eût pu demander si nous avons l'image de l'infini.

Locke avait été vague, chancelant, sur la probabilité, ce sujet d'une si haute importance, et cependant si constamment négligé ou méconnu

---

(1) *Lettre à l'auteur de l'Histoire des ouvrages des savants*, t. II des œuvres, part. 1, p. 79. — *Réplique à Bayle*, *ibid.*, *ibid.*, p. 91. — 3e *écrit en réponse à Clarke*, § 4, 5, 6. — 4e *écrit*, *ibid.*, § 7 à 14, etc.

(2) *Examen du sentiment du P. Malebranche*, *etc.*, à la suite des *Nouveaux essais*, p. 502.

Digitized by Google

dans les travaux des anciens et des modernes sur la logique. Leibniz signala ce grave défaut des logiques existantes (H). Il apprécia toute la nécessité d'une solide théorie sur cette matière; il indiqua les fondements sur lesquels cette théorie doit reposer. Il aperçut l'ordre des considérations qui se rattachent aux calculs sur les paris, sur les jeux, et les fruits que la métaphysique peut retirer des recherches d'Aler, de Pascal, Huygens, de Witt, etc. Il provoqua la création de cette logique nouvelle qui bientôt sortit du sein de son école (1).

Leibniz avait eu la pensée de proposer les vrais moyens d'étendre l'art de démontrer au delà de ses anciennes limites, mais il n'a point exécuté ce projet; il s'est en général peu occupé des méthodes, et, dans son *Discours* même *sur la certitude et l'art d'inventer* (2), ce génie si inventif, loin de nous révéler le secret des voies qu'il avait suivies dans ses propres découvertes, se borne à peu près à nous conseiller de faire l'inventaire des connaissances acquises.

Il existait entre l'esprit de la philosophie de Leibniz et celui de la philosophie de Hobbes une profonde et naturelle antipathie. Leibniz se récrie souvent contre les propositions de Hobbes

(1) *Dissertatio de conformitate fidei cum ratione*, § 27.—*Nouveaux essais*, l. IV, c. 2, § 14; c. 14, § 5.

(2) A la suite des *Nouveaux essais*, p. 522.

Digitized by Google

sur la matérialité du principe pensant, sur le caractère de la justice divine, sur l'impossibilité de ce qui n'est pas, sur le destin, sur la nécessité(1); il combat même expressément ces dernières, et telle est en effet l'antipathie qui existe entre les principes de ces doctrines, que Leibniz ne s'aperçoit point de l'analogie qui se rencontre entre les résultats de l'une et de l'autre, dans l'influence qu'elles exercent toutes deux relativement à la liberté des déterminations. Leibniz a judicieusement restreint les vues exagérées de Hobbes sur les rapports qui unissent les pensées à leurs signes; il a fait voir que si l'institution des signes est arbitraire, il ne s'ensuit point de là que les rapports des idées représentées par ces signes soient eux-mêmes purement conventionnels (2).

C'est encore un des titres principaux de Leibniz à la reconnaissance de la philosophie, d'avoir ainsi apprécié la véritable utilité qu'elle peut se promettre de l'étude des lois du langage. *Les langues*, dit-il, *sont le miroir de l'entendement*. Ailleurs il appelle les mots *les lettres de change de l'entendement* (I). Il a parfaitement expliqué cette fonction, par laquelle « les mots remplacent sou-

---

(1) *Considerationes ad opus Hobbesii*, t. I des œuvres, p. 415. —*Théodicée*, § 172, 201.—*Causa Dei asserta, etc.*, § 22, *ibid.*, p. 477.

(2) *Dialogus de connexione inter res et verba*, à la suite des *Nouveaux essais*, p. 505.

Digitized by Google

» vent, jusqu'à la conclusion du raisonnement, » les idées ou les choses, comme dans le com- » merce, dit-il, on fait valoir des termes et des » jetons jusqu'au payement final (1). » Aussi, a-t-il dirigé de profondes recherches sur l'origine, la formation et le caractère des langues, sur les étymologies, sur les signes méthodiques (2), pendant qu'avec son rare talent d'induction il faisait jaillir de l'histoire des langues de nouvelles lumières sur celle des peuples (3). En réclamant pour les langues vulgaires le droit de servir d'organe à l'enseignement, il indiquait aussi les réformes dont elles ont besoin pour bien remplir cet office. Si, par une contradiction singulière, il a négligé lui-même d'employer sa langue nationale, du moins l'Allemagne lui est-elle redevable d'observations très judicieuses sur cette langue, qu'il appelait la pierre de touche des bons esprits (4). Il est le premier, comme nous

(1) *Considérations sur la culture et le perfectionn. de la langue allemande*, t. VI des œuvres, part. II, p. 5 et suiv. — *Dissertatio de stylo phil.*, § 12, 13, 14.

(2) V. les *Collectanea etymologica*, *ibid.*, *ibid.*, p. 97 et suiv. — Le savant Eccard, disciple de Leibniz, a publié 2 volumes d'*étymologies relatives aux anciennes langues celtique*, *germaine*, *gauloise*, *etc.* (Hanovre, 1717), dans lesquels on trouve beaucoup de recherches qui appartiennent à Leibniz.

(3) *De originibus gentium*, *ibid.*, t. IV, p. 186.

(4) *Considérations sur la culture et le perf. de la langue allemande*, l. c., § 11. — *Dissert. de stylo philos.*, t. IV, p. 36, § 13.

Digitized by Google

avons eu déjà occasion de le voir, qui ait tracé les règles du style philosophique, les conditions propres à lui donner la perspicuïté nécessaire, et qui ait marqué les abus à craindre dans l'emploi des tropes et des expressions techniques (1). Telle était la perspicacité de Leibniz à saisir toutes les vues fécondes, que non-seulement il a légué à ses successeurs une foule d'aperçus développés après lui, mais que souvent il en a indiqué qui restent encore à développer : c'est ainsi, par exemple, qu'il a témoigné combien il serait utile d'étudier la manière de penser propre aux sourds-muets et la marche de leurs idées (2). On peut dire des écrits de Leibniz qu'ils sont, comme l'univers, tel qu'il l'a conçu, pleins de principes de vie qui tendent à se déployer.

Si peu d'hommes ont légué autant aux siècles suivants, nul homme n'a autant versé dans le commerce scientifique de son propre siècle, comme nul homme, aussi, n'a plus contribué à donner à ce commerce la plus grande étendue et le mouvement le plus actif. Leibniz fut le centre d'une correspondance immense pendant le cours entier de sa vie ; ses lettres sont toutes remplies de faits curieux, d'observations fécondes ; souvent elles sont comme de petits traités résumés. Leibniz a rendu à la grande cause des lumières un ser-

(1) *Dissertatio de stylo philosophico*, l. c.

(2) *Nouveaux essais*, l. II, c. 9, § 8, p. 94.

Digitized by Google

vice d'un prix infini, par les communications qu'il a établies entre les savants de toutes les nations, et par la direction qu'il leur a donnée.

En comparant Leibniz à Locke, on est frappé de l'extrême contraste qui régnait entre ces deux esprits. L'un, esprit éminemment analytique, s'attachait à une idée avec paix et persévérance, pour la développer dans tous ses éléments ; il se complaisait et s'arrêtait en présence de chacun d'eux. L'autre, esprit éminemment synthétique, rapprochait, associait avec une singulière vigueur les idées les plus lointaines, condensait ses pensées dans des formules aphoristiques, et se hâtait de presser les conséquences. L'un aspirait surtout à la clarté; l'action et le mouvement étaient nécessaires à l'autre. L'un s'étudiait à se rendre compte de ce qui est ; l'autre voulait pressentir ce qui peut, ce qui doit être. L'un s'attachait à observer; l'autre était avide de créer. Le second n'a livré que des instruments; le premier a essentiellement construit des théories. L'un prévient les erreurs ; l'autre s'élance de toutes parts à la vérité. L'un prépare à la marche ; l'autre dépasse le but. Chacun d'eux excelle d'une manière trop exclusive dans l'une des deux conditions nécessaires pour bien philosopher : il faut les réunir pour compléter l'un par l'autre ; il faut les étudier tous deux pour recueillir à la fois l'influence de leurs exemples.

Les controverses suscitées par les théories que

Digitized by Google

Leibniz avait mises au jour, n'ont pas été moins nombreuses ni moins utiles que celles dont Descartes et Malebranche ont été l'occasion. C'est un caractère bien remarquable de l'époque sur laquelle nos regards sont arrêtés en ce moment, que ces discussions tout ensemble et si vastes et si profondes, qu'excitaient alors dans le monde savant les plus hautes questions philosophiques, le vif intérêt qu'elles inspiraient, l'émulation qu'elles faisaient naître. Elles ont contribué certainement, plus que tout le reste, à produire cet esprit d'indépendance et d'investigation qui s'est manifesté chez les penseurs du siècle suivant; elles méritent, sous ce rapport, que leur souvenir soit conservé par l'histoire.

Les célèbres doutes de Bayle sur l'origine du mal, la faveur qu'il semblait accorder à la vieille hypothèse des deux principes, suggérèrent à Leibniz l'idée de sa *Théodicée* (1). Ce fut pour dissiper ces doutes, pour renverser cette hypothèse, que l'ouvrage fut conçu. Leibniz mit aussi un extrême intérêt à rétablir entre ce qui est contraire à la raison et ce qui est au-dessus de la raison, la différence essentielle que Bayle avait rejetée. Bayle, vivement attaqué à chaque page de ce traité, éleva à son tour de fortes objections contre l'hypothèse de l'harmonie préétablie, et

---

(1) *Præfatio ad tentamina theodiceæ*, § 25, 26.

Digitized by Google

donna ainsi sujet à Leibniz d'appeler de nouveaux arguments au secours de cette théorie qui lui était si chère (1). Une controverse plus vive encore et plus opiniâtre s'éleva entre Leibniz et Clarke. Une attaque dirigée contre le grand Newton par Leibniz et adressée à la princesse de Galles, en fut l'occasion; la princesse de Galles chargea le docteur Clarke de répondre, et Clarke, portant à son tour la guerre dans les domaines de Leibniz, critiqua les opinions de celui-ci sur la nature des notions de l'espace et du temps, saisit avec sagacité, dévoila avec une logique sévère le fatalisme caché que renferme la doctrine de Leibniz. Les raisonnements employés par les deux antagonistes, l'un pour accorder, l'autre pour refuser la réalité au temps et à l'espace, forment certainement l'une des controverses les plus curieuses auxquelles la métaphysique ait jamais donné lieu. Leibniz rencontra aussi dans l'abbé Foucher, dans le P. Lamy, des adversaires moins capables de s'élever à sa hauteur, mais dont les objections cependant ne furent pas sans mérite, et obtinrent de lui de nouveaux éclaircissements. Leibniz engagea une controverse avec Sturm et Schelhammer sur les notions de la nature et de la substance; il la soutint avec calme et modération; mais celle qu'il eut avec Newton

---

(1) *Réplique de Leibniz* à l'art. *Rorarius*; t. II des œuvres, part. I, p. 80.



Digitized by Google

sur la priorité de leur commune découverte, prit malheureusement par la suite le caractère le moins digne de tous deux.

Les cartésiens et les disciples de Malebranche essayèrent de venger leur école contre les censures de Leibniz, et de censurer à leur tour les théories du philosophe allemand. Warburton continua les objections de Clarke. Quoique l'hypothèse des monades fût directement opposée au système de Spinoza, il se trouva des esprits assez prévenus pour accuser Leibniz de spinozisme: tels furent les jésuites de Trévoux (1), malgré la haute admiration qu'ils professaient pour ce philosophe. Ruard Andala donna un caractère encore plus prononcé à cette accusation (2). Godefroy Walther ne craignit pas d'avancer que Leibniz avait reproduit l'impiété du système des éléatiques (3).

Leibniz méritait d'avoir un historien : il en eut un dans Fontenelle, digne appréciateur de son mérite (J); il en eut aussi un dans Ludovici, qui ne négligea rien pour recueillir les documents relatifs aux immenses travaux de ce grand homme (4). Il eut un apologiste dans Kortholdt; dans Dutens,

(1) Février 1737, art. 1.

(2) *Dissert. de unione mentis et corporis physica*, § 3.

(3) *Sepulcra eleatica recens aperta.*

(4) *Ausführlicher Entwurf einer Vollstændigen Historie der Leibnizischen Philosophie*. Leipzig, 1737, un vol. in-8°.

Digitized by Google

un éditeur éclairé, et quelquefois un critique impartial et judicieux; dans Hansch, un correspondant, un ami, qui, fidèle à son esprit, héritier de ses pensées, réunit après lui, mit en ordre, résuma plusieurs portions de sa doctrine et la revêtit des formes géométriques (1).

Cependant Leibniz ne forma point précisément en Allemagne une école régulière et disciplinée, et bien moins encore une secte. Il n'avait ni l'esprit de prosélytisme, ni l'occasion d'enseigner *ex professo*. Ses idées, loin d'être réunies d'une manière systématique, étaient éparses et comme semées au hasard dans une foule d'écrits détachés; il n'avait point de formules auxquelles il pût enchaîner ses disciples. Mais il fit bien mieux, il imprima un grand mouvement aux esprits; l'influence de son génie excita une fermentation générale. Il y avait dans toutes ses pensées quelque chose d'animé, et je ne sais quoi de platonique, qui devait rencontrer une sympathie favorable. Quelque disséminés que fussent les éléments de ses théories, ils conservaient entre eux une étroite et secrète harmonie, et tendaient naturellement à se coordonner en système. Leibniz avait fait sentir à l'Allemagne le besoin d'une philosophie nouvelle, fondée sur des

---

(1) *Meditatio philosophica de unione mentis et corporis, etc. — Theoremata metaphysica, etc. — Principia philosophiæ more geometrico demonstrata.* 1722, 1728.

Digitized by Google

principes solides, revêtue des formes de la science. Ce besoin ne pouvait manquer d'être satisfait; Wolff le comprit et voulut y répondre.

Wolff a été généralement considéré comme le successeur et l'héritier de Leibniz; la philosophie de Leibniz et celle de Wolff ont été tellement considérées comme identiques, qu'on leur a donné une dénomination commune. Cependant, si Wolff a profité des exemples de Leibniz, s'il a conçu, d'après cet illustre guide, le but et l'idée dominante de ses travaux, il a obéi aussi à d'autres influences; il a considérablement modifié le fond des doctrines. Pour saisir avec exactitude la vraie génération des systèmes en Allemagne, il faut porter un instant nos regards sur deux philosophes qui se placèrent entre Leibniz et Wolff, et qui contribuèrent beaucoup à l'éducation philosophique de celui-ci: ce sont Tschirnhausen et Christian Thomasius. Tous deux cherchèrent aussi à opérer une réforme dans les sciences philosophiques en Allemagne, et tous deux aussi y contribuèrent sans doute, quoique dans des degrés divers et d'une manière différente.

Trop négligé par la plupart des historiens de la philosophie, Tschirnhausen nous offre en lui, indépendamment d'un génie d'invention, d'un esprit profondément méditatif, qui lui donnent un titre particulier à notre estime, les signes ma-

Digitized by Google

nifestes de cette grande influence que les sciences positives et surtout les sciences mathématiques exerçaient alors sur la philosophie. Il avait étudié Galilée, Vieta, Mariotte, Newton, Barrow, en même temps qu'Arnauld et Malebranche. Mais nous découvrons surtout en lui une étroite consanguinité avec Descartes, dont il avait profondément étudié les ouvrages et dont les exemples l'avaient vivement frappé ; il a même une assez grande affinité avec Spinoza, qu'il avait beaucoup médité, et qu'il jugeait avoir été mal compris (K).

Comme Descartes, Tschirnhausen avait commencé par être homme de guerre. Il fit ensuite de nombreux voyages ; mais la passion de la science le domina constamment, et les habitudes d'une vie aussi active ne l'empêchèrent point de se recueillir en lui-même, et de se livrer aux travaux les plus assidus avec une ardeur infatigable. Étranger à toute ambition, même à celle de la gloire, il s'était dévoué au culte de la vérité et aux intérêts de l'humanité. Il étudia la nature et les arts ; il obtint un rang éminent dans les mathématiques et la physique, qu'il enrichit de plusieurs découvertes ; mais il s'étudia surtout lui-même, et dans le silence de la nuit il s'exerça longtemps aux méditations les plus profondes (1).

(1) V. son Éloge par Fontenelle. Tschirnhausen était membre de l'Académie royale des sciences.

Digitized by Google

Tschirnhausen avait conçu, dès l'âge de dix-huit ans, l'idée principale qui a servi de début à sa philosophie (L). Frappé de la magnificence des œuvres du Créateur, de la grandeur de la science qui en est comme le miroir, et de la dignité de l'entendement humain qui est admis à les contempler, il a compris toute l'importance de la philosophie qui est elle-même la science des sciences, qui explore et règle l'entendement. Il a voulu la constituer comme une science, sur des principes qui lui fussent propres. Mais, en fondant ces principes, il a eu en vue l'exemple des sciences positives; il a pensé que la philosophie pouvait obtenir la même solidité, la même rigueur. Ne tenant aucun compte des travaux de ceux qui l'ont précédé, c'est dans sa propre et intime conscience qu'il cherche la lumière, c'est à la conscience de son lecteur qu'il s'adresse; il veut que chacun, comme lui, se fasse sa philosophie à soi-même (1).

« Il y a trois sortes de philosophes, dit Tschirn-» hausen: les uns ne possèdent qu'une science » purement verbale, ils ne possèdent que l'intelli-» gence de la terminologie; d'autres possèdent » une science historique, ils ont étudié les opi-» nions des différentes sectes, les ont comparées, » ont fait un choix; d'autres, enfin, sont parvenus à

(1) *Medicina mentis, præfatio;* Leipzig, 1695, in-4°.

Digitized by Google

» une science réelle; ils ont découvert qu'il était » en leur pouvoir de mettre en lumière, par les » seules forces de leur propre intelligence, tout ce » qui est inconnu, mais cependant accessible à l'es» prit humain. De même que dans les sciences ma» thématiques on parvient à ce troisième et plus » haut degré, à l'aide de l'analyse algébrique qui » est comme la philosophie mathématique, il doit » y avoir une science générale, un art des décou» vertes, qui est la philosophie légitime et suprê» me, la clef des régions de l'inconnu dans tous » les ordres de nos connaissances. Cette science » naîtrait d'elle-même si chacun des auteurs aux» quels nous sommes redevables des découvertes, » rendait compte de la marche qu'il a suivie, des » procédés dont il s'est aidé pour y atteindre (1). » Et tel est précisément le but que s'est proposé Tschirnhausen : il a voulu, non enseigner des doctrines, mais fournir des instruments, communiquer ceux qu'il s'était créés, et dont il avait fait usage. Il s'est flatté d'avoir pu soumettre à des règles le grand art des découvertes. Les règles posées par Descartes lui ont paru insuffisantes: « Elles ont bien enseigné, dit-il (2), ce qu'on doit » observer dans la recherche des vérités inconnues, » mais non comment on doit l'observer, ce qui est

---

(1) *Medicina mentis*, *præfatio*, et pars II, p. 25.
(2) *Ibid.*, pars II, p. 158.

Digitized by Google

» cependant le plus difficile dans la pratique » C'est là ce qu'il appelle la *philosophie première*. Quant à cette métaphysique à laquelle jusqu'alors un semblable titre a été décerné dans les écoles, Tschirnhausen ne voit en elle que de vaines spéculations (1).

Quatre principes ont servi de base à l'édifice qu'il a voulu élever, principes qui lui ont paru être exempts d'erreurs et à l'abri de toute attaque du scepticisme. Ce sont des faits psychologiques du domaine de l'intuition :

« 1° J'ai la conscience de diverses choses.

» 2° Je suis affecté en bien par quelques-unes, » en mal par d'autres.

» 3° Il est des choses que je puis concevoir, » d'autres qui se refusent à ma conception.

» 4°. Je perçois par l'aide des sens externes, des » images internes et des modifications que j'é- » prouve (2). »

De ces quatre faits primitifs, le second devient le principe de la morale, le troisième celui de la connaissance de la vérité, le quatrième celui de l'expérience.

C'est donc sur le phénomène de la conscience intime et individuelle que Tschirnhausen fait reposer toute la philosophie. C'est dans la conscience

---

(1) *Medicina mentis, præfatio.*
(2) *Ibid., ibid.*

Digitized by Google

intime, attentivement, scrupuleusement consultée, qu'il trouve le gage de la certitude; mais il fait consister ce gage en ce que la conscience nous rend le témoignage que nous pouvons concevoir le vrai, et ne pouvons concevoir le faux (1); il rentre ainsi dans les vues de Descartes et n'a égard qu'à l'ordre des vérités rationnelles. « Comment, » en effet, dit-il, une chose étant conçue, celui » qui la conçoit pourrait-il douter qu'elle se con» çoive (2)? » Il ne se dissimule pas les nombreuses objections qu'on opposera à son criterium; il prévoit, en particulier, que ce criterium, légitime pour garantir la vérité des choses, telles qu'elles sont dans notre entendement, paraîtra sans valeur pour la réalité absolue des choses en elles-mêmes; mais il considère déjà comme un grand avantage pour la philosophie de pouvoir discerner les apparences constantes et régulières, de celles qui ne le sont pas, alors même que notre connaissance serait bornée aux apparences. Il ne pense point que la question relative à l'accord de la vérité des conceptions avec la réalité des choses, doive et puisse être examinée lorsqu'on commence à philosopher; il prétend établir enfin que la raison obtient, par la voie des démonstrations, cette garantie de la vérité

(1) *Medicina mentis*, pars II, sect. I, p. 34.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, sect. II, p. 70.

Digitized by Google

objective et réelle, que le simple témoignage de la conscience ne peut offrir (1). Il prévoit aussi qu'on lui opposera que nous sommes fondés à admettre comme vraies beaucoup de choses que nous ne pouvons concevoir; mais il explique sa pensée en déclarant qu'il considère comme fausses seulement les choses dont les idées nous sont accessibles, mais répugnent entre elles et présentent une opposition manifeste (2).

Comme tous les philosophes qui ont pris les vérités mathématiques pour type universel du vrai, et les méthodes mathématiques pour guide exclusif de l'entendement, Tschirnhausen voit dans les définitions le fondement de toute la science: « elles ont pour objet, dit-il, de reconnaître » ce qui doit être conçu avant tout, et au-delà de » quoi on ne peut plus rien concevoir. » Il les considère donc comme expliquant la formation ou la *génération* des choses (3).

Concevoir, pour lui, c'est unir deux idées.

« Comment sommes-nous assurés que nous » avons conçu? En pouvant le communiquer aux » autres : le signe de la science est le pouvoir » d'enseigner. »

Il y a pour l'esprit humain trois grandes classes d'objets, comme il y a dans l'esprit humain trois

(1) *Medicina mentis*, pars II, sect. I, p. 53.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 57.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, sect. II, p. 67.

Digitized by Google

opérations qui s'y rapportent : les objets *imaginables*, *mathématiques* et *physiques*. Les premiers consistent dans les impressions reçues du dehors, impressions qui ne sont que des apparences, qui ne constituent que nos propres modifications ; les seconds et les troisièmes possèdent seuls la réalité, appartiennent seuls au domaine des êtres. Les premiers ressortent des sens et de l'imagination, les seconds de la raison, les derniers de l'entendement pur. Du reste, ces trois objets ne sont au fond que trois aspects différents d'un même ordre essentiel (1).

Tschirnhausen s'étudie à tracer un code de règles pour la définition qu'il considère comme un moyen de classification ; pour les axiomes qui sont, à ses yeux, des vérités déduites des définitions ; pour les théorèmes qu'il envisage comme de nouvelles vérités tirées des axiomes ; pour les problèmes, enfin, dont il enseigne la solution à la manière des géomètres (2).

Tschirnhausen ne se borne pas à tracer la route qui lui paraît devoir conduire à la découverte de la vérité ; il s'étudie aussi à signaler les empêchements qui peuvent arrêter dans cette route, et, en cela, il ne rend pas un moindre service à la raison humaine. Ce sujet lui fournit plu-

(1) *Medicina mentis*, pars II, sect. II, p. 76.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 67, 117, 124, 129.

Digitized by Google

sieurs observations neuves et curieuses. L'erreur est sans doute le premier de ces obstacles: Tschirnhausen l'impute exclusivement à l'imagination telle qu'il l'a conçue, à cette méprise par laquelle nous confondons les impressions purement intérieures reçues par cette faculté, avec ces réalités positives dont l'entendement pur a seul le privilége de nous instruire. Souvent aussi nous commettons le tort de confondre l'*être rationnel* avec l'être réel (1). Un second obstacle résulte de ce que nous ne savons pas assez apprécier la valeur des connaissances que nous possédons, et en tirer parti (2). Un troisième, de l'extrême avidité avec laquelle nous cherchons dans les connaissances une utilité immédiate et en quelque sorte vénale (3). Un quatrième, des dispositions changeantes et souvent peu favorables que nous apportons à l'étude (4). Un cinquième, de la faiblesse de notre attention, de l'impuissance qu'elle éprouve pour se soutenir pendant une longue série de vérités liées entre elles (5). A chacun de ces empêchements, Tschirnhausen oppose un choix de remèdes. Mais ces remèdes, comme les conseils qu'il a donnés pour l'invention, sont générale-

---

(1) *Medicina mentis*, pars II, sect. III, p. 165, 167.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 192.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 209.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, p. 217.
(5) *Ibid.*, *ibid.*, p. 226.

Digitized by Google

ment conçus dans le point de vue dominant qui l'a préoccupé ; c'est toujours l'exemple des sciences mathématiques qui le guide. Aussi, ne voit-il dans les deux ordres de déduction, dont l'un descend de la cause à l'effet, dont l'autre remonte de l'effet à la cause, qu'une seule et même méthode qui reçoit deux applications différentes. Il n'hésite pas à assigner la supériorité au premier, et à établir qu'il suffit de connaître celui-là pour connaître le second. Il ne croit avoir besoin, pour former cette chaîne des effets et des causes, que du secours des définitions et des théorèmes (1). En proclamant avec raison la haute dignité des notions générales, en conseillant de rechercher avant tout les connaissances fécondes desquelles dérivent les autres, il va cependant jusqu'à blâmer les physiciens qui s'attachent d'abord aux spécialités, jusqu'à leur prescrire de s'attacher d'abord aux plus hautes généralités, persuadé que dès lors ils résoudront aisément les difficultés qui se présentent dans les sujets particuliers (2). Il ne recourt aux expériences, que comme à l'un des remèdes propres à guérir les erreurs de l'imagination (3).

La philosophie de Tschirnhausen conduirait, comme on voit, à l'idéalisme, par une conséquen-

---

(1) *Medicina mentis*, pars II, sect. III, p. 129.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 204.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 186.

Digitized by Google

ce rigoureuse. Cependant il avait reconnu que si une portion des objets de nos recherches est du domaine de la raison, une autre portion ressort de l'expérience, une troisième de l'expérience et de la raison unies entre elles. Il se proposait de montrer dans un ouvrage comment l'invention procède dans ces trois différentes carrières, en la considérant tour à tour suivant qu'elle embrasse ou l'inconnue mathématique, ou l'art d'expérimenter, ou la physique. A cette occasion, il eût approfondi la question de la réalité dè nos connaissances, il eût exposé ses vues sur la possibilité des connaissances *à priori*. Mais il n'a point exécuté ce travail, qui eût pu faire bien juger sa doctrine.

Christian Thomasius avait d'abord apprécié avec une injuste rigueur l'ouvrage de Tschirnhausen; mais il reconnut plus tard combien il y avait lui-même puisé d'instruction.

Il était le fils de ce Jacob Thomasius dont Leibniz avait suivi les leçons. L'exemple et les traditions de son père le dirigèrent dans l'étude de l'histoire de la philosophie, étude dans laquelle il a obtenu un rang très distingué en donnant à l'Allemagne le signal d'une réforme dans cette branche des connaissances humaines. Non-seulement il n'eut rien de commun avec Leibniz, mais il adopta une marche, à beaucoup d'égards, toute contraire. Ardent, exalté dans sa passion pour le vrai, il s'efforça de communiquer cette indépendance

Digitized by Google

d'esprit qu'il possédait à un haut degré ; il voulut surtout affranchir et la pensée et l'enseignement ; conséquent à lui-même, en revendiquant la liberté des opinions, il recommandait la tolérance réciproque. L'Allemagne n'avait point encore entendu de censure aussi vive, aussi absolue, des traditions aristotéliques, des doctrines de l'école. Thomasius les attaqua avec une sorte d'emportement et de violence qui le jetèrent certainement dans l'exagération, mais qui, sous un autre rapport, étaient peut-être utiles, presque nécessaires même, pour rompre des habitudes si anciennes et si fortement enracinées. Il ne lui suffisait point de corriger, il lui fallait renverser et détruire, afin d'appeler ensuite chacun à penser d'après soi-même. Ennemi de la spéculation, étranger par ses études aux hautes régions du calcul et de la physique, il ne demanda point aux sciences positives, comme Leibniz et Descartes, les moyens de renouveler la philosophie ; il se prononça même assez fortement contre les systèmes de ces deux illustres penseurs. Mais si Thomasius ne prit ainsi aucune part à la révolution qui transporta alors les méthodes scientifiques en philosophie, il joua du moins, en Allemagne, le premier rôle dans cette autre révolution qui tendit à populariser la philosophie, à la faire entrer dans le sein des relations sociales, à la mettre en rapport avec l'opinion publique. Ici, toutefois, il obéit certainement à l'influence des exemples de Descartes,

Digitized by Google

et, tout en critiquant ce philosophe, il ambitionna, comme lui, de se faire entendre du vulgaire. Il réalisa également ce que Leibniz n'avait fait que conseiller ; le premier, il enseigna dans la langue nationale et renonça à l'usage, universel jusqu'alors, de la langue latine, dans ses écrits philosophiques. C'était dans sa patrie un spectacle tout nouveau ; une telle audace dut révolter d'autant plus les pédants, que, d'ailleurs, Thomasius accablait de ses sarcasmes le pédantisme en toute occasion. Thomasius comparait les Allemands aux Français, donnait la préférence à ceux-ci qui, en effet, avaient déjà commencé à mettre la philosophie à la portée des gens du monde, et ce fut un nouveau tort aux yeux de plusieurs de ses compatriotes. Enfin, dans ce libre essor qu'il donnait à ses méditations, il se permettait sur les idées religieuses quelques opinions singulières, et, quoique d'ailleurs la vivacité de sa croyance s'élevât jusqu'au mysticisme, il alarma aussi les théologiens. Il se vit accusé et persécuté ; mais, exclus de Leipzig, il trouva à Halle un asile et une protection bienveillante. On lui a reproché d'avoir porté à l'excès le désir de la popularité, la prétention à l'originalité. C'était le danger naturel de la mission qu'il s'était donnée, c'était aussi un moyen d'en rendre le succès plus prompt.

Thomasius avait étudié la jurisprudence et le droit naturel sous Grotius et Puffendorff, et lui-même cultiva cette branche des sciences sociales

Digitized by Google

avec beaucoup d'ardeur et de succès; il avait puisé dans ce genre d'études un sentiment profond des droits de l'humanité, un noble zèle pour ses intérêts. Cette circonstance concourut sans doute, avec les opinions religieuses dont il était imbu dès sa jeunesse et avec le but qu'il se proposait dans ses travaux, à déterminer le caractère essentiel de sa philosophie. Préoccupé de l'idée que la raison humaine est pervertie depuis la chute du premier homme, il ne crut pas pouvoir accorder à cette faculté de hautes prérogatives; il n'eut qu'une idée fort restreinte de sa dignité et de ses droits. Avide de mettre la philosophie à la portée de tous, il dut en bannir toutes les spéculations trop difficiles. Pénétré des intérêts de la société, désirant les servir, aspirant aussi aux suffrages des gens du monde, il voulut que la philosophie se recommandât par l'utilité pratique, positive, immédiate, de ses applications. Il cherchait plus encore à répandre les lumières qu'à reculer les limites de la science, et à combattre les préjugés qu'à édifier un système; il tendit du moins à ces deux résultats avec une grande énergie et une infatigable persévérance.

Ainsi s'expliquent le but qu'il assigna à la science et la règle sur laquelle il voulut mesurer son mérite : l'utilité usuelle, l'utilité prochaine (1).

(1) *Einleitung zur Vernunft-Lehre*; 4e édition (1711), p. 1, 3, 5 et 6.



Digitized by Google

Rien n'était plus éloigné sans doute des idées et des usages reçus, rien n'était plus propre à les décrier, à les faire abandonner ; mais, dans son zèle impatient pour l'utile, Thomasius méconnut trop le prix que la vérité possède par elle-même, il oublia trop combien de vérités momentanément stériles, du moins en apparence, sont devenues fertiles ensuite par des rapprochements inattendus.

Avec une semblable disposition d'esprit, Thomasius ne pouvait pas accorder un domaine fort étendu à la philosophie. Aussi, en a-t-il considérablement resserré les limites; il en a exclu la métaphysique entière, la théologie naturelle, la psychologie elle-même. La première lui parut une théorie sans fondement (1); la foi religieuse suppléa pour lui à la seconde; il substitua à la troisième, qu'il jugeait inaccessible à la raison, des hypothèses bizarres empruntées au mysticisme.

Dans l'humble et étroite sphère à laquelle Thomasius a réduit la philosophie, il l'a enrichie du moins de vues souvent justes, quelquefois neuves, et presque toujours lucides.

La logique, l'histoire, voilà, aux yeux de Thomasius, les deux instruments de la sagesse.

La logique se propose d'enseigner aux hommes

---

(1) *Hochstnothige Cautelen, etc.*; Halle, 1729, c. 12.

à employer la raison, dans la recherche de la vérité, avec rectitude et pour l'utilité générale. Il y a une logique théorique et une logique pratique. La pensée est un discours intérieur; elle est passive ou active: passive, en recevant les impressions des sens externes; active, par la spontanéité du sens interne, la conscience, qui distingue, combine et coordonne. L'entendement considère les objets ou tels qu'ils sont en eux-mêmes, ou dans leurs rapports avec d'autres; dans le premier cas, il s'occupe de l'être et de ses propriétés; dans le second, de la ressemblance ou de la différence. L'existence d'une chose est ce en vertu de quoi la sensibilité de l'homme est affectée. La vérité est l'accord de la pensée humaine avec la propriété de l'objet placé hors de la pensée; cet accord résulte à la fois et de la propriété des objets, et de la capacité de l'entendement, et de l'harmonie qui se trouve entre l'une et l'autre.

Thomasius proclame, comme le premier principe de toutes les connaissances, le célèbre axiome: *Il n'y a rien dans l'entendement, qui n'ait été dans les sens;* mais, comme nous venons de le voir, il admet un sens interne, la concience, en même temps qu'un sens externe; il entend donc cette maxime comme Aristote et comme Locke. Toutefois, ce principe se sous-divise en deux autres: « L'un déclare vrai tout ce que l'entendement per- » çoit par les sens; l'autre, tout ce qui s'accorde

Digitized by Google

» avec les notions que l'entendement humain se
» forme des objets qui lui sont offerts par les sens. »

« La connaissance humaine saisit les objets ex» térieurs, mais elle n'atteint que les accidents et » non les substances, l'action présente de la sub» stance, mais non la source. La seule raison ne » peut connaître ni concevoir les esprits ; nous ne » connaissons que des composés ; nous ne pou» vons pénétrer jusqu'au simple. Le fondement » de toute vérité est en nous-mêmes ; cher» chons donc en nous la sagesse, étudions-nous » à nous connaître, contemplons ce qui est au» dessous de nous pour apprécier notre supério» rité, ce qui est autour de nous pour observer » nos rapports avec les autres hommes, ce qui » est au-dessus de nous pour nous élever jusqu'à » la Divinité. »

« La méthode se réduit à ces trois mots : expé» rimenter, définir, diviser (1). »

Thomasius a donné des règles fort développées à un art dont les philosophes ont trop négligé la théorie, et qu'on les accuse d'ignorer un peu dans la pratique, la connaissance des autres hommes. Les disputes entre les savants lui ont aussi suggéré des réflexions judicieuses (2).

---

(1) *Auszug aus Chr. Thomasius Vernunft-Lehre*, dans les Mélanges de Fulleborn, 4e cahier, p. 43, § 3, 4, 5, 8, 12, 13, 16, 17, 24, 25, 26, 27, 28, 30.

(2) *Ibid., ibid.*, § 32 et suiv.

Digitized by Google

La morale de Thomasius repose sur le principe le plus libéral, sur l'amour des hommes. C'est dans un amour raisonnable pour les autres hommes, qu'elle place la condition de la vraie, de la plus haute félicité, de celle que la morale propose pour but à l'individu. « L'amour, dit-il, est » un mouvement de la volonté, par lequel elle tend » à s'unir avec ce que l'entendement reconnaît » pour bon, ou à persister dans cette union ; » d'où il conclut qu'on ne peut véritablement avoir aucun amour pour soi-même : l'union avec les autres hommes confond les volontés en une seule. L'amour des hommes, dans sa plus grande généralité, est pour lui la source de la bienfaisance, de la véracité, du respect pour les droits d'autrui, de la tolérance, de l'indulgence ; cet amour spécialise, fonde et garantit toutes les relations individuelles, les égards, la bienveillance, la communauté des biens et des actions (1).

Quoique Thomasius n'eût point emprunté aux sciences positives les méthodes de sa philosophie, il leur emprunta continuellement des inductions, des exemples, et en cela il obéit à l'influence qui dominait l'époque. On lui a reproché d'avoir sacrifié à l'ambition de la popularité la dignité de la science et l'intérêt de ses progrès ; on lui

---

(1) *Auszug aus Chr. Thomasius Sitten-Lehre*, *ibid.*, *ibid.*, § 4, 5, 6, 12 à 22, etc.

Digitized by Google

a reproché d'avoir manqué à l'un des premiers devoirs du philosophe, en négligeant de déterminer l'acception des termes, en ne restant pas fidèle à lui-même dans l'emploi arbitraire qu'il en faisait. Son extrême diffusion a éloigné de lui beaucoup de lecteurs; son langage trop satirique lui a attiré des ennemis. Comme tous les esprits exaltés, il a été trop souvent mobile dans ses opinions. Il s'y opéra un si grand changement, lorsqu'il eut arrêté ses idées sur la réformation de la théorie du droit naturel, que Weber se crut fondé à distinguer deux Thomasius et à les opposer l'un à l'autre. Plus tard, il reconnut les illusions de ce mysticisme qui l'avait si longtemps captivé. Nous apprenons de lui que ce fut surtout la lecture de Locke qui contribua à le désabuser (1). Néanmoins, il a coopéré d'une manière puissante à la régénération des sciences philosophiques dans son pays; il les a rappelées à une direction plus utile, il les a replacées sous l'empire de la conscience individuelle, il a fait sentir à l'Allemagne le besoin d'obtenir une philosophie indigène (M).

Il y avait peu de sympathie entre la direction suivie par Leibniz et celle qu'adopta Thomasius. Aussi, le premier jugea-t-il sévèrement les travaux

(1) V. sa préface de la 2e édition de l'ouvrage de Pierre Poiret, intitulé : *De triplici eruditione*.

Digitized by Google

du second, et celui-ci, à son tour, témoin des travaux de Wolff, les considéra avec peu de faveur.

---

## NOTE A.

Leibniz raconte qu'Erhard Weigel avait ingénieusement inventé des figures qui représentaient des choses morales. Lorsque Puffendorff publia, d'après les pensées de Weigel, dont il était le disciple, ses Éléments de jurisprudence universelle, on y ajouta, dans l'édition d'Jéna, la sphère morale de ce mathématicien. « Ces figures morales, dit Leibniz, sont une manière d'allégorie à peu près comme la table de Cébès, quoique moins populaire, et servent plutôt à la mémoire pour retenir et ranger les idées, qu'au jugement pour acquérir des connaissances démonstratives. Elles ne laissent pas, ajoute-t-il, d'avoir leur usage pour éveiller l'esprit. » (*Nouveaux essais sur l'entendement humain*, liv. IV, chap. III, § 19.)

## NOTE B.

On a prêté à Leibniz un dédain prononcé pour la philosophie de Locke, d'après quelques expressions qui lui sont plus d'une fois échappées, dans sa Correspondance, au sujet du philosophe anglais (Voyez t. V. des œuvres de Leibniz, pages 4, 43, 191, 305, 355, 358, 370). Il est facile de voir dans ces critiques le mécontentement qu'éprouvait Leibniz de ce que Locke avait adopté, pour l'étude de l'entendement humain, un point de vue entièrement opposé au sien; c'est un aveu de Leibniz lui-même (t. VI, p. 227). Parmi les reproches qu'il adresse à Locke, se trouve celui d'avoir eu le tort de condamner la logique des écoles (t. V, p. 358).

Digitized by Google

Mais si plus d'une fois Leibniz a rabaissé le mérite de Locke, plus souvent encore il l'a rehaussé par de grands éloges, qui paraissent même avoir été la dernière disposition à laquelle Leibniz s'était arrêté. C'est ce qu'à dessein, ou par oubli, on n'a point remarqué jusqu'à présent. Qu'on nous permette donc d'en citer ici quelques exemples. Dans une lettre à Placcius, Leibniz lui signale deux Anglais, « *viri egregii*, » dit-il, *mihique faventes*, tous deux juges excellents dans » les matières de philosophie : » Locke est le premier. L'*Essai sur l'entendement* et le *Traité de l'éducation* sont qualifiés en ces termes : *Præclarè haud pauca monentes* (t. VI, p. 82). Dans ses Lettres à Burnet, Leibniz dit du même *Essai sur l'entendement humain*, « qu'il y a trouvé beaucoup de choses à son gré » (*Ibid.*, p. 234). Partout il célèbre le *Traité de l'éducation* comme un ouvrage du plus haut mérite, et, quoiqu'il déclare à Burnet que cet ouvrage lui a plu davantage que l'*Essai sur l'entendement*, il ajoute : « Ce n'est pas que » ce dernier livre ne soit plus important et plus profond, et ne » contienne quantité de bonnes choses » (*Ibid.*, p. 226). En désignant ce dernier livre, il l'appelle *l'excellent Essai sur l'entendement* (*Ibid.*, p. 232). « Tout ce qui vient de Locke, » dit-il ailleurs, est profond et instructif » (*Ibid.*, p. 249). Il estime que « Locke se justifie d'une manière très solide » contre les accusations (*Ibid.*, p. 262). En lui reprochant d'avoir raisonné un peu à la légère sur l'origine des vérités nécessaires, Leibniz ajoute : « Quoique je confesse qu'il dit d'ailleurs » une infinité de choses belles, profondes et utiles » (*Ibid.*, p. 274). Les mêmes éloges sont répétés encore dans beaucoup d'autres endroits (*Ibid.*, p. 253, 265, 267, etc.). Le soin que mit Leibniz à rédiger ses remarques sur le principal ouvrage de Locke, à refaire même en entier l'*Essai sur l'entendement*, et à y mettre en regard, sous la forme du dialogue, ses propres opinions avec celles du philosophe anglais, suffiraient, au reste, pour attester la haute estime que celui-ci lui avait inspirée. Nous voyons par une de ses lettres que la mort de Locke l'avait fait renoncer à publier ce dernier écrit (*Ibid.*, p. 273).

Digitized by Google

## NOTE C.

Leibniz a été en général trop prodigue de louanges, et surtout trop disposé à supposer la profondeur là où il apercevait de l'obscurité. Une foule d'auteurs bizarres, exaltés, ont obtenu son admiration. Il a placé Campanella sur la même ligne que Bacon, et a partagé entre eux la gloire de la restauration des sciences.

## NOTE D.

« Qu'y a-t il de plus subtil que Descartes en physique, Hob»bes en morale? Mais comparez celui-là à Bacon, celui-ci à »Campanella, les deux premiers paraîtront ramper à terre, »pendant que les seconds, par la grandeur de leurs pensées, »de leurs desseins, de leurs buts, paraissent s'élever aux nues, »et exécuter des entreprises presque au-dessus de la puissance »humaine. Les premiers posent des principes, les seconds ex»cellent à en tirer des conclusions éminemment utiles (Leib»niz, t. VI des œuvres, § 53). »

## NOTE E.

Le principe de la *raison suffisante* peut être légitimement considéré comme représentant à la fois, sous une expression commune et plus générale, les deux grands principes subordonnés que fournissent la loi de l'*identité* et la loi de *causalité*. Leibniz, en voulant l'employer pour remplacer la seconde de ces deux lois, avait, en réalité, réduit tout le *nexus* de nos connaissances à la première ; car si la raison suffisante d'un effet peut se trouver dans la cause, la loi de causalité préexiste donc par elle-même. Dans le cas contraire, la raison suffisante ne pourra se découvrir que dans l'identité. Leibniz, du reste, n'est point éloigné de convenir que le principe de l'identité

Digitized by Google

peut se résoudre lui-même en celui de la raison suffisante : *Quand la vérité est nécessaire*, dit-il, *la raison suffisante peut être trouvée par l'analyse, comme le pratiquent les mathématiciens* (Princip. phil., § 31).

## NOTE F.

Dutens et Wolff ont remarqué qu'Archimède avait déja employé le principe de la *raison déterminante* pour établir ceux de la statique ; que Confucius l'avait reconnu comme universel et juste, et l'avait étendu aux vérités morales. Wolff a pensé que Descartes aussi avait entrevu ce principe, quoiqu'il eût confondu l'idée de la *cause* avec celle de la *raison* des choses (Note *nn*, à la p. 152 du premier vol. des œuvres de Leibniz. —Wolff, *Ontologia,* pars I, c. 1 et 11).

## NOTE G.

« Tout est réglé dans les choses, une fois pour toutes, »avec autant d'ordre et de correspondance qu'il est possible. La »suprême sagesse et la suprême bonté ne pouvant agir qu'avec »une parfaite harmonie, le présent est gros de l'avenir ; le futur »se pourrait lire dans le passé; l'éloigné est exprimé dans le »prochain. On pourrait connaître la beauté de chaque âme, si »l'on pouvait déplier tous les replis qui ne se développent sen- »siblement qu'avec le temps. » (*Principes de la nature et de la grâce*, § 13). — Ce passage renferme le germe entier du système de l'illustre auteur.

## NOTE H.

« On dit souvent avec justice que les raisons ne doivent pas » être comptées, mais pesées ; cependant personne ne nous a » encore donné cette balance qui doit servir à peser la force » des raisons. C'est un des grands défauts de notre logique, » dont nous nous ressentons même dans les matières les plus

Digitized by Google

» importantes et les plus sérieuses de la vie, qui regardent la » justice, le repos et le bien de l'État, la santé des hommes et » même la religion. » C'est ainsi que s'exprime Leibniz dans une lettre à Th. Burnet (1).

## NOTE I.

« On voit par là combien il importe que les mots d'une » langue soient bien formés, nets, exacts, distincts, expres- » sifs, sonores et agréables, puisqu'ils sont les ébauches, *et*, » *en quelque sorte, les lettres de change de l'entendement.*

» Les mathématiciens ont inventé une sorte de signes, dont » ceux de l'algèbre ne sont qu'une partie; par leur moyen, on » trouve aujourd'hui des choses où les anciens ne pouvaient » atteindre, et cependant cet art ne gît que dans l'usage et » l'application exacte de ces signes. Quel bruit ne faisaient » point les anciens de leur cabbale? Ils cherchaient les mystè- » res dans les mots. Ils les auraient trouvés dans une langue » exacte qui eût servi non-seulement pour les mathématiciens, » mais qui eût porté de la clarté dans toutes les sciences, dans » tous les arts et dans toutes les affaires de la vie. Ce n'est » pas dans les mystères de la langue hébraïque qu'il faut cher- » cher la cabbale; ce n'est pas dans d'autres idiomes, dans la » signification arbitraire des caractères; il faut la chercher » dans leur vrai sens et dans l'usage exact de leurs mots, etc. » (*Considérations sur le caractère et la perfection de la langue allemande*, § 6 et suiv.)

La Logique de Condillac et sa *langue du calcul* ne sont-elles pas, à quelque égard, un développement de ce passage si remarquable?

---

(1) V. aussi t. I de ses œuvres, p. 85.

Digitized by Google

## NOTE J.

A l'Éloge de Leibnitz par Fontenelle on peut joindre celui de Bailly, couronné à Berlin, 1769. — La *Vie de Leibnitz*, par Lamprecht, en allemand, Berlin, 1740.—L'*Histoire de Leibnitz*, par le chevalier de Jaucourt, Leipzig, 1757.—Son Éloge, par Kœstner, en allemand, Altenbourg, 1769, in-4°.—Les biographies du même philosophe, par Hismann (Munster, 1783), Rehberg (*Hannover-Magazin*, 1787). Klein, Eberhardt. On consultera aussi avec intérêt et avec fruit, dans la *Biographie universelle* de M. Michaud, l'article Leibnitz, rédigé par l'un de nos philosophes les plus estimables et par l'un de nos géomètres les plus distingués, accompagné de notes fort précieuses. On regrettera seulement que trop souvent l'exposition de la philosophie de Leibniz exprime plutôt la pensée du biographe que celle de Leibniz lui-même. Fédor a publié un *Recueil* de lettres inédites de Leibniz (Hanovre, 1805, in-8°).

## NOTE K.

On a remarqué que la *Medicina mentis* de Tschirnhausen semble conçue d'après le traité de Spinoza *De emendatione intellectûs ;* on a signalé dans le premier de ces écrits plusieurs passages qui se trouvent dans l'Éthique de Spinoza: *Ideam non esse aliquid instar picturæ in tabulis*, observation très remarquable; *sicuti lux se ipsam tenebrasque manifestat, sic veritas et sui et falsi est norma;* et cette définition de la vertu: *potentia*, *in homine*, *ex legibus sanæ rationis suam naturam conservandi.* Wolff fait connaître que Tschirnhausen avait une haute estime pour Spinoza, et que, loin d'admettre que ce dernier eût identifié Dieu et la nature, Spinoza lui avait paru, au contraire, avoir de Dieu une idée bien plus juste que Descartes.

Digitized by Google

## NOTE L.

L'ouvrage de Tschirnhausen, sous le titre de *Medicina mentis*, est dédié à Louis XIV. Il était lui-même membre de l'Académie des sciences, et Fontenelle, avec lequel il avait eu des relations, a fait connaître son mérite à la France. Cependant sa philosophie, jusqu'à ce jour, ne paraît pas avoir attiré l'attention parmi nous ; elle avait même peu fixé celle de l'Allemagne jusqu'à Garve et Fulleborn. Le premier a dit judicieusement, à l'occasion de la *Medicina mentis :* « Il y a des »livres qui montrent seulement ce que l'auteur a appris ; il en »est d'autres qui montrent ce qu'il est, comment il pense, com»ment il agirait. » Le second a donné dans ses Mélanges un résumé succinct et parfaitement exact de la *Medicina mentis*, et l'a fait précéder d'observations généralement aussi justes que neuves sur la doctrine de ce géomètre philosophe (Beitræge zur Geschichte der Philos., V Stuck, p. 32 et suiv.).

## NOTE M.

La vie de Thomasius a été tracée dans le plus grand détail par Schrock. Brucker lui a consacré un chapitre entier de son *Histoire critique de la philosophie* (t. V, p. 447 à 521). Mais les extraits de sa doctrine, publiés par Fulleborn dans ses Mélanges, et les considérations qui y sont jointes, le font bien mieux connaître, aident bien mieux à le juger. Ce sont ces extraits que nous avons pris pour guide. Ses principaux ouvrages sont les suivants : *Introduction à la logique*, 4e édit., Halle, 1711, in-8°. —*Application de la logique*, *ibid.*, 1710, in-8°.—*De l'art de vivre d'une manière conforme à la raison et à la vertu*, ou *Introduction à la morale; ibid.*, 1710, in-8°. —*Application de la morale*, etc., *ibid.*, 1704, in-8°.— *Précautions nécessaires dans l'étude du droit*, etc., *ibid.*, 1729, in-8°.

Digitized by Google

## CHAPITRE XVIII.

**Nouvelle forme du scepticisme dans le cours du 17e siècle.**

*Pascal.—Huet. — L'abbé Foucher. — Glanvill. — Bayle. — Le Père Mersenne. — De Silhon. — J. P. de Crouzas, etc.*

En présence de Descartes, de Gassendi, de Malebranche, d'Arnauld, de Cudworth, de Locke, de Leibniz et de ces illustres penseurs qui, en tant de manières diverses, en divers pays, conspirèrent presque à la fois pour restaurer les sciences philosophiques, il s'éleva un scepticisme nouveau qui critiqua, contint la philosophie nouvelle, la contraignit à une plus sévère vigilance sur elle-même et l'appela souvent à se justifier. Il survint pour avertir la raison humaine de sa faiblesse, alors que tant de hautes productions semblaient devoir lui inspirer un si légitime orgueil, et, par le contraste même qu'il offrit avec les doctrines qui venaient de naître, il contribua, comme elle, pour une grande part, à la réforme que cette époque vit opérer, en concourant à l'affranchissement de la philosophie, en provoquant le libre examen, en rappelant la raison au témoignage de la conscience individuelle.

Digitized by Google

Dans cette apparition nouvelle, le scepticisme dut prendre un caractère plus grave, plus sérieux, plus sévère; il dut pénétrer plus profondément dans les premiers principes, parce qu'il avait en face de lui des doctrines appuyées sur une conviction sincère, entourées de démonstrations régulières. Par-là même aussi, il devint plus réservé; il se garantit des écarts du doute absolu; il devint un scepticisme de critique et d'épreuve, plutôt qu'une sentence désespérante. Il censura les spéculations accréditées, plutôt qu'il ne prétendit déshériter l'esprit humain de toutes découvertes futures. Le scepticisme dut aussi revêtir les formes scientifiques, et obéir ainsi à l'esprit du siècle. Enfin, l'appel fait à la conscience de la raison, dans chaque individu, donna aux grandes questions des rapports entre la raison et la foi, une nouvelle importance et une nouvelle étendue, et occasionna par-là même une investigation plus rigide des droits de l'intelligence humaine, des limites qui lui sont assignées, de la nature et des principes de la croyance. Ici l'histoire de l'esprit humain présente à l'observateur un ordre de phénomènes qui excite au plus haut degré son intérêt, parce qu'il touche aux principes vitaux de l'existence intellectuelle et morale.

Parmi ces nouveaux censeurs qui réprimèrent, avec une sévérité plus ou moins rigoureuse, les prétentions de la raison humaine, au moment où

Digitized by Google

elle aspirait à de nouvelles entreprises, nous apercevons trois hommes d'une imposante autorité : le premier, occupant un rang éminent comme géomètre, comme penseur, comme écrivain ; les deux autres également distingués par l'immense étendue de leur érudition et l'habileté de leur dialectique : ce sont Pascal, Huet et Bayle. Autour d'eux se groupent un petit nombre de sceptiques d'un ordre secondaire.

Si quelque chose est capable de garantir l'intelligence humaine des dangers de la présomption et des séductions de l'orgueil, c'est sans doute d'entendre les arrêts prononcés sur elle par un génie en qui s'était déployé tout ce qu'elle a de puissance. On est saisi d'étonnement et d'une sorte de terreur, lorsqu'après avoir suivi Pascal dans cette carrière éclatante, où, reculant à la fois les limites de la géométrie et de la physique, il s'avançait de découvertes en découvertes, venant à interroger la raison sur ses droits réels, on s'arrête tout à coup avec lui, comme devant un abîme. Il a surpris à la nature le secret du vide par le pouvoir de l'expérience ; il a décrit de nouvelles courbes dans l'espace, assigné leurs lois par le pouvoir de la méditation ; il a détruit le hasard, en soumettant les chances au calcul ; il a sondé, par une réflexion assidue, tous les mystères de notre propre nature ; il a excellé dans l'art de mettre au jour cette vérité qu'il fait si fortement saisir. En démontrant, il commande

Digitized by Google

sans effort, comme en discutant il est assuré du triomphe, et c'est lui, c'est lui-même qui, résumant ensuite tous les souvenirs de sa vie, nous dit, dans un adieu solennel : « La nature confond » les pyrrhoniens, et la raison confond les dog- » matistes. Que deviendrez-vous donc, ô hom- » me, qui cherchez votre véritable condition par » votre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une » de ces sectes, ni subsister dans aucune. — Vous » souhaitez la vérité, et vous ne trouvez en vous » qu'incertitude (1)! » C'est à Pascal, aussi, qu'est échappée cette sentence : « Se moquer de la phi- » losophie, c'est vraiment philosopher (2). »

La supériorité même de ce grand esprit l'a disposé en partie à rabaisser autant les œuvres de la raison. Loin d'être enivré de ses propres succès, il a conservé une singulière candeur ; il n'a fait qu'appliquer à notre nature cette extrême sévérité dont il a usé envers lui-même. A la hauteur où il s'était placé, jetant les regards en avant de lui, il mesurait la vaste étendue de ce qui nous manque; il ne pouvait accorder beaucoup d'estime au peu que nous possédons. Sa pensée, comme ses vœux, se dirigeait souvent vers les sommets de la perfection, et, redescendant de cette région idéale, il était mal disposé pour agréer la réalité. Ses

(1) *Pensées de Pascal*, part. II, art. I, § 1 et 3 ; édition de Didot aîné, Paris, 1817.

(2) *Ibid.*, part. I, art. 10, § 36.



Digitized by Google

études familières, les habitudes de sa vie, les sentiments qui remplissaient son âme, ont dû encore le confirmer dans cette disposition. Accoutumé à la rigueur des démonstrations mathématiques, il a dû être difficilement satisfait de ces vagues et obscures spéculations sur lesquelles la plupart des philosophes ont fondé leurs systèmes. Il s'est accoutumé, au sein des opérations du calcul, à contracter un besoin de l'absolu auquel ne peuvent répondre les conditions des sciences philosophiques. Dans son rapide passage sur la terre, la vie n'a été pour lui qu'une épreuve pénible, un exercice de résignation et de courage; la condition de l'homme, ici-bas, n'a pu lui apparaître qu'enveloppée d'un sombre nuage. La religion, qui est devenue son refuge, dans le sein de laquelle il respire, achève d'avilir pour lui les choses terrestres en présence d'un monde meilleur, et d'éclipser à ses yeux les faibles lueurs de la raison devant les lumières de la foi. Le système particulier d'opinions qu'il a adopté sur les matières religieuses et morales, a dû l'entretenir aussi dans les préventions d'une rigidité extrême, et lui faire jeter un regard chagrin sur les choses humaines.

Souvent, d'ailleurs, on remarque chez les hommes éminents des inégalités singulières; l'essor extraordinaire qu'a pris en eux la pensée, les expose à éprouver des intervalles de lassitude et de défaillance. Alors, faute de se rendre bien compte à eux-mêmes de ce qui se passe en eux, ils peu-

Digitized by Google

vent se désavouer en quelque sorte et perdre la conscience de leurs propres forces, accueillir des idées de découragement que semblent motiver ces secrètes vicissitudes. Une pensée principale a dominé toutes les réflexions de Pascal, déterminé le caractère de sa philosophie : c'est le contraste de la grandeur de l'homme et de sa misère. Ce contraste ne se manifeste pleinement qu'aux hommes distingués, parce que seuls ils peuvent, en touchant aux deux termes, mesurer la distance qui les sépare. Ce contraste devait surtout frapper un homme qui, nourrissant des besoins sublimes, concevant de hautes espérances, ne jetait sur le présent qu'un regard de tristesse, et sentait souvent la fatigue de l'existence. Il devait frapper un philosophe qui, ayant pénétré ce qu'il y a de plus intime au fond de nous-mêmes, avait parcouru l'échelle de toutes ces modifications si variées que notre nature peut recevoir. La révélation chrétienne, enfin, en donnant à ce contraste une force et une étendue toute nouvelle, en offrait à Pascal une explication simple, dont il s'empara avec ardeur. Ce qu'il y a de grandeur dans l'homme s'offre à nous comme les vestiges de l'état dont il est déchu, et les pressentiments de son état futur. Sa condition actuelle, c'est l'indigence et l'obscurité: L'homme est un roi détrôné. Dès lors, le sentiment profond de ses misères cesse de troubler Pascal ; il en ressent même une sorte de satisfaction; car, en même

Digitized by Google

temps qu'il y voit une punition infligée avec justice à la postérité du premier homme, il y trouve le motif de sa confiance, le gage de sa destination, la justification de sa croyance. Il s'attache donc avec une prédilection marquée à tout ce qui peut humilier l'homme de la nature devant l'homme de la foi. S'il saisit aussi avec une noble avidité les traits de grandeur qui se manifestent en nous, c'est en les rattachant à un passé, à un avenir qui sont également hors de la portée actuelle de notre vue. Il se relève, mais au sein de la religion. C'est ainsi que cette âme si pure, tourmentée d'une soif si ardente du vrai et du bon, si peu satisfaite ici-bas, se soulage enfin et s'abreuve à une source surnaturelle, où cet infini, qui seul paraissait pouvoir lui suffire, s'offre à elle dans sa plénitude. Digne encore de toute notre admiration et de notre respect, alors même qu'il nous condamne d'une manière si rigoureuse, Pascal nous émeut aussi et nous touche, parce que nous sentons une inspiration profondément vertueuse dans le système d'idées qu'il s'est formé, et dans les exagérations qui l'accompagnent.

C'est dans ce point de vue où il s'était constamment placé lui-même, que nous devons nous placer aussi pour bien comprendre le genre de scepticisme que professa Pascal. Ainsi s'expliquent pour nous la vive sympathie qu'il a éprouvée pour Montaigne, la complaisance avec laquelle il

Digitized by Google

peint les incertitudes sans terme de cet esprit original, en leur donnant peut-être quelque chose de plus absolu que leur auteur lui-même. Pascal, en reproduisant ces ingénieuses satires de la raison, trahit son propre secret : « On ne peut voir » sans joie, dit-il, dans cet auteur, la superbe » raison si invinciblement froissée par ses propres » armes. » Aussi, combien il applaudit à Montaigne, lorsqu'il l'entend gourmander si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi, qu'il la fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée, pour la mettre en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre, jusqu'à ce qu'elle soit instruite, par son créateur même, de son rang qu'elle ignore (1)!

Souvent on croirait, en écoutant Pascal, que ce haut génie a entièrement désespéré de la vérité. « L'homme, à ses yeux, n'est que déguise» ment, que mensonge et hypocrisie, et en soi» même et à l'égard des autres, et ces dispositions » ont une racine naturelle dans son cœur. Il n'a » point de vérité constante ou satisfaisante ; il » n'est qu'un sujet plein d'erreurs, ineffaçables » sans la grâce ; rien ne lui montre la vérité : » tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la » raison et les sens, outre qu'ils manquent sou» vent de sincérité, s'abusent réciproquement

(1) *Pensées de Pascal*, part. I, art. 15, §. 2, p. 249.

Digitized by Google

» l'un l'autre (1). » L'assentiment unanime des hommes ne lui inspire pas plus de confiance : d'ailleurs, nous supposons gratuitement que les hommes sentent et conçoivent les objets de la même manière (2). Les principes que nous considérons comme naturels, ne paraissent à Pascal que l'effet de la coutume (3). L'homme ne connaît naturellement que le mensonge (4). Quoique Pascal ait admiré Épictète, quoiqu'il ait blâmé Montaigne d'abandonner la morale à l'empire de la coutume et des usages, lui-même ne semble-t-il pas, à son tour, hésiter à reconnaître un caractère essentiel, universel, immuable, dans les notions du juste? Est-ce bien Pascal, ou est-ce Hobbes qui nous dit? « On ne voit presque rien de juste » ou d'injuste, qui ne change de qualité en chan- » geant de climat. Comme la mode fait l'agrément, » aussi fait-elle la justice. La justice est ce qui est » établi, et toutes nos lois établies seront nécessai- » rement tenues pour justes sans être examinées, » puisqu'elles sont établies. Il faut mettre ensem- » ble la justice et la force; mais l'une est sujette » à dispute, l'autre est très reconnaissable; ainsi, » on n'a qu'à donner la justice à la force. Il se-

---

(1) *Pensées de Pascal*, part. 1, art. 4, § 8; art. 5, § 8, à la fin; art. 6, § 27.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 21, 23.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, § 19.

(4) *Ibid.*, *ibid.*, art. 2, p. 98.

Digitized by Google

» rait bon qu'on obéît aux lois et coutumes parce » qu'elles sont lois, et que le peuple comprît » que c'est là ce qui les rend justes. » C'est Pascal, et non Hobbes, qui ajoute : « Voilà tout » ce que c'est proprement que la définition de » la justice (1). » Cet homme de bien, auquel les intérêts de la religion sont si chers, n'exceptera-t-il pas du moins l'ordre de vérités naturelles qui sert d'introduction aux vérités révélées, et qui en forme comme les prémisses? Ne nous accordera-t-il pas des vérités religieuses légitimées par la raison? Pascal nous répond : « S'il » y a un Dieu, il est infiniment incompréhensi- » ble; nous sommes donc incapables de connaître » ni ce qu'il est, ni s'il est. » Considérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce qu'il voit, Pascal a recherché si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'aurait pas laissé quelques marques de lui; il a regardé de toutes parts, et il n'a vu partout qu'obscurité; la nature ne lui a offert rien qui ne soit motif de doute et d'inquiétude. Il ne se sentirait pas assez fort pour y trouver de quoi prouver contre les athées l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme (2).

Mais ne nous méprenons-nous point? N'attribuons-nous point à Pascal, comme des maximes

---

(1) *Pensées de Pascal*, part. I, art. 6, § 8; art. 9, § 5, 6, 7, 9, 10, 11.

(2) *Ibid.*, part. II, art. 3, § 1, 3; art. 7, § 1.

Digitized by Google

qu'il aurait adoptées, ou des objections qu'il s'était faites et dont il ne nous a point laissé la réponse, ou bien des expressions qui lui sont échappées dans des moments de tristesse, ou bien des exagérations employées d'une manière trop absolue à l'appui d'une idée systématique? Non : Pascal prend soin de justifier ces maximes; il a soumis à l'épreuve les forces de l'esprit humain, et c'est en s'étudiant lui-même qu'il a vu combien il est incapable de passer outre; il ne peut connaître les parties du monde avec lesquelles il a de la proportion, parce qu'elles ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, qu'il est impossible de connaître l'une sans l'autre, et aucune d'elles sans le tout. Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de notre être les choses que nous contemplons. Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle serait règle infaillible de la vérité, si elle l'était infaillible du mensonge; mais elle marque du même caractère le vrai et le faux. Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment; mais la fantaisie lui est tellement semblable, qu'il est bien difficile de les distinguer. On aurait besoin d'une règle; la raison s'offre, mais elle est pliable à tous sens. Si le songe diffère de la veille, c'est uniquement parce qu'il y a plus de diversité dans l'un que dans l'autre. Aussi, la faiblesse de la

Digitized by Google

raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent. Il y a une ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant; il y a une autre extrémité, celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis : c'est une ignorance savante qui se connaît (1).

Cependant, lorsque Pascal sort de la sphère du système religieux et moral qu'il a conçu, lorsqu'il rentre dans les domaines de la science, les objets s'offrent à lui sous un autre aspect. Il rend alors quelque crédit à la raison, dont le flambeau l'a guidé dans ses profondes recherches. Alors « toute la dignité de l'homme consiste, pour lui, » dans la pensée. Quel serait le mérite de la pen- » sée, si l'esprit humain n'était que le jouet d'une » incertitude sans remède? Travaillons donc à bien » penser, ajoute-t-il; voilà le principe de la mo- » rale (2). » Il suppose donc qu'il existe un art pour bien penser, et par conséquent pour atteindre au vrai. Aussi, a-t-il lui-même fourni à cet art des instruments d'un grand prix. Nous avons eu occasion d'indiquer l'emprunt que lui avaient fait

---

(1) *Pensées de Pascal*, part. I, art. 6, § 2, 3, 20, 25; art. 10, § 4.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, art. 4, § 6.

Digitized by Google

les auteurs de la Logique de Port-Royal. Pascal a non-seulement pressenti, enseigné par ses exemples, les véritables méthodes auxquelles les sciences de nos jours sont redevables de si rapides progrès; mais il en a même tracé les règles, fait connaître l'esprit; il a fondé sur leur application de belles et légitimes espérances. Ce qu'il blâme dans l'étude de la nature, c'est la présomption de ceux qui croient pouvoir interpréter ses lois à l'aide des spéculations abstraites; il reconnaît que la nature révèle elle-même ses secrets à l'expérience. C'est à l'expérience qu'il réserve exclusivement le droit d'établir les principes de la physique, et comme d'âge en âge les conquêtes de l'expérience vont en croissant, il voit aussi les sciences faire des progrès continuels de génération en génération, comparant toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, à un même homme qui vivrait toujours et qui apprendrait continuellement (1). Il demande à la géométrie les règles de la logique pour les sciences rationnelles; mais il ne les lui demande que pour présider aux définitions et aux démonstrations. Les huit règles qu'il a créées ne sont que le développement de celle qui prescrit de marcher du connu à l'inconnu, en renonçant à expliquer les termes, à démontrer les choses qui sont immédia-

(1) *Pensées de Pascal*, part. I, art. 4, p. 51, 55.

Digitized by Google

tement connues par elles-mêmes, mais en restant fidèle à n'employer d'autres termes, à n'admettre d'autres propositions que celles qui s'expliquent ou se démontrent par ce qui est précédemment établi (1). Il reconnaît ici des principes naturels, communs, avoués; il respecte leur autorité; il prescrit de s'arrêter en leur présence (2), et comme ce que la géométrie propose est parfaitement démontré, suivant lui, ou par la lumière naturelle, ou par les preuves (3), il nous rend la confiance d'étendre la même prérogative aux sciences qu'il juge capables de recevoir les mêmes méthodes.

On pourrait même reprocher à Pascal d'avoir porté trop loin le respect qu'il commande pour les notions primitives et les termes qui les représentent, lorsqu'il vient jusqu'à exclure du nombre des termes qui doivent être définis, ceux d'*espace*, de *temps*, de *mouvement*, de *nombre*, d'*égalité*, et même celui d'*homme* (4). On pourrait lui reprocher de n'avoir pas remarqué combien la valeur des termes eux-mêmes qui désignent les notions primitives a besoin cependant aussi, et avant tout, d'être elle-même exactement déter-

---

(1) *Pensées de Pascal*, part. I, art. 2, p. 63, 64, 65, 72; art. 3, p. 101, 111.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, art. 3, p. 93, 99, 100.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, art. 2, p. 72.

(4) *Ibid.*, *ibid.*, p. 65.

Digitized by Google

minée; de ne pas avoir exposé le procédé aussi important que délicat à l'aide duquel leur acception peut être fixée et reconnue. Puisqu'ils sont destinés à servir d'élément pour toutes les définitions, à quoi serviraient toutes les règles des définitions, si ces éléments demeuraient affectés d'incertitude? « Ces termes-là, dit Pascal, désignent » si naturellement les choses qu'ils signifient à » ceux qui entendent la langue, que l'éclaircisse- » ment qu'on voudrait en faire apporterait plus » d'obscurité que d'instruction (1). » En donnant des règles séparées à l'étude de la nature et aux spéculations rationnelles, Pascal a omis d'en instituer pour les connaissances mixtes qui se composent à la fois de ces deux ordres de vérités; il semblerait ainsi avoir méconnu l'alliance qui peut s'établir entre elles, la fécondité qui doit résulter d'une alliance semblable, si, toutefois, on peut attribuer cette erreur à un homme qui avait si bien expérimenté l'étendue des secours que le calcul prête aux sciences physiques.

En restituant ainsi à la raison les droits qui lui appartiennent, Pascal a restreint ceux que l'autorité s'attribuait, avec une fermeté rare encore dans son siècle, et qui pouvait même alors passer pour courageuse. Il établit entre les deux juridictions la limite la plus précise : il aban-

(1) *Pensées de Pascal*, part. 1, art, 2, p. 65.

Digitized by Google

donne à l'autorité les domaines de l'histoire, de la géographie, des langues et de la théologie; il lui refuse toute influence sur les sujets qui tombent sous les sens ou le raisonnement. La raison seule a droit de connaître ceux-ci, et comme ils sont proportionnés à la portée de l'esprit, il trouve une liberté tout entière de s'y étendre; dans son inépuisable fécondité, il peut y multiplier ses inventions sans interruption et sans fin (1). Pascal n'a pas marqué avec moins de sagesse et de netteté les limites réciproques de la raison et de la foi: « Il n'y a rien de si conforme à la raison que le » désaveu de la raison dans les choses qui sont de » foi, et rien de si contraire à la raison que le dés- » aveu de la raison dans les choses qui ne sont pas » de foi. La foi dit bien ce que les sens ne disent » pas, mais jamais le contraire; elle est au-dessus, » et non pas contre (2). »

En comparant ce langage à celui que Pascal tient ailleurs, on serait tenté de croire qu'il y a en lui deux hommes distincts: l'un, celui qui, suivant l'impulsion naturelle d'un esprit juste et droit, recueille ses réflexions sur les études de sa vie; l'autre, celui qui, obéissant à un système général sur la destination de l'homme, se laisse entraîner à le concevoir tel qu'il doit être

(1) *Pensées de Pascal*, part. I, art. 1, p. 48.
(2) *Ibid.*, part. II, art. 6, § 3 et 4.

Digitized by Google

supposé dans l'intérêt du système. Plus d'une fois, dans *les Provinciales*, Pascal n'est point demeuré exempt de cette préoccupation qui accueille avec une préférence trop aveugle ce qui paraît propre à servir la thèse embrassée. Rien ne séduit autant un esprit géométrique, que le désir de coordonner à tout prix autour d'une idée dominante tout ce qui doit entrer dans son orbite. Lui-même a fait une observation ingénieuse sur les dangers auxquels sont exposés les géomètres, quand ils sortent des choses qui s'expliquent par définitions et par principes (1). Si nous admettons, au reste, dans Pascal, deux hommes différents, nous pouvons reconnaître que chacun d'eux a atteint son but particulier, sans se contrarier ni se nuire l'un à l'autre. Quelle qu'ait pu être la rigueur de la sentence que Pascal a portée contre la raison humaine, lorsqu'il a cru cette sentence nécessaire à la cause du christianisme, peu d'hommes ont autant contribué, soit à rendre à la raison une juste confiance en elle-même, soit à assigner en même temps une sage direction à ses tentatives. Le scepticisme empreint dans quelques-unes de ses maximes est resté enfermé dans des vues purement théoriques, ou du moins dans l'enceinte des considérations religieuses. Ses exemples, ses méthodes ont trouvé

(1) *Pensées de Pascal*, part. I, art. 10, § 2.

Digitized by Google

dans les sciences des imitateurs, des esprits empressés à les appliquer. En vain lui est-il échappé de dire que la vérité est inaccessible à l'esprit humain. Par ses soins et son influence, la vérité s'est affermie dans ses principes, étendue dans sa sphère, propagée parmi les hommes.

Les services que Pascal a rendus à la langue des sciences surpassent peut-être encore ceux qu'il a rendus à leurs méthodes, et du moins se trouvent dans un parfait accord avec eux. La France lui doit particulièrement, à cet égard, une reconnaissance éternelle. En transportant les enseignements de la science dans l'idiome vulgaire, il a su faire de cet idiome l'instrument le plus favorable à l'exposition de la vérité. Les expressions, dans ses écrits, conservent cette transparence qui laisse un fidèle passage à la lumière; elles obtiennent cette précision qui dessine avec netteté les contours de la pensée; la langue acquiert cette énergie qui conserve la clarté dans la concision, et la simplicité dans la transmission des idées profondes. Pascal a de la sorte popularisé la science, il l'a fait sortir de l'enceinte des écoles; mais, en la popularisant, il l'a maintenue dans toute sa dignité, il l'a revêtue d'un costume élégant et noble, et cependant austère. Il a élevé les esprits jusqu'à elle, sans la faire descendre elle-même; car, la rendre intelligible, ce n'est pas la faire descendre; c'est seulement la faire mieux respecter en la faisant mieux connaître.

Digitized by Google

Le monde dans lequel Pascal l'introduisit était, non un monde frivole, mais cette société grave et sérieuse dont lui-même faisait partie, celle à laquelle s'adressait aussi Descartes, à laquelle Malebranche s'adressa après lui; cette société qui elle-même, à son tour, influa sur Pascal, comme sur Descartes; qui témoignait un intérêt sincère, une noble curiosité pour les connaissances utiles, entourait de ses suffrages ceux qui les cultivaient, récompensait par son admiration les découvertes du génie, et formait à ces grands hommes un auditoire digne d'eux.

Depuis Sextus l'Empirique, la raison humaine n'avait rencontré aucun censeur qui, en lui disputant ses prérogatives, s'armât tout à la fois contre elle, et de l'appareil de la science, et de la vigueur des raisonnements, dans un degré aussi remarquable que le célèbre auteur de la *Démonstration évangélique*, Huet, évêque d'Avranches, qui fut aussi appelé, par l'estime de Montausier, à remplir, à côté de Bossuet, les fonctions de sous-précepteur du Dauphin. L'espèce particulière de scepticisme qui s'empara de lui fut tout ensemble l'effet de son zèle pour les intérêts de la foi, et une suite de son immense érudition, et, il faut le dire aussi, une sorte de position prise pour combattre les progrès de la philosophie avec avantage. Ce ne fut point par les illusions d'un mysticisme exalté, qu'il fut entraîné à contester la certitude des connaissances humaines;

Digitized by Google

il crut relever la foi religieuse en rabaissant la simple conviction raisonnable, et affermir la vérité des dogmes révélés, en ne laissant à la logique aucune arme pour les combattre. L'étude qu'il entreprit des différents systèmes philosophiques anciens et modernes, ne lui montra que leurs contradictions, leur instabilite. Jeune encore, il s'était passionné pour les principes de Descartes qui venaient de voir le jour; mais, en approfondissant ce système avec plus de soin, il en découvrit bientôt les imperfections. Nous avons vu quel arsenal d'objections, toujours ingénieuses, souvent profondes, quelquefois subtiles, il disposa contre toutes les parties de l'édifice que Descartes avait pensé construire. Gassendi l'effraya; la résurrection de l'épicurisme lui parut prêter trop de faveur à l'impiété. Il se réfugia donc au sein du platonisme, qui lui semblait du moins en harmonie avec le christianisme; mais, loin que les exigences de son esprit en fussent satisfaites, il ne trouva dans le platonisme que de vagues spéculations, de séduisantes images. Les théorèmes de cette philosophie lui parurent souvent rouler dans un cercle vicieux, souvent prêter à des arguments contraires une force égale; il vit sortir du platonisme des sectes divergentes. Avec l'une d'elles, il convertit son découragement en système. Arcésilas et Carnéade le recueillirent après Platon. Sextus l'Empirique, en lui peignant la disposition de son esprit, l'y

Digitized by Google

confirma encore. Les systèmes philosophiques ne lui offrirent plus qu'un labyrinthe sans issue (1). Enfin, l'Écriture sainte et les Pères de l'Église lui fournirent plus d'une autorité qui, non-seulement le rassura dans le doute, mais lui fit considérer comme un hommage rendu à la sagesse divine l'humiliation de la sagesse humaine.

Le *Traité philosophique sur la faiblesse de l'esprit humain,* publié après la mort de Huet, causa une extrême surprise et presque une sorte de scandale. On se demanda s'il pouvait bien avoir pour auteur le même évêque qui, entourant d'un si grand appareil de preuves la démonstration de la vérité du christianisme, avait supposé par là même que ces preuves ne sont pas sans force, et que l'esprit humain peut atteindre à la certitude. L'authenticité de cet ouvrage fut cependant reconnue. Mais ceux qui étudieront avec attention les autres écrits de l'évêque d'Avranches, reconnaîtront bientôt que l'espèce de scepticisme qui sert d'objet au *Traité philosophique*, n'est autre chose que le développement des vues déjà semées non-seulement dans sa *Censure de la philosophie cartésienne*, mais aussi dans sa *Démonstration évangélique* elle-même et dans les *Questions d'Aunay*. Huet est resté fidèle à lui-même : « Il y

(1) *Traité phil. de la faiblesse de l'esprit humain* ; préface de l'auteur aux philosophes ses amis.

Digitized by Google

» a deux voies, dit-il dans sa *Démonstration évangé-
» lique*, il y a deux voies par lesquelles la connais-
» sance des choses s'introduit dans nos esprits :
» l'une est celle des sens et de la raison, l'autre
» est celle de la foi. Celle-là est obscure, douteuse,
» trompeuse ; elle ne peut conduire avec rectitude
» et sécurité à la découverte du vrai ; elle est em-
» barrassée et obstruée par les circonstances et
» les questions des philosophes. L'autre est lumi-
» neuse, ouverte, droite et constante ; un flambeau
» céleste y brille, dont l'éclat calme les anxiétés de
» l'esprit..... Elles sont donc bien moins éloignées
» du christianisme qu'on ne le suppose communé-
» ment, ces opinions philosophiques qui tiennent
» pour incertain et douteux tout ce que nous con-
» naissons par le secours des sens et de la raison,
» et qui s'abstiennent de tout assentiment ; car de
» la sorte elles abandonnent aisément à l'autorité
» divine et aux directions de la foi nos esprits
» guéris des préjugés et libres des fausses opi-
» nions (1). » Il reproduisit la même pensée dans ses *Questions d'Aunay* (2). En prétendant établir entre la raison et la foi un accord qui n'est autre que la soumission absolue de la première à la seconde, il s'attacha à montrer que nous ne

---

(1) *D. Huetii Demonstratio evangelica*, *præfatio*, p. 7. — Paris, 1679, 1694, in-f°; Amsterdam, 1680, in-8°, 2 vol.; Leipzig, 1694, in-4°.

(2) *Quæstiones alnetanæ*, l. I, c. 3, p. 36. (Caen, 1690, in-4°).

Digitized by Google

pouvons savoir si nos idées s'accordent avec les objets, et il en conclut que la foi seule peut nous soustraire à la triste incertitude dans laquelle nous laisse la raison. C'est aussi à cette conséquence que tend le *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*. On y voit encore le désir d'assurer la prééminence et le triomphe de la foi; on y voit constamment aussi, comme dans les *Questions d'Aunay*, la continuation de la polémique contre Descartes.

Le scepticisme de Huet ne va point jusqu'à récuser absolument toute certitude : indépendamment de celle qu'il appelle *divine*, qui se fonde sur la foi, et à laquelle il assigne le degré le plus élevé, il admet aussi une certitude humaine qu'il distribue en deux degrés, dont le dernier n'est plus qu'une probabilité, et qu'il divise aussi en deux espèces, l'une physique, l'autre morale (1). Mais ces concessions apparentes sont en grande partie rétractées effectivement par l'analyse qu'il entreprend des opérations de l'esprit humain.

Huet adopte dans toute sa rigueur la maxime qu'*il n'est rien dans l'entendement, qui n'ait été dans les sens*; il la justifie contre Platon, Proclus et Descartes. Ce n'est pas que l'hypothèse qui dote l'esprit humain de certaines idées et vérités na-

(1) *Traité phil. de la faiblesse de l'esprit humain*, l. I, c. 1, § 7.

Digitized by Google

turelles ne lui eût paru d'abord plus honorable à l'homme; il eût souhaité de la trouver véritable; mais, en étudiant ses propres idées, il n'en a découvert aucune dont la génération ne s'expliquât facilement par les opérations que l'esprit exécute sur les impressions que les sens ont transmises (1). Il donne donc le nom d'*idée* à une image que se forme à elle-même l'âme disposée d'une certaine manière par l'impression des *espèces* dans le cerveau, et le nom de *pensée* à l'action de l'entendement ému et déterminé, par la réception des *espèces* dans le cerveau, à se former des idées, à les comparer entre elles, et en porter des jugements. Ces *espèces* sembleraient rappeler l'hypothèse des scolastiques; mais Huet a soin d'avertir qu'il n'entend point par là les ombres ou figures qui partent des corps pour s'introduire dans l'esprit; il entend seulement les traces imprimées dans le cerveau par le mouvement des esprits et des nerfs, lorsque les organes se trouvent ébranlés par les causes extérieures et à l'occasion desquelles l'âme se trouve modifiée (2).

Maintenant, quelles sont les garanties que nous offrent ces impressions primitives? Ces espèces ou images sont-elles l'exacte représentation des objets? Sont-elles des messagers sûrs et fidèles? Quelle ressemblance ont-elles avec les objets ex-

(1) *Traité phil. de la faiblesse de l'esprit humain*, l. II, c. 3.
(2) *Ibid.*, l. I, c. 1, § 2 à 4.

Digitized by Google

térieurs? On ne saurait résoudre ces questions d'une manière satisfaisante. Huet le prouve avec un avantage facile; car ses raisonnements se bornent à poser et à combattre l'hypothèse scolastique que nous venons de rappeler, et à montrer que le mécanisme de la sensation, tel qu'il le conçoit d'après les cartésiens, n'établit entre l'impression reçue par l'âme et l'objet extérieur aucun rapport du même genre que celui qui existe entre un portrait et son original (1). Mais il se hâte un peu trop d'en conclure, d'une manière générale et absolue, que *l'homme ne peut acquérir une connaissance certaine des objets extérieurs* (2), puisqu'il ne peut s'assurer qu'ils répondent exactement aux idées qui en sont conçues; comme si cette correspondance pouvait être justifiée par d'autres témoignages.

« Puisque toute connaissance a son origine dans » les sens, cela devrait suffire, sans doute, pour » nous ôter toute espérance de connaître certaine- » ment la vérité par la raison. » Toutefois, Huet multiplie et redouble en mille manières ses pressantes argumentations contre toute philosophie affirmative, l'essence et la nature des choses: car les philosophes font consister l'essence dans le genre et la différence; mais la différence et le genre des choses ne peuvent être connus qu'autant qu'on

(1) *Traité phil. de la faiblesse de l'esprit humain*, l. I, c. 3.
(2) *Ibid., ibid.*, c. 4, p. 53.

Digitized by Google

connaît ces choses elles-mêmes ; on roule donc ici dans un cercle vicieux (1). Le changement des choses est si universel et si rapide, qu'à peine les avons-nous observées, qu'elles cessent d'être les mêmes ; nous qui les observons, nous ne changeons pas moins promptement, et le juge n'est pas plus constant que l'objet sur lequel il prononce (2). La différence qui existe entre les hommes ne permet pas de supposer que leurs impressions soient semblables (3). Toutes les choses de ce monde sont tellement liées entre elles, qu'il faudrait, pour en concevoir une, pouvoir suivre une chaîne infinie, que l'entendement de l'homme est incapable d'embrasser (4). Descartes lui-même a confessé que nous ignorons si Dieu ne nous a point créés de telle nature que nous nous trompions toujours (5). Ne serait-ce pas une pétition de principe, que de vouloir prouver par la raison que la raison est certaine? Et cependant quel autre moyen de le prouver (6)? Tous nos raisonnements ne sont-ils pas, d'ailleurs, une vraie pétition de principe? Car la base de tout raisonnement est une proposition universelle à laquelle

(1) *Traité phil. de la faib. de l'esp. hum.*, l. I, c. 4, p. 53 et suiv.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 5.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 6.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, c. 7.
(5) *Ibid.*, *ibid.*, c. 10.
(6) *Ibid.*, *ibid.*, c. 11.

Digitized by Google

on subordonne une proposition particulière; or la proposition universelle elle-même ne peut être à son tour qu'un résumé des propositions singulières desquelles elle a été formée (1). Mais rien surtout ne condamne plus les dogmatiques, que les dissensions qui se sont introduites entre eux, et l'impuissance où ils ont été de s'entendre (2).

« On invoque un *criterium* de la vérité, un si-
» gne, une sanction, auxquels notre conviction se
» puisse attacher. Mais où est ce criterium? Il ne
» peut être dans l'homme, dont la nature nous
» est inconnue. Il ne peut être dans les instru-
» ments dont l'homme dispose, car les sens et l'i-
» magination ne lui livrent que des impressions
» trompeuses; l'entendement et la raison ne lui
» offrent rien que d'incertain, puisque leur nature
» est pour lui un mystère. Il ne peut être, enfin,
» dans l'exercice même de l'activité de l'esprit:
» pour trouver le vrai criterium, il faudrait déjà
» connaître la vérité, pendant que, pour connaî-
» tre la vérité, il faut posséder le criterium. Qu'im-
» porte la règle, si elle n'est droite? Et comment
» savoir qu'elle est droite (3)? On proclame l'au-
» torité de l'évidence; mais cette autorité est-elle
» reconnue? Quels sont les philosophes qui ne dis-

(1) *Traité phil. de la faiblesse de l'esprit humain*, l. I, c. 12.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 13.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 8.

Digitized by Google

» putent pas contre l'évidence? Quel est celui qui » sera assez présomptueux pour croire en posséder » seul le privilége? Les aliénés, les hommes ivres, » n'ont-ils pas leur évidence? Pour reconnaître » l'évidence, il faudrait une autre évidence su- » périeure; cette évidence tant vantée n'est donc » que ténèbres (1). »

« En vain les dogmatiques opposent leurs objec- » tions à des doutes si bien fondés ; ces objections » mêmes confirment encore la raison de douter, en » achevant de montrer la confusion des idées, » l'obscurité des choses et l'égalité qui existe entre » les raisons contraires, en sorte qu'on finirait par » douter du doute lui-même (2). En vain ils croient » prendre les sceptiques dans un piége, et leur re- » prochent de se contredire eux-mêmes en affir- » mant du moins qu'on ne peut distinguer le vrai » du faux ; car les sceptiques s'abstiennent même » de cette affirmation (3). En vain Descartes invo- » que la véracité divine pour donner à la raison » humaine une garantie qu'elle ne possède point » par elle-même ; car, puisque Dieu a pu, sans être » trompeur, nous créer tels que nous nous trom- » pons quelquefois, il ne mériterait pas davantage » ce titre quand même nous errerions toujours ; » il faudrait, d'ailleurs, qu'il nous eût faits de telle

(1) *Traité phil. de la faiblesse de l'esprit humain*, l. I, c. 9.
(2) *Ibid.*, l. III, c. 8
(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 13.

Digitized by Google

» sorte qu'en errant toujours, nous crussions cer» tainement ne pouvoir errer ; or, c'est précisé» ment le contraire (1). »

Parcourant rapidement l'histoire de la philosophie dans les divers pays et les divers âges, Huet revendique pour le scepticisme, indépendamment des pyrrhoniens et des diverses académies successivement sorties de l'école de Platon, et Cicéron, et Lucien, et des dogmatiques apparents tels qu'Aristippe et Phædon, et les sectes d'Érétrie et de Mégare, et Monime le cynique, et Porphyre, et les mages et les brames dans l'Orient, et les esséniens et les séboréens parmi les Juifs, une secte d'*étonnés* parmi les Turcs, les *discoureurs* parmi les Arabes, enfin, le célèbre Mosès Maimonide (2); il va jusqu'à revendiquer saint Augustin et saint Thomas (3). Il s'est attaché à faire disparaître les différences que Sextus l'Empirique avait introduites entre les diverses académies; il les réduit à deux : l'ancienne et la nouvelle, et ne voit dans celle-ci qu'un véritable pyrrhonisme. « Si la plupart des académiciens, » dit-il, ont préféré ce titre à celui de pyrrho» niens, c'était pour échapper au ridicule dont » ceux-ci étaient frappés, et pour recueillir le glo» rieux héritage des hommes excellents qui avaient

---

(1) *Traité phil. de la faiblesse de l'esprit humain*, l. II, c. 14.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 14.
(3) *Ibid.*, l. 1, c. 2, p. 29 et 31.

Digitized by Google

» brillé dans l'Académie. C'est, du reste, à l'orgueil » seul de l'esprit humain qu'il faut attribuer le » discrédit dont les pyrrhoniens ont été atteints, et » que, plus tard, les académiciens ont éprouvé à » leur tour (1). »

Huet reconnaît dans les choses mêmes une *vérité d'existence ;* il admet dans l'esprit une connaissance de la vérité, mais une connaissance imparfaite, superficielle seulement. Dans l'impuissance où est l'esprit d'appliquer aux choses mêmes les idées de ces choses et les jugements que l'esprit forme en vue de ces idées (2), il y a une probabilité qui suffit à la règle de la vie, et cette probabilité a aussi son criterium. Ce criterium est double ; ce sont les sens et les modifications imprimées dans le cerveau (3). Huet assigne un double but à l'art de douter : l'un, prochain, est d'éviter l'erreur, l'opiniâtreté et l'ignorance ; le but éloigné est de préparer l'esprit à recevoir la foi (4). Il est loin, d'ailleurs, de partager les alarmes que certains esprits témoignent relativement à l'influence du scepticisme sur la religion et sur les mœurs. Que si on lui objecte que la foi repose cependant sur quelques premiers principes connus par la lumière natu-

(1) *Traité phil. de la faiblesse de l'esprit humain,* l. II, c. 14, § 30 à 39 ; l. III, c. 16.

(2) *Ibid., ibid.,* c. 1.

(3) *Ibid., ibid.,* c. 4 et 5.

(4) *Ibid., ibid.,* c. 6.

Digitized by Google

relle, et dont l'incertitude ébranlerait les fondements de la foi elle-même, Huet croit répondre victorieusement en déclarant, avec Suarez, que la foi ne dépend point de ces premiers principes, comme naturellement connus, mais que ces principes, au contraire, sont alors comme adoptés par la foi, de laquelle ils reçoivent une certitude que la raison n'eût pu leur imprimer. Il manque aux premiers principes eux-mêmes quelque chose qui est suppléé par la foi (1).

Si Huet n'argumente trop souvent que d'après les hypothèses de quelques dogmatiques ; si trop souvent il s'abandonne à des subtilités qui sembleraient plutôt un jeu d'esprit qu'une discussion sérieuse ; s'il reproduit trop complaisamment les lieux communs du scepticisme ; si, enfin, il entend mal l'intérêt des croyances religieuses auxquelles il prétend se dévouer, il rend cependant à la philosophie elle-même quelques services réels, en censurant l'esprit de secte, en discréditant le respect superstitieux pour les auteurs, en excitant une salutaire défiance contre les hypothèses gratuites, en recommandant un éclectisme indépendant et éclairé (2).

L'abbé Simon Foucher, presque oublié aujourd'hui (A), fut surnommé de son temps le restau-

---

(1) *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, l. III, c. 15.
(2) *Ibid*, l. II, c. 7 et 8.

Digitized by Google

rateur de la philosophie académique. Ce fut en combattant les principes fondamentaux de la philosophie de Descartes, et surtout la théorie entière contenue dans *la Recherche de la vérité* du P. Malebranche, qu'il rappela et remit au jour l'antique enseignement des académiciens, en retraça l'histoire, en fit l'apologie. L'espèce de scepticisme qu'il en tira avait le double caractère d'un scepticisme de critique, en tant qu'il servait à réprimer le dogmatisme de Malebranche et des cartésiens, et d'un scepticisme de préparation et d'épreuve, en tant qu'il conduit à retrouver plus sûrement la vérité. Il donna au doute de l'Académie la forme la plus raisonnable et la plus utile. Loin de prêter au doute ce caractère absolu qui n'est que le désespoir de la raison, il lui imprima un caractère de prudence qui encourage l'esprit en le préservant des dangers. Suivant Foucher, on s'est entièrement mépris sur les véritables sentiments des académiciens. Les cinq académies n'auraient point différé entre elles; elles auraient toutes été fidèles à l'esprit de la vraie philosophie de Platon ou plutôt à celle de Socrate lui-même, dont Platon n'a été en cela que l'interprète. Tous tendaient au même but par des moyens différents : Platon s'attachait principalement à rechercher la vérité, Arcésilas à réfuter les dogmatistes, Carnéade à balancer les raisons sur toutes choses; Philon a entrepris de réunir toutes les académies à celle

Digitized by Google

de Platon, et d'y accommoder la morale d'Épicure; Antiochus, enfin, y a introduit celle des stoïciens. Il n'y a pas eu d'académiciens qui aient soutenu qu'il est impossible de reconnaître la vérité; les pyrrhoniens eux-mêmes ne l'ont pas avancé. Les uns et les autres cherchent le vrai; telle est précisément leur profession de foi : ils croient donc à l'existence du vrai; ils supposent que l'homme y peut atteindre; surtout ils ne se rangent sous aucun maître particulier. Ce qui distingue, aux yeux de Foucher, les académiciens des pyrrhoniens, c'est que les premiers acceptent quelques vérités de géométrie, de mécanique, de logique, de morale, et de métaphysique, telles que l'existence d'un Dieu bon et juste (1). Il s'appuie de l'autorité de Cicéron, mais aussi de celle des Pères de l'Église, et surtout de celle de saint Augustin; car l'évêque d'Hippone, dans ses livres qui, d'après leur titre, semblent être dirigés *contre les académiciens*, paraît au chanoine de Dijon avoir, au contraire, embrassé et soutenu leur cause. Il n'hésite pas à penser que leur manière de philosopher est, en effet, la plus utile à la religion. « Toutes les lois » des académiciens, dit-il, s'accordent fort avec » le christianisme. Que prescrivent-elles, en effet? » De ne se conduire que par démonstration en » matière de philosophie; de ne point agiter les

(1) *Apologie des académiciens*, part. I, art. 6 et 7, p. 21 à 36.

Digitized by Google

» questions que l'on voit bien ne pouvoir décider ; d'avouer qu'on ne sait pas ce qu'on ignore ; » de discerner les choses que l'on sait de celles » qu'on ne sait pas ; de chercher toujours des » connaissances nouvelles, et de s'appliquer sans » cesse à perfectionner l'esprit humain. Et qu'y » a-t-il de plus conforme au christianisme, que de » se diriger d'après les lumières du bon sens et » de la droite raison ? Cette manière de philoso- » pher prévient aussi les difficultés que l'on op- » pose à la religion, en combattant ses mys- » tères (1). Les lois qui régissent les académiciens » ne sont autre chose que le code même du bon » sens. Se bornant aux vérités évidentes, ils re- » jettent la simple opinion et la vraisemblance. » S'ils disent que toutes choses sont incompréhen- » sibles, ils l'entendent seulement des cho- » ses qui sont hors de nous. Lorsqu'ils établissent » que les sens ne sont point les sources de la » connaissance et de la vérité, ils ne font en » cela que réduire les impressions des sens à ce » qu'elles sont en effet, de simples phénomènes. » Lorsqu'ils établissent que les mots ne donnent » pas les idées et les supposent, ils rendent et à » la pensée et au langage à la fois leur dignité » réelle (2). Si la manière de philosopher des aca- » démiciens suspend notre assentiment pour les

(1) *Apologie des académiciens*, part. I, art. 1 à 5; part. 2, p. 37.
(2) *Ibid.*, part. III.

Digitized by Google

» choses inconnues, nous tient en garde contre » un grand nombre d'erreurs, elle conduit en » même temps à la connaissance des principales » et des plus utiles vérités ; car, suivant eux, notre » âme nous est connue avant toutes choses ; son » unité, sa spiritualité, son immortalité, l'exis- » tence de Dieu, son unité, son action sur la na- » ture, sa providence, la liberté des créatures » intelligentes, ressortent manifestement de leurs » principes. Enfin, ils sont conséquents à eux- » mêmes en recevant la foi divine. Au reste, ils » s'arrêtent dans le vestibule de la philosophie, » plutôt qu'ils n'en pénètrent toute l'étendue (1). »

L'abbé Foucher remarque avec raison que Descartes s'est fondé sur le principe des académiciens, a d'abord marché avec eux, et s'est égaré ensuite *en se jetant dans l'idée objective* et se précipitant sur les traces des dogmatistes (2). C'est dans l'axiome *que nous devons attribuer aux choses tout ce que nous concevons clairement qui est enfermé dans les idées que nous en avons*, c'est dans cet axiome que Foucher aperçoit la source de tout le dogmatisme cartésien ; il l'a discuté avec une sévérité judicieuse ; il a démêlé avec sagacité la méprise qui y est cachée. Il lui refuse donc et le titre d'axiome, et le droit de servir de fondement aux sciences. « Nous ne sommes pas certains, dit-il,

---

(1) *Apologie des académiciens*, part. IV.

(2) *Ibid.*, part. III, art. 5, p. 110.

Digitized by Google

» que les choses ne contiennent rien qui ne soit
» enfermé dans les idées que nous en avons ; pre-
» mière observation que les cartésiens n'osent pas
» même nier. Il en est une seconde qu'ils ne peu-
» vent contester davantage ; c'est qu'il y a dans
» toutes nos idées, les plus simples même, au moins
» quelque chose qui nous appartient et qui vient
» de nous, puisqu'elles se modifient suivant nos
» propres dispositions ; elles dépendent encore
» des milieux et des circonstances (1). » Il combat également cet autre principe des cartésiens que toutes nos conceptions simples sont nécessairement vraies ; il fait voir qu'elles peuvent être fausses, du moins en ce sens qu'elles ne représentent les objets que d'une manière infidèle, ou que même elles ne représentent que des objets purement fantastiques (2). « On croit con-
» naître, dit-il, des objets qui existent hors de ce-
» lui qui pense, et l'on ne connaît que de pures
» idées (3). »

La valeur objective de nos idées, leur rapport avec les objets réels et extérieurs, la fonction qui leur est attribuée de représenter les objets, tel est le sujet essentiel des discussions qui se sont engagées entre l'abbé Foucher et Malebranche. « Toutes nos idées, disait le premier, ne sont qu'une façon

(1) *Réponse pour la critique*, art. 12. p. 46.
(2) *Nouvelle dissertation, examen du grand principe, etc.*, p. 67.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 84.



Digitized by Google

» d'être de notre âme ; nous ne connaissons immé-
» diatement et véritablement que ces idées ; com-
» ment donc pourrait-on distinguer celles qui repré-
» sentent la matière et les choses qui sont hors de
» nous, de celles qui représentent seulement ce qui
» est en nous? Car ces deux sortes d'idées nous ap-
» partiennent également, et ne sont, à pro-
» prement parler, que notre âme disposée d'une
» telle ou d'une telle manière. Nos sens ne nous
» font point connaître les choses qui sont hors de
» nous, mais seulement les effets que les objets
» produisent en nous et auxquels ces objets ne
» sauraient avoir rien de semblable. Nous ne de-
» vons pas en juger davantage par les idées que
» nous en pouvons avoir par l'imagination ou par
» la pure intellection ; car l'imagination ne fait
» que reproduire les idées que nous recevons par
» les sens. Ce n'est pas davantage à la pure intel-
» lection que nous pouvons rapporter, quoi qu'en
» dise Malebranche, ces idées représentatives ;
» car cette pure intellection est une hypothèse
» démentie par notre expérience intérieure ha-
» bituelle, et d'ailleurs le seul motif que l'on al-
» lègue pour attribuer cette prérogative à la pure
» intellection est qu'elle seule peut expliquer et
» justifier le caractère représentatif attribué à nos
» idées, ce qui est, au fond, supposer avant tout la
» question qu'il s'agit de résoudre (1). Les mots

(1) *Lettre par un académicien*, p. 44 et suiv.

Digitized by Google

» que nous employons pour signifier les choses » les plus abstraites et les plus spirituelles, ne si- » gnifient ces objets que parce qu'ils sont joints à » des images qui en représentent les idées (1). Les » idées étant des modes de notre âme, notre âme » étant immatérielle, on ne saurait admettre au- » cune ressemblance entre nos idées et les objets » matériels. Comment cependant peuvent-elles » les représenter sans leur être semblables ? Com- » ment nous feront-elles connaître des objets dont » elles ne retracent aucun trait, avec lesquels » elles n'entretiennent aucune analogie ? Elles ne » nous les feront pas connaître en eux-mêmes, et » par eux-mêmes, d'une manière semblable à » celles dont les mots excitent en nous les idées ; » car elles n'ont aucun moyen pour les rendre » effectivement présents à notre esprit (2). C'est » même une supposition gratuite que d'attribuer » à nos sens le pouvoir de nous faire percevoir » l'existence de l'étendue (3). »

On voit que l'abbé Foucher tendait moins au scepticisme proprement dit qu'à l'idéalisme, tel qu'il a été, un siècle plus tard, professé par Berkeley. Du moins a-t-il posé avec une netteté assez remarquable le problème agité entre les idéalistes et leurs adversaires. Il a remarqué

(1) *Réponse à la critique*, art. XVI, p. 61.
(2) *Lettre par un académicien*, p. 50.
(3) *Ibid.*, p. 61. — *Réponse pour la critique*, p. 42.

Digitized by Google

combien de vague les philosophes ont laissé, en général, dans la définition de l'idée, combien ils sont peu d'accord entre eux à cet égard, combien Descartes lui-même a été incertain, embarrassé, variable, sur cette définition fondamentale cependant pour sa doctrine (1). « Nos idées, dit » Foucher, sont des moyens par lesquels nous » connaissons, lorsque nous connaissons; c'est ce » qui nous est intimement présent lorsque nous » jugeons de quelque chose; elles sont, en un mot, » ce que l'esprit aperçoit immédiatement lors- » qu'il connaît (2). Elles sont nos manières d'être, » différents états de nous-mêmes. Il reste donc, » continue-t-il, à rechercher trois choses: 1° Nous » assurer qu'elles représentent des objets diffé- » rents de nous-mêmes, quand et à l'égard de quoi » nous les devons regarder comme des portraits » et non pas comme des originaux; 2° à savoir » comment elles nous peuvent représenter les » choses qui sont hors de nous; 3° à obtenir » un moyen pour juger, lorsqu'elles représen- » tent bien ce qu'elles nous représentent (3). » Mais, après avoir déterminé ces conditions, le philosophe de Dijon ne s'est point chargé d'y satisfaire; ce qui ne l'empêche pas d'établir qu'il

(1) *Réponse pour la critique*, art. IX, p. 28.
(2) *Ibid., ibid.*, p. 28; art. XI, p. 39, 41.
(3) *Ibid.*, art. X, p. 43.

Digitized by Google

est nécessaire de connaître les choses qui sont hors de nous (1).

L'abbé Foucher a contesté aussi l'existence des vérités nécessaires, du moins dans les sciences physiques et morales; car il les reconnaît dans les mathématiques et en ce qui concerne l'existence de Dieu (2). Mais « les vérités mathématiques, remarque-t-il justement, ne sont que de » pures suppositions, qui ne nous instruisent pas » de ce qu'il y a de réel hors de nous; ce qu'elles » ont d'immuable dépend des abstractions que » notre esprit fait à sa discrétion; il est donc l'au» teur de ce qu'il y a de fixe dans ces vérités (3). »

Nous ne saurions quitter ce philosophe oublié, sans rappeler encore les reproches qu'il fit à Malebranche d'avoir mêlé ce qui concerne les vérités de la religion avec les décisions de la philosophie, et les réflexions judicieuses par lesquelles il recommande de séparer constamment et soigneusement ces deux ordres de vérités (4).

Ce fut aussi contre la philosophie aristotélique et contre celle de Descartes, c'est-à-dire contre les affirmations trop absolues et le caractère dogmatique de l'une et de l'autre, que Glanvill,

---

(1) *Réponse pour la critique*, art. VIII, p. 23.
(2) *Lettre par académicien*, § 2, p. 25.
(3) *Réponse pour la critique*, art. VII, p. 21.
(4) *Lettre par un académicien*, § 3, p. 32.

Digitized by Google

prédicateur anglais et prébendier de Worcester, dirigea ses critiques. Il est le premier philosophe qui ait levé la bannière du scepticisme en Angleterre; il fut du moins rangé au nombre des sceptiques dangereux par ses contemporains, trop peu disposés encore à écouter les conseils d'une prudente réserve dans les prétentions de la raison humaine. Car Glanvill repoussa lui-même avec vivacité l'imputation qui lui fut adressée, et protesta, par un désaveu formel, contre la supposition qui le rangait parmi les partisans du doute universel. En effet, il ne méritait point un tel reproche. A l'époque où il parut, deux partis semblaient, en Angleterre, se partager les esprits. L'un, au nom de la raison et de la philosophie, accueillait avec faveur ou préconisait même les opinions irréligieuses; l'autre, au nom des intérêts religieux, déclamait contre la philosophie et la raison. Glanvill conçut la noble et sage pensée de se jeter entre ces deux partis, de réconcilier deux causes qu'on avait mal à propos opposées l'une à l'autre. Il critiqua à la fois et Hobbes et Malebranche. C'était surtout au pédantisme que Glanvill déclarait la guerre; c'était surtout la liberté du jugement qu'il réclamait; il employait les arguments du scepticisme pour réprimer l'orgueil et la témérité de l'esprit de système. Il provoquait aussi la réforme, mais il blâmait les réformateurs qui se

Digitized by Google

hâtaient de substituer aux anciennes traditions des conceptions non moins arbitraires, et il les appelait à une juste défiance d'eux-mêmes. Pour expliquer la faiblesse de l'esprit humain, il supposa que l'homme, déchu d'un état meilleur, a ressenti un égal affaiblissement dans ses facultés intellectuelles et dans ses facultés morales. Il trouva dans les découvertes récentes des sciences physiques de nouveaux témoignages de l'ignorance à laquelle l'homme est condamné dans l'étude de la nature. En contestant à la science les caractères que le dogmatisme de son temps prétendait lui attribuer, en reproduisant avec une sagacité nouvelle, ou sous un nouveau point de vue, diverses considérations empruntées à Montaigne, à Charron, il eut quelquefois le mérite de présenter des vues originales et hardies. C'est ainsi, par exemple, qu'en fondant le grand problème de la causalité, il exposa l'idée que Hume, plus tard, a développée avec tant de soin: « Toute connaissance de cause, dit-il, est déductive, car nous n'en connaissons aucune par la simple intuition; nous les connaissons seulement par leurs effets. Ainsi, nous ne pouvons conclure qu'une chose est la cause d'une autre, que de ce que celle-ci accompagne constamment celle-là; car la causalité elle-même n'est pas perceptible. Mais, déduire d'une simple concomitance une causalité, ce n'est pas une conclusion certaine; il y a, au contraire, dans

Digitized by Google

» une telle manière de procéder, une évidente
» déception (1). »

Glanvill fut vivement attaqué par ceux dont il avait alarmé les prétentions, et se défendit avec vigueur dans sa réponse à Thomas Albius, ou plutôt à White, ecclésiastique catholique, qui avait emprunté ce nom. Il prit la défense de la société royale de Londres, fit l'apologie de la direction qu'elle avait donnée à ses travaux, contre les réclamations des aristotéliciens de son temps, aux yeux desquels il n'était pas permis d'aspirer à connaître la nature mieux que le prince des philosophes ne l'avait décrite, et il s'attira, en plaidant cette cause, d'assez violentes querelles. Le scepticisme de Glanvill, si l'on peut donner ce nom à ses critiques, fut donc essentiellement un scepticisme de préparation et d'épreuve. Il tendit essentiellement à ramener vers la philosophie de l'observation et de l'expérience les esprits égarés dans la sphère des spéculations ; il servit d'auxiliaire à Bacon et à Locke.

Ceux qui donnent aux autres les conseils les plus salutaires ne savent pas toujours les pratiquer eux-mêmes : on a vu souvent la crédulité la plus aveugle s'associer à l'esprit de doute. Glanvill en fournit encore un singulier exemple.

---

(1) *Scepsis scientifica, or confest ignorance, the way to science, etc.*, by Joseph Glanvill ; Londres, 1665, in-4°, p. 142.

Digitized by Google

Après avoir combattu, avec une logique si rigoureuse, le dogmatisme scientifique, il prétendit justifier, au nom de la philosophie elle-même, l'existence des sorciers et la réalité de la sorcellerie (1). On serait disposé à croire que cette apologie n'était, au fond, qu'un jeu et une satire déguisée, si Glanvill n'avait soutenu très sérieusement toute sa vie la controverse que suscita une si étrange assertion, et n'avait laissé à sa mort un ouvrage inédit où elle se trouvait encore soutenue, et où il avait eu la patience de réunir des récits propres à la fortifier (2).

Le scepticisme de Bayle procède d'une manière directement opposée à celui de Huet et de Glanvill; il a eu aussi une influence bien plus étendue et plus durable. Bayle n'a point professé le scepticisme sous la forme didactique; il ne l'a point exposé dans une théorie générale; il n'en a point fait un système lié. Quelques philosophes, tels que Meiners (3) et Platner (4), ont même estimé que Bayle ne devait point être rangé au nombre des sceptiques. Ce qu'on doit reconnaître dans Bayle, plus que chez aucun écrivain peut-

(1) *Considérations philosophiques touchant l'existence des sorciers et de la sorcellerie;* Londres, 1666, in-4°.

(2) *Sadducismus triumphans*, 1681.

(3) *Geschichte der Weltweiheit*, p. 270.

(4) *Aphorismen*, part. I, aphor. 358.

Digitized by Google

être, c'est ce scepticisme de critique et d'épreuve, qui n'est, si l'on veut, qu'un demi-scepticisme, dont les effets sont plus réels, plus durables, et, à quelques égards, salutaires; ce scepticisme qui réprime, corrige, avertit, et fait passer au creuset les opinions philosophiques. Celui de Bayle est tout en action; il s'exerce par les détails, il attaque toutes les questions une à une. Ce n'est pas la faculté de connaître qu'il dispute en principe à l'entendement humain: c'est chaque doctrine, comme chaque fait, qu'il révoque en doute tour à tour, de manière à ce que, las de ne rien rencontrer qui le satisfasse, l'esprit humain s'avoue à lui-même son impuissance. Bayle avait le génie des difficultés; jamais homme ne s'est montré plus inventif en objections. Son érudition, aussi variée qu'étendue, embrasse successivement tous les sujets; son esprit flexible se les approprie sans effort; dans chacun d'eux il déploie un talent d'analyse qui lui fait envisager les choses sous un aspect nouveau, et c'est toujours celui qui fait naître la contradiction. Aussi infatigable à lui seul, dans cette carrière de négation, que tous les philosophes ensemble ont pu l'être dans celle de l'affirmation, il découvre toujours quelque motif pour hésiter. Il ne trouve pas seulement un côté faible à chaque théorie, il voit même s'ébranler les témoignages sur lesquels repose l'histoire. Nous parcourons avec lui la scène entière de l'univers, le cours entier des traditions, le domaine

Digitized by Google

entier de l'intelligence, et à chaque pas il nous arrête pour nous faire craindre une illusion. Il n'a garde d'affirmer qu'une assertion est mensongère, mais il nous contraint à hésiter avec lui. Il ne nous interdit point de nous former ensuite une conviction nouvelle, il y provoque même les esprits généreux; mais il ne nous aide jamais à l'obtenir, il ne nous laisse jamais entrevoir comment nous y pourrons réussir. On serait tenté de le comparer à ces surveillants de nuit qui préviennent les habitants d'une ville de se tenir sur leurs gardes, sans jamais leur donner d'autres avertissements. Esprit subtil et délié, lui-même était plus propre à censurer qu'à guider; il agita tout, sans rien construire; en dissolvant toujours, jamais il ne recompose.

Il ne faut pas s'étonner que, dans son *Système de philosophie* (1), Bayle ait emprunté le langage des dogmatiques; qu'il ait accordé aux règles de la logique le droit d'offrir une sanction légitime à la vérité; à la métaphysique, la prérogative du fournir à l'esprit humain des idées ou des principes d'une vérité éternelle (2); à la morale, l'avantage de reposer sur des principes universellement et évidemment reconnus (3). Ce système de

---

(1) Tome IV des œuvres diverses, édition de La Haye, 1727, p. 201.

(2) *Ibid.*, *Métaphysique.*

(3) *Ibid.*, *Morale*, *Principes*, p. 259.

Digitized by Google

philosophie n'était que le texte de son enseignement public, et il ne lui eût pas été possible de professer le scepticisme du haut de la chaire qu'il occupait à Rotterdam, au milieu des élèves qui l'entouraient. Ce système, dans lequel Bayle a combiné une partie des traditions aristotéliques avec les idées nouvellement produites par Descartes, ne renferme guère d'idées qui appartiennent en propre à Bayle lui-même; on y retrouve encore l'exposition, obligée sans doute pour le professeur, des universaux, des catégories, des formes et des règles du syllogisme. Mais Bayle rejette la maxime aristotélique qu'*il n'y a rien dans l'entendement, qui n'ait été dans les sens*. Il soutient, avec Descartes, qu'il y a dans l'entendement beaucoup de choses qui n'ont point été dans les sens sans lui emprunter toutefois l'hypothèse des idées innées (1). Il recommande la méthode cartésienne; il attribue à la métaphysique même de Descartes une supériorité marquée sur la métaphysique vulgaire, du moins pour conduire à la découverte des vérités moins connues. Sans assigner à la proposition: *Je pense, donc je suis*, le rang du premier principe, il estime qu'elle peut en remplir l'office pour convaincre les sceptiques (2).

(1) *Thèses philosophiques*, t. IV des œuvres diverses, p. 132, corollaire 9.

(2) *Système de philosophie; Métaphysique*, p. 474, 479, etc.

Digitized by Google

Du reste, quelle que fût la réserve que Bayle dut s'imposer en enseignant au sein d'un établissement public, on n'a point de motif pour supposer qu'il ait enseigné en effet une doctrine absolument contraire à ses opinions personnelles. L'amour sincère et courageux qu'il professait pour la vérité repousse cette supposition, et le peu de vues théoriques que l'on rencontre dans son Système de philosophie peut fort bien se concilier avec l'espèce de scepticisme relatif qui caractérise tout ce qui est sorti de sa plume. On est surtout fondé à présumer qu'il exprimait toute sa pensée, lorsqu'il définissait la conscience morale: *la connaissance de la loi naturelle;* lorsqu'il faisait dériver la justice des règles que prescrit la raison à l'homme, de leur conformité à celles de la raison souveraine (1); car sa vie entière est en accord avec ces maximes. Elle est celle non-seulement d'un homme de bien, mais d'un sage, d'un homme qui ne séparait en rien la cause de la vérité de celle de la vertu.

Quoique Bayle ait traité la métaphysique comme une science, qu'il l'ait même jugée nécessaire, qu'il l'ait constituée par l'ontologie, il n'a point cédé à la tentation si ordinaire aux métaphysiciens de revêtir d'une réalité positive les abstractions de leur esprit. Il n'a vu l'unité de chaque

---

(1) *Système de philosophie*; *Métaphysique*, *Morale*, p. 261.

Digitized by Google

nature universelle que dans les idées de l'entendement ; il n'a point consenti à séparer l'essence de l'existence, à considérer la première comme éternelle, à lui reconnaître rien de réel au delà de la sphère de nos idées (1). Son ontologie consiste plus en définitions et en nomenclatures, qu'en propositions doctrinales. Il s'abstient d'hypothèses dans une matière qui en a tant produit. Ce qui lui est plus spécial, ce sont ses vues sur le langage naturel et institué (2).

Bayle se montre également, en partie, cartésien, dans ses thèses philosophiques, qui ne sont guère qu'un résumé de son système ; il juge excellente la preuve de l'existence de Dieu, que Descartes a cru pouvoir tirer de la seule idée de Dieu lui-même, mais en avouant qu'elle ne peut convaincre les esprits vulgaires (3).

Le scepticisme de Bayle n'est point un système qui se produise de lui-même, qui soit combiné d'avance, qui aille au-devant des doctrines par une prévention toute formée, pour leur opposer une condamnation anticipée. Il ne se montre jamais que comme le résultat d'un examen. C'était l'habitude d'un esprit analytique qui n'admettait rien sans contrôle, qui cherchait dans le sujet un côté négligé par son auteur, et qui se trouvait ra-

(1) *Système de philosophie*; *Logique*, p. 220.—*Métaphysique*, p. 468.
(2) *Ibid.*, *Logique*, c. 5.
(3) *Thèses philosophiques*, thèse 12.

Digitized by Google

rement satisfait de cette vérification. Il avait puisé cette disposition dans la lecture assidue de Montaigne. Loin de partager cependant cette espèce de mollesse intellectuelle dans laquelle Montaigne semble quelquefois se complaire, s'il doute, ce n'est point pour s'éviter les efforts nécessaires pour atteindre au vrai; son scepticisme est actif, diligent, infatigable; il a fallu bien moins de travail, le plus souvent, pour affirmer, que n'en coûte à Bayle son hésitation. Ce n'est ni la légèreté, ni le découragement, qui le retiennent en suspens; c'est un scrupule de la raison, si l'on peut dire ainsi; c'est qu'ayant pénétré plus avant encore que celui dont il combat l'opinion, il a aperçu une difficulté dont il doit attendre la solution. C'est surtout dans son *Dictionnaire* que se déploie cette inépuisable fécondité de critiques, et, sous quelque rapport, elles se justifient par le but et le plan d'un travail qui semblait destiné plutôt à discuter les idées d'autrui qu'à exposer une théorie quelconque. Cependant son doute prend quelquefois la forme d'une maxime générale, atteint les principes mêmes de nos connaissances. C'est à la philosophie qu'il reproche « de ne point se borner à réfuter les erreurs; d'attaquer les vérités mêmes, si on ne l'arrête; d'aller si loin, quand on la laisse faire à sa fantaisie, qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus à s'asseoir (1). »

(1) *Dictionnaire*, art. *Acosta*, note G.

Digitized by Google

C'est la raison qu'il accuse d'être un instrument vague, voltigeant et souple, d'être un guide qui s'égare, si elle est privée de l'assistance de Dieu, et qu'il compare à une girouette (1). C'est l'esprit de l'homme qui lui paraît « encore plus fécond en » objections qu'en solutions (2), » remarque dans laquelle il s'est peint lui-même. Dans son article sur Pyrrhon, quoiqu'il se soit borné à mettre aux prises deux abbés interlocuteurs, dont l'un soutient et l'autre combat les maximes des sceptiques, il est facile d'entrevoir qu'il trace le rôle du premier avec une complaisance marquée et lui accorde une secrète faveur. Il évite du moins de se prononcer dans le débat, et lorsque, plus tard, consignant ses dernières pensées et ses propres justifications dans un écrit qu'il n'a pu terminer (3), il se défend contre les accusations de Jacquelot au sujet de ce même article, il ne se prononce pas davantage, lorsqu'il semblait si naturel de le faire, si réellement il eût pu adopter lui-même un parti décidé. Mais, de toutes les formes qu'a prises le scepticisme si varié de Bayle, la plus sérieuse en elle-même, la plus grave par ses conséquences, est celle qui consiste dans l'opposition qu'il a établie

(1) *Dictionnaire*, art. *Hipparchia*, note D.

(2) *Ibid.*, art. *Lucrèce*, note F.

(3) *Entretiens de Maxime et de Thémiste*, t. IV des œuvres diverses.

Digitized by Google

entre la raison et la foi. Il ne se borne pas à déclarer que, sans les lumières de la révélation, la philosophie ne peut se débarrasser des doutes qui se tirent de la raison humaine (1) ; il ne se borne pas à regarder comme utile qu'on humilie la raison ; il établit une suite de contrastes dans lesquels des axiomes, qui lui paraissent évidents, se trouvent démentis par les dogmes de la révélation chrétienne. Non-seulement les propositions les plus manifestes divisent les savants, mais elles doivent céder à la foi, qui les condamne (2). C'est en vain que Bayle, dans sa réponse à Jacquelot, veut essayer de réconcilier la raison et la foi (3); ses explications y sont impuissantes.

Le scepticisme relatif de Bayle avait, sous quelques rapports, un but et une tendance utiles. Il contraignait le dogmatisme à justifier ses affirmations ou à les modifier. Non-seulement il dissipait un grand nombre d'erreurs, et par cela seul ouvrait déjà un accès plus libre à un grand nombre de vérités; mais il prévenait, pour l'avenir, de nombreux écarts, commandait plus de défiance et de réserve. Il tourmentait la raison, mais pour la redresser. Il devait même contribuer à faire

---

(1) *Dictionnaire*, art. *Lucrèce*.

(2) *Ibid.*, art. *Pyrrhon*. — *Entretiens de Maxime et de Thémiste*, part. I, c 3.

(3) *Entretiens de Maxime et de Thémiste*, part. II, c. 8.

acquérir à la philosophie de nouvelles richesses, tout en paraissant la dépouiller; à affermir définitivement la vérité, après l'avoir momentanément ébranlée; car les lacunes qu'il découvrait dans la science étaient autant de problèmes proposés. Montrer l'insuffisance des idées reçues, c'était exciter à pénétrer plus avant et provoquer des investigations plus profondes. Les convictions obtenues à la suite d'une épreuve aussi sévère seraient devenues plus solides. Toutefois, un tel service ne pouvait guère être pleinement accepté que par des esprits distingués. Il fallait, pour en profiter dans toute son étendue, un degré d'énergie qui semblait avoir manqué à Bayle lui-même. Mais les esprits vulgaires ne comprirent pas l'appel que le scepticisme de Bayle faisait à la raison; les esprits lâches et énervés ne songèrent pas à y répondre; pour les uns et les autres, ce scepticisme ne fut pas un passage, mais le terme des efforts, ou plutôt un abîme. Pendant que les dogmatistes, qu'il avait tant harcelés, fatigués, contrariés, le poursuivaient, suivant leur usage, d'inculpations injustes, de vrais sceptiques se prévalaient de son autorité, s'emparaient des armes qu'il avait fournies.

Le scepticisme de Bayle fut contagieux, séduisant, plus funeste peut-être qu'aucun autre, précisément parce que, dépourvu de tout appareil didactique, il se présentait sous des formes

Digitized by Google

agréables, piquantes, variées. Le penchant au doute, nous dirions presque le besoin du doute, naissait en partie, chez Bayle, d'une disposition d'esprit à voir les choses sous une face détachée, à parcourir une foule d'objets sans en approfondir aucun, disposition qu'il favorise chez son lecteur. Bayle manquait de cette énergie intellectuelle qui rassemble, rapproche et résume pour conclure; il manquait aussi, il faut le dire, de ce profond sentiment moral si nécessaire pour alimenter l'énergie intellectuelle. Il ne saisissait que des prémisses; il n'apercevait que des détails; il touchait à tout, mais sans ordre; il semblait se rire de la science humaine.

On ne saurait reconnaître dans Bayle, lorsqu'il traite des questions métaphysiques, cette profondeur que lui ont attribuée quelques historiens de la philosophie; mais on ne peut lui refuser en même temps une rare pénétration, une lucidité singulière, et un talent extraordinaire pour la dialectique. Il a offert des modèles d'une discussion méthodique lumineuse, sincère, pleine de modération et d'urbanité, exempte de toute prévention, de toute amertume, exemples jusqu'alors presque inconnus, et qu'il était si nécessaire de donner. Le premier, il a plaidé ouvertement la cause de la tolérance; il l'a plaidée avec un courage, une constance, qui, à l'époque où il écrivait, étaient fort méritoires; il a dévoué sa vie entière à cette cause, sans que son siècle lui en

Digitized by Google

ait pu savoir assez de gré. Enfin, et c'est un dernier service, un service considérable dont lui sont redevables les sciences philosophiques, il est un de ceux qui ont le plus contribué à transporter la science au milieu de la société, à la populariser, à la ramener sous l'empire du sens commun. En fondant, par la publication de ses *Nouvelles de la république des lettres*, la première application de la presse périodique à la littérature, il a donné une rapidité et une activité toutes nouvelles au commerce des idées; par là, il a concouru essentiellement à former cette opinion publique qui accueille, encourage, récompense et juge quelquefois les travaux des penseurs. Sous tous ces rapports divers, il a coopéré puissamment à la grande révolution que la philosophie a éprouvée de son temps, et dont nous traçons ici le tableau.

Il n'y a rien de plus diamétralement opposé, en apparence, que la disposition d'esprit qui porte à anéantir le droit de la raison au nom de la foi religieuse, et celle qui porte à rejeter la foi religieuse au nom de la raison naturelle; et cependant le passage de l'un de ces extrêmes à l'autre est très facile; il s'opère d'une manière immédiate. La première de ces deux dispositions provoque la seconde et y conduit. Au moment où une rupture absolue a été ainsi prononcée entre les convictions de l'esprit et les croyances révélées, où l'on a eu l'imprudence de les déclarer incompatibles, où l'on a introduit une opposition

Digitized by Google

ouverte entre la raison et la foi, on a mis les hommes dans la nécessité d'opter entre l'une et l'autre. Ceux chez lesquels les croyances religieuses conservent une grande vivacité, ou sont confirmées par une longue habitude, peuvent ne pas apercevoir ce danger ou n'en pas soupçonner du moins toute l'étendue; ils peuvent même se faire illusion jusqu'au point de se persuader qu'ils ont mis pour toujours en sûreté le trésor qui leur est cher. On put mépriser ce danger, lorsque la philosophie ne se présentait que comme une simple spéculation de l'esprit, comme une sorte de jeu qui exerçait dans l'art de la dispute. Mais lorsque la philosophie devint une chose sincère, sérieuse, lorsqu'elle pénétra profondément dans les intérêts de la vie sociale et individuelle, lorsque la raison eut aussi sa conscience et porta dans la recherche du vrai une probité, une bonne foi, qui lui donnèrent un caractère moral, en lui donnant un principe indépendant et réfléchi, il en fut tout autrement. Alors la croyance religieuse trouva en face d'elle une autorité rivale; la raison, en recouvrant le sentiment de sa dignité et de ses droits, devint hostile, parce qu'elle se trouvait proscrite; elle prit acte de l'incompatibilité qui avait été prononcée, pour prétendre à un empire exclusif. Tel est le phénomène que nous présente l'histoire de l'esprit humain, lorsque la philosophie de Descartes eut si profondément éveillé, si éloquemment invoqué la conscience de la raison.

Digitized by Google

Déjà, par un effet bien remarquable, cette influence se dévoile tout entière dans Bayle, et, ce qu'il y a de singulier, les deux dispositions d'esprit dont nous parlons, malgré leur opposition apparente, s'y rencontrent à la fois ; elles s'y produisent ou du moins en dérivent si bien toutes deux, qu'on hésite à savoir laquelle des deux a prévalu en lui, doit prévaloir sur ceux qui le lisent. Disons mieux : Bayle établit expressément la supériorité de la foi sur la raison ; il se réfugie lui-même au sein de la foi, poursuivi qu'il est par les incertitudes de la raison, et l'on est fondé à penser que cet homme de bien, dont la vie tout entière mérita l'estime, est en cela pleinement sincère. Et cependant la contradiction qu'il a établie sur tant de points entre les lumières de la raison naturelle et celles de la révélation chrétienne, l'ont rendu réellement, contre sa volonté, le chef des écrivains qui ont rejeté plus ou moins ouvertement l'autorité de la révélation ; ses ouvrages sont devenus pour eux une sorte d'arsenal : c'est à lui que commence cette grave controverse qui a occupé la fin du XVII[e] siècle et le XVIII[e], et qui a agité la société tout entière.

Le moment est venu où cette grande crise de l'esprit humain peut être justement et impartialement appréciée dans ses causes et dans ses effets, aujourd'hui que nous pouvons la considérer avec plus de calme et de sécurité, aujourd'hui que

Digitized by Google

les sentiments religieux s'appuient sur des convictions raisonnées et sincères, que l'indépendance de la pensée est complétement assurée, que toutes les opinions réfléchies et sincères peuvent être comprises, respectées jusque dans leurs écarts.

Mais il n'en serait pas ainsi, que l'impartialité et l'équité devraient toujours se conserver dans l'histoire. Il est un éloignement pour les idées religieuses, qui a sa source dans la corruption du cœur, dans l'affaiblissement du sentiment moral, dans les habitudes de la sensualité, de l'égoïsme, dans tout ce qui dégrade le caractère. Non-seulement l'âme devient indifférente à ces grandes perspectives qui nous mettent en rapport avec une nature supérieure, nous confèrent notre dignité et légitiment nos espérances; mais elle les redoute même, elle les trouve importunes; elle se révolte contre la sanction qu'elles prêtent à l'autorité des devoirs. Elle repousse donc les considérations qui servent d'appui aux vérités religieuses; elle s'attache avidement aux objections; elle parvient à douter, parce qu'elle aspire au doute. Il y a plus; l'âme perd, dans la vie sensuelle et dans la dégradation morale, cette puissance secrète et trop peu connue qui a besoin de s'unir aux enseignements de la raison pour constituer la croyance, dans l'ordre des choses qui ne sont point immédiatement soumises aux sens. Cette disposition est bien plus une maladie intellectuelle qu'un

Digitized by Google

système proprement dit. Elle n'atteint pas seulement les dogmes spéciaux donnés par la révélation ; elle enveloppe toutes les premières vérités religieuses, les vérités morales, les croyances à l'immortalité, à la liberté, à la vertu elle-même: c'est l'incrédulité qui est la compagne du libertinage.

Les siècles antérieurs, et le XVe siècle en particulier, avaient souffert, bien plus que le XVIIe, des ravages de la contagion que nous signalons ici. Les témoignages unanimes des écrivains du temps en font foi. Rien n'a égalé la corruption morale qui a précédé en Europe, et surtout en Italie, la grande révolution opérée par Luther et les autres réformateurs, et qui contribua beaucoup à assurer cette révolution. On ne saurait révoquer en doute qu'une sorte d'incrédulité religieuse, poussée peut-être à l'extrême, appartenant plus à la dépravation des mœurs qu'à l'opinion, n'ait été assez répandue, quoique cachée, pendant le cours du XVe siècle. Mais elle ne donna point le jour à un scepticisme systématique et raisonné, dirigé contre les vérités religieuses et morales, ainsi que nous avons eu déjà occasion de le remarquer.

Ce n'est donc point à cette influence qu'il faut attribuer, du moins d'une manière prédominante, et bien moins encore d'une manière exclusive, les opinions qui se produisirent vers la fin du XVIIe siècle, et qui ébranlèrent alors les

Digitized by Google

croyances religieuses par des doctrines revêtues des formes de l'érudition et de la logique. Une autre influence s'était produite à cette époque; elle put, à quelques égards et en certains cas, s'unir à celle que nous venons d'indiquer, se fortifier par elle; sous d'autres rapports, dans d'autres effets, elle en demeura séparée, elle agit même dans une direction entièrement contraire.

La philosophie avait été longtemps asservie à la théologie, réduite à lui servir d'instrument. Lorsque, par le discrédit où tombèrent les traditions scolastiques, la philosophie se trouva émancipée, elle éprouva quelque embarras pour déterminer les nouveaux rapports dans lesquels elle s'établirait avec son ancienne souveraine. Il se trouva des esprits élevés et sages qui surent assigner aux deux ordres d'études des régions distinctes, conserver entre eux une harmonie et une subordination satisfaisantes pour tous les deux. Mais il se trouva aussi, comme nous l'avons vu, des hommes imprudents qui ne craignirent point de proclamer l'incompatibilité de la raison et de la foi. On aborda de plus près le fondement des vérités religieuses. Les ardentes controverses qui, pendant le cours des XV^e^ et XVI^e^ siècles, avaient amené la séparation des diverses communions chrétiennes, n'avaient emprunté leurs arguments qu'à l'autorité de l'Écriture sainte, de la tradition ou de la hiérarchie ecclésiastique, L'esprit de discussion fit un pas de plus: il se

Digitized by Google

dirigea sur la légitimité elle-même des croyances que ces diverses communions admettaient à la fois, et il dut emprunter ses raisonnements à la philosophie, puisqu'il se plaçait en avant de toute autorité, puisqu'il voulait en examiner les titres. Ce fut le mouvement imprimé aux esprits par Descartes et ses illustres coopérateurs, qui dut essentiellement déterminer cette investigation nouvelle. Ce grand et solennel appel qu'ils avaient fait à la réflexion, cette invitation énergique qu'ils avaient adressée à chaque individu, cette obligation qu'ils lui avaient imposée de s'interroger de bonne foi, de chercher au fond de lui-même les principes de toutes ses convictions, rendaient un caractère éminemment moral à la recherche du vrai, consacraient la liberté de penser. La raison, rentrée dans tous ses droits, retrouvait aussi le sentiment de ses forces; les rapides découvertes des sciences lui inspiraient une légitime fierté. Le doute suspensif, qui n'est autre que l'examen préalable, était désormais reconnu comme le passage nécessaire pour atteindre à toute conviction légitime. Dans le besoin de se rendre compte de celle sur laquelle reposait la croyance religieuse, l'investigation dut avoir un caractère individuel, libre et spontané, partout où elle fut consciencieuse. Dès lors, les résultats de l'examen durent varier, suivant que sur chacun les motifs de crédibilité ou les motifs contraires eurent plus

Digitized by Google

de force. Il s'en trouva pour lesquels le doute suspensif devint un doute définitif, par l'impossibilité d'en sortir. Il s'en trouva aux yeux desquels la légitimité des croyances religieuses parut ou établie, ou réfutée, par des raisonnements incontestables. Dans cette controverse, comme dans toutes les autres, souvent les adversaires manquèrent de justice les uns envers les autres, méconnurent réciproquement leur bonne foi; l'animosité devint d'autant plus vive qu'il s'agissait d'intérêts plus graves, et qu'on s'excusait à ses propres yeux en confondant la passion avec le zèle.

Cependant, alors aussi, le relâchement des mœurs dut seconder en secret les opinions qui lui étaient plus favorables; il dut, sinon produire, du moins accueillir avec empressement celles qui justifiaient le découragement de l'âme, ou excusaient les égarements du vice. Lorsque Descartes et ses collaborateurs eurent transporté la philosophie sur la scène de la société, attiré sur elle l'intérêt général et la curiosité publique, lorsque la philosophie se fut associée à la littérature, au droit public, à la jurisprudence, aux arts, lorsqu'elle eut pris une part active aux affaires de la vie, elle subit à son tour une action réciproque à celle qu'elle voulait exercer elle-même : l'air du monde souffla sur elle. Alors elle put se laisser corrompre par ceux qui voulaient rendre la raison complice des vices

Digitized by Google

du cœur; le libertinage et l'égoïsme lui demandèrent des arguments pour se justifier à leurs propres yeux.

Il est d'autant plus nécessaire de distinguer ces deux influences, que la prévention les a souvent confondues, attribuant à l'une ce qui n'appartenait qu'à l'autre, ou les supposant à la fois réunies, et que d'ailleurs elles n'ont point agi également sur les diverses opinions qui sont nées de la liberté de penser.

Il y a ici une distinction non moins essentielle à faire entre les écrivains que cette indépendance conduisit à opposer des doutes plus ou moins absolus, plus ou moins étendus, aux doctrines religieuses.

Lorsque la raison eut obtenu un droit d'antériorité sur la croyance religieuse, les opinions, par cela même qu'elles devenaient libres, individuelles, réfléchies, durent aussi varier entre elles, et se répartir sur tout le développement de l'échelle qui, de l'incrédulité totale, s'élève jusqu'à la foi la plus complète. Ces opinions variées peuvent être rangées sous deux classes principales: les unes sapèrent ces premiers fondements des vérités religieuses qui appartiennent à la raison elle-même; elles révoquèrent en doute ou rejetèrent même expressément la liberté des déterminations, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la distinction essentielle du bien et du mal moral, les notions de la Providence, et purent même élever

Digitized by Google

quelques nuages jusqu'à l'auguste vérité qui embrasse l'existence et les attributs de l'être des êtres. Les autres contestèrent l'autorité de la révélation, ou lui attribuèrent un nouveau caractère, la considérant comme une sorte de secours apporté à la raison elle-même, et se refusèrent seulement à admettre une partie de ses dogmes.

La première de ces deux classes d'opinions put compter et compta en effet quelques hommes sincères, qui, en les adoptant et les professant, n'en prévoyaient point les conséquences fatales pour le bonheur de l'humanité. Mais elle fut naturellement exposée à subir l'influence immédiate du découragement moral, et à faire une triste alliance avec la dépravation des caractères. Cependant il est remarquable, en même temps, que souvent elle put se couvrir, avec plus ou moins d'adresse et de bonne foi, d'une apparence de fidélité aux croyances révélées. On s'appuyait même quelquefois de l'autorité des théologiens, pour se confirmer dans ces opinions; on trouvait malheureusement, dans plusieurs d'entre eux, la doctrine qui fait dériver uniquement de la révélation les devoirs de l'autorité positive, et qui les subordonne à la perspective des peines et des récompenses futures. On trouvait, dans quelques sectes chrétiennes, des doctrines qui s'éloignaient peu de la nécessité morale.

On invoquait Tertullien et d'autres Pères de l'Eglise en faveur de la matérialité de l'âme; on

Digitized by Google

supposait, dans tous les cas, que les croyances religieuses pouvaient suppléer pleinement aux vérités dont on avait dépouillé la raison, les remplacer même avec avantage, et à l'abri de cette supposition, on croyait pouvoir détruire en sûreté. Réciproquement aussi, quelques théologiens ont traité avec bien moins de sévérité ces opinions, qui, détruisant la vérité dans le domaine de la raison, semblaient en réserver le privilége à la foi.

Les opinions de la deuxième classe se sont ordinairement attachées avec d'autant plus de force aux vérités religieuses fondées sur la raison, qu'elles se voyaient privées du secours de la révélation surnaturelle. Elles ont voulu affermir sur des bases purement logiques la sainte et éternelle alliance de la vérité et de la vertu. De là naquit un théisme qui s'appuya exclusivement sur la philosophie, qui mit un grand zèle à confirmer les fondements des notions morales, qui combattit avec chaleur les opinions dont nous venons de parler, et toutes celles qui lui parurent compromettre les intérêts de la dignité humaine. En s'arrêtant à la théologie naturelle, il voulut du moins l'affermir et la protéger contre ses adver-versaires, quels qu'ils fussent. Sous cette bannière durent se réfugier, toutefois, ceux qui voyaient dans le culte établi plutôt un joug qu'un moyen d'amélioration; ceux qui, atteints de l'indifférence religieuse, s'accommodaient du simple théisme comme d'une croyance vague et peu intime à la

Digitized by Google

vie. Dans leurs nuances variées, ces opinions se sont plus ou moins isolées du christianisme, tel qu'elles le trouvaient généralement entendu; mais souvent, loin de le repousser, elles l'ont considéré comme une nouvelle manifestation, comme un renouvellement de cette révélation primitive dont la raison de l'homme avait été éclairée à l'origine. Cependant les théologiens de la plupart des communions chrétiennes ont frappé d'une proscription sévère, d'une proscription égale, ce théisme nouveau, sous ses formes diverses; ils ont dû s'en alarmer comme d'un attentat de la raison. Des hommes de bien, pénétrés des bienfaits que le christianisme a répandus sur la terre, ont vu dans les objections et dans les doutes qui atteignaient ses dogmes principaux, un danger pour les salutaires influences qu'il répand, pour cette sagesse populaire et pratique dont il est la source. On a donc appelé au secours de l'autorité de la révélation, les armes de la philosophie elle-même.

Ni l'un ni l'autre des deux ordres d'opinions que nous venons de caractériser, ne constitue proprement un scepticisme philosophique, dans l'acception du moins que nous donnons à ce terme; c'est-à-dire ni l'un ni l'autre ne conteste la puissance qu'a l'intelligence humaine d'atteindre à la vérité, à la solidité des démonstrations ou à la légitimité de la certitude. Le tort du second ordre d'opinions est, au contraire, d'avoir exagéré

Digitized by Google

les prérogatives de la raison, d'avoir provoqué et justifié ses usurpations dans une région qui lui est supérieure, d'avoir voulu la constituer juge des idées auxquelles il ne lui est accordé que de se soumettre. Cependant on peut aussi donner, dans un certain sens, le nom de scepticisme à l'un et à l'autre, en tant qu'ils contesteraient, non le droit de reconnaître en général la vérité, mais l'existence de certaines sphères de vérités. L'un serait considéré comme un scepticisme moral, en ce qu'il dépouille l'humanité des croyances naturelles; l'autre serait appelé du nom de scepticisme religieux, en ce qu'il méconnaît plus ou moins l'autorité de la révélation positive.

Ce serait sortir entièrement de notre sujet que de nous engager dans les controverses dont nous venons de signaler l'origine. Quoique leur but se rattache aux intérêts les plus graves et les plus sacrés de l'humanité, il est étranger à la philosophie envisagée comme science. Nous devons cependant recueillir, dans ce débat, les observations qui se rapportent à la nature, au principe, à la légitimité de la croyance, à ses rapports avec la connaissance proprement dite, aux limites dans lesquelles doivent se renfermer les tentatives de la raison humaine.

Ce fut Bayle, comme nous l'avons déjà remarqué, qui contribua surtout à ranimer, à faire approfondir cette question si sérieuse qui a pour

Digitized by Google

objet de déterminer la part que la philosophie peut prendre à la théologie, et les légitimes rapports de la raison et de la foi. Cette question se reproduit à chaque page dans ses écrits; elle y occupe la place principale; et cependant, loin d'y être résolue, elle s'y présente avec des difficultés toujours croissantes; plus on lit Bayle, plus on sent la nécessité de la résoudre, plus on croit en sentir l'impossibilité.

Vers la même époque se produisait aussi particulièrement, en Angleterre, cette liberté de penser qui suscita, sur les matières religieuses, des doutes raisonnés et systématiques. Le besoin qu'éprouvaient les esprits éclairés, de fonder désormais leurs croyances sur une conviction réfléchie, dut se faire sentir bien plus vivement dans un pays et à une époque où les sectes religieuses se multipliaient chaque jour, engageaient entre elles une lutte animée, où leurs débats se liaient étroitement à tous les intérêts publics et devenaient une question politique. En se demandant compte des motifs de son choix et des opinions qu'on se décidait à embrasser, on réserva à la raison un droit d'antériorité sur la foi. L'*arminianisme* adopté par les principaux théologiens de l'Université de Cambridge, par les docteurs les plus savants et les plus illustres de l'église anglicane, en avait ouvert la voie; en soumettant les études religieuses à l'examen de la réflexion, en adoptant les interprétations qui lui paraissaient con-



Digitized by Google

cilier la révélation avec la raison, conséquent à lui-même, il avait protégé la liberté de conscience et recommandé la tolérance réciproque. Le simple théisme se présenta aussi à un grand nombre d'esprits comme un milieu entre cette incrédulité absolue, née du libertinage ou qui du moins tendait à l'encourager, et l'exaltation des sectes qui agitaient alors l'Angleterre. D'un autre côté, vers la même époque aussi, elle se trouvait atteinte de cette maladie morale qui dispose à l'irréligion de la frivolité, et à celle de l'immoralité. Pendant qu'en France une société sérieuse et grave, mais élégante et paisible, se nourrissait d'idées nobles, grandes, sages et ordonnées, accueillait avec empressement et respect les écrits de Descartes, de Pascal, de Bossuet, de Fénélon, d'Arnauld, de Malebranche, en Angleterre, la société était livrée à une sorte de désordre et de confusion dans les idées. Le sombre fanatisme, les exagérations spéculatives et pratiques des sectes dissidentes nées sous Charles I[er], repoussaient vers l'extrême opposé les esprits futiles, les âmes faibles. Les adhérents des Stuarts se firent de la frivolité un système politique; embrassant comme une affaire de parti la licence des opinions et celle des mœurs, essayant de justifier l'une par l'autre, et se faisant honneur de leurs écarts, ils professèrent un dédain déclaré pour les croyances religieuses, comme pour les principes des devoirs. Burnet et Addisson

Digitized by Google

nous apprennent que Charles II lui-même et sa cour ne négligèrent rien pour propager à la fois la double corruption que, par un étrange aveuglement, ils croyaient propre à servir leur cause.

Dans de semblables circonstances, l'Angleterre dut naturellement voir naître les controverses dont les mystères de la révélation chrétienne devinrent l'objet, comme elle vit éclore les opinions qui ébranlaient dans leurs bases la morale et la théologie naturelle elle-même. Il est digne de remarque que les opinions de cette dernière espèce se produisirent d'abord, et avec plus de confiance que le simple théisme rationnel. Hobbes, comme nous l'avons vu, avait donné l'exemple avec une hardiesse singulière; quoique professant pour le culte établi le respect le plus absolu, prétendant même lui conserver une autorité sans borne, se croyant à l'abri sous ces déclarations, il avait refusé tout ensemble à l'âme humaine la spiritualité; à la volonté, le libre arbitre; à la morale, la distinction essentielle du juste et de l'injuste.

Ce fut directement contre les doctrines de Hobbes que s'élevèrent lord Herbert et son disciple Charles Blount, en se plaçant au nombre des platoniciens modernes. Ceux-ci, loin d'ébranler les vérités morales et religieuses qui peuvent appartenir au domaine de la raison, déployèrent au contraire le zèle le plus assidu pour les affermir. Le pur théisme a trouvé peu de promoteurs aussi laborieux et aussi sincères que

Digitized by Google

lord Herbert. Il en a défini avec soin les dogmes, il en a tracé l'histoire; il a cru le reconnaître, plus ou moins voilé, dans les cultes de l'antiquité; il y a vu la religion universelle. Le théisme, aussi, lui a paru suffire aux intérêts de la morale, comme aux besoins de l'humanité. Charles Blount continua et développa cette manière de voir. A la même école appartient encore Tindall, adversaire prononcé de Hobbes dans les théories politiques, mais qui partagea cependant avec Hobbes le tort d'accorder au magistrat civil une entière autorité sur le culte extérieur. Tindall, en considérant l'Évangile comme une nouvelle promulgation de la loi naturelle, vit dans les lumières de la conscience la véritable révélation intérieure, individuelle pour chaque homme, universelle pour le genre humain. Il s'excusa d'une manière plus déclarée encore qu'Herbert et Blount, de ne pouvoir admettre les dogmes du christianisme qui ne s'accordent point avec cette révélation intérieure; il remit en question, avec Collins, de savoir si l'on peut légitimement croire ce qu'on n'est pas capable de concevoir. Woolston, dans son Apologie pour le christianisme, crut rappeler sa pureté primitive et lever les difficultés auxquelles ses dogmes donnaient lieu dans les temps récents, en substituant au sens propre et littéral des livres sacrés les interprétations allégoriques; il voulut rendre compte des miracles par une explication semblable.

Digitized by Google

Shaftesbury a été rangé également au nombre des philosophes qui ont paru exclure une révélation positive; la tolérance religieuse qu'il professait a été considérée comme une indifférence réelle. On a trouvé, dans le soin qu'il a pris d'entourer de preuves la morale naturelle et le théisme, dans le sentiment profond qu'il avait de ces vérités fondamentales, une induction pour supposer que ces vérités lui paraissaient suffisantes, et la révélation positive inutile. On a cru apercevoir que dans ses *Caractéristiques* il trahissait, par de fréquentes allusions, un secret éloignement pour les dogmes religieux; toutefois, il a déclaré expressément lui-même qu'en considérant le théisme comme le fondement de toute religion, il avait horreur d'un théisme qui exclurait la révélation. L'histoire de la philosophie, en tant qu'elle étudie seulement la génération des systèmes, n'a point à pénétrer dans les pensées secrètes des auteurs, lorsque ces pensées ne se lient à aucune doctrine exprimée; elle ne recueille dans Shaftesbury aucune vue nouvelle sur les questions relatives au principe, à la nature, à l'étendue, aux limites de la croyance humaine. Elle peut, néanmoins, signaler la contradiction par laquelle Shaftesbury refuse la tolérance politique aux croyances dont il respecte lui-même la sincérité.

Ainsi, par un contraste bien remarquable, pendant qu'un zèle mal entendu pour la cause de la

Digitized by Google

religion appuyait malheureusement le scepticisme philosophique de son crédit, les droits de la raison méconnus trouvaient des défenseurs dans les partisans du scepticisme religieux. Cependant, entre ces deux partis extrêmes, s'interposèrent des philosophes qui combattaient le scepticisme philosophique pour conserver aux croyances religieuses un appui qu'ils jugeaient lui être indispensable. Quelques-uns s'attachèrent essentiellement à assurer les intérêts de la vérité, dans lesquels ils voyaient la garantie de tous les autres ; ils voulurent donner à la certitude naturelle des bases inébranlables. D'autres se proposèrent de réconcilier la raison et la foi, en faisant disparaître la contradiction apparente qu'on avait voulu introduire entre le témoignage de l'une et l'autorité de l'autre. Un grand nombre, enfin, développa à l'envi, en faveur de la révélation chrétienne, de savantes démonstrations, appuyées à la fois et sur la logique et sur l'histoire.

Le P. Mersenne, correspondant et ami de Descartes, avait attaqué de front le scepticisme dans un traité *ex professo*, à peu près oublié aujourd'hui et qui ne mériterait guère d'être tiré de l'oubli, s'il ne nous offrait un terme de comparaison très remarquable pour mesurer la rapidité des progrès que l'esprit humain dut à l'apparition de Descartes. Avant que cet illustre philosophe eût paru sur la scène, le P. Mersenne avait déjà mis au jour son *Traité de la vérité des*

Digitized by Google

*sciences* (1), dans lequel il introduit à la fois un philosophe, un alchimiste, un pyrrhonien, pour faire combattre par le premier les écarts des deux autres. Son pyrrhonien représente une classe de libertins qu'il assure avoir été fort multipliés dans son siècle, et dans lesquels il compte à la fois des athées, des théistes, des sceptiques proprements dits. Les objections du pyrrhonien sont peu redoutables et surtout peu neuves ; les réponses n'offrent ni plus de nouveauté, ni plus de profondeur. Du reste, il est curieux de remarquer qu'Aristote, quoique reconnu encore par le P. Mersenne comme père de la philosophie, y est cependant censuré avec sévérité (2); que déjà les travaux de Bacon y sont signalés à l'attention et à l'estime de la France, mais y deviennent l'objet de critiques assez sévères (3); que, préludant aux idées de Descartes, le P. Mersenne cherche dans les sciences mathématiques le type et même le fondement de toute certitude (4). Il va jusqu'à prétendre que la philosophie, la jurisprudence, toutes les sciences et tous les arts, ne peuvent acquérir qu'avec l'aide des mathématiques, leur perfection véritable (5).

(1) Paris, 1625, in-8°.
(2) *Ibid.*, l. I, c. 8, 9, 10, 13, 14.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 16.
(4) *Ibid*, l. II.
(5) *Ibid.*, *ibid.*, c. 1.

Digitized by Google

« L'entendement, dit-il, supplée aux manquements » des sens extérieurs et même intérieurs, par une » lumière spirituelle et universelle qu'il a de sa » propre nature, dès le moment de sa création; » cette lumière naturelle est perfectionnée et mise » en acte par le moyen de la méditation, de l'é- » tude, de l'expérience et des sciences (1). » Ce peu de mots résume la philosophie du P. Mersenne.

Le même sujet fut traité, quelque temps après, par de Silhon. L'argumentation de cet académicien est principalement dirigée contre Montaigne; mais parmi ceux qui ont lu Montaigne, il en est peu qui aient lu la réfutation : peut-être même il en est peu qui connaissent le nom de l'auteur. Silhon n'accuse point les intentions de Montaigne; mais il se plaint des funestes influences que le scepticisme de ce philosophe a exercées sur la croyance religieuse. Se plaçant dans un point de vue diamétralement opposé à ceux de Huet, de Pascal, et, il faut le rappeler, à celui de Montaigne lui-même, loin de penser qu'il soit utile aux intérêts de la foi de récuser le témoignage des sens ou l'autorité de la raison, il s'attache à faire voir que les doutes élevés contre ce témoignage et cette autorité portent à la religion le plus funeste préjudice (2). Dans la guerre

(1) *Traité de la vérité des sciences*, l. I, c. 15, p. 193.

(2) *De la certitude des connaissances humaines*, par le sr de Silhon, l. I, c. 1.—Paris, de l'imprimerie royale, in-4o, 1671.

Digitized by Google

qu'il a déclarée à Montaigne, Silhon veut observer toutes les lois de la bonne guerre : « Son procédé, dit-il, sera plein d'équité et de » bonne foi (1). » Il a tenu parole ; seulement ses armes n'étaient pas très fortement trempées, et surtout ne sont guère nouvelles. Silhon marche encore sous les bannières d'Aristote ; il conserve même sans défiance l'hypothèse des *espèces intentionnelles* (2). Il ne pense point se séparer d'Aristote en modifiant la maxime qu'*il n'y a rien dans l'entendement, qui n'ait été dans les sens*, maxime qu'Aristote lui-même, observe-t-il justement, n'a pas entendue d'une manière aussi absolue que ceux qui la lui empruntent ; il ajoute donc : « qui » n'ait été dans les sens *effectivement ou en semence,* » *immédiatement ou par le moyen de quelque chose sen-* » *sible qui lui ait servi de véhicule ;* » et en cela il se conforme au véritable esprit du Stagirite et à la commune explication de ses interprètes (3). Après avoir opposé au scepticisme absolu, que le sceptique doit au moins avouer son propre doute comme un fait, et reconnaître sa propre existence ; après avoir fondé les connaissances intellectuelles sur l'évidence des principes rationnels, il joint au célèbre principe de la contradiction un second axiome qui lui paraît marcher de

(1) *De la certitude des connaissances humaines*, l. I, c. 1, p. 9.
(2) *Ibid.*, l. V, c. 1, p. 549.
(3) *Ibid.*, l. I, c. 8.

Digitized by Google

front avec celui-là, et n'être pas moins indépendant et primitif; cet axiome fondamental, propre à Silhon, est celui-ci : *que l'action d'un être suppose son existence.* C'est de là qu'il tire cette proposition : *rien ne se fait soi-même*, et aussi l'assurance que chaque individu a de son existenee actuelle (1), et, par une suite de conséquences, toutes les autres vérités déduites. C'est avec la même simplicité, la même bonne foi et la même droiture, qu'il assigne aux maximes de la morale une évidence naturelle, propre, instinctive (2). Le mérite réel de Silhon, c'est d'avoir dirigé ses méditations sur l'ordre de démonstrations auquel il donne le nom de *démonstration morale,* et qu'il distingue de la démonstration physique. Il a sagement remarqué le haut degré d'importance que présentent, dans l'application réelle, ces *opinions* tant dédaignées des philosophes depuis Platon, et qu'ils se plaisent à opposer à la *science* proprement dite ; il a vu que si la science obtient la certitude par une preuve directe et simple, l'opinion peut s'élever aussi jusqu'à la certitude par un concours de preuves qui se prêtent un mutuel appui (3). Le premier, peut-être, Silhon a essayé de définir la croyance, ce phénomène si curieux, si fé-

(1) *De la certitude des connaissances humaines*, l. I, c. 11 et 12.
(2) *Ibid.*, l. II, c. 1 et 13.
(3) *Ibid.*, l. V, c. 1 à 5.

Digitized by Google

cond, de notre intelligence. « Il y a, dit-il, » une *foi humaine* infaillible, celle qui s'attache » aux faits, qui repose sur les témoignages, qui » se justifie par l'assemblage et l'harmonie des » motifs et des arguments : c'est la connais» sance historique (1). » « Croire quelque chose » ou avoir foi pour quelque chose, c'est être » persuadé que quelque chose est, sur le témoi» gnage que nous en rend quelque personne » à l'autorité de laquelle nous soumettons notre » jugement et donnons notre confiance (2). » Et de là Silhon fait sortir la définition de la foi divine, laquelle n'est qu'une confiance raisonnée au témoignage de Dieu même : « C'est la raison » elle-même qui captive l'entendement sous le » joug de la foi, dans la croyance religieuse (3). »

Ce qui manqua à Silhon pour lutter avec avantage contre son adversaire, ce n'est ni le bon sens, ni la sagesse, c'est le talent d'écrivain. Ce désavantage était plus considérable que l'infériorité des arguments ; les paradoxes animés, revêtus d'une forme originale, survécurent aux froids raisonnements exposés dans un style sans vie et sans couleur, chose inévitable, et surtout en France, à une époque où la philosophie pénétrait dans la société et devenait mondaine.

---

(1) *De la certitude des connaissances humaines*, l. V, c. 6.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 7.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 604, 605.

Bayle, qui avait tant critiqué, n'échappa point aux critiques, et rencontra, à son tour, des censeurs sévères. Le ministre Jacquelot, dans son *Traité de la conformité de la foi avec la raison*, annonça le dessein de défendre la religion contre les difficultés que Bayle avait soulevées. Il établit en principe que prétendre reconnaître dans les dogmes de la religion des difficultés insolubles, des choses contraires à la raison, c'est attaquer la religion elle-même en réalité, quels que soient la soumission et le respect qu'on professe d'ailleurs pour elle. Aussi, ne négligea-t-il rien pour faire disparaître toutes les objections produites relativement au libre arbitre de l'homme et à l'origine du mal, pour justifier la conduite de la Providence dans le gouvernement du monde, pour emprunter aux lumières naturelles de la raison la démonstration des vérités religieuses et morales auxquelles elle peut atteindre par elle-même, et les preuves de fait sur lesquelles s'appuie la révélation chrétienne. En réconciliant ainsi la foi et la raison, en les unissant même l'une à l'autre par une étroite alliance, Jacquelot pensa servir la première, en vengeant contre les pyrrhoniens l'autorité de la seconde. Émule et successeur de Bayle dans la vaste carrière des travaux relatifs à la critique littéraire, Jean Leclerc, quoique accusé lui-même de socinianisme, reprocha aux opinions de Bayle une tendance irréligieuse, et crut voir dans ses doutes

Digitized by Google

sur l'origine du mal une apologie du manichéisme. Leibniz, sans élever sur les intentions de son illustre adversaire aucun soupçon injuste, opposa des explications aux doutes, des raisonnements aux difficultés, et la *Théodicée* aux nuages que Bayle avait accumulés sur la grande question de l'origine du mal.

Il n'est peut-être dans l'antiquité, ni dans les temps modernes, aucun adversaire du scepticisme qui ait employé plus d'efforts pour le combattre, que J.-P. de Crouzaz, dont nous devons nous occuper aussi dans un autre chapitre (B). Placé entre les deux ordres de sceptiques, dont les uns deshéritent la raison au nom de la religion, dont les autres renversent, avec l'autorité de la raison, les bases des vérités religieuses et morales, Crouzaz a prononcé à la fois les mêmes arrêts contre les uns et les autres; il a eu le mérite de montrer aux premiers tout le danger de l'illusion par laquelle ils se laissent séduire en croyant servir les intérêts religieux, lorsqu'ils refusent toute certitude aux lumières naturelles et à la conviction réfléchie. Crouzaz ne traite pas seulement le scepticisme comme une erreur; il le traite aussi comme une maladie de l'esprit, et c'est là peut-être ce qu'il y a de plus neuf et de plus curieux dans son livre. Il recherche les causes auxquelles cette disposition peut devoir sa naissance, expose avec assez de bonheur celles qui tiennent à l'impatience, à l'indolence, à la légè-

Digitized by Google

reté, aux vices des méthodes employées dans l'enseignement et dans l'étude, à la précipitation en apprenant, et à l'ambition immodérée de tout savoir (1). Il distingue plusieurs espèces de pyrrhonismes, mais il ne semble tenir aucun compte du scepticisme relatif de critique ou d'épreuve. C'est le scepticisme qui détruit sans retour, non celui qui hésite, avertit ou réforme, qu'il a en vue. En signalant les remèdes propres à guérir cette affection intellectuelle, Crouzaz rencontre aussi des remarques judicieuses sur le régime de l'esprit et la manière d'entretenir ses forces. Trois écrivains lui ont paru mériter une réfutation expresse et méthodique: Sextus l'Empirique, parmi les anciens, Huet et Bayle parmi les modernes. Il a reproduit toute la substance des *hypotyposes*, et, s'attachant successivement à chacun des arguments qu'elles renferment, il en a entrepris la réfutation, sans négliger même ceux qui méritaient peu cet honneur. Il en use de même avec l'évêque d'Avranches ; il le suit pied à pied, s'appliquant surtout à le mettre en contradiction avec lui-même. Il ne pouvait agir ainsi avec Bayle, qui n'avait point donné à son scepticisme une forme systématique ; il s'est donc efforcé de réduire en système lié ces

(1) *Examen du pyrrhonisme*, sect. I, § 3, 14; sect. II, § 1 à 15, 21 ; La Haye, 1733, in-f°.

Digitized by Google

doutes épars et variés que Bayle a semés dans ses écrits. Il a distingué dans cet auteur dix espèces diverses de pyrrhonismes : à celui qu'il appelle le *pyrrhonisme logique*, il oppose l'autorité de l'éviden-ce ; au *pyrrhonisme historique*, les conditions sur lesquelles repose la vérité des témoignages humains ; au *pyrrhonisme physique*, les résultats de l'observation ; au *pyrrhonisme moral*, la notion naturelle des devoirs ; à celui qui ébranle l'existence de Dieu, la voix de la nature ; à celui qui concerne la spiritualité de l'âme, l'argument des cartésiens sur l'incompatibilité de la pensée avec l'étendue, et les inductions tirées des affections d'un ordre supérieur qui se manifestent en nous ; à celui qui touche la liberté des déterminations, la preuve du sentiment ou l'écho de la conscience intime ; à celui, enfin, qui embrasse la félicité de l'homme, la Providence et l'influence de la religion sur la société, les faits de la vie intérieure et extérieure de l'homme, et ceux de l'histoire des peuples (1). Il ne laisse aucune difficulté sans explication, aucune objection sans réponse. Mais Bayle piquait la curiosité ; par la variété et le désordre même des sujets qu'il parcourait, l'abondance de ses anecdotes, l'à-propos de ses citations, il répandait quelques agréments sur les matières les plus sérieuses et les plus abstraites. Crouzaz était diffus, prolixe, lourd, uniforme ; il s'élevait peu au-dessus

(1) *Examen du pyrrhonisme*, part. III, sect. 4 à 15.

Digitized by Google

des idées communes, et souvent tombait presque dans la trivialité. D'ailleurs, il ne voyait dans Bayle que des torts ; il en supposait quelquefois là même où l'on n'en pouvait reconnaître avec certitude ; à force de s'ériger en adversaire, il perdait le droit d'être juge. Il ne satisfit donc ni les lecteurs frivoles, ni les esprits difficiles, ni les hommes impartiaux ; il manqua le but, pour l'avoir dépassé ; il eut peu de succès, il en eut beaucoup moins qu'il n'en méritait. Esprit solide et sage, il manqua de profondeur. Il ne vit qu'un côté de la question, les préjudices immenses que le scepticisme peut causer à la société, comme à l'individu ; il ne négligea rien de ce que le zèle et le bon sens peuvent offrir de ressources pour les prévenir. Mais il n'aperçut pas comment le scepticisme pouvait aussi devenir un aiguillon ou un frein pour l'esprit humain, et il ne sut pas le faire servir à l'avancement de la science. C'est ainsi, par exemple, qu'en présence des doutes auxquels ont donné lieu les rapports de nos sensations avec les propriétés des objets extérieurs, il n'a apporté aucun élément nouveau pour la solution du grand problème de la réalité de nos connaissances. Le volumineux traité de Crouzaz contre le pyrrhonisme ancien et moderne, peut du moins être indiqué comme un arsenal où l'on puisera avec avantage ; il sera utile à quelques médecins, s'il a guéri peu de malades. Cette réfutation de Bayle fut réfutée à son tour dans l'Apo-

Digitized by Google

logie qui se trouve en tête des nouvelles lettres de ce célèbre critique (1).

Les écrits de Descartes eurent le malheur de commettre, sur un grand nombre de points, la philosophie avec la théologie; aussi, une grande partie des controverses qu'ils firent naître s'engageaient-elles sur le territoire de cette dernière science: Descartes lui-même s'était enlevé d'avance les moyens de poser entre l'une et l'autre des limites précises. Mais c'est une circonstance bien digne d'attention, que les deux philosophes qui ont partagé avec lui le premier rang, et qui ont exercé à cette époque l'influence la plus étendue sur la marche de l'esprit humain, ont mis beaucoup de zèle à réconcilier la raison et la foi, à prévenir entre elles toute lutte dans l'avenir. Locke pensa que le moyen de rendre cette paix aussi entière que durable, consistait à bien poser les bornes qui séparent les deux domaines. Il distingua donc avec soin ce qui est selon la raison, ce qui est au-dessus de la raison, ce qui est contre la raison. Il assigna pour domaine à la foi tout ce qui est au-dessus de la raison, mais qui ne lui est point contraire. Il fit bien voir comment l'autorité de la révélation suppose cependant, avant d'être reçue, un premier exercice de la raison qui la fasse reconnaî-

(1) La Haye, 2 vol. in-12, 1739.



Digitized by Google

tre, qui apprécie les titres de ceux qui s'annoncent comme lui servant d'organes; comment ensuite, après avoir vérifié ces titres, la raison elle-même commande la confiance à un semblable témoignage, et n'hésite pas à lui sacrifier les opinions qui seraient simplement probables. Il rechercha les rapports de la foi humaine avec la foi religieuse, mais n'envisagea celle-ci que sous le rapport des motifs de crédibilité, et indépendamment de toute influence surnaturelle de la grâce (1). On reproche à Locke de n'avoir, dans son *Christianisme raisonnable*, confirmé ce traité de paix, qu'en imposant à la révélation des concessions exagérées; mais ce serait commettre envers lui une grande injustice, que de ne pas reconnaître combien ses intentions furent droites et sincères. Leibniz, en adoptant les vues de Locke sur les confins des deux régions, détermina cependant avec une précision plus rigoureuse ce qu'on doit considérer comme étant au-dessus de la raison (2). Il fit voir aussi qu'on ne doit jamais envisager comme contraire à la raison ce qui s'écarte seulement de la marche ordinaire de la nature, distinguant avec soin l'impossibilité purement physique, de l'impossibilité absolue fondée sur la contradiction intrinsèque des cho-

(1) *Essai phil. concernant l'entendement humain*, l. IV, c. 1^r et 18.

(2) *Nouveaux essais, etc.*, p. 461 et suiv.

Digitized by Google

ses (1). Il confirma de nouveau les maximes de Locke sur la nécessité d'invoquer avant tout, dans les matières religieuses, le ministère de la raison, pour discerner les caractères de la révélation véritable. Il s'éleva avec force contre la tendance du piétisme qui reproduisait alors en Allemagne les accusations ordinaires dont les mystiques ont coutume d'accabler toute science profane, et contre les prétentions non moins dangereuses des théologiens qui condamnent l'intelligence humaine au scepticisme, pour rendre aussi nécessaire qu'absolue l'autorité du juge intérieur qui doit lui imposer toute croyance; prétention que François Véron, depuis peu, avait essayé de réduire en forme de méthode (2). Leibniz ne se tint pas satisfait d'avoir relevé les équivoques répandues sur ce sujet, et d'avoir montré comment nous pouvons avoir la certitude de l'existence d'une chose, sans avoir obtenu l'intelligence de cette chose, et de posséder le fait sans savoir le comment; il voulut rendre l'alliance plus intime encore; il voulut établir entre la foi et la raison une étroite conformité, et tel fut, comme on sait, le motif qui le conduisit à sa célèbre hypothèse sur l'harmonie préétablie.

Les principes fixés sur ces graves questions

---

(1) *Dissertatio de conformitate fidei cum ratione*, § 21, 22.

(2) *Méthode de traiter les controverses de la religion*, in-f°. Paris, 1638.

Digitized by Google

par les deux illustres philosophes que nous venons de rappeler, furent généralement adoptés par les apologistes qui, à la même époque, déployèrent en faveur de l'autorité de la révélation chrétienne, tant de zèle, d'érudition et de talent. C'est, en effet, dans l'intention de légitimer, aux yeux de la raison, les motifs de crédibilité sur lesquels se fonde cet auguste témoignage, que, du sein de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, s'élevèrent à la fois ces savantes dissertations où l'authenticité des saintes Écritures, la certitude des faits historiques relatifs à l'établissement du christianisme, les caractères intrinsèques d'origine divine dont il porte l'empreinte, furent justifiés dans les formes d'une sévère dialectique. Huet lui-même démentit en fait le système pyrrhonien qu'il proclamait en théorie, produisit d'immenses recherches pour garantir par la certitude des témoignages historiques celle de la religion révélée. Pendant que Jacquelot, Abbadie, réunissaient en corps les divers ordres de preuves, le clergé anglican s'efforçait à l'envi d'éclaircir les doutes, de repousser les objections; Baxter, Whitby, Halyburton, s'élevèrent contre les ouvrages de lord Herbert; le Dr Hoadley, Whiston, Bentley, les deux Chandler, Thomas Sherlock, combattirent Collins; Hickes, Hill, Waterland, Balgny, Foster, Leland, Conybeare, se distinguèrent dans la controverse contre Tindall; Lafaye, Élie Benoît, dans celle

Digitized by Google

contre Toland; le Dr Smalbroke, dans celle contre Woolston; l'évêque Berkley, le Dr Wolton, le savant Warburton, John Brown, Bentley, les deux Clarke, les deux Sherlock, Derham, d'autres encore, soutinrent avec des talents divers la cause de la religion chrétienne. La fondation du célèbre Boyle encourageait les défenseurs de cette cause; l'autorité civile appuyait aussi leurs efforts de ses arrêts. Nous ne saurions, sans nous écarter de notre plan, retracer ici le tableau de ces importantes discussions; mais nous recueillons avec un extrême intérêt quelques résultats essentiels qui en découlèrent, et qui sont restés acquis aux sciences philosophiques, bien que, plus tard, quelques nuages aient paru de nouveau les couvrir, et qu'en ce moment même l'imprudence de quelques esprits tende encore à les obscurcir. Il fut donc reconnu que les vérités de la religion naturelle obtiennent à la fois et l'assentissement de la raison, dont elles expriment les plus hautes conceptions, et celles de la religion révélée, qui les avoue comme une introduction, une préparation, et se les incorpore ensuite. Il fut reconnu que la religion révélée doit se légitimer avant toutes choses par un examen libre, consciencieux, de la raison, avant d'être en droit de commander la foi; mais que la raison, à son tour, peut admettre un ordre de démonstrations qui établisse l'existence et l'autorité d'une révélation surnaturelle. Il fut reconnu que *croire* n'est

Digitized by Google

pas la même chose que *comprendre;* que l'on peut croire avec fondement des choses qu'on ne comprend nullement, comme on comprend fort bien des choses qu'on ne peut croire; qu'on peut croire ce qui est surnaturel, si, d'ailleurs, la preuve suffisante en existe, mais qu'on ne doit point croire ce qui est opposé à l'évidence de la raison, ou ce qui est contradictoire. Le christianisme s'environna d'une nouvelle dignité, en exposant ses droits sur la conviction réfléchie, en rappelant les bienfaits qu'il a répandus sur l'humanité, en faisant valoir les rapports qu'il entretient avec les besoins les plus profonds et les secrets les plus intimes de notre nature. La philosophie obtint également une dignité d'un nouveau genre: en se mêlant par ses applications pratiques aux intérêts de la société, aux affaires de la vie, elle prit une part essentielle à ce qu'il y a de plus important dans la destinée de l'homme; elle vint assister la conscience de l'homme vertueux dans l'examen nécessaire pour fonder sa croyance religieuse. Là, comme ailleurs, elle put s'égarer; mais là aussi elle eut un noble but, et put, sous de bonnes directions, rendre d'éminents services. Cependant, parmi les questions qui furent alors agitées, quelques-unes attendent encore une solution plus complète, quelques-unes même furent trop peu approfondies. On n'étudia point avec assez de soin, par exemple, le phénomène de la *croyance;* on la confondit généralement avec la

Digitized by Google

simple opinion ; on n'examina pas jusqu'à quel point la croyance peut constituer une faculté spéciale de notre entendement, comment elle se convertit en foi, et quels sont les divers éléments qui constituent cette foi considérée sous les rapports purement humains.

## NOTE A.

L'abbé Simon Foucher, de Dijon, chanoine de la même ville, né en 1644, et mort en 1696. Ses écrits sont devenus tellement rares, que nous n'avons pu les rencontrer même à la Bibliothèque royale. Nous sommes redevables de les avoir pu trouver, après de longues et inutiles recherches, à l'obligeance de notre honorable confrère, M. Saint-Martin, qui est parvenu à les découvrir dans la bibliothèque de l'Arsenal. Ils ne portent point le nom de l'auteur. La critique de la *Recherche de la vérité* est intitulée : *Lettre par un académicien* (Paris, 1675, in-12). La *Réponse pour la critique* est de 1679. La *Nouvelle dissertation* est de la même année. Une autre *Dissertation, contenant l'apologie des académiciens*, est de 1687. Nous n'avons pu nous procurer le *Dialogue entre Empiriastre et Philalète* sur la philosophie de Descartes. Nous ne devons pas être surpris que les écrits du penseur bourguignon aient échappé à l'attention des historiens de la philosophie ; ils eussent cependant mérité de l'attirer, car il n'y a pas de sceptique plus sensé : la netteté de ses idées est assez remarquable. L'abbé Foucher nous apprend qu'il avait publié, en 1673, un volume sous le titre de *Dissertation sur la Recherche de la vérité, ou sur la logique des académiciens;* mais que ce volume n'avait point été mis en vente, qu'il avait seulement été communiqué à plusieurs personnes en divers endroits

Digitized by Google

de l'Europe. — *Nouvelle dissertation sur la Recherche de la vérité, contenant l'apologie des académiciens*, etc., p. 156.

## NOTE B.

Les ouvrages philosophiques de Crouzaz sont la *Logique* (Amsterdam, 1re édition, 1712, 2 vol. in-12; 2e édition, 1720, 3 vol. in-12); *Examen du pyrrhonisme* (La Haye, 1733, in-folio); trois *traités*, l'un *sur l'éducation des enfants* (1723), le second *sur le beau* (1734), le troisième *sur l'esprit humain* (1741).

Digitized by Google

# CHAPITRE XIX.

**Destinées de la philosophie au XVIIIe siècle —Nouvel éclectisme en France.**

*Fontenelle. — Le P. Buffier. — Le P. Regnault. — Le P. André. — D'Aguesseau. — L'abbé Terrasson. — Vauvenargues. — Voltaire. — J.-J. Rousseau.*

Le tableau de la philosophie au XVIIe siècle occupe une vaste étendue dans l'histoire de cette science, parce qu'il n'est, en effet, aucun siècle, à l'exception de celui qui se glorifia tour à tour de Socrate, de Platon et d'Aristote, dans lequel cette science ait pris un développement plus important et plus remarquable. Le XVIIe siècle vit renverser le vieil empire de la philosophie scolastique ; il vit naître un éclectisme raisonné qui fit un choix indépendant parmi les diverses doctrines de l'antiquité ; il vit l'esprit humain obtenir de grandes découvertes et de vastes conquêtes ; il vit de belles méthodes s'introduire, des systèmes hardis et brillants éclore à l'envi, une singulière variété de doctrines rivales se produire, de savantes discussions s'établir ; la philosophie s'allier, à la fois, et avec les sciences positives et avec les lettres, emprunter l'organe

Digitized by Google

des langues nationales, franchir le seuil des écoles, se répandre dans la société, se créer dans le public un nouvel auditoire; les savants et les penseurs s'unir, de toutes les parties de l'Europe, par un commerce général; enfin, ce grand et noble mouvement de la raison humaine aspirer de toutes parts à une haute utilité d'applications. La philosophie du XVII[e] siècle sut, dans un grand nombre de ses organes, concilier le respect pour l'antiquité avec le génie des créations, et la gravité des doctrines avec la clarté du langage.

Au XVIII[e] siècle, la philosophie dut prendre inévitablement un autre caractère; le riche héritage que lui léguait le siècle précédent suffisait seul pour donner à ses travaux un cours différent. Le génie des inventions, après avoir tant produit, dut moins ressentir le besoin de créations nouvelles; on trouva dans de si abondants matériaux de quoi satisfaire à tous les besoins de l'esprit. On dut principalement s'attacher à jouir de ce qu'on avait acquis, à le perfectionner, à l'appliquer; de là naquit un éclectisme nouveau qui s'exerça sur les travaux récents, plus que sur les traditions de l'antiquité, un éclectisme qui prit des formes très variées, et conserva une extrême liberté au sein même de l'imitation.

En continuant à contracter des alliances toujours plus intimes avec les sciences positives et avec les lettres, la philosophie chercha ses

Digitized by Google

moyens de perfectionnement dans l'une de ces deux alliances pour le fond des choses, dans l'autre pour les formes d'exposition.

Les sciences positives lui enseignèrent de plus en plus à rechercher la solidité dans les principes, la rigueur dans les déductions, la précision dans les formes. Les belles-lettres lui enseignèrent à devenir persuasive, éloquente même, à se revêtir de l'élégance qui lui est propre.

Cependant, les rapides progrès de la civilisation, en répandant dans toutes les classes de la société plus de bien-être et d'aisance, laissaient plus de loisir pour les jouissances de l'esprit, et les faisaient mieux goûter. Ainsi les écrivains apercevaient autour d'eux un public plus nombreux et mieux préparé; les suffrages qui leur étaient décernés acquéraient plus de prix à leurs yeux. De là résulta un double effet: la philosophie s'associa plus étroitement aux intérêts généraux et variés de la société humaine; elle acquit aussi un plus vaste auditoire; sortant des écoles, elle se répandit dans le monde, et fit aussi alliance avec l'opinion. D'un côté, les bienfaits des sciences étaient à la fois mieux appréciés et plus généralement répandus; plus fortement encouragées, elles furent appelées à une foule d'applications positives et pratiques. Pendant que les sciences physiques s'introduisaient dans les ateliers de l'industrie, pour en perfectionner les tra-

Digitized by Google

vaux, la philosophie s'introduisit dans toutes les théories qui concernent l'éducation, le langage, l'administration publique, la politique; elle soumit à ses lois l'histoire, la critique et les beaux-arts eux-mêmes.

D'un autre côté, la philosophie, en cherchant à devenir populaire, se soumit en partie à cette même opinion qu'elle aspirait à gouverner; elle subit à son tour l'influence des mœurs dont elle devait être la législatrice. Si, en voulant se mettre à la portée de tous, elle se contraignit à consulter l'instinct du bon sens, à se rendre intelligible en réussissant à devenir accessible et facile, elle encouragea aussi les prétentions des esprits frivoles. En se confondant avec la littérature, elle devint, comme elle, à quelques égards, une expression de la société; elle courut le risque d'abdiquer une partie de sa dignité; entrant dans le monde, elle put se laisser atteindre par le souffle des passions mondaines; elle s'exposa à se laisser corrompre; le vice parvint aussi à se créer, nous ne dirons pas une philosophie, mais des systèmes.

C'est en France surtout, plus que partout ailleurs, que ces dernières influences se sont fait sentir, parce que c'est en France surtout que le rapide développement des relations sociales donna un plus grand empire à l'opinion. Le moment est venu où l'on peut enfin juger cette philosophie du XVIII[e] siècle avec une juste et franche impar-

Digitized by Google

tialité. L'histoire accepte ce difficile devoir et saura le remplir.

Déjà, au reste, les bons esprits ont devancé les décisions de l'histoire. Dans ce grand phénomène que présente la philosophie française au XVIII^e siècle, ils ont su séparer les vérités et les écarts, les bienfaits et les maux, et comprendre comment ici, ainsi que dans tout le reste des choses humaines, se rencontre un mélange des effets les plus variés et quelquefois les plus contraires. Il n'est plus permis qu'aux esprits superficiels ou aveuglément prévenus, de confondre les travaux sérieux et sincères dans lesquels la philosophie a conservé le caractère de la science, avec ces égarements de l'esprit qui ont donné le jour aux opinions licencieuses. Lorsque les opinions de cette époque expiraient à peine, lorsque les préventions contraires dominaient encore avec une extrême exagération, La Harpe lui-même, quoiqu'il ne fût point capable, sans doute, d'exercer une magistrature suprême en philosophie, avait déjà établi cette distinction avec assez de justesse et surtout avec la bonne foi la plus honorable.

Rien n'a jeté plus de confusion dans les idées que l'extension indéfinie qu'on a voulu donner en France, pendant ces derniers temps, à la valeur du mot *philosophie*. L'exactitude et la fidélité de l'histoire commandent donc, avant tout, de bien déterminer cette acception, et de ne ran-

Digitized by Google

ger parmi les travaux philosophiques que ceux qui se sont en effet dirigés vers la science des vérités premières, vers l'étude de l'homme et de ses facultés, vers l'art des méthodes et celui qui enseigne à bien vivre. Mais, en se renfermant dans un cercle ainsi circonscrit, il convient cependant aussi d'examiner comment, en se répandant de toutes parts dans les applications, la philosophie prêta son nom à tous les exercices de l'esprit auxquels elle se trouva mêlée.

Si l'on s'accorde aujourd'hui à distinguer en France, pendant le XVIIIᵉ siècle, deux philosophies essentiellement différentes : l'une, digne de ce nom, qui a cultivé les vérités utiles ; l'autre, dégénérée et corrompue, qui s'est mise au service des passions ; on n'a pas encore posé avec exactitude les limites qui séparent l'une de l'autre. On se demande quel est le point précis où l'abus a commencé, quel concours de causes a produit cet abus, l'a développé. Voilà encore pour l'histoire de hautes questions à résoudre. Quelques esprits systématiques ont vu le principe des écarts dans ce qui s'éloignait de leurs propres spéculations. On a cru quelquefois trouver une solution en créant une dénomination et lui donnant un sens équivoque aux yeux de quelques hommes. Par exemple, tout s'est expliqué à l'aide du terme de *sensualisme*. Condillac s'est confondu avec Helvétius, D'Alembert avec Diderot. Il importe de lever ces équivoques, de fixer ces incertitudes, de

Digitized by Google

reconnaître et de classer avec soin les influences diverses qui purent agir sur la direction des idées, et les effets qui appartiennent à chacune d'elles.

Nous nous bornerons, en ce moment, à considérer le premier de ces deux ordres de travaux, celui qui, pendant le cours du XVIIIe siècle, conserva et étendit encore en France l'héritage des sciences philosophiques. Nous jeterons plus tard un coup d'œil sur les égarements auxquels la philosophie prêta si malheureusement son nom, mais qu'elle désavoue en présence de l'histoire.

Le caractère à peu près général et constant de l'éclectisme français, au XVIIIe siècle, est la combinaison de la philosophie de Descartes avec celle de Gassendi et de Locke. Déjà nous avons eu occasion de remarquer qu'au milieu de l'opposition qui s'annonçait en apparence entre la doctrine de Locke et celle de Descartes, il y avait une secrète sympathie entre l'esprit de l'un et celui de l'autre. Tous deux, tendant à créer une sorte de philosophie individuelle, rappelaient chaque penseur à consulter le témoignage de sa conscience intime, et à se rendre un compte exact de ses propres idées. Tous deux aussi convenaient singulièrement à la disposition des esprits alors dominante en France, disposition favorisée à la fois et par le génie de la langue et par le caractère de la littérature nationale. Cette alliance exigeait de Descartes le sacrifice de ses hypothèses et de la plus grande partie de ses opinions

Digitized by Google

dogmatiques; or, ce sacrifice était déjà commandé en fait par le prompt abandon du public, aux yeux duquel cette portion de sa doctrine n'avait pu subsister longtemps. Il ne restait donc de Descartes que ce que les disciples de Locke pouvaient avouer et se plaisaient à adopter, et Locke arrivait à propos pour combler le vide qui s'offrait par la chute d'une portion de l'édifice de Descartes.

Mais cet éclectisme, il faut le dire, était aussi en partie le résultat de la défaveur subite dont la philosophie s'était trouvée frappée en France dès le commencement du XVIII[e] siècle. On n'était guère disposé à entreprendre de nouvelles et difficiles recherches dans un ordre de travaux qui ne laissait espérer aucun succès auprès du public, qui eût à peine attiré son attention. On se contentait donc de ce qui existait déjà, et on se bornait à prendre ce qu'on trouvait plus près de soi. Les systèmes des deux philosophes les plus récents furent donc combinés dans ce que chacun d'eux avait de plus facile.

Rien ne nous atteste mieux cette indifférence générale dont la philosophie devint l'objet en France dès le début du XVIII[e] siècle, que l'extrême stérilité dont elle se trouva frappée elle-même dans les productions qui devaient continuer son enseignement. On est surpris de ce silence si universel qui succède aux controverses animées de Descartes et de Malebranche

Digitized by Google

contre leurs adversaires et leurs rivaux, et de cette inaction qui s'empare des esprits à la suite de l'émulation générale qui avait porté tant d'hommes distingués à la recherche de la vérité. Fontenelle n'achève pas ses Fragments philosophiques, parce qu'il craint de n'être pas lu de ce public dont il ambitionnait et dont il savait si bien captiver les suffrages; il n'espère pas lui-même faire jouir la philosophie d'une popularité qu'il a su acquérir aux autres sciences.

On ne peut se le dissimuler, le discrédit dont furent promptement atteintes les hypothèses de Descartes et de Malebranche contribua pour quelque chose à cette indifférence. La nouvelle philosophie n'avait pas pris possession des écoles publiques; dès qu'elle fut abandonnée par les hommes instruits dans ce qu'elle avait de plus brillant, une sorte de découragement et de lassitude succéda aux séductions qui avaient momentanément dominé un grand nombre d'esprits. On se trouva désabusé, et on conserva peu de goût pour des études qui, en promettant la vérité, pouvaient ne donner que des illusions passagères.

Les cartésiens, d'ailleurs, avaient eu le tort d'exciter un dédain aussi injuste qu'universel pour les travaux des anciens et des âges précédents; Aristote, après avoir régné sans discussion et sans contrôle, avait été rejeté sans examen et sans partage.



Digitized by Google

Mais cette indifférence était surtout l'effet du changement qui s'était opéré dans les mœurs. Le goût des études sérieuses, des hautes spéculations, des combinaisons systématiques, s'était graduellement affaibli vers la fin du règne de Louis XIV et sous la régence. Ces graves méditations qui dirigent la pensée de l'homme vers sa destination, qui le ramènent à l'étude de lui-même, qui, même dans l'investigation du vrai, exigent et nourrissent un profond sentiment moral, ne pouvaient inspirer d'attrait à un siècle frivole.

La littérature s'était, d'ailleurs, exclusivement emparée, en France, du pouvoir sur les esprits. Héritière des chefs-d'œuvre du règne de Louis XIV, elle captivait l'intérêt, elle effaçait de son éclat tout autre succès. La considération toujours croissante qu'obtenaient les gens de lettres dans le monde, l'empire qu'ils exerçaient sur l'opinion, ne laissaient guère d'accès à ceux qui n'arrivaient que pour instruire.

La philosophie, autant qu'elle put conserver encore un reste de vie, se trouva donc subjuguée par la littérature, comme, pendant les âges précédents, elle avait été subjuguée tour à tour par la théologie et l'érudition. Elle se vit dans la nécessité d'accepter cette servitude pour parvenir encore à se faire entendre. La littérature, à son tour, en subissant toute l'influence de l'esprit du siècle, la fit subir aux doctrines qu'elle avait pri-

Digitized by Google

ses sous sa protection. Elles dégénérèrent ensemble; mais la philosophie dut dégénérer bien davantage, car cette influence la corrompait dans ses premiers principes.

Hâtons-nous cependant de le dire : tous ceux qui, pendant le XVIIIe siècle, restèrent fidèles, en France, à la culture de la philosophie, ne cédèrent point à cet entraînement; plusieurs aussi n'y cédèrent que dans des degrés inégaux; il se trouva encore des esprits supérieurs qui cultivèrent la philosophie pour elle-même et avec des intentions dignes d'elle. Les uns en firent l'objet direct et habituel de leurs méditations; d'autres l'associèrent aux sciences morales; d'autres, suivant les glorieux exemples du siècle précédent, continuèrent à l'associer aux sciences mathématiques et physiques. Ce sont les travaux de cette classe d'hommes qui appellent notre attention, comme ils nous offrent encore des instructions précieuses. Quant aux écrivains dont les lettres étaient la véritable carrière, pour lesquels la philosophie n'était qu'un instrument, qu'un accessoire, eussent-ils pris le nom de philosophes, ils n'ont point de place à occuper dans l'histoire de la science, parce qu'ils ne l'ont enrichie d'aucune conquête. L'histoire de la philosophie ne doit s'occuper d'eux, que pour faire voir comment ils ont eux-mêmes ou contrarié ou modifié la marche de cette science, contraint, séduit ou guidé ceux qui lui servaient d'interprètes, en se ren-

Digitized by Google

dant auprès d'eux les organes de l'opinion publique, et en devenant les arbitres du succès. Nous devons leur demander compte des nouveaux rapports qui s'établirent entre la philosophie et la littérature, comme aussi de la condition nouvelle qui en résulta pour la première.

Tâchons de suivre à la fois, pendant le cours du XVIII[e] siècle, ces deux ordres de considérations, quelquefois, mais rarement, séparés, et plus souvent combinés.

Tous deux déjà se réunissent pour nous dans Fontenelle.

Appartenant à la fois au XVII[e] siècle et au XVIII[e], Fontenelle nous peint, nous définit et nous explique la transformation qui s'opéra dans le passage de l'un à l'autre. Il parut y contribuer comme l'un de ses principaux auteurs ; il y obéit surtout et l'exprima comme son premier et l'un de ses principaux organes. Secrétaire et historien de l'Académie des sciences, Fontenelle devint l'interprète des sciences elles-mêmes auprès du public. C'est dans le but de les lui faire goûter, que l'auteur de la *Pluralité des mondes* avait été appelé aux fonctions qu'il exerça pendant 44 ans près de cette académie. Jamais mission ne fut mieux remplie ; il dépassa même ce qu'elle demandait de lui. Esprit universel, il cultiva toutes les branches des connaissances et de la littérature ; mais dans l'étude des premières il porta les dispositions et les talents de l'homme de lettres.

Digitized by Google

Placé au centre des relations scientifiques, chargé de recueillir les découvertes, d'exposer les travaux des savants, il fut en même temps homme du monde, recherché dans la société, empressé à y plaire, et s'il dut à ses habitudes cette délicatesse, ce goût et cette grâce qui le distinguent comme écrivain, il leur sacrifia aussi, comme ministre des vérités élevées, ces formes sérieuses et graves que demande un ministère semblable. Descartes, Malebranche, Pascal, Fénelon, avaient déjà sans doute traduit les sciences et la philosophie dans un langage digne de servir de modèle; mais le style dont ils les avaient revêtues était grave, élevé et simple, comme les vérités elles-mêmes qu'il devait exprimer; il tirait une partie de ses beautés, de sa parfaite convenance avec les sujets; sa principale élégance était dans sa correction et sa clarté; il s'animait à l'amour du vrai. Fontenelle alla beaucoup plus loin; il voulut prêter à la philosophie et aux sciences des ornements étrangers; il les orna de fleurs; il voulut rendre leur accès facile, leur étude agréable; au lieu d'employer la littérature comme un instrument, elles se soumirent à la littérature comme à une condition de succès. Par là, elles commencèrent à s'amollir; elles furent condamnées à paraître quelquefois frivoles. Loin de nous, sans doute, de méconnaître le service immense que rendit Fontenelle en excitant, propageant le goût des

Digitized by Google

connaissances utiles. Mais, au lieu de se borner à élever ses lecteurs jusqu'à elles, trop souvent il les fit descendre jusqu'à une classe de lecteurs trop peu capables de les apprécier ; il consulta les caprices d'un public léger, plus encore que l'intérêt de l'instruction ; il donna ainsi l'exemple, trop suivi par ses successeurs, de favoriser et d'encourager les prétentions des esprits superficiels, en leur persuadant qu'ils savent, lorsqu'ils ont acquis une apparence de savoir.

Doué d'une rare flexibilité d'esprit, habile à concevoir, à saisir la pensée d'autrui, à la résumer, à l'exposer avec autant de fidélité que de netteté, Fontenelle dut se trouver naturellement conduit à l'éclectisme par la situation dans laquelle il était placé, et par les fonctions qu'il remplissait. Parmi les savants dont il fut appelé à tracer le portrait, se trouvaient un Leibniz, un Malebranche, un Duhamel, un Tschirnhausen, d'autres encore, qui, unissant l'étude de la philosophie à celle des sciences positives, avaient embrassé des doctrines très différentes. Il ne se montra pas moins capable de les suivre dans l'un de ces ordres de travaux que dans l'autre. En se pénétrant ainsi des vues de chacun, il dut se trouver disposé à prendre aussi de chacun ce qui lui paraissait préférable. Le succès mérité de ses Éloges dut répandre dans le public une disposition semblable, éteindre et prévenir l'es-

Digitized by Google

prit de secte, seconder les progrès de l'éclectisme, par le tableau impartial qu'il offrait à la fois des divers systèmes présentés sous le jour le plus favorable.

Quoique partisan prononcé des hypothèses cartésiennes en physique, Fontenelle fut loin d'adopter exclusivement les opinions de Descartes en philosophie. Il le montra déjà par ses *Doutes sur le système des causes occasionnelles*, dans lesquels il oppose des objections à ce système tel qu'il avait été d'abord proposé par Descartes, et ensuite étendu par Malebranche. Dans cet écrit (1), auquel il ne mit point son nom, Fontenelle, en déployant son talent habituel pour rendre familières les expressions les plus abstraites, a conservé une simplicité sérieuse qu'il a trop souvent abandonnée dans ses autres ouvrages. Il y a montré en même temps cette modestie et cette défiance de soi-même qui conviennent si bien à ceux qui recherchent la vérité. Mais, après avoir présenté avec netteté le grand problème que les philosophes ont à résoudre, il a lui-même porté dans cette solution peu d'exactitude et de profondeur. Il s'est trop arrêté aux conditions extérieures des phénomènes physiques. Il n'a pas réussi à se former une idée juste de la cause. « Une cause

(1) Il fut d'abord imprimé à Amsterdam, en 1686. Il a été ensuite réimprimé dans le t. IX des œuvres de Fontenelle, Paris, 1758.

Digitized by Google

» véritable, dit-il, est celle entre laquelle et son effet » on voit une liaison nécessaire, ou, si vous voulez, » qui, précisément parce qu'elle est ou est telle, » fait qu'une chose est ou est telle (1). » Il convient que, dans ses idées, pour établir une cause véritable, il faut voir une liaison nécessaire entre la cause et son effet; mais il n'admet pas qu'il soit besoin pour cela de voir comment la cause produit l'effet (2). Il ne voit pas que s'il y a des effets qui deviennent nécessaires, une fois les lois générales de la nature étant données, il n'y a rien de nécessaire dans l'institution de ces lois générales. C'est ce qu'entrevit le P. Lamy en cherchant à résoudre les doutes de Fontenelle (3).

Mais Fontenelle abandonna plus ouvertement encore la philosophie de Descartes dans ses Fragments sur *la raison humaine*, sur *l'esprit humain* et sur *l'instinct*. Ici encore il s'est entièrement garanti de ces ornements recherchés qui, dans ses écrits académiques, imposent trop souvent aux sciences le sacrifice de leur dignité. Mais ici, « il » consent, dit-il, à employer la métaphysique, » pourvu qu'elle se rende traitable, et que, con» servant son exactitude et sa justesse, elle se laisse » dépouiller de son âpreté et de son austérité ordi-

---

(1) *Doutes sur le système des causes occasionnelles*, c. III, p. 10.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 16.

(3) Les réflexions du P. Lamy et la réplique de Fontenelle sont insérées dans le même volume

Digitized by Google

» naires(1).» Peu d'esprits sans doute y étaient aussi propres que le sien. En étudiant les phénomènes de l'intelligence, il se montre encore quelquefois trop dominé par les habitudes contractées dans l'étude des sciences physiques. Ce n'est plus Descartes, c'est Gassendi même qu'on croit entendre. Il professe dans toute sa rigueur la maxime que toutes les idées sont prises dans l'expérience. « L'ancienne philosophie, dit-il, n'a pas toujours » eu tort; elle a soutenu que tout ce qui était dans » l'esprit avait passé par les sens, et nous n'au- » rions pas mal fait de conserver cela d'elle (2). » Les axiomes rationnels eux-mêmes sont, à ses yeux, des axiomes d'expérience, quoiqu'ils n'aient pas besoin d'être vérifiés par des expériences répétées. La seule différence, suivant lui, qui les distingue des propositions générales obtenues par une observation répétée, c'est que, dans le premier ordre de choses, la nature se montre tout entière à nous; au lieu que, dans le second, elle se voile en partie. Aussi, donne-t-il aux vérités appelées *nécessaires* par les autres philosophes, le nom d'*axiomes naturels*. « Quand la nature, dit-il, se » montre tout entière à nous, la même nécessité » qui rend la chose telle, devient pour nous aussi » une nécessité absolue de la concevoir telle (3). » Il

(1) *Fragments de la connaissance de l'esprit humain*, t. IX des œuvres de Fontenelle, c. 1, p. 304.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. I, p. 305.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 1, p. 307 et suivantes.

Digitized by Google

compare les premiers axiomes à ce qu'on sait d'une montre vue par dedans, les seconds à ce qu'on en sait vue par dehors (1).

On le voit donc ici de nouveau ; bien loin que la doctrine qui rapporte aux sens l'origine de toutes nos idées ait pris naissance en France, comme le prétendent aujourd'hui quelques écrivains, par l'introduction de la philosophie de Locke ou par les écrits de Condillac, cette doctrine, que Gassendi et ses disciples avaient ouvertement professée, s'y trouvait déjà accréditée, et c'est un cartésien qui l'admettait comme incontestable.

Les réflexions de Fontenelle sur la logique (2) sembleraient empruntées à Locke, tellement elles sont conformes à celles qui servent de préliminaire à l'*Essai sur l'entendement humain*.

Fontenelle n'accorde point aux idées universelles la fonction représentative. Les idées particulières et sensibles représentent, suivant lui, mais sont les seules qui aient ce privilége (3). Il y a une assez grande imperfection dans les rapports qu'il établit entre les idées qui représentent et les idées qui assurent, pour emprunter son langage ; on y reconnaît cette disposition d'esprit

---

(1) *Fragments d'un traité de la raison humaine* (même tome), p. 290, 294.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 274.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 278, 283.

Digitized by Google

trop autorisée et encouragée par les maximes de Descartes, et qui consiste à nous persuader que nous avons pénétré le fond de la vérité, quand nous avons obtenu une expression claire. Dans ces vues superficielles, le secrétaire de l'Académie des sciences saisit cependant, quelquefois avec bonheur, des aperçus ingénieux, comme lorsqu'il traite des idées des choses et des idées des mots. « Les muets et sourds, dit-il, » ont l'esprit plus vif que les autres, parce qu'ils » n'ont point d'idées des mots qui, en épargnant » de la peine à l'esprit, rendent son action plus » lente et plus froide que s'il opérait sur les idées » des choses mêmes (1). »

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans les Fragments de Fontenelle, c'est ce qu'il a appelé *la loi de la pensée*. Il a semblé avoir pressenti, en traitant ce sujet, la théorie présentée depuis et développée avec tant d'habileté par l'école d'Écosse (2). « Il a fallu que Dieu, en imprimant la » loi générale de créance, évitât le cas de l'er- » reur. L'esprit juge vrai tout ce qu'il ne peut pas » juger autrement, sans examiner et sans sa- » voir si cette impossibilité de concevoir autre- » ment est une marque sûre de vérité. C'est sur » ce fondement que repose le témoignage des

(1) *Fragments d'un traité de la raison humaine* (même tome), p. 282.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 290.

Digitized by Google

» sens : quoique la nature des choses ne s'y mon-
» tre pas toute, c'est pourtant parce que la nature
» des choses est telle qu'elles se montrent d'une
» certaine manière ; en tant qu'elles se montrent
» ainsi, ce qu'on en voit a sa vérité. Mais la pré-
» sence des objets détermine nécessairement l'es-
» prit à les concevoir d'une telle façon et non d'une
» autre : si je vois un homme debout, il m'est im-
» possible de le voir couché, etc. A ce mouvement
» naturel de créance, l'esprit ajoute une règle
» qu'il se fait à lui-même, c'est qu'il juge vrai
» aussi tout ce qu'il croit ne devoir pas concevoir
» autrement, quoiqu'il le pût (1). »

Fontenelle avait désespéré de vaincre l'indifférence du public français pour les sciences philosophiques. Un jésuite, le P. Buffier (2), eut plus de courage et d'espoir. Ni le talent ni le mérite ne lui manquèrent pour réussir dans cette entreprise; il eut aussi l'appui des hommages de Voltaire (3). Il ne laissa cependant pas de trace durable; les historiens de la philosophie n'ont pas même cité son nom jusqu'à ce jour. M. Dugald Stewart l'a du moins apprécié avec cette haute sagacité dont il offre un si constant modèle.

---

(1) *Fragments d'un traité de la raison humaine* (même tome), p 291 à 294, 298.

(2) Buffier, *Cours des sciences*; Paris, 1732, in-f°.

(3) Dans le catalogue des écrivains distingués du siècle de Louis XIV.

Digitized by Google

Le P. Buffier a distingué avec équité, dans Descartes, les utiles directions données à la philosophie, et les systèmes trop légèrement introduits dans la théorie de la science. Il reconnaît à Descartes le mérite d'avoir renversé les doctrines de l'école, d'avoir enseigné à philosopher avec plus de circonspection, d'avoir nettement séparé l'esprit de la matière, d'avoir interdit de vouloir tout définir, d'avoir signalé l'abus des mots comme l'une des principales causes de nos préjugés, d'avoir accoutumé à mieux analyser les idées, d'avoir, par sa célèbre maxime, fondé sur la clarté l'assentiment au vrai, et, par sa méthode, fait entrer plus sûrement dans la voie de la vérité. Mais il a réduit à sa juste valeur le : *Je pense, donc j'existe ;* il a éclairci la confusion introduite par Descartes entre *voir qu'une chose n'est pas* et *ne pas voir qu'elle est*, entre la *vérité interne* et la *vérité externe ;* il a relevé la proposition par laquelle Descartes réduit tout ce que nous pouvons apercevoir, aux *choses* et aux *affections des choses ;* il a rectifié plusieurs autres de ses assertions sur la part que le jugement prend aux actes de la volonté relativement aux vérités éternelles. Enfin, il prononce plutôt qu'il ne porte l'arrêt déjà rendu contre la métaphysique de Descartes (1).

---

(1) *Cours des sciences*, § 12, 267, 485, 532 et suiv. — *Principes du*

Digitized by Google

Il assigne à Malebranche le rang le plus distingué parmi les philosophes; mais ses éloges s'adressent bien plus au talent de cet auteur pour l'exposition d'un système, qu'à la solidité de celui que l'auteur s'est créé (1). Il approuve la simplicité de la Logique de Gassendi et le choix judicieux, qu'elle renferme, de ce qu'il y avait de plus raisonnable dans les logiques ordinaires (2); il donne son approbation aux principes de morale que Gassendi a tirés d'Épicure (3).

C'est le P. Buffier qui, bien véritablement, a le premier recommandé Locke à l'estime de la France, quoiqu'on ait attribué à Voltaire et que Voltaire lui-même ait paru réclamer l'honneur d'avoir été le premier introducteur du philosophe anglais auprès de sa nation. Seulement les écrits du P. Buffier ne s'adressaient qu'à une portion du public beaucoup plus restreinte, et Voltaire transporta Locke au milieu d'une classe de lecteurs auxquels le nom de celui-ci était inconnu. Mais, loin d'accorder à Locke, comme Voltaire, une admiration aveugle, exclusive, le P. Buffier joint la critique à l'éloge, et n'adopte qu'après examen, avec réserve.

---

*raisonnement*, § 135, 248, 249, 326, 348, 485.—*Éléments de métaphysique*, n°s 16, 49, etc.

(1) *Traité des premières vérités*, § 577.

(2) *Logique*, § 405.

(3) *Traité de la société civile*, § 631.

Digitized by Google

« Locke, dit-il, est le premier moderne qui ait » entrepris de démêler les opérations de l'esprit » humain, sans se laisser aller à des systèmes sans » réalité. Sa philosophie, ajoute-t-il, semble être » en ce point, par rapport à celle de Descartes et » de Malebranche, ce qu'est l'histoire par rap- » port à un roman (1). » Il n'en réforme pas moins les inexactitudes de Locke sur les principes universellement admis, sur les idées simples, sur la liberté, sur la spiritualité de l'âme, sur la personnalité, etc. (2).

Le *Traité des premières vérités*, du P. Buffier, a été conçu d'après une idée utile et sage : il a voulu poser, avant tout, les fondements de nos connaissances. En considérant le sentiment qu'a chacun de nous de sa propre existence et de ce qu'il en éprouve en lui-même, comme la source la plus immédiate de toute vérité, il n'a garde de restreindre le titre de vérité première au sentiment de notre existence ; il signale, au contraire, les conséquences, aussi inévitables qu'inadmissibles, d'un semblable système (3). L'ordre des premières vérités est, à ses yeux, beaucoup plus étendu ; elles se légitiment elles-mêmes ; elles ont pour juge ou pour organe *le sens commun*. Voici

---

(1) *Traité des premières vérités*, § 552.

(2) *Ibid.*, n°s 58, 146, 253, 267, 366 et suiv. ; 556 et suiv. — *Principes du raisonnement*, § 145, 347.

(3) *Traité des premières vérités*, part. I, c. 1 à 4.

Digitized by Google

la définition qu'en donne le P. Buffier : C'est *la disposition que la nature a mise dans tous les hommes, ou manifestement dans la plupart d'entre eux, pour leur faire porter, quand ils ont atteint l'usage de la raison, un jugement commun et uniforme sur des objets différents du sentiment intime de leur propre perception, jugement qui n'est point la conséquence d'aucun principe antérieur* (1). Il cite, entre autres, les cinq ordres de vérités suivants :

1° Il y a d'autres êtres et d'autres hommes que moi au monde.

2° Il y a dans eux quelque chose qui s'appelle vérité, sagesse, prudence, et qui n'est pas purement arbitraire.

3° Il se trouve dans moi quelque chose que j'appelle *intelligence*, et qui est différent du corps.

4° Tous les hommes ne sauraient être d'accord à me tromper.

5° Ce qui n'est point intelligence ne saurait produire les effets de l'intelligence.

Ces jugements sont des règles de vérité aussi nettes et aussi sûres, aux yeux du P. Buffier, que celle tirée du sentiment intime de nos propres perceptions, quoiqu'elles n'aient point le même genre d'évidence. Ce *sens commun*, ajoute-t-il, n'est point une *idée innée*, quoique ce soit

(1) *Traité des premières vérités*, c. 5, § 33.

une loi de notre nature (1). Les trois caractères essentiels aux vérités dont il est la règle, c'est la clarté qu'elles présentent à l'esprit, l'universalité de leur adoption, l'empire qu'elles exercent sur la pratique (2).

On voit que les vérités primitives du P. Buffier sont en partie des vérités de fait. Il accorde aussi le même titre aux axiomes métaphysiques; mais il ne les reconnaît que comme des *principes de vérité interne*. Il rejette donc la prétention du célèbre *principe de la contradiction* à dominer le système entier des vérités (3).

En attribuant au témoignage des sens le droit de nous fournir des vérités premières, le P. Buffier ne prétend cependant point que ce témoignage ne doive point être examiné; il regarde, au contraire, l'examen comme indispensable pour en séparer la vérité de l'illusion. Nos sensations nous donnent, suivant lui, deux espèces de connaissances évidentes, aussi immédiates que certaines : l'une est celle de notre propre perception intime, l'autre est celle de l'existence des corps, c'est-à-dire « une modification, laquelle, outre une particulière vivacité de sentiment, nous exprime l'idée d'un être qui existe actuellement hors de nous. Nos sens, ajoute-t-

(1) *Traité des premières vérités*, part. I, c. 5, § 34 à 42.

(2) *Ibid.*, c. 5, § 51 et suiv.

(3) *Ibid.*, c. 11.

» il, peuvent bien nous assurer aussi qu'il se » trouve dans les choses corporelles des dispositions propres à faire telle impression sur nous, » et c'est ce que nous appelons *telle qualité;* mais » ils ne nous font point connaître le secret en » quoi consiste cette disposition des corps appelée » *qualité*, qui fait telle impression sur nous (1). »

Le P. Buffier réduit à trois chefs les premières vérités dont les sens nous instruisent : 1° ils rapportent toujours très fidèlement ce qui leur paraît ; 2° ce qui leur paraît est presque toujours conforme à la vérité dans les choses qu'il importe en général aux hommes de savoir, à moins qu'il ne s'offre quelque sujet raisonnable d'en douter; 3° on peut discerner aisément quand ce témoignage est douteux. Il est indubitable, s'il n'est contredit en nous, 1° ni par notre propre raison ; 2° ni par un précédent témoignage des mêmes sens ; 3° ni par le témoignage actuel d'un autre de nos sens ; 4° ni par le témoignage des sens des autres hommes (2).

C'est au sens du toucher que le P. Buffier rapporte, avec raison, les jugements sur la grandeur des objets. Le sens de la vue ne fait que suppléer à celui du toucher (3).

---

(1) *Traité des premières vérités*, c. 14, § 104, 105, 111, 112; c. 15, § 112.

(2) *Ibid.*, c. 16, § 120 ; c. 18, § 136.

(3) *Ibid.*, c. 17, § 130, 132.

Digitized by Google

Le P. Buffier combat l'opinion de Locke, qui n'avait vu dans le témoignage des hommes qu'une probabilité plus ou moins forte. Il y voit une certitude morale, une certitude véritable, quoique susceptible de divers degrés (1), ce qui ne paraît guère pouvoir se concilier. Ses considérations sur la vraisemblance renferment des détails sensés et d'une utilité usuelle; mais elles ont quelque chose de superficiel et de vague, et ne pénètrent point dans les vrais principes de la logique des probabilités (2).

On ne peut méconnaître dans ces vues du P. Buffier sur le sens commun et les vérités premières ou immédiates, le germe encore imparfait de la philosophie développée depuis, avec tant de succès, par l'école d'Écosse. Sur ces préliminaires, il a fondé une métaphysique simple et réservée; il a réduit à ses véritables termes la théorie des essences (3); il a présenté sur l'ordre des considérations qui se rencontrent rarement dans les traités de métaphysique, et qui devraient cependant y occuper une place essentielle (4); il a également offert sur l'*action*, telle qu'elle se déploie dans les causes, des vues qui ne sont point sans nouveauté et sans mérite. Il a reconnu dans l'âme

---

(1) *Traité des premières vérités*, c. 19, § 145, 148, 150.

(2) *Ibid.*, c. 21 à 24.

(3) *Ibid.*, part. II, c. 2 à 6.

(4) *Ibid.*, *ibid.*, c. 16.

Digitized by Google

humaine une action propre, une action réelle, et ces vues l'ont conduit à caractériser la notion de *cause* mieux que ne l'ont fait la plupart des philosophes(1).

Le P. Buffier ne consulte et ne croit devoir consulter qu'un seul guide dans l'étude des facultés de l'âme, l'expérience, notre propre expérience intime. Il éloigne ainsi la plupart des hypothèses conçues par les philosophes sur la nature et la formation de nos idées. Nos idées ne sont, pour lui, que de simples modifications denotre âme, en tant qu'elle pense; elles ne sont donc pas plus distinctes de l'entendement lui-même que le mouvement du corps remué. Rechercher d'*où* elles viennent, est donc une recherche oiseuse; elles ne viennent de nulle part; elles sont l'acte de notre esprit qui perçoit (2). N'est-ce pas encore ici un pressentiment de la doctrine de Reid?

Le P. Buffier a donné deux Logiques, l'une dans laquelle il a cherché à réduire la logique ordinaire des écoles à des termes plus simples; l'autre dans laquelle il a proposé ses propres conseils pour la direction du jugement. Dans la première, il rappelle tous les syllogismes à une seule règle, tous les sophismes à l'équivoque (3). Dans la seconde, il distingue deux sortes

(1) *Traité des premières vérités*, part. III, c. 17 à 20.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 7, § 448; c. 8, § 452.

(3) *Principes du raisonnement*, 1re logique, lettres VII et IX.

Digitized by Google

de vérités : l'une qu'il appelle *externe*, *objective*, ou *de principe;* l'autre à laquelle il donne le nom de vérité *interne, logique* ou *de conséquence;* distinction qui serait juste et lumineuse, si la troisième propriété qu'il ajoute à chacune des deux espèces de vérités, ne venait malheureusement en altérer l'exactitude (1). La seconde de ces deux espèces de vérités est la seule, suivant lui, qui appartienne à la logique (2). Aussi, ne néglige-t-il rien pour nous enseigner à bien discerner nos propres idées. Il n'attribue pas, comme Locke, la clarté des idées à leur simplicité, mais bien au sentiment intime que nous en avons (3), en s'efforçant cependant de distinguer l'idée du sentiment (4); il distingue des idées *passives* et des idées *actives* (5). Le principe sur lequel il fonde toute connaissance logique est celui-ci : *Un objet est ce qu'il est, et non pas un autre* (6).

Après avoir rapporté tous les systèmes des philosophes sur l'origine de nos idées à deux classes générales, dont l'une repose sur l'hypothèse qui fait dériver toutes les idées des sens, et l'autre suppose dans notre esprit des idées qu'il possède naturellement et qui sont

---

(1) *Principes du raisonnement*, 2e logique, art. IV, § 135.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 137.
(3) *Ibid.*, 1re logique, art. VII, § 145.
(4) *Ibid.*, art. IX, § 157.
(5) *Ibid.*, art. XIII, § 193, 194.
(6) *Ibid.*, art. XXI, § 247.

Digitized by Google

absolument indépendantes des sens, le P. Buffier déclare qu'aucun d'eux n'a pu pleinement le satisfaire. Il fait remarquer que Locke, loin d'adopter la première de ces deux hypothèses, a expressément reconnu un ordre d'idées dont l'esprit trouve la source en lui-même. En adoptant cette opinion, il fait voir que souvent, dans cette question, on ne s'est disputé que faute de s'entendre ; que si on peut concevoir un état dans lequel l'âme, affranchie du corps, exercerait ses facultés intellectuelles sans le secours des sens, l'expérience nous apprend en fait que, dans notre condition présente, les impressions ou les souvenirs des sens accompagnent, au moins comme occasions, les opérations de la pensée même sur les notions les plus abstraites (1).

A sa Logique, le P. Buffier a joint une critique assez détaillée de celle de Port-Royal.

On est frappé de voir jusqu'à quel point l'esprit qui commençait à dominer le XVIII[e] siècle avait déjà exercé son influence sur un jésuite livré aux études les plus sérieuses, lorsqu'on jette les yeux sur le titre qu'il a donné à ses *Éléments de métaphysique mis à la portée de tout le monde*. Il considère cette science comme en effet accessible à tous, comme d'un usage fréquent. Il est vrai

(1) *Principes du raisonnement*, art. XXIV.

Digitized by Google

que *l'objet propre et particulier* assigné par lui à cette science *est de faire une analyse si exacte des objets de l'esprit, qu'on pense sur toutes choses avec la plus grande exactitude et la plus grande perfection qui se puisse* (1). Elle est donc la science universelle, et la perfection de la raison (2).

L'*Examen des préjugés vulgaires* est plus abondant en observations neuves que les autres écrits philosophiques du P. Buffier. Il fait voir, par exemple, combien il y a de disputes apparentes dans lesquelles on est, au fond, d'accord ; que la science ne consiste point à savoir beaucoup ; que les philosophes nouveaux sont retombés eux-mêmes dans les défauts qu'ils reprochaient aux anciens, etc. Mais les propositions qu'il essaye d'établir sembleraient quelquefois tendre au paradoxe. C'est ainsi qu'il avance qu'il n'y a personne qui n'ait de l'esprit, que les peuples sauvages sont pour le moins aussi heureux que les peuples civilisés, que toutes les langues ont en elles-mêmes une égale beauté.

Il avait présenté une grammaire sur un plan nouveau; ses travaux avaient embrassé à la fois la littérature, les sciences politiques, les preuves de la religion. Partout on reconnaît le désir de porter plus de simplicité, de clarté, dans les objets de l'étude, de les orner d'élé-

---

(1) *Éléments de métaphysique*, entretien I, § 6, 9.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, § 5, 7.


Digitized by Google

Du moins, on retrouve le mérite d'une utilité réelle et le caractère d'un bon esprit dans les neuf règles qu'il institue pour aider l'esprit dans la formation des idées (1), dans les neuf maximes qu'il établit pour se diriger dans la recherche de la vérité (2), et dans les limites réciproques qu'il assigne à la raison et à l'autorité (3).

Le cartésianisme, cependant, ne fut pas aussi complétement déserté en France, pendant le XVIIIe siècle, qu'on l'a cru généralement. Pendant qu'il continua réellement, par ses directions pratiques, à guider encore les esprits, ses doctrines elles-mêmes conservaient d'illustres adhérents, recevaient de nouvelles applications. Le P. André les transporta dans la théorie du beau, le chancelier d'Aguesseau dans la jurisprudence. Disons mieux : c'est encore l'esprit de Platon, autant que celui de Descartes, qui revit dans tous les deux.

Quoique appartenant à la compagnie des Jésuites, le P. André était un admirateur sincère de Descartes et de Malebranche; il avait été lié avec ce dernier d'un commerce intime, et avait éprouvé pour sa philosophie une sympathie bien plus vive encore que pour celle de Descartes. Mais saint Augustin surtout était son philosophe de prédilection; il y avait retrouvé un plato-

(1) *Eléments de métaphysique*, entretien III, p. 61.
(2) *Ibid.*, entretien XII, p. 259.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 287.

nisme épuré, éminemment religieux, mieux déterminé, plus positif que celui de l'Académie. C'est à cette source qu'il alla puiser la théorie du beau; et pouvait-il, en effet, la puiser à une source plus digne? N'était-ce pas au platonisme qu'il appartenait de révéler les secrets de cette nature supérieure dont le beau est le reflet?

Le P. André était spécialement livré à l'étude et à l'enseignement des sciences mathémathiques; il avait une piété sincère et douce; ces deux circonstances doivent être remarquées: elles appartiennent essentiellement à l'éducation intellectuelle de celui qui créa le premier, parmi nous, la philosophie du beau. Chargé quelque temps aussi de l'enseignement de la philosophie, il avait composé pour ses élèves une *Philosophie chrétienne* qui n'a point vu le jour, et qui, se dégageant de toutes les subtilités de l'école trop fidèlement encore reproduites dans l'enseignement classique, joignait l'élégance de l'exposition à une tendance éminemment pratique; il y avait appliqué la méthode des géomètres; il y avait tracé surtout les règles de l'art de bien vivre. Dans une suite de discours auxquels l'esprit dominant de son siècle ne permit pas d'accorder toute l'attention et de rendre toute la justice qui leur étaient dues, il exposa cette doctrine platonique ou plutôt socratique, dont l'*Essai sur le beau* est l'application. On ne doit point y chercher des vues nouvelles; mais jamais, peut-être, si nous en exceptons les

écrits de Fénélon, la doctrine élevée dont ils sont l'objet n'avait été présentée sous une forme plus claire, plus élégante à la fois et plus simple. Il y a, toutefois, dans Fénélon, une métaphysique quelquefois assez subtile dont le P. André s'est abstenu ou garanti. C'est encore un trait caractéristique de l'époque, que l'art avec lequel le P. André a su rendre populaires des notions qui semblaient l'être si peu de leur nature. Le géomètre a déterminé et distribué les idées, l'homme moral et religieux a marqué le but ; mais l'homme de lettres a fait jaillir du sein de la vérité une noble éloquence, et l'a revêtue d'ornements qui n'ôtent rien à sa dignité. Cette forme d'exposition, cependant, porte trop le caractère académique, et, en ne conservant pas assez l'empreinte de la méditation, provoque aussi trop peu à méditer. Ce sont surtout les merveilles, comme il les appelle justement, du monde intellectuel, que le P. André s'est attaché à décrire; en traçant le tableau des phénomènes et des lois de l'entendement, il y a fait constamment ressortir avec une vive lumière tout ce qui manifeste la grandeur de notre nature. C'est ainsi qu'en décrivant les phénomènes des sens, il explique les merveilles de leurs organes, par les services qu'ils rendent à cette âme dont ils sont les ministres ; que du sein même de la sensation il fait jaillir, de la manière la plus heureuse, tout ce qui atteste la spiritualité de notre âme et sa supériorité sur les impres-

Digitized by Google

sions que les organes leur transmettent (1). Rarement, peut-être, de hautes vérités ont été établies avec plus de clarté, que dans l'exposition familière et simple que le P. André sait tirer d'un retour sur nous-mêmes dans nos actions les plus communes. « Ces idées sensibles, dit-il, qui, par les ju-»gements naturels qui les accompagnent, sem-»blent quelquefois confondre notre âme avec no-»tre corps, suffisent pour nous en démontrer la »distinction réelle. En les séparant au dehors en »divers lieux, je les sens toutes réunies en moi, »dans un seul et unique moi, où elles se distin-»guent les unes des autres, sans se distinguer de »moi-même. En un mot, je les sens toutes en-»semble indivisiblement; c'est la notion évidente »que nos idées nous donnent de notre âme, comme »d'une substance parfaitement une, simple et in-»divisible; unité indivisible de notre âme, d'au-»tant plus admirable, qu'elle se multiplie, pour »ainsi dire, en se répandant hors d'elle-même en »un nombre infini d'objets (2). »

C'est donc précisément sur le même ordre d'observations, dont une fausse philosophie a abusé pour dégrader l'homme, que l'auteur de l'*Essai sur le beau* s'appuie pour le relever. Il se complaît à faire reluire la vive et pure lumière de

---

(1) Discours XI, *sur les sens*.—Discours XV, *sur les idées sensibles*.—Œuvres du P. André, Paris, 1766, t. II, p. 37 et 193.

(2) Discours XV, *sur les idées*, t. 2, p. 212 à 214.

Digitized by Google

l'intelligence, au milieu des instruments mis à son service, et à y signaler l'une des œuvres les plus merveilleuses de la sagesse humaine. Il ne s'engage point dans les difficiles questions qui ont pour objet l'origine des idées; mais, en considérant leur existence dans l'entendement, il les croit essentiellement distinctes des perceptions, et les juge immuables, nécessaires, éternelles, immenses même; il y aperçoit, avec saint Augustin et Malebranche, un reflet de la lumière divine: de là, pour lui, la réalité objective de nos idées (1). Il attribue ces beaux priviléges aux vérités spéculatives de l'arithmétique et de la géométrie, et aux règles des mœurs, vérités pratiques dont la connaissance fait des sages. « L'ordre, dans son » idée primitive, est une loi éternelle, immuable, » nécessaire, puisqu'elle est fondée sur la subor» dination essentielle des êtres inférieurs aux su» périeurs, du corps à l'esprit, et de l'esprit créé » à l'esprit créateur (2). » Or, de même que notre esprit s'unit avec cette vérité suprême et universelle qui est le fondement des sciences, notre cœur est uni avec cette loi éternelle qui est celui de la morale (3).

Cette philosophie éminemment socratique a

(1) Discours III, *sur l'âme*, t. 1, p. 123. — Discours XIII, *sur les idées*, t. 2, p. 145, 149.

(2) Discours XIII, *sur les idées*, t. 2, p. 126.

(3) Discours V, *de l'union de l'âme avec la raison.* — *Discours sur les idées*, p. 186.

Digitized by Google

révélé au P. André le vrai principe des méthodes d'enseignements, dont l'expression est bien remarquable dans la bouche d'un savant qui a consacré sa vie entière à l'instruction de la jeunesse. Parmi tous ceux qui se vouent à cette honorable carrière, il a le premier reconnu et mis au jour ce principe : « Socrate, dit-il, et » saint Augustin après lui, ont eu raison de dire » que nul homme ne peut rien enseigner à un au- » tre ; que ce qu'on appelle art d'enseigner, dans » un maître, n'est que l'art d'interroger son disci- » ple avec méthode, pour lui faire découvrir la » vérité dans son propre esprit, et que ce qu'on » appelle apprendre, dans un disciple, n'est pro- » prement que développer, par son attention, ses » propres idées (1). »

Au principe de Descartes, que l'on peut assurer d'une chose tout ce que l'on voit clairement et distinctement renfermé dans l'idée, de cette chose, le P. André a associé celui de la contradiction, et c'est sur cette double base qu'il a fondé le système des connaissances humaines. Mais ces deux principes, dit-il, certains si nos idées sont réellement distinguées de nos perceptions, cessent de l'être si elles ne le sont pas (2).

La philosophie du P. André se résume à peu

---

(1) *Discours sur l'âme*, p. 1. 6.
(2) *Discours sur les idées*, p. 151.

Digitized by Google

près en ces termes : « C'est en Dieu seul que résident et la cause de notre être, et la raison qui nous éclaire dans les sciences, et l'ordre que nous devons suivre dans les mœurs (1). »

Indépendamment de cette raison essentielle, commune à toutes les intelligences, lumière éternelle, supérieure à nos esprits, qui contient en elle-même tous les principes des sciences et des arts, toutes les lois de la morale, il distingue une seconde raison qu'il appelle *naturelle*, commune à tous les hommes, qui est comme l'œil que nous avons reçu du Créateur pour contempler la raison suprême, et une espèce de raison arbitraire, ou de création purement humaine, que chacun se fait à soi-même selon ses vues particulières (2). Quatre choses constituent la raison naturelle : un désir ardent de connaître la vérité ; un moyen sûr pour la découvrir, c'est-à-dire l'attention aux idées primitives ; une règle infaillible pour la discerner, l'évidence ; le pouvoir de suspendre notre jugement, quand elle ne se montre pas. La raison arbitraire se forme à l'école des sens, à celle du monde, aux écoles publiques, à l'école des livres ; elle s'y nourrit d'autant de sortes de préjugés divers (3).

Le point de vue dans lequel le P. André s'était

---

(1) Discours XV, *sur les idées*, p. 192.
(2) Discours XII, *sur la raison*, t. 2, p. 95.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 110, 126.

Digitized by Google

placé, devait lui faire naturellement considérer la parole comme une institution divine, comme un don primitivement fait à l'homme (1). Quoique prévenu de cette opinion, il ne s'en est pas moins occupé d'un problème aussi curieux qu'intéressant, dont la solution ne saurait guère se concilier avec elle. Témoin du succès que Péreire avait obtenu dans l'instruction d'un sourd-muet, il a cherché à découvrir par quelle combinaison de procédés le célèbre portugais avait pu y parvenir; le premier, en France, il a soumis cette étude à une investigation philosophique; le premier il a tracé parmi nous les règles de l'art d'instruire les sourds-muets; il a réuni sur ce sujet des observations ingénieuses à des indications à la fois justes et simples (2).

Ainsi que son ami le P. Malebranche, le P. André, au sein de ses conceptions platoniques, montre constamment un esprit observateur. Il a fort bien saisi les principales lois de l'habitude (3). Il conserve dans un ordre d'idées qui semble naître de l'enthousiasme, ou du moins qui est si propre à l'inspirer, un calme parfait et une grande liberté d'esprit. Dans l'artifice exté-

---

(1) Discours VIII, *sur la parole*, t. I, p. 311, 327. — Discours XIII, *sur les idées*, t. II, p. 148.

(2) *Discours sur la manière d'apprendre à parler aux muets*, t. III, p. 340.

(3) Discours XVIII, t. II, p. 313 et suiv.

rieur du raisonnement, il ne voit qu'un art frivole, propre à égarer la raison dans le dédale des équivoques. Il est un autre raisonnement tout intérieur, un colloque de l'esprit avec la raison, qui se fonde ou sur l'idée, ou sur le sentiment, et qui seul paraît au P. André mériter le titre d'un art véritablement philosophique (1). La logique des géomètres, bien supérieure à celle des écoles, est celle qu'il donne pour guide au raisonnement par idée; un esprit géométrique se confond, pour lui, avec un esprit juste. Il a présenté sous un nouveau jour la méthode de Descartes; il a aussi recommandé l'analyse telle que Condillac l'a définie (2). Le raisonnement qui dérive du sentiment intérieur, seconde source de vérités, nous révèle la connaissance de notre âme, celle de Dieu, celle des autres hommes; il nous conduit par des conséquences aussi certaines que les déductions géométriques; il s'appuie sur ces vérités universellement reçues qu'on appelle notions communes (3).

On reconnaît, dans toute cette philosophie, l'esprit qui a dicté l'*Essai sur le beau;* mais le P. André n'y a pas porté toute la profondeur de vues qu'un si grand sujet semble appeler. Si ses définitions sont quelquefois inexactes, ses vues super-

---

(1) Discours XVI, t. II, p. 227 et suiv.
(2) *Discours sur la méthode des géomètres*, t. IV, p. 60.
(3) Discours XVI, *sur le raisonnement*, partie 2, t. II, p. 253.

Digitized by Google

ficielles ou incomplètes, il a eu cependant le double mérite de donner l'exemple d'une application de la philosophie à une théorie qui en ressort si directement, qui n'avait guère été éclairée par son flambeau, et d'avoir en même temps cherché les principes du beau à leur véritable et légitime source, dans le type idéal de l'ordre; d'avoir conservé au sentiment du beau son caractère essentiel, celui d'un sentiment désintéressé.

Aussi, dans la grande controverse qui s'est élevée entre Abbadie et le P. Lamy, entre Fénélon et Bossuet, sur l'amour-propre et l'amour désintéressé, le P. André n'hésite-t-il pas à embrasser la cause du pur désintéressement, et il va jusqu'à dire que l'opinion de l'évêque de Meaux, devenue une victoire théologique, et par là, l'opinion presque générale en philosophie, lui paraît une dégradation du cœur humain (1).

C'est avec une satisfaction singulière qu'en parcourant la philosophie du XVIII[e] siècle, en France, on se repose sur des doctrines qui offrent un caractère aussi généreux et aussi pur, et qu'on retrouve encore les traditions socratiques dignement conservées. On s'y arrête involontairement; on aime à reconnaître que les opinions arides n'ont pas exercé une domination

(1) *Premier discours sur l'amour désintéressé*, t. V, p. 406.

Digitized by Google

exclusive. La justice prescrit, d'ailleurs, de rappeler à l'estime publique des travaux trop peu connus; elle prescrit d'en tenir compte, pour juger impartialement un siècle qui a produit des fruits si divers.

La même jouissance se reproduit pour nous en rencontrant parmi les philosophes français du XVIIIe siècle un grand magistrat qui fut conduit aux études philosophiques par les méditations les plus relevées et les plus graves, qui comprit la science de la sagesse dans sa plus noble destination.

Comme le P. André, l'illustre chancelier d'Aguesseau avait fréquenté Malebranche; comme le P. André, il avait admiré Descartes; mais d'Aguesseau, s'appropriant librement ce qu'il avait emprunté à leurs opinions, a su les modifier et les restreindre. Comme le P. Buffier, il a aussi étudié Locke avec la même indépendance; il a retiré les mêmes fruits de cette double étude. S'il approuve Locke en beaucoup de choses, il censure avec force les considérations sur l'origine de nos connaissances, dont Locke a fait le début et comme le pivot de sa philosophie; nouvelle preuve que Locke était, en France, connu des penseurs et jugé par eux, avant que Voltaire ne l'introduisît dans une classe plus étendue de lecteurs. D'Aguesseau ne nomme point Fénélon, et cependant on croit sentir, entre la philosophie de Fénélon et la sienne, une étroite consanguinité.

Digitized by Google

D'Aguesseau n'avait point écrit sur ces matières pour le public. Le secret de ses méditations solitaires a été en quelque sorte trahi; nous sommes devenus les confidents des entretiens qu'il avait avec lui-même. Cette circonstance accroît encore le respect que sa philosophie nous inspire. Tout y est sincère autant que vertueux. D'Aguesseau cherche la vérité dans l'intérêt de la justice. D'Aguesseau a eu surtout en vue Hobbes; c'est Hobbes qu'il a voulu réfuter, et il n'appartenait à personne, mieux qu'à lui, d'entreprendre une telle œuvre. On aime à voir le grand magistrat qui, après avoir étudié, appliqué et enseigné les lois, fut appelé à les préparer dans les conseils du prince, et de la main duquel la législation de notre patrie reçut tant d'améliorations précieuses, chercher les fondements du droit public dans la morale naturelle, et demander à l'étude des facultés de l'esprit humain une garantie pour la certitude des notions morales. C'est ainsi, en effet, que la vraie philosophie doit remplir sa mission, en concourant à assurer l'ordre général de la société et le perfectionnement des hommes.

Dès le début de ses méditations, le chancelier de France révèle le noble mouvement de son âme qui le porte sur les traces de Platon. Il a voulu éclaircir et résoudre la question de savoir si l'homme peut trouver en lui des idées naturelles du juste et de l'injuste: les lois positives ne

Digitized by Google

peuvent tenir lieu, à ses yeux, de cette justice primitive et éternelle qui en est l'exemplaire et le fondement; ce n'est pas davantage dans le désir naturel de sa conservation ou de son bien-être, que l'homme peut trouver une règle sûre pour sa conduite (1). Mais d'Aguesseau a senti que cette importante question ne pouvait être résolue qu'en établissant le principe sur lequel repose la certitude des connaissances humaines. Tourmenté de la soif du vrai, il s'est demandé, avant tout, ce que c'est que le vrai, et il a accepté la définition d'Aristote, qui identifie le vrai et l'être. Mais c'est avec peine qu'il s'y arrête, il veut s'élever encore plus haut, pénétrer la nature même du vrai, remonter jusqu'à sa source, le contempler dans le sein de la Divinité, porter d'abord ses regards sur la lumière primitive et originelle du vrai, pour les abaisser ensuite sur ces images ou ces ombres de vérité, auxquelles nous sommes réduits ici-bas. Il se sent, dit-il, une pente naturelle à suivre l'opinion de ces philosophes qui prétendent que c'est dans l'infini que nous découvrons le fini (2). Cependant il ne se laisse point entraîner aux spéculations mystiques que ce début semblerait faire prévoir. Il n'a essayé de concevoir ce que la connaissance doit être pour la Divinité, que pour con-

---

(1) *Méditations métaphysiques sur les vraies ou les fausses idées de la justice*, méditation I.

(2) *Ibid.*, commencement de la méditation IV.

Digitized by Google

cevoir plus nettement ce qu'elle est dans l'homme, parce qu'il pense qu'elle doit, dans la Divinité et dans l'homme, avoir le même caractère, quoiqu'avec une différence immense dans le degré de perfection. Il ne recourt point non plus, comme on serait fondé à le présumer, il ne recourt point, avec Descartes, à la véracité divine, pour y trouver une garantie en faveur des facultés humaines; ou, du moins, il ne méconnaît pas l'indispensable nécessité, dans l'ordre logique, de légitimer le témoignage de nos propres facultés, indépendamment de la confiance que nous inspire la véracité divine.

A l'exemple de l'intelligence suprême, l'esprit humain connaît la vérité par l'intuition. « La vé»rité n'est que l'affirmation de ce que je vois, »quand je vois ce qui est (1). »

Le magistrat philosophe proteste avec énergie, avec éloquence, contre cette servitude qui soumettrait l'homme et les facultés humaines à être nécessairement et invariablement affectés par les objets. Il réclame pour l'intelligence humaine, non-seulement l'indépendance, mais un juste empire sur les impressions qui la frappent. L'intelligence humaine n'obéit qu'à la vérité manifestée avec évidence (2).

---

(1) *Méditations métaphysiques sur les vraies ou les fausses idées de la justice*, méditation IV.

(2) *Ibid.*, méditation III.

Digitized by Google

« C'est à une espèce de conscience ou de senti-
» ment intérieur qu'on reconnaît la présence de la
» vérité. Dieu n'y a point attaché d'autre caractère,
» pour me la rendre sensible, que cette adhésion,
» cet acquiescement, ce repos parfait que j'é-
» prouve dans le fond de mon âme, lorsque l'évi-
» dence m'éclaire véritablement (1).

» Il est un premier jugement qui consiste uni-
» quement dans cette conscience intime que j'ai,
» comme toutes les autres intelligences, de ce qui
» se passe dans mon âme ; c'est un jugement na-
» turel par lequel je me rends témoignage à moi-
» même que j'ai une telle idée, que j'éprouve un
» tel sentiment. Ce n'est plus le système de Des-
» cartes, qui limitait le témoignage immédiat de la
» conscience au seul acte de la pensée ; c'est la
» vaste instruction que la réflexion, dans le système
» de Locke, nous fournit sur notre propre existen-
» ce et sur tous les phénomènes intérieurs. Il y a
» un second jugement par lequel nous rapportons
» les impressions qui nous affectent aux objets ex-
» térieurs. Il en est un troisième par lequel nous
» prononçons sur la conformité ou l'identité des
» idées. Dans ces trois jugements, que fais-je ? Je
» vois ou je sens, ce qui est au fond la même
» chose.

» Cependant, puisque la vérité n'est que la vue

---

(1) *Méd. métaphys. sur les vraies ou les fausses idées de la justice*, médit. II et IV.

Digitized by Google

» ou l'expression de ce qui est, elle se distingue, » suivant les objets eux-mêmes, en vérité d'es» sence et en vérité d'existence. L'original de la » première est toujours en Dieu, dont les idées » sont le modèle et l'archétype éternel de tous les » êtres. L'original de la seconde y est aussi, mais » dans ce sens que Dieu voit l'une dans son intel» telligence infinie, et l'autre dans sa volonté toute» puissante.

» Il est cependant aussi deux sortes de vérités » d'existence: l'une qu'on peut appeler *physique*, et » qui se rapporte aux phénomènes déterminés par » les lois générales de la nature; l'autre qu'on peut » appeler *historique*, et qui a pour objet les événe» ments dépendant de la détermination d'une vo» lonté libre et créée.

» Trois secours me sont donnés pour atteindre » ces trois ordres de vérités. Je n'ai besoin que » de ma raison pour connaître la vérité d'essence » ou métaphysique; je n'ai besoin que de ma » raison et de mes sens pour connaître la vérité » physique; j'ai besoin de mes facultés et du se» cours des autres intelligences pour connaître la » vérité historique.

» On peut dire que tout état de certitude n'est » en lui-même qu'un sentiment ou une conscience » intérieure : il y a un sentiment simple qui se » prouve par lui-même, ou de pure conscience, » celui qui nous révèle les phénomènes intérieurs; » un sentiment justifié, qui est dans la chose

Digitized by Google

» même ; enfin, le sentiment d'une évidente au-
» torité.

» C'est ce dernier genre de sentiment que nous
» appelons persuasion, ou plutôt créance ou foi, et
» par lequel nous acquiesçons à la vérité d'un
» fait sur le témoignage de ceux qui nous l'attes-
» tent. Elle est absolue et complète, quand le té-
» moignage est celui de Dieu même. Mais elle s'at-
» tache aussi, en certains cas, au simple témoi-
» gnage des hommes.

» On peut dire encore, d'une autre manière,
» qu'il y a trois sortes d'évidences : l'une de *sen-*
» *timent*, connue par la conscience ; la seconde de
» *raison*, aperçue par les idées *claires et distinctes* ;
» la troisième d'autorité, dont je suis frappé par
» un témoignage hors de doute (1). »

Après avoir établi, dans ces considérations sur la nature et la certitude de la connaissance humaine, les fondements de la philosophie, d'Aguesseau aborde la grande question de savoir s'il y a en nous des connaissances innées, et quelles sont ces connaissances. Peu de philosophes ont porté dans cet examen plus de méthode, de soin et de droiture. Il en est peu surtout qui se soient attachés davantage à bien déterminer l'état de la question. Il se plaint d'abord, et avec une trop juste raison, des équivoques qui se sont élevées sur le

(1) *Méd. métaphys. sur les vraies ou les fausses idées de la justice*, méditation IV et V.

Digitized by Google

sens du mot *inné*, et de l'embarras qu'elles ont jeté sur cette interprétation. Il fait remarquer, avec non moins de raison, que, dans les deux solutions contraires dont la question est susceptible, nos connaissances n'en seraient pas moins un bienfait, une émanation de l'intelligence suprême; que seulement, dans une hypothèse, elles nous seraient toutes accordées, ou à la présence de certains objets, ou à l'occasion des pensées de nos semblables, ou enfin en conséquence de nos attentions ou de nos désirs, de telle sorte que pour nous elles seraient toutes *acquises*, tandis que, dans la seconde hypothèse, une portion d'entre elles serait donnée gratuitement et également à tous les hommes, sans qu'ils aient besoin d'y être excités par une cause ou une occasion extérieure, et sans qu'il leur en coûte aucun effort pour en être éclairés (1).

La question, telle qu'elle est posée par d'Aguesseau, se simplifie beaucoup ; il la fait consister à distinguer la connaissance *acquise* et la connaissance *donnée*. La connaissance *acquise* dépend ou de l'opération de notre esprit, ou des discours d'un autre homme, ou de la présence d'un objet extérieur. « La connaissance *donnée* est » évidente par elle-même; elle est *donnée* de Dieu, » 1° à tous les hommes; 2° pleinement, immédia-

(1) V. le commencement de la méditation VI.

Digitized by Google

» tement, indépendamment de toute autre cause;
» 3° par une suite et un apanage de notre nature. »

C'est à cette dernière connaissance que d'Aguesseau donne aussi le nom d'*innée*, « parce que » c'est, dit-il, la volonté de Dieu qui la forme dans » notre esprit en vertu de notre création (1) : *na-* » *turel* et *inné* sont précisément la même chose. »

Aussi rejette-t-il les trois caractères suivants qu'ont attribués aux connaissances innées ceux qui les repoussent : 1° d'être des connaissances explicites, toujours distinctement et formellement aperçues par l'esprit humain ; 2° d'être des idées parfaites et si fidèles qu'elles éclairent tous les hommes sans examen et sans preuve ; 3° d'être invincibles, ineffaçables et inaltérables (2).

Cela posé, trois caractères principaux s'offrent à lui comme propres à faire connaître ce qui est réellement *naturel*.

1° Ce qui est naturel est nécessaire, d'une nécessité physique dérivant des lois constitutives de notre être. 2° Tout ce qui est naturel se fait en nous sans nous ; nous le recevons sans agir. 3° Il est commun à tous les hommes. Du reste, le plus ou moins d'assiduité de ces connaissances naturelles ou *données* n'en change point, à ses yeux, la nature.

---

(1) *Méd. métaphys. sur les vraies ou les fausses idées de la justice*, commencement de la méd. VI.

(2) V. la fin de la même méditation.

Digitized by Google

En appliquant ces données à l'examen de nos connaissances, d'Aguesseau en reconnaît qui sont *acquises* à la fois et quant à la perception et quant à la conviction ; d'autres qui sont *acquises* par rapport à la perception et *données* par rapport à la conviction ; d'autres, enfin, qui sont données à la fois dans les deux sens.

Il admet d'abord des idées ou des connaissances *innées* toujours présentes à l'esprit humain, et il place au premier rang, dans cet ordre, la connaissance habituelle et continue qu'il a de sa propre existence ; ensuite, celle qu'il a de l'existence du monde visible et de tous les corps qui l'environnent, la conscience qu'il a de ses propres pensées, le sentiment invincible qui le porte à désirer sa conservation, l'amour de son bien-être et la persuasion qu'il a de sa liberté.

D'Aguesseau a composé un second ordre d'idées ou de connaissances *innées* qui, sans briller toujours aux yeux de notre raison, nous éclairent toutes les fois que nous en avons besoin, et nous sont aussi entièrement *données*. Il y range ces jugements naturels qui se mêlent à nos sensations ; il y range ensuite les jugements de notre esprit sur trois objets principaux : le premier est la connaissance du vrai, et ici se présentent deux jugements naturels ou innés, l'un relatif à la conformité de notre pensée avec ce qui est, l'autre à la conformité de nos paroles avec notre pensée ; le second est la cause de notre existence

Digitized by Google

et de tout ce qui existe, et ici deux autres jugements naturels prononcent qu'on ne doit rien dire sans raison, et que toute conséquence suppose un principe; le troisième est la conservation et le bonheur de notre être, et ici les jugements naturels s'offrent en plus grand nombre; ils concernent les maximes fondamentales du droit naturel et celles qui dirigent notre conduite dans la pratique de la vie.

En résolvant de cette manière la question des idées innées, le chancelier d'Aguesseau s'éloigne beaucoup, comme on voit, il s'éloigne heureusement du système de Platon et de celui des cartésiens; il se rapproche beaucoup aussi en réalité des vues de Locke, quoique la plus grande partie de sa méditation soit employée à réfuter, en apparence du moins, la doctrine de Locke. Il n'est pas un disciple du philosophe anglais qui n'admît, en très grande partie, les vues de d'Aguesseau.

Le génie qui inspirait Platon vient de nouveau guider le chancelier de France, lorsqu'en voulant appliquer les principes qu'il a posés, il cherche à déterminer les notions du juste et de l'injuste. Ce n'est pas, comme on pouvait s'y attendre, dans les maximes rigoureuses du droit que le magistrat philosophe vient puiser les idées primitives de la morale. Il interroge le cœur de l'homme; il y voit régner l'amour-propre, mais il y veut voir régner cet amour-propre éclairé

Digitized by Google

qui doit tendre à la perfection et au bonheur de notre être ; sentiment qui se nourrit d'abord de sa propre substance, mais qui, conduit par la raison, cherche à se rassasier de la Divinité même en s'unissant intimement à ce souverain bien (1). L'amour pour nos semblables n'est pas moins naturel, à ses yeux (2). « Vivre selon la nature, » dit-il, c'est vivre selon la volonté du Créa» teur, qui a marqué à tous les êtres la fin à la» quelle ils doivent tendre et la voie qui peut les y » conduire. Or, rien n'est plus conforme à la » volonté de Dieu, au vœu de la nature, que l'a» mour de nos semblables. » C'est dans ce point de vue que le chancelier d'Aguesseau se place pour tracer toutes les règles générales qui président aux trois grandes relations de l'homme avec Dieu, avec ses frères, avec lui-même. Les règles particulières à ces trois espèces d'amour ne sont que des suites naturelles de ces lois générales. De l'amour, premier devoir, dérivent tous les autres devoirs. Les notions du droit naturel, celles du droit des gens, celles du droit politique et civil, dans les méditations de l'illustre chancelier, découlent de cette source et se définissent comme d'elles-mêmes (3).

---

(1) *Méd. métaphys. sur les vraies ou les fausses idées de la justice*, méditation VII.

(2) *Ibid.*, méditation VIII.

(3) *Ibid.*, méditation IX.

Digitized by Google

Un philosophe pratique, un homme qui, par l'extrême simplicité de ses mœurs, paraissait étranger au monde, qui, sorti de la congrégation de l'Oratoire, s'était livré presque exclusivement à l'étude de la littérature ancienne et des sciences, l'abbé Terrasson, fut en même temps l'un des premiers qui donnèrent en France à la philosophie un nouveau caractère, qui la firent considérer non plus comme une science proprement dite, comme un corps de doctrines, mais comme une habitude de l'esprit. La philosophie se montre à lui toute active, toute en application. « Elle consiste, dit-il, à préférer, dans les doc» trines humaines, l'examen à la prévention, » et la raison à l'autorité (1). » Et, ce qu'il y a de remarquable, ce n'est point de son propre chef qu'il introduit cette nouvelle définition ; il en rapporte tout le mérite et tout l'honneur à Descartes. L'abbé Terrasson est un cartésien zélé ; il va jusqu'à dire que la philosophie *n'est autre chose que l'esprit de Descartes* (2). Or, voici comment il le résume : « Rentrez en vous-mêmes et consultez» y la raison, et, à l'égard des phénomènes de la » nature, ayez recours à l'observation et à l'expé» rience (3). » On voit que Descartes, tel qu'il le

(1) *Introduction à la philosophie*, préface ; cette définition est l'une des trois réflexions dont toute cette préface se compose.

(2) *Ibid.*, § 10, p. 8.

(3) *Ibid.*, p. 5.

Digitized by Google

conçoit, est réconcilié avec Bacon. Il a surtout signalé l'influence que Descartes a exercée en France sur la littérature en perfectionnant le goût, et l'application universelle que sa méthode a obtenue (1).

La logique, aux yeux de l'abbé Terrasson, n'est pas un art qui donne des règles à la philosophie; elle est, au contraire, une émanation de la philosophie, dont l'esprit influe sur le raisonnement en général, et se répand par là sur toutes les sciences et tous les arts (2).

Son jugement sur la métaphysique est renfermé dans cet aphorisme: « La philosophie humaine » ne suffit pas pour nous faire découvrir les vrais » principes des choses; mais elle suffit pour indi» quer les vrais principes des sciences. »

L'abbé Terrasson s'était associé à Fontenelle et à Lamothe dans la grande controverse qui agita le monde littéraire relativement au mérite comparé des anciens et des modernes; mais il vit la question de plus haut, il en tira de bien plus importantes conséquences. Il puisa la solution de la question dans la constitution même de l'esprit humain: ce fut sa perfectibilité indéfinie qu'il entreprit de justifier (3). Le premier, il proclama hautement ce grand dogme philosophi-

---

(1) *Introduction à la philosophie*, p. 8 et 9.
(2) *La philosophie de l'esprit*, p. 115.
(3) V. *sa dissertation contre l'Iliade*, 1715.

que si cher à la morale et à la science, ce dogme vivifiant et créateur trop souvent mal interprété, combattu quelquefois avec un déplorable aveuglement, mais qui a enfin obtenu un triomphe définitif et durable. Il ne dédaigne point les anciens; mais la manière de les étudier, qui lui paraît la plus utile, est de remarquer les corrections que la suite des siècles a fait faire sur leurs pratiques (1). C'est dans l'intérêt de l'avenir qu'il relève le présent; la satisfaction qu'il veut procurer est celle des pères zélés pour leur postérité: « Ce ne sont pas nos ancêtres, dit-il, ce sont » nos neveux, du moins en fait de connaissances, » que nous devons respecter. Un des moyens les » plus avantageux, ajoute-t-il, pour hâter l'avan» cement des arts et des sciences, est de faire re» marquer les progrès qu'on y a déjà faits. Mais » en prenant ce moyen, il faut toujours garder » un coin de suspension pour les additions qui » pourraient survenir ensuite; c'est une manière » pour nous de profiter des progrès futurs de l'es» prit humain (2). »

L'exemple de Fontenelle suggéra peut-être, autant que celui de Fénélon, l'idée de *Séthos* à l'abbé Terrasson. Il espéra faire goûter l'érudition en l'entourant des agréments de l'imagination. Il avait en cela pressenti, comme par instinct, le

(1) *Introduction à la philosophie*, § 2, p. 31.
(2) *Ibid.*, p. 31.

Digitized by Google

goût de son siècle; il lui manqua de savoir mieux y satisfaire.

Voici un autre philosophe sur lequel le monde n'a exercé aucune influence, que le monde n'a point connu, qui n'en a point ambitionné le suffrage. Comme Descartes, Vauvenargues a médité au milieu du tumulte des camps; atteint, dès la fleur de l'âge, du trait de la mort, il rassemble à la hâte et comme pressé par le temps, en peu de mots, la substance d'une foule de vérités utiles et profondes. 'Vauvenargues a fait peu d'études, mais il est descendu en lui-même, il a observé les hommes; il a lu dans le même livre que Montaigne, mais avec un regard plus sérieux et de plus hauts desseins. Comme Charron, c'est à la morale qu'il a assigné le premier rang parmi les sciences; mais il lui a imprimé une grandeur bien plus imposante, il l'a revêtue d'une puissance bien plus énergique. Comme La Rochefoucauld, il a rassemblé dans de rapides maximes le résumé de ses expériences sur le genre humain; mais, loin de se plaire à y chercher le règne caché de l'égoïsme, il a su y découvrir l'essor des sentiments généreux. Comme Labruyère, il a peint les caractères; mais sa peinture n'est pas une critique amère et constante; elle est un tableau impartial où les traits honorables sont signalés avec joie, les faiblesses exposées avec indulgence. Comme Pascal, il a interrogé les secrets de la destinée humaine; mais il y puise la consolation, et non

Digitized by Google

la terreur. Une fois il s'est joué à imiter le style de Pascal ; mais, en écrivant sous sa propre inspiration, il a mérité encore d'être placé près de ce modèle. On dirait que Montaigne et Pascal, si opposés entre eux, se réconcilient en lui, abdiquant, l'un ce qui le retient dans l'indolence, l'autre ce qui l'emporte au-delà des réalités. On nous a accablés par le tableau de notre faiblesse et de notre misère : Vauvenargues nous relève en nous aidant à reconnaître notre richesse et notre force. Sa morale est élevée, en même temps qu'elle est douce ; elle est pure, sans cesser d'être naturelle : c'est Fénélon dépouillé de l'enthousiasme religieux et devenu profane. Ce soldat philosophe a cependant lu Descartes et Locke. Les *magnifiques erreurs* du premier ne l'ont point empêché d'admirer ce génie si fort pour l'invention du dessin (1). Il a compris les sages vérités exposées par le second, mais en se plaignant qu'elles dussent leur succès précisément à ce qui en ternit l'éclat à ses yeux (2). Il a jugé Bayle avec une juste sévérité (3).

Un rang éminent appartient à Vauvenargues parmi les philosophes du XVIIIe siècle, et ce qui le lui assigne, c'est qu'il a lutté, avec les seules

(1) Œuvres de Vauvenargues, *Caractère* VIII. — *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, maximes 278, 279, édit. de 1821, t. I, p. 34.

(2) *Ibid.*, maxime 280.

(3) Lettre à Voltaire, du 4 avril 1743.

Digitized by Google

armes de la raison, contre les doctrines funestes, contre les influences pernicieuses qui se répandaient autour de lui; il n'épargne aucune censure méritée. Le scepticisme devenait une sorte de mode et de prétention : Vauvenargues ne s'est pas borné à en ruiner le principe, à proclamer l'autorité de l'évidence; il a pénétré les causes de cette maladie du doute qui afflige les esprits; il a signalé les circonstances qui accréditent cette disposition fatale (1). L'éclectisme dégénérait en oisiveté de l'esprit, en indifférence pour la vérité : il a rappelé les penseurs au devoir de chercher encore la vérité par eux-mêmes (2). Le but de la philosophie a été méconnu : il le ramène à la vertu (3). On a calomnié la nature humaine : tous ses efforts tendent à la réhabiliter dans la dignité qui lui appartient (4). On a refusé à la morale le caractère d'une science, aux notions qui la fondent leur indépendance et leur stabilité : il replace cette noble étude à la tête du système de nos connaissances; il revendique pour ses principes l'immutabilité et la certitude (5). On a propagé la morale

(1) *Réflexion* I, *sur le Pyrrhonisme*, *Caractère* XVIII. — *Discours sur les mœurs du siècle*.—Maxime XIII du supplément.

(2) Maxime 326.

(3) *Réflexion* X, *sur les philosophes modernes*.

(4) Maximes 219, 619.

(5) *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, p. 88. — *Réflexions sur divers sujets*, réflex. IV, XVI.—Supplément, réflexion II.

Digitized by Google

de l'intérêt: il lui donne le dévouement pour mobile, le bien général pour objet (1). Il reproche aux écrivains de son temps cette avide recherche de la popularité qui les corrompt et les égare (2). Pendant qu'autour de lui tout annonce la frivolité, la langueur de l'esprit et de l'âme, en lui respirent la chaleur et la vie; il ne se borne pas à émettre les pensées fortes, il les suggère; c'est en ranimant qu'il éclaire; il n'enseigne pas seulement, il féconde; l'amour de la vertu devient pour lui, et par lui, un nouveau génie.

Vauvenargues sans doute a peu légué à la théorie des sciences philosophiques. Cependant il a éclairé, par un grand nombre d'observations justes, l'étude des facultés de l'esprit humain et celle des passions; quelques-unes de ses maximes sont le résumé d'un traité ou fourniraient le sujet pour en faire un, comme lorsqu'il dit: « C'est l'âme » qui forme l'esprit et qui lui donne l'essor (3). — » La clarté est la bonne foi des philosophes. — La » netteté sert de preuve aux idées. — Nos idées sont » plus imparfaites que la langue. — Socrate savait » moins que Bayle. — Nous ne sommes jamais ni si » vrais, ni si vifs, ni si pathétiques, que lorsque » nous traitons les choses pour nous-mêmes. — » Nous avons plus de foi à la coutume qu'à notre

---

(1) *Introduction à la connaiss. de l'esprit humain*, l. III.

(2) Discours sur les mœurs du siècle.

(3) Réflexion VI, *de l'âme*.

Digitized by Google

» raison. — Les images embellissent la raison, et le » sentiment la persuade. » Il a, sans le savoir, emprunté à Platon cette autre pensée : *La vérité est le soleil des intelligences* (1).

Les idées de Vauvenargues, présentées sans liaison et sans suite, ne peuvent du reste qu'offrir un texte aux méditations, et ne composent point une doctrine; elles s'accordent entre elles, mais ne se déduisent point les unes des autres. Plus d'une fois, il subit l'inconvénient attaché à la forme des sentences; en prenant un caractère trop absolu, ses propositions manquent de justesse.

Cependant, Voltaire avait saisi le sceptre de la littérature en France; déjà par elle il régnait sur l'opinion. La philosophie s'offrit à lui comme un nouveau théâtre de succès, comme un passage à de nouveaux triomphes. Impatient de s'exercer sur toutes les connaissances humaines, il voulut aussi se placer à la hauteur des sujets les plus graves, y puiser des jouissances plus que des inspirations, des moyens d'autorité sur les hommes, plutôt que des secours pour les améliorer. Les habitudes de son esprit ne se prêtaient point aux méditations profondes que demandait la science pour obtenir de nouveaux progrès, surtout après ceux dont elle était redevable aux hommes éminents du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais la science, dans le nombre des vérités déjà acquises, en avait plusieurs qui pouvaient être

(1) Maximes 372, 374, 458, 470, 540, 593, 596, 612.

propagées, popularisées même par un esprit capable de les rendre facilement intelligibles et de les faire goûter. Voltaire s'en empara avidement; elles ne furent, dans ses écrits, que le bon sens orné d'élégance, rendu piquant et gracieux. Il célébra Bacon, essaya de rendre à la fois Newton et Locke familiers aux lecteurs français; il introduisit les philosophes anglais sur le continent. Il eut le bon esprit de louer la logique d'Aristote, en répétant les sentences devenues déjà presque proverbiales contre les *formes substantielles*, les *espèces intentionnelles* et les *entéléchies* (1). Il réfuta Spinoza avec une modération dont on avait rarement donné l'exemple, mais sans pénétrer dans les abîmes où s'était plongé cet auteur, et suppléant par la clarté à la profondeur. Il critiqua vivement Hobbes, plutôt cependant avec le sentiment d'un honnête homme et d'un ami de l'ordre, que par une discussion méthodique des principes (2). Il reprocha à Locke lui-même ces propositions trop légèrement avancées, qui semblent refuser l'universalité aux maximes de la morale (3). Trop peu juste envers Descartes, s'il résuma ses erreurs en physique, s'il lui rendit encore une sorte d'hommage en attribuant ces erreurs au génie même de ce grand homme, il l'accusa d'avoir retardé les progrès de l'es-

(1) *Dict. philosoph.*, art. *Aristote*.
(2) *Traité de métaphysique*, c. 36.
(3) *Ibid.*, c. 34.

Digitized by Google

prit humain (1). Moins juste encore envers Leibniz, il traita avec légèreté des conceptions pleines de grandeur même dans ce qu'elles ont d'hypothétique, opposa aux nobles illusions de l'optimisme les frivoles railleries d'un esprit chagrin et contempteur.

Quelle carrière glorieuse s'ouvrait au génie de Voltaire, si, en exerçant pendant un demi-siècle une puissance d'opinion sans exemple, et se créant au sein de l'Europe civilisée le plus vaste auditoire qui fut jamais, il eût su comprendre la haute mission qui lui était confiée, les devoirs sacrés qui lui étaient imposés, dans ces dons prodigieux que lui avait départis la Providence! Quels services n'attendait pas de lui la société humaine, si de telles facultés eussent été employées à la servir dans ses premiers et ses plus vrais intérêts! Quelquefois il montra qu'il y avait dans son âme de quoi répondre à cette vocation. Lorsqu'il se trouva en présence des systèmes désolants de l'athéisme, lorsqu'il se rendit l'interprète de ces lois éternelles de la vertu gravées dans le cœur humain, il trouva des paroles sincères, il emprunta la langue des vrais sages. Lorsqu'il réclama les droits sacrés de l'humanité contre les violences de l'arbitraire, et ceux de la liberté de penser contre les persécutions de l'intolérance, il acquit des droits impérissables à la reconnais-

(1) *Dictionnaire philosophique*, art. *Cartésianisme*.


Digitized by Google

sance de la postérité. Mais combien, d'ailleurs, il fut loin de comprendre toute la grandeur de la destinée qui lui était offerte! Il voulut éclairer son siècle; mais il voulut aussi et surtout le captiver, le flatter, pour en être applaudi. Dans l'empire de l'opinion, c'est le plus souvent en obéissant qu'on parvient à gouverner. Voltaire céda donc à l'esprit du temps, autant, pour le moins, qu'il contribua à le modifier; et ce qui le prouve, c'est que, dans ses premiers écrits, lorsqu'il suivait encore plus librement l'impulsion de sa propre nature, c'est qu'à la dernière époque de sa vie, lorsqu'il fut assuré de son triomphe et ramené par l'expérience à des idées plus sérieuses, il montra un zèle plus pur pour la vérité, un plus juste sentiment des intérêts de la morale (1). N'en voit-on pas aussi une preuve dans la vive affection qu'il conçut pour Vauvenargues?

Les matières philosophiques ont le malheur d'être exposées, plus qu'aucune autre, à n'obtenir souvent qu'un coup d'œil superficiel, au lieu des études méthodiques et persévérantes qu'elles exigent. Nul homme peut-être ne leur a mieux fait sentir ce danger que Voltaire, soit par la manière dont il les a considérées lui-même, soit par la forme sous laquelle il les a présentées au public. Il se félicita d'avoir fait connaître Locke à la France; mais il serait plus exact de dire

(1) Il n'est ici question que des écrits philosophiques de Voltaire.

Digitized by Google

qu'il fit au contraire méconnaître Locke, en prétendant s'en rendre l'introducteur. Il n'aperçut qu'une moitié de la doctrine du philosophe anglais ; il crut l'avoir défini et résumé par la maxime que toutes les idées viennent des sens ; il fit naître de la sorte et accréditer cette grave méprise d'après laquelle Locke a été depuis si mal compris et si mal jugé. Il se complut à reproduire, à étendre les doutes de Locke sur l'immatérialité du principe pensant (1).

Il y a encore dans Voltaire lui-même quelque chose de l'influence de Descartes ; on la reconnaît au dédain pour l'autorité ; elle s'annonce dans la guerre livrée au préjugé, dans l'appel fait à l'individualité de l'opinion. Mais si Descartes revit dans Voltaire, c'est Descartes exagéré ; Descartes a quitté sa retraite, a renoncé aux méditations solitaires, s'est fait homme de lettres et homme du monde.

Voltaire s'empare, avec un empressement malheureux, du triste héritage de Bayle, effleure, comme lui, de hautes questions, reproduit, comme lui, une foule de doutes, sans jamais entreprendre ou provoquer un examen consciencieux. Il semble se faire un jeu cruel de rabaisser la dignité de notre nature. L'histoire, sous sa plume, n'est souvent qu'un dénigrement de l'humanité elle-même. Il ne sait pas combien le

---

(1) *Traité de métaphysique*, c. 29 et 30. — *Dictionnaire philosophique*, art. *Ame*.

Digitized by Google

sentiment du respect pour ce qui est vraiment respectable fortifie et élève l'âme; il affaiblit encore ce sentiment dans un public déjà trop enclin à s'en affranchir; il profane les choses élevées par un langage frivole, et prostitue son talent jusqu'à l'oubli des lois de la décence. Le préjudice qu'il a porté aux croyances établies n'a pas été seulement le résultat des arguments qu'il employa contre elles; il a été davantage encore l'effet obtenu par le sarcasme; il a été surtout la conséquence d'une influence bien plus générale encore, d'une influence qui, par l'abus d'une subtile analyse, par l'habitude de se jouer de tout, altérait dans les âmes la source même de la faculté de croire, c'est-à-dire le principe de l'énergie intellectuelle et morale.

L'empire que la littérature a obtenu en France sur l'opinion, dès la fin du XVII[e] siècle, a été en partie l'effet de l'influence exercée par le théâtre. Le théâtre a été une sorte de tribune publique constamment ouverte, où le génie de la littérature a pu s'entourer de tous les prestiges qui captivent l'imagination, charment l'esprit ou portent l'émotion dans les âmes; les impressions qu'il a produites, en même temps qu'elles ont été plus immédiates et plus directes, se sont aussi plus rapidement généralisées; elles se sont communiquées instantanément à un cercle nombreux, et se sont fortifiées en même temps de toute la puissance de la sympathie. Voltaire, qui,

Digitized by Google

plus qu'aucun de ses contemporains, qui, pendant si longtemps, occupa cette tribune avec tant d'éclat, voulut transporter aussi les maximes philosophiques sur la scène, et chercha dans cette tentative un nouveau moyen de succès.

Dès lors, l'acception du nom de la philosophie se trouva essentiellement modifiée. Ce nom cessa de désigner un ordre de connaissances déterminées et positives, fondées sur une foule d'observations et de déductions méthodiques, qui exigent comme condition des études préliminaires et laborieuses. Il fut employé à désigner une disposition habituelle et générale de l'esprit, qui, en tout, demande la raison des choses, qui s'affranchit de toute autre autorité que de celle de la conviction personnelle. Il désigna la liberté de penser et le droit d'examen. Il désigna une direction plutôt qu'une doctrine, la cause de l'intérêt social, celle des prérogatives de l'humanité, celle du progrès des lumières. A la faveur de ce vague, chacun put aspirer au titre de philosophe, qui n'exigeait plus de noviciat obligé, ni de conditions d'études. Il cessa d'être un mérite, pour n'être plus qu'une prétention. On transporta la philosophie partout, non comme une manifestation de principes ou comme une méthode, mais comme une couleur d'opinion, comme un certain tour d'esprit. Le nom de philosophie se prêta à tous les abus, comme à toutes les applications; il devint facile de l'usurper pour couvrir les ten-

Digitized by Google

tatives que la science de la sagesse réprouve le plus hautement elle-même, et pour attaquer les intérêts qui lui sont les plus chers.

J.-J. Rousseau, cependant, lutta avec énergie contre cette rapide tendance. Témoin de la profanation qu'éprouvait le nom de la philosophie, Rousseau s'indigna, et d'une voix éloquente il prit, en son nom, la cause des sentiments généreux contre l'égoïsme, et du vrai contre le sophisme. En lui respire encore Descartes, mais allié à Montaigne, ou plutôt, retrouvant son ancienne consanguinité avec Montaigne. En lui, ainsi que dans Montaigne et Descartes, la conviction propre et individuelle s'exerce comme un droit, comme un devoir; en lui, ainsi que dans Montaigne et Descartes, la raison réclame son indépendance; mais en lui la raison, à son tour, obéit à la voix du sentiment. La philosophie, chez Rousseau, aspire aussi à populariser ses maximes, mais surtout par la puissance de la persuasion; elle ne s'adresse plus seulement à l'intelligence, elle s'adresse à l'imagination, elle éveille les émotions, elle pénètre l'âme tout entière. Elle est sérieuse, éloquente, paradoxale quelquefois, originale toujours. Elle sert les instincts du vrai, la cause de l'humanité, mais en consacrant l'autorité de la morale, en relevant la dignité de notre nature.

Rousseau ne prend pas plus rang que Voltaire parmi ceux qui ont ajouté à la science; il ne peut

Digitized by Google

être placé, ainsi que lui, que parmi les écrivains qui ont propagé et fait entrer dans le commerce général des esprits un certain nombre de vérités empruntées à la science. Il s'est même engagé moins avant que Voltaire dans les questions métaphysiques et dans la discussion des systèmes. Mais il a traité d'une manière bien plus complète et plus grave les sujets dont il s'est emparé. Nul homme peut être n'a porté à un plus haut degré l'art de produire la vérité vivante, quand il la saisit, de l'investir de toute la puissance qui lui appartient. Il a une logique qui lui est propre, une logique où le raisonnement est animé, une logique qui entraîne en éclairant. Comme Descartes et Montaigne, en racontant avec fidélité ses propres pensées, il trouve un écho dans le sentiment intime de chacun de nous; mais il a une chaleur, une sorte de passion secrète inconnue à ces deux philosophes, et qui se communique à ceux qui l'entendent. Il est l'orateur de la philosophie, plutôt qu'un philosophe véritable.

Loin de participer à cette tendance générale qui portait alors les esprits à une froide analyse, à une sorte de dissection anatomique des objets intellectuels et moraux, Rousseau veut rendre à la raison une vie nouvelle : la raison retrouve en lui l'énergie et l'exaltation de la jeunesse. Les écarts qu'elle commet encore ne sont plus les tristes maladies du découragement, mais les illusions de l'entraînement.

Digitized by Google

S'il fallait réduire en système les vues que Rousseau s'est formées sur la constitution de l'esprit humain et sur l'origine des connaissances, on retrouverait ce système en accord avec le principe qui caractérise ses travaux. La théorie qui rapporte l'homme tout entier aux sensations ne pouvait le satisfaire. Il y a vu la source de l'un des abus les plus fréquents et les plus funestes de la philosophie de son siècle, celui qui consiste à attribuer trop souvent au physique ce qui appartient au moral. Il a donc distingué la sensation et l'idée. A plus forte raison, *sentir* et *juger* ne sont point pour lui la même chose. Il a séparé des sensations ces sentiments qui appartiennent à ce qu'il y a de plus noble et de plus intime dans notre nature. Ces sentiments sont en nous un don primitif; ils ne sont point l'effet de notre raisonnement; ils le précèdent (1). Rousseau conserve ainsi au sens moral une existence propre et indépendante : c'est un principe inné de justice et de vertu déposé dans la conscience. L'homme n'a pas sans doute la connaissance innée de ce qui est bien; mais sitôt que sa raison le lui fait connaître, sa conscience le porte à l'aimer; c'est ce sentiment qui est inné (2). Mais, alors même que Rousseau n'eût pas établi

(1) *Emile*, l. I et III.
(2) *Ibid.*, l. III et IV.

Digitized by Google

d'une manière expresse la doctrine du sens moral, on pourrait dire qu'elle respire dans toutes ses pages, qu'il fait mieux que la prouver, qu'il la fait découvrir. C'est en effet à cette puissance intime de l'âme qu'il s'adresse; il l'interroge, elle lui répond, elle enseigne à se connaître soi-même.

C'est aussi l'autorité du sentiment intime qu'il oppose aux doutes de Locke et au matérialisme (1). Il a vu tout ce qu'il y a de spontané dans les opérations de l'intelligence et dans celles de la volonté. Il a reconnu jusque dans la sensation elle-même la coopération de notre activité. Cette énergie intérieure est, à ses yeux, la vraie puissance de l'homme. Il appelle l'homme à la déployer, à l'appliquer, surtout dans ce qu'elle a de plus élevé, l'empire qu'il exerce sur lui-même. Il repousse toutes les fausses méthodes qui amollissent l'entendement; il proscrit ces funestes écoles desquelles sortent les demi-savants et les philosophes beaux-esprits; il veut que chacun devienne son propre maître, guidé par l'expérience et la réflexion; à une époque où une émulation générale s'empressait de mettre les sciences à la portée de tout le monde, il invoque un art pour apprendre difficilement.

Ce qui a égaré Rousseau est aussi, à quelques

(1) *Emile*, l. III.

égards, ce qui a fait son mérite et son succès. Il a été entraîné par l'exagération de deux dispositions bonnes dans leur principe, mais qui veulent être contenues dans de justes limites. L'une est cette individualité originale qui s'est produite en lui, comme dans Montaigne et dans Descartes, qui aurait dû n'être qu'une fidèle sincérité envers soi-même, qu'une sorte de conscience de la raison, mais qui est devenue, chez Rousseau, un besoin de contredire toutes les opinions reçues et toutes les institutions existantes. L'autre est cet abandon à l'autorité du sentiment, qui lui a tant de fois inspiré des paroles sublimes lorsqu'il a fait retentir dans les cœurs la sainte voix de la nature, mais qui souvent l'a livré sans défense aux prestiges de l'imagination. Il a, comme Descartes, construit ses systèmes sans sortir du cercle de sa propre pensée, et sans tenir compte de la réalité des choses. Mais les hypothèses de Descartes, embrassant les lois générales de l'univers, et revêtant les formes de la géométrie, ont quelque chose de calme, d'austère, alors même qu'elles reposent sur un fondement gratuit. Les hypothèses de Rousseau s'adressent à l'état et aux lois de la société humaine; elles sont le produit de l'exaltation ou des préventions d'un homme mécontent; elles prennent l'apparence d'une accusation pleine de chaleur ou d'un roman politique. Son indépendance a quelque chose de sauvage. Ce n'est pas la liberté; c'est la guerre. Les faits le fatiguent, loin

Digitized by Google

de l'éclairer; il ne veut pas même s'y soumettre. Une idée principale domine toute la philosophie de Rousseau: c'est celle d'un certain état de nature qu'il conçoit comme un type absolu auquel il veut tout rapporter, d'après lequel il veut tout juger, et que cependant il n'a pas su définir; modèle fantastique, qui n'a ni conditions précises, ni existence réelle. Cette image incertaine et flottante semble quelquefois nous ramener aux sources du vrai, et alors se revêt d'un charme puissant; mais le plus souvent, ne s'appuyant ni sur les lois, ni sur la destination de l'humanité, ni sur l'expérience, elle trompe le vœu et dément le témoignage de la nature elle-même.

Il est peu de vérités utiles, peu de sentiments honorables, dont Rousseau ne s'empare avec ardeur; mais il n'est presque rien aussi dont il n'abuse, parce qu'il n'est rien qu'il sache déterminer et circonscrire avec sagesse. Il est admirable quand il célèbre la vertu, et il ne sait ni tracer ni respecter les règles du devoir. Les meilleurs principes se dissipent dans une sorte de vague, lorsqu'il veut les développer, fléchissent et s'évanouissent quand il veut les appliquer. L'amour de ce qui est vrai et bon semble avoir pris en lui les caractères d'une passion; il en a les dangers, il en a les illusions. Il n'y a pas de théorie plus brillante, de pratique moins sûre que les siennes. Sa philosophie ressemble à ces mélodies délicieuses qui ravissent les sens, mais à la suite des-

Digitized by Google

quelles les idées errent et se confondent dans une vague rêverie, qui font éprouver de vives émotions et ne donnent à l'homme aucune force réelle pour agir.

Rousseau eût excité moins d'enthousiasme, sans doute, s'il eût été plus réservé, plus positif, plus conséquent à lui-même ; s'il eût consenti, pour devenir un vrai sage, à cesser d'être un grand artiste. Alors même qu'il contredit le plus ouvertement les idées reçues, il satisfait au secret besoin des esprits ; il ambitionne encore les suffrages de l'opinion, alors qu'il semble vouloir la braver.

Rousseau n'a emprunté à la philosophie que l'ordre de notions qui peut entrer dans le domaine de la littérature et dans le commerce général de la société ; il a été plus réservé que Voltaire dans la théorie des questions qu'il a embrassées, mais il les a saisies avec bien plus de force ; jamais, chez lui, elles ne sont un simple jeu de l'esprit ; toujours elles sont l'objet d'une conviction réfléchie, la source d'une vérité utile ou d'une erreur funeste dans leurs conséquences pratiques.

La philosophie qui s'introduisait à la fois et de toute part dans la théorie du langage, dans l'étude de l'histoire, dans la science de l'administration publique, s'empara aussi de la science de la législation ; elle la pénétra dans ses principes, en forma un système, et, éclairant le génie de Montesquieu, donna naissance à l'*Esprit*

Digitized by Google

*des lois*. Sans doute, elle s'y est renfermée et comme cachée; mais elle y est vivante, animée, toute en application; car c'est la méthode de Bacon, transportée dans l'histoire des institutions féodales, sans y être avouée nulle part, mais appuyée sur l'expérience comparée, et déployant toute la fécondité de l'induction.

Duclos, dans ses considérations sur les mœurs, rendit sensible la présence de la philosophie dans le monde, en appliquant à la société, aux caractères, l'esprit d'observation et la sagacité de l'analyse.

L'art de penser, en donnant des lois à l'art d'écrire, sembla exercer l'un de ses droits les plus naturels; le premier y trouva l'occasion d'obtenir un nouvel empire sur l'opinion; le second, celle d'acquérir une dignité nouvelle. Ce genre d'applications fut singulièrement encouragé par l'importance toujours croissante dont les lettres jouissaient en France, par la considération attachée à ceux qui les cultivaient. Elle se trouva favorisée ainsi par l'alliance de la littérature et de la philosophie, et elle rendit à son tour cette influence plus intime.

Une circonstance particulière contribua encore à seconder l'application de l'art de penser à l'art de parler et d'écrire: ce fut la direction, déjà imprimée, qui conduisit les recherches philosophiques vers la théorie du langage et les principes de la grammaire générale.

Digitized by Google

## CHAPITRE XX.

Suite du précédent.

*Dumarsais. — Condillac. — Turgot. — D'Alembert. — Condorcet. — Le Cat. — Buffon, etc.*

L'un des plus grands torts de Descartes, tort qui se lie du reste à l'un de ses principaux mérites, a été de professer et de propager un dédain excessif pour les travaux des anciens et de ses prédécesseurs en philosophie. Dans leur empressement à briser les chaînes qui retenaient la raison humaine asservie, et à substituer l'indépendance de la réflexion à l'autorité, Descartes et son école ont cru anéantir en quelque sorte le passé, pour recommencer à neuf. L'école française, au XVIII^e siècle, n'a que trop accueilli ces préventions de Descartes. L'érudition, qui, pendant quelque temps, avait impérieusement dominé la philosophie, se trouva tout à coup entièrement bannie de son territoire ; la révolution fut aussi soudaine qu'absolue. La grande discussion sur le mérite respectif des anciens et des modernes en fut le signal. On est étonné de voir les philosophes français, depuis cette époque, non-seulement ne remonter jamais au delà de Des-

Digitized by Google

:artes et de Locke, mais supposer souvent en termes exprès qu'on ne saurait en effet reconnaître l'autres guides antérieurs. Condillac lui-même ne cite les immortels monuments élevés par les deux plus grands génies de l'antiquité, Platon et Aristote, que comme de simples jeux échappés à l'enfance de l'esprit humain. Cette disposition servait à la fois les intérêts de la paresse et ceux de l'orgueil ; elle devint donc facilement générale, mais elle concourut essentiellement à rétrécir le cercle qu'embrassa la nouvelle philosophie française, à borner ses vues, à atténuer même ses forces. On s'épuisa à reproduire comme des découvertes des vérités établies et reconnues depuis des siècles ; on se priva des exemples du passé, de cette vaste expérience de l'histoire des opinions, que Bacon avait tant recommandée. Jamais cette élévation de but, cette grandeur de dessein, qui caractérisent la philosophie de l'antiquité, n'auraient eu une influence plus salutaire ; elles auraient conservé à la raison humaine le sentiment de sa vraie dignité, et lui auraient rendu de légitimes espérances.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres ne se contenta pas d'offrir, dans le recueil de ses Mémoires, une suite de documents précieux sur les traditions de l'antiquité et sur les doctrines de plusieurs philosophes des différents âges ; elle provoqua aussi, dans cet ordre de travaux, l'émulation des hommes instruits, par un choix de su-

Digitized by Google

jets de prix mis successivement au concours.

Ce n'est pas que les recherches de l'érudition aient été abandonnées en France pendant cette période. Elles se sont même dirigées vers les diverses sources de l'histoire de la philosophie, avec une curiosité nouvelle et dans l'esprit d'une critique exercée; mais, par une singularité remarquable, deux ordres de travaux qui devaient se trouver si naturellement unis, et qui étaient appelés à s'éclairer réciproquement, furent suivis d'une manière parallèle, mais distincte, sans communication, sans concert. Les philosophes et les érudits restèrent presque entièrement étrangers les uns aux autres.

Il est une des applications de la philosophie, née dans le sein du cartésianisme, qui, plus qu'aucune autre peut-être, a occupé les esprits en France pendant le cours du XVIII^e^ siècle; c'est celle qui appelle l'étude des opérations de l'esprit humain à éclairer la théorie des langues. L'exemple en avait été donné par les illustres solitaires de Port-Royal, lorsqu'ils instituèrent leur Grammaire générale. L'abbé Dangeau avait continué ce genre de travaux, mais en s'attachant plus particulièrement à la langue française. En portant des vues nouvelles dans la grammaire spéciale de notre langue, le P. Buffier s'était élevé à des considérations d'un ordre général sur le langage. Ce fut dans les écrits de Dumarsais, que cette nouvelle branche d'explorations commença

Digitized by Google

d'obtenir un développement remarquable. Il mérita le titre de grammairien philosophe. Sa *Logique*, composée pour l'élève qui lui avait été confié, n'est guère en partie qu'un résumé de celle de Port-Royal, réduite à une extrême simplicité. Cependant on y aperçoit déjà cet éclectisme dont Dumarsais faisait profession. Il rejette l'hypothèse des idées innées, et ne reconnaît que des idées *adventices et factices* (1). Il rapporte toutes nos connaissances à deux sources : l'une, à laquelle il donne le nom de *sentiment immédiat*, comprend toutes les impressions que nous recevons des objets extérieurs ; l'autre, qu'il appelle le *sentiment médiat* ou le *sentiment du sentiment*, s'applique à la réflexion intime que nous faisons sur ces impressions (2). Cette distinction, empruntée de Locke, est cependant bien moins exacte que celle de Locke lui-même ; mais elle offre des idées et des expressions bien plus justes que celles qu'employa ensuite Condillac en décrivant les phénomènes primitifs de l'intelligence. La méthode que recommande Dumarsais est à peu près celle de Descartes, quoiqu'il ne lui en donne pas le nom. Dans son article *Abstraction*, il explique avec clarté cette opération qui est comme la clef de tout le système de nos connaissances, et dans laquelle la formation des idées s'unit si étroitement à l'in-

---

(1) *Logique*, art. 6.
(2) *Ibid*, art. 4.

Digitized by Google

stitution des signes. Son *Fragment sur les causes de la parole* signale dans les langues cette propriété par laquelle elles décomposent la pensée, et que Condillac ensuite a mise dans un si grand jour. Cette considération fondamentale préside à tout l'ensemble des vues de Dumarsais sur la théorie des langues; il montre comment la pensée, en se dépouillant de son unité pour se peindre successivement dans la parole, recouvre ensuite cette même unité par les lois de la syntaxe et de la construction. Il a reconnu qu'il y a une construction nécessaire, celle qui résulte de la subordination à laquelle les éléments de la pensée sont soumis les uns envers les autres. Sa doctrine grammaticale est en quelque sorte le commentaire de cette maxime de Leibniz: *Les langues sont le miroir de l'entendement*. C'est de la théorie de la proposition qu'il a déduit toutes les règles de la grammaire, parce que c'est dans la proposition que la pensée se conserve intègre et vivante. Par une distinction ingénieuse, il a séparé dans la langue les termes qui servent à désigner les objets et ceux qui expriment seulement les vues de l'esprit. L'auteur des *Tropes* a trouvé dans l'étude des opérations de l'esprit humain l'explication de ce jeu de l'imagination qui crée les expressions figurées, et, dans les analogies souvent délicates et subtiles qui président à cette création, il a trouvé aussi de précieuses indications sur les procédés de l'esprit humain.

Digitized by Google

La tendance naturelle que Descartes et Locke éprouvaient à se combiner entre eux dans l'école française, ne s'est jamais mieux satisfaite et dévoilée que dans Condillac. C'est dans les écrits de Condillac que l'alliance s'est consommée. A l'exemple de Descartes, Condillac est dominé par le besoin de fonder sur un principe unique le système des connaissances, et il s'est persuadé, comme Descartes, que les méthodes mathématiques pouvaient être transportées en philosophie. Cette opinion lui a suggéré sa Logique et *la Langue du calcul;* le modèle de son analyse est déjà tracé par Descartes. C'est à l'école de Descartes qu'il a appris, sans se l'avouer certainement, à faire consister sa principale étude dans l'art de se rendre compte de ses propres idées. Il parle la langue de Descartes, mais avec plus d'élégance; sur les traces de Descartes, il cherche à populariser la philosophie; mais c'est, comme lui aussi, sur la clarté qu'il fonde l'espoir de son succès. Il imite Descartes jusque dans le goût des hypothèses, tout en les condamnant; témoin son *Traité des sensations.* Cependant c'est Locke qu'il loue, qu'il exalte, qu'il reconnaît pour son guide. Nous retrouvons en lui cet esprit éminemment analytique qui nous avait déjà frappés dans Locke, et qui se complaît à décomposer tous les phénomènes de l'entendement humain. Avec Locke, il semble réduire la philosophie aux recherches qui concernent l'origine et la génération des idées;

Digitized by Google

avec Locke, il combat l'hypothèse des idées innées; avec Locke, il étudie le rapport des idées avec les signes. Mais Locke s'était borné à l'étude des signes artificiels; Condillac examine comment le langage naturel se transforme graduellement en langage artificiel. Locke avait dit comment nos langues servent à enregistrer nos idées; Condillac montre comment elles sont des instruments d'analyse pour la pensée. D'un autre côté, il a mal compris le principe fondamental de la philosophie de Locke; il l'a essentiellement altéré en voulant le développer; il a exagéré quelques erreurs de son modèle. Condillac a partagé le tort de Descartes et de Locke, en professant un dédain exagéré pour la philosophie des anciens et pour celle de l'école.

On ne doit plus s'étonner si tant de philosophes des temps anciens ont pu être mal compris et mal jugés, lorsqu'on voit un écrivain aussi récent que Condillac, dont les ouvrages sont entre les mains de tout le monde, dont le style est d'une clarté et d'une pureté remarquables, qui s'est proposé de rendre l'étude de la philosophie familière et facile à ses lecteurs, méconnu cependant au point où Condillac l'est de nos jours. On a imaginé la dénomination de *sensualisme* pour stigmatiser et flétrir à la fois, à l'aide d'une sorte de jeu de mots, la philosophie qu'il a professée, comme si cette philosophie attribuait aux sens l'empire de l'homme, comme si elle transportait

Digitized by Google

dans le domaine de l'entendement les maximes qui accordent aux sens une domination absolue et exclusive dans le domaine de la volonté, et prêtait ainsi à ces maximes un nouvel appui. On a donc fait de Condillac un promoteur du matérialisme ; on a associé son nom à celui d'Helvétius; on l'a rattaché à cette secte qui, dans la seconde moitié du dernier siècle, corrompit parmi nous les sciences morales; on l'a présenté comme le logicien qui avait revêtu les principes de cette secte d'une forme scientifique. Ces préventions aveugles, venues de quelques nouvelles écoles de l'Allemagne, ont trouvé en France des organes empressés à les répandre, des esprits dociles, prêts à les partager sans examen. Vainement l'écrivain lumineux qui a le mieux étudié Condillac, qui, en le rectifiant, l'a le mieux fait connaître, M. Laromiguière, a-t-il protesté contre ces fausses interprétations, y a-t-il opposé le témoignage des textes ; on a continué à répéter les accusations, sans chercher même à les appuyer d'une seule preuve. Mais l'histoire doit réparer ces injustices passagères, en prévenir le retour, s'affranchir des influences de circonstance, et rendre à chaque philosophe le caractère qui lui appartient.

Condillac, non-seulement ne fut point matérialiste, mais il combattit constamment et sous toutes les formes, avec autant de courage que de logique, le matérialisme, qui se produisait autour de lui et obtenait une faveur toujours croissante.

Digitized by Google

Il a fondé sa démonstration précisément sur ce que les sens ne peuvent, par eux-mêmes, comparer et juger : « Le point où les sensations viennent subir la comparaison et le jugement, ne peut être, dit-il, qu'une substance simple, individuelle, distincte du corps, une âme, en un mot (1). » Condillac, non-seulement fut un spiritualiste sincère et décidé, mais sa philosophie, en exagérant le spiritualisme, tend à dégénérer dans un idéalisme véritable. Bien loin de réduire l'âme à une condition servile, à une existence passive, il lui décerne le plus haut et le plus constant degré d'activité ; c'est par l'effort de cette activité intérieure, qu'il explique toutes les opérations de l'esprit humain.

Condillac a partagé avec Locke un malheur dont il eût dû être, comme Locke, garanti par le texte même de ses ouvrages, si l'on eût pris la peine de les étudier, avant de prendre celle de les juger ; mais il a subi ce malheur dans un bien plus grand degré encore, et ceux qui ont rétabli la vraie doctrine de Locke ont persévéré à admettre l'idée inexacte qui s'est accréditée sur celle de Condillac. On a supposé qu'il avait entièrement méconnu, abandonné cette grande et importante vérité qui préside à la philosophie de Locke, et qui place dans la ré-

(1) V., en particulier, la démonstration placée en tête de l'*Art de penser*, part. 1, c. 1.

Digitized by Google

flexion l'une des deux sources premières de nos connaissances. Condillac a donné un autre sens au mot *réflexion*; il l'a employé à exprimer un exercice par lequel l'attention se promène dans une suite de comparaisons. Mais il a remplacé cette expression, pour désigner les phénomènes intérieurs, par celle de *conscience* empruntée à la philosophie de Descartes et de Leibniz, et qui est plus énergique encore. Sans doute, il a eu le tort, et le tort considérable, de ne pas assigner aux instructions que nous fournit la conscience, le rang qui leur appartient; de ne pas les caractériser, les séparer, les mettre en évidence; et ce tort, nous allons bientôt le signaler dans toute son étendue. Mais il a expressément reconnu et déclaré le fait, ou pour mieux dire, c'est dans le phénomène de la conscience lui-même, qu'il a étudié, considéré et renfermé toutes les opérations de l'esprit humain. La sensation elle-même n'est, pour lui, qu'un phénomène tout intérieur, révélé par la lumière de la conscience, et dont l'âme, toujours en présence d'elle-même, dans une vie toute solitaire, se rend témoignage, comme de sa manière d'être. Ce sentiment, dit-il, qui donne à l'âme des perceptions qui n'y sont pas à son insu, et qui l'avertit d'une partie de ce qui se passe en elle, je l'appellerai *conscience*, si, comme le veut Locke, l'âme n'a point de perceptions dont elle ne prenne connaissance. La perception et la conscience ne

» sont qu'une seule opération : si, comme le pré» tendent les cartésiens, les leibnitziens, les male» branchistes, l'âme a des perceptions dont elle ne » perd jamais connaissance, c'est à la conscience, » et non à la perception, que commencerait pro» prement notre connaissance (1). » « Nous sen» tons notre pensée, dit-il encore ; nous la distin» guons parfaitement de ce qui n'est point elle ; » nous distinguons même toutes nos pensées les » unes des autres. En partant de là, nous par» tons d'une chose que nous connaissons si clai» rement qu'elle ne saurait nous engager dans » une erreur (2). » Descartes eût-il dit autrement? « Considérons, ajoute Condillac, un homme » au premier moment de son existence : son » âme éprouve d'abord différentes sensations, » telles que la lumière, les couleurs, la dou» leur, le plaisir, etc. ; voilà ses premières pen» sées. Suivons-le dans le moment où il com» mence à réfléchir sur ce que les sensations » occasionnent en lui, et nous le verrons se » former des idées des différentes opérations de » son âme ; voilà ses secondes pensées (3). » Locke eût-il dit autrement? « C'est l'âme seule qui con» naît, dit ailleurs Condillac, parce que c'est l'âme » seule qui sent. Comment apprendra-t-elle à se

(1) *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, sect. II, § 4.
(2) *Ibid.*, sect. I, c. 1, § 2.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, § 3 et 4.

Digitized by Google

» conduire si elle ne se connaît pas elle-même, si » elle ignore ses facultés? il faut donc qu'elle s'étu- » die (1). » Descartes et Locke ne s'accordent-ils pas dans ce langage? Ailleurs Condillac s'exprime d'une manière plus positive encore ; il distingue l'*évidence de raison* et l'*évidence de fait*, et, après avoir appliqué la seconde aux propositions qui concernent les corps, il ajoute : « Je pourrais également » appeler évidence de fait la connaissance certaine » des phénomènes que j'observe en moi ; mais je la » nomme *évidence de sentiment*, parce que c'est par » le sentiment que ces sortes de faits me sont con- » nus (2). » Peut-on établir plus expressément un ordre spécial de connaissances fondé sur le témoignage de la conscience intime? Ailleurs, enfin, il distingue l'analyse qui s'exécute sur les impressions des sens, et celle qui opère sur la pensée elle-même, et par laquelle s'exerce ce qu'il appelle la vue de l'esprit (3).

Ce n'est point précisément dans les *sens*, comme Gassendi, comme Fontenelle, comme l'école entière avant eux et depuis eux encore, ce n'est point dans les sens que Condillac a placé l'origine de nos connaissances ; il n'a pas reproduit l'axiome d'Aristote ; c'est dans la *sensation* qu'il a cherché cette origine, et, bien loin de confondre ces

(1) *Logique*, c. VII.

(2) *Ibid.*, c. IX.

(3) *Ibid.*, c. II.



Digitized by Google

deux choses, il les a expressément distinguées et même opposées entre elles. « Les sens, dit-il souvent, ne sont que les causes occasionnelles; ils ne sentent pas. C'est l'âme seule qui sent à l'occasion des organes; c'est à elle seule que les sensations appartiennent. Suffit-il donc, pour connaître, d'avoir des sens? Non, sans doute; car les mêmes sens nous sont communs à tous, et nous n'avons pas tous les mêmes connaissances (1). »

De même que Condillac admet pour les vérités rationnelles une lumière spéciale qu'il appelle l'*évidence de raison*, il admet aussi des notions intellectuelles qu'il oppose aux images des objets sensibles. « Quoique les premières, dit-il, « n'aient été originairement que des sensations, » elles ne sont plus l'objet de la faculté qui sent; » elles sont l'objet de la faculté intelligente, c'est-à-» dire de la faculté qui abstrait, qui compare et qui » juge (2). » C'est ainsi que l'intelligence s'élève, suivant lui, des effets qu'on voit aux causes qu'on ne voit pas; c'est ainsi qu'elle s'élève à la cause de l'univers; nous avons l'idée de cette cause suprême, quoiqu'elle ne tombe pas sous les sens (3).

La sensation elle-même se spiritualise en quelque sorte, aux yeux de Condillac. Sa statue, après avoir reçu toutes les impressions des sens, ne

---

(1) *Logique*, c. I.—*Extrait raisonné du Traité des sensations etc.*
(2) *De l'art de penser*, part. II, c. 3.
(3) *Logique*, c. V.

Digitized by Google

sait encore rien de ce qui existe au-dehors. « Les » sens ne peuvent l'instruire que des modifications » qu'elle éprouve ; elle n'a d'abord senti que son » être (1). » « Soit que nous nous élevions jusque » dans les cieux, soit que nous descendions dans » les abîmes, dit-il dès le début de ses recher- » ches, nous ne sortons point de nous-mêmes ; » ce n'est jamais que notre propre pensée que » nous apercevons (2). »

Que si, dans le fait, Condillac a donc admis, comme Locke, un ordre de connaissances fondé sur le seul témoignage de la conscience intime, un ordre d'idées autre que les images des sens, un ordre de facultés autre que celui des sens, il n'a pas pu se rendre un compte assez exact de cette distinction fondamentale, en apercevoir, en déduire les importantes conséquences; il a paru souvent oublier lui-même cette distinction si essentielle et si féconde; il a surtout fait disparaître, par l'imperfection de son langage, la lumière qu'elle devait répandre, et ici commencent ses nombreux écarts. Observateur superficiel, il a décrit les phénomènes d'une manière inexacte et incomplète; écrivain malhabile, il est devenu en quelque sorte complice des injustices dirigées contre lui, par le vice de ses expressions. Déjà le terme de *sensation,* tel qu'il l'emploie, peut suggé-

---

(1) *Traité des sensations*, part. IV, c. 5.
(2) *De l'art de penser*, part. I, c. 1.

rer des idées fausses, et celui de *sentiment*, adopté par l'un de ses disciples qui a grandement perfectionné sa doctrine, semblerait rendre plus fidèlement sa pensée. Exemple remarquable et malheureux de ces abus de mots que commettent les philosophes, lorsqu'ils veulent employer, pour peindre les phénomènes intellectuels, des termes empruntés à la description des objets physiques. En imaginant celui de *sensation transformée*, Condillac s'est fait une sorte d'illusion à lui-même ; il a cru rétablir une sorte d'identité artificielle entre des phénomènes distincts. Cesse-t-il, en effet, de distinguer, comme autant de phénomènes successifs, la modification passive reçue par l'âme, l'attention active qui s'exerce dans la perception, la comparaison, le jugement, le retour que l'âme fait sur elle-même en se rendant compte de ce qu'elle éprouve, de ce qu'elle pense, de ce qu'elle veut ? Non, sans doute. Donne-t-il le nom de sensation à un seul d'entre eux, à l'un des faits simples et successifs dont notre âme est le théâtre ? Il est infidèle à la réalité des faits, comme à sa propre manière de les voir. Donne-t-il le nom de *sensation* à la suite entière, à la collection des faits ? Alors son expression seule est neuve, mais elle n'est qu'une image trompeuse, une métaphore hors de propos ; elle n'apprend rien, elle éblouit au contraire. Il en est de même lorsqu'il prétend que la faculté de sentir *enveloppe* toutes les autres ; lorsqu'il nous parle d'une *génération*

Digitized by Google

de facultés. En tout cela, il croit ériger un système, et il ne fait qu'introduire des locutions arbitraires, vicieuses, et se contredire lui-même, s'il vient à toucher aux faits. C'est ainsi, par exemple, qu'il admet *un langage inné, quoiqu'il n'y ait point d'idées qui le soient.* Singulier paradoxe; car le langage n'est qu'un signe des idées, et le signe n'est pas sans la chose signifiée. C'est ce que Condillac reconnaît lui-même: en déclarant que « les hommes commençent à parler » ce langage aussitôt qu'ils sentent, » il ajoute : « Quoique tout soit confus dans leur langage, il » renferme cependant tout ce qu'ils sentent (1). » Ainsi le langage n'est inné que du moment et de la même manière que nos sentiments le sont; il leur est inhérent et parallèle. Mais ni l'un ni l'autre ne sont proprement innés; nous apportons seulement en naissant deux facultés qui leur sont relatives : celle de sentir, celle d'exprimer ce que nous sentons, et la première se développe certainement avant l'autre.

Le *Traité des systèmes* de Condillac est le premier essai d'une nouvelle manière de traiter l'histoire de la philosophie, de la traiter dans l'esprit de Bacon, d'y chercher comment les idées se sont coordonnées entre elles dans chaque système de philosophie, et la racine cachée à laquelle chacun d'eux se rattache; d'étudier quels

(1) *Logique*, part. II, c. 2.

Digitized by Google

sont les vices de méthode qui ont égaré l'esprit humain dans la création de ces grandes œuvres intellectuelles. Il a fait ressortir avec habileté une cause d'erreurs déjà souvent signalée, mais qu'on ne saurait signaler trop souvent, qu'on avait jusqu'alors beaucoup reprochée aux scolastiques, mais qu'il a étendue à d'autres exemples: l'abus des notions abstraites. Toutefois, préoccupé à l'excès de cette application, il a voulu lui attribuer une valeur exclusive; il n'a tenu aucun compte d'un grand nombre d'autres causes également fatales dont les systèmes de philosophie ont subi l'influence. Il en est une, en particulier, qui l'a dominé lui-même de la manière la plus fâcheuse dans tous ses écrits, et qui déjà s'est empreinte dans le traité même dont nous parlons. C'est précisément ce besoin immodéré qui tourmente quelques philosophes, de vouloir à tout prix trouver une explication unique pour des phénomènes complexes; de rapporter à une seule cause des effets nés du concours d'un grand nombre de causes; de fonder chaque théorie sur un principe simple et absolu; d'obtenir, en un mot, l'unité systématique avec une rigueur de conditions à laquelle se refusent la nature des faits et celle de nos connaissances. C'est là aussi ce qui l'a égaré encore dans cette théorie si embarrassée, si incomplète et si mal jugée, qui renferme dans la sensation toutes nos connaissances et toutes nos facultés.

Digitized by Google

Condillac s'est mépris ici sur l'application de sa méthode d'analyse. Cette analyse, sur le théâtre de l'expérience, ne peut décomposer les faits qu'autant que leurs éléments se détachent en effet dans l'observation; c'est par la comparaison des phénomènes réels, et non par un isolement imaginé à plaisir, que cette décomposition s'opère. Si, au lieu de concevoir une statue qui s'anime et reçoit tour à tour le présent des sens divers, Condillac eût comparé avec la condition de l'homme doué de tous ses sens, celle de l'homme privé, dès sa naissance, ou de l'ouïe, ou de la vue, ou de ces deux sens à la fois, il eût pu tirer de ces rapprochements, suivis avec persévérance et avec soin, des résultats plus lumineux et plus solides.

Ce besoin inconsidéré de l'unité systématique se fait remarquer à l'entrée même de Condillac dans la carrière philosophique : « Mon dessein, dit-» il dès le premier pas, a été de rappeler à un seul » principe tout ce qui concerne l'entendement humain (1). » Il a entraîné Condillac jusqu'à émettre cette proposition extraordinaire, qui est certainement le dernier terme auquel il puisse conduire, et qui, de nos jours, reproduite, adoptée par quelques écoles de l'Allemagne, y a engendré des doctrines non moins singulières : « Tout le système » des connaissances humaines peut être rendu par

(1) *Essai sur l'origine des connaissances;* introduction.

Digitized by Google

» une expression abrégée et *tout à fait identique:* » *Le même est le même* (1). » Cependant Condillac a fortement combattu Spinoza. Mais, s'il n'y a qu'une vérité, si tout est identique, comment échapper au spinozisme? Le spinozisme n'est que le même principe transporté sur la scène de la réalité.

Condillac justifie son principe en supposant que toute proposition vraie est identique (2). Ce serait réduire toutes les propositions aux jugements abstraits et rationnels; ce serait rejeter les jugements de fait, ceux que Condillac lui-même a tant de fois si nettement et si justement reconnus, et pour lesquels il a institué une évidence de fait et une évidence de sentiment (3).

De là une suite d'erreurs graves toutes empreintes du même caractère et qui embrassent la philosophie tout entière de Condillac. En rapportant toute vérité à l'identité des idées, l'artifice du raisonnement se trouvera renfermé par là même dans la transformation des signes. Retombant, sans les remarquer, dans les méprises qui ont égaré Descartes, et les poussant à l'extrême, Condillac se flatte de « donner à toutes les sciences cette exactitude qu'on croit être le partage

(1) *De l'art de penser*, c. IX.
(2) *Ibid.*, *ibid.*
(3) V. ci-dessus, p. 321.

Digitized by Google

» exclusif des mathématiques (1) ; » il se flatte de les en faire jouir par les mêmes moyens, c'est-à-dire par les seules conditions du langage. Il assimile donc, comme Descartes, toutes nos connaissances à celles dont les mathématiques se composent; il les soumet aux mêmes méthodes : « *Équations*, *propositions*, *jugements*, dit-il, sont au » fond la même chose (2). » Aussi, a-t-il voulu *réduire, dans toutes les sciences, l'art de raisonner à une langue bien faite.* Cependant, comme les vérités mathématiques ne sont que des propositions abstraites, comme les propositions identiques ne sont que des principes abstraits, il s'ensuivrait que ces principes constituent seuls les fondements de toutes nos connaissances. Si toute notre science se borne à l'identité de toutes nos idées comparées entre elles, nous ne pouvons rien savoir du rapport des idées aux choses réelles; nous sommes renfermés dans le cercle d'un idéalisme tel qu'aucune réalité, quelle qu'elle soit, ne peut se découvrir, se légitimer à nos yeux.

Il n'y a donc, pour Condillac, qu'une seule et unique méthode : quelquefois c'est l'analyse (3); d'autres fois c'est l'analogie (4). Mais

---

(1) *Langue des calculs*, objet de l'ouvrage. — *Art de penser*, part. I, c. IX.

(2) *Logique*, c. VIII.

(3) *De l'art de penser*, part. II, c. 4.—*Logique*, c. II, etc., etc.

(4) *Langue des calculs*, objet de l'ouvrage.

Digitized by Google

l'analyse, telle qu'il la conçoit, n'a rien de commun avec l'analyse des géomètres; elle n'a rien de commun non plus avec l'analyse des philosophes. C'est une méthode de division déjà tracée et recommandée par Descartes, qui a pour objet de faire l'inventaire successif des parties qui constituent un tout. L'analogie est le but de la méthode plutôt que la méthode même.

Quoique tous les phénomènes de l'esprit humain soient rapportés par Condillac à la sensation transformée; quoique, ailleurs, toutes les connaissances soient renfermées dans ce seul principe : *Le même est le même*; d'autres fois, il assigne encore un autre principe unique au système entier de nos connaissances : *C'est la liaison des idées.*

De même que toutes nos connaissances sont rappelées par Condillac à un seul principe, de même toutes nos erreurs découlent, à ses yeux, d'une source unique: « Elle est, dit-il, dans » l'habitude de nous servir des mots, sans en avoir » déterminé les idées (1). » Cette maxime est elle-même une grave erreur; celle que Condillac commet ici provient précisément de l'une des sources qu'il a négligé de signaler, laquelle réside dans l'observation précipitée et incomplète des faits.

En général, les nombreuses contradictions de

(1) *De l'art de penser*, part. II, c. 6, à la fin, etc., etc.

Digitized by Google

Condillac se rattachent à une contradiction fondamentale: il a voulu, à l'exemple de Bacon et de Locke, ramener la philosophie à l'étude de la nature (1), lui donner pour guides l'observation et l'expérience; et en même temps, sur les traces de Descartes, il n'a conçu la vérité, les méthodes, que dans l'ordre et d'après le type des notions purement spéculatives. Ainsi, les deux doctrines ne se sont point véritablement associées dans la sienne; elles s'y sont juxtaposées pour s'y combattre sans cesse. C'est, il faut le dire, non un éclectisme, mais un syncrétisme véritable, chose étonnante dans un esprit doué d'une aussi grande pénétration.

Quelquefois, cependant, Condillac a aperçu les fondements sur lesquels s'établit l'alliance des vérités rationnelles avec les vérités de fait, et comment cette alliance devient féconde et utile(2). Il a eu le mérite de montrer aussi comment les vérités *identiques* peuvent être en même temps *instructives* (3).

Si Condillac donne à ses aperçus une étendue exagérée, souvent ces aperçus en eux-mêmes étaient ingénieux et justes. S'il a le tort, lorsqu'il rencontre un point de vue, de s'y concentrer d'une manière trop exclusive, s'il veut y

---

(1) *Logique*, part. II, c. 1, etc.

(2) *De l'art de penser*, part. I, c. 8; part. II, c. 7.

(3) *Ibid.*, part. I, c. 10.

Digitized by Google

tout ramener, s'il résulte de là que ses théories ne peuvent se coordonner entre elles, du moins, lorsqu'il s'est placé dans un point de vue fécond en conséquences, il sait y répandre d'abondantes lumières et en poursuivre les développements. Il a reconnu dans l'attention le premier instrument de l'intelligence, un instrument universel ; il en a observé les lois ; il a tracé des règles pour en accroître l'énergie, pour en diriger l'emploi (1). L'association des idées, dans laquelle Locke n'avait aperçu qu'une sorte d'esclavage de la raison, qu'un désordre extraordinaire, se montre à Condillac comme une loi générale, dont les effets se déploient quelquefois par l'intervention de notre volonté, par l'acte de l'attention, et quelquefois sans son concours; dont les effets aussi, funestes quelquefois, souvent aussi sont utiles et même nécessaires, et qui vient en aide à l'imagination, à la contemplation et la mémoire (2). Le même système de lois a éclairé pour lui l'histoire de la formation du langage, lui a servi à déterminer la nature des fonctions que le langage remplit et des rapports qu'il entretient avec les idées. Il a sans doute attribué aux signes un pouvoir trop étendu sur les opérations de l'esprit humain; mais il a

(1) *De l'art de penser*, part. II, c. 3.

(2) *Ibid.*, part. I, c. 5. — *Traité des connaissances*, part. I, sect. I, c. 3 et 4.

Digitized by Google

cependant suivi avec sagacité les traces de l'analogie dans les formes du langage; la métaphysique, par ses soins, a prêté de nouveaux secours à la grammaire générale. Quoiqu'il ait eu le tort de vouloir ramener trop exclusivement à l'analyse toutes les méthodes philosophiques, il a du moins décrit avec une admirable lucidité ce procédé de l'esprit humain qui consiste à décomposer un sujet avec ordre, pour l'examiner dans tous ses éléments et le recomposer ensuite; et comme un grand nombre de nos erreurs provient d'une vue trop superficielle et incomplète des objets, il a donné par là d'excellents conseils pour former des esprits justes.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, de ses diverses théories, la seule dont il n'ait pu tirer aucun résultat réel, celle qui est demeurée pleinement stérile entre ses mains, c'est précisément cette théorie de la *sensation transformée*, qu'il affectionnait par dessus toutes les autres, et qui est considérée comme imprimant à sa philosophie le caractère qui la constitue essentiellement. Il n'a donné à cette philosophie qu'une sorte de langue spéciale; mais on cherche en vain quelle conséquence réelle, ou doctrinale ou pratique, Condillac en a tirée. Son traité des sensations n'est qu'une sorte de roman philosophique, de fiction ingénieuse, mais qui doit être jugée par l'observation, qui ne peut y suppléer, qui peut seulement en exprimer les résultats sous une

Digitized by Google

image plus distincte et plus vive. Aucune instruction n'en jaillit; il n'est peut-être pas un phénomène important et nouveau qui s'y trouve décrit, si ce n'est la sensation de la résistance attachée au tact. Toute cette théorie apparente, qui consiste plus dans les mots que dans les choses, n'a servi qu'à créer des embarras à Condillac, et à le jeter dans une sorte de contradiction, particulièrement lorsqu'il a voulu rendre compte des notions morales. Il n'a pas hésité à reconnaître dans ces notions l'expression des lois naturelles instituées par l'auteur de toutes choses (1). Cependant il se demande « si la moralité des actions est une chose qui tombe sous les sens? » et il répond: « Pourquoi donc n'y tomberait-elle pas (2)? » Il n'a pas hésité non plus à reconnaître l'immense supériorité qui élève l'homme au dessus des animaux; mais lorsqu'il a fallu expliquer la cause principale de cette supériorité, il n'a su la trouver que dans la différence d'un *moi d'habitude avec un moi de réflexion* (3), différence qui ne peut avoir toute sa valeur qu'en rendant au terme de *réflexion* toute l'étendue du sens que Locke lui avait donné. Condillac a reconnu aussi, dans la nature humaine, et décrit avec fidélité, cette haute puissance morale qui constitue la liberté; il y a fait en-

---

(1) *Traité des animaux*, part. II, c. 7.
(2) *Logique*, part. I, c. 6.
(3) *Traité des animaux*, part. I, c. 5.

Digitized by Google

trer une détermination propre de la volonté. Il a proclamé le grand principe de la causalité; il en a déduit, par une preuve rapide et simple, la plus auguste des vérités, celle de l'existence du premier auteur (1); mais il n'a point examiné le titre sur lequel se fonde l'autorité de ce principe; il n'a point exploré la nature de la notion de cause. Par là il s'est fermé l'accès de toute philosophie transcendantale; il a concentré la philosophie sur la double scène de nos idées intérieures et du langage qui les réfléchit, sans étendre son domaine sur les rapports que l'homme entretient avec la nature. C'est même en vain qu'on lui demande quelque chose de satisfaisant sur l'existence des objets extérieurs et les propriétés réelles qui leur sont inhérentes.

Condillac se plaint souvent de l'extrême indifférence que, de son temps, on témoignait en France pour la métaphysique. Il a voulu en triompher; il en a triomphé, en effet, par le succès le plus éclatant et le plus rapide; mais le succès a été acheté par de grands sacrifices. Condillac a réalisé dans le plus haut degré ces deux conditions essentielles prescrites par les cartésiens, la simplicité et la clarté; mais il a fourni un exemple de l'abus auquel elles peuvent être portées. A force de vouloir rendre la science accessible, il lui a enlevé une portion de sa dignité

(1) *Traité des animaux*, part. II, c. 6.

Digitized by Google

et ses plus belles prérogatives. Il a introduit dans le sanctuaire de la philosophie tant d'adeptes si peu préparés pour s'approcher dignement d'elle. Il a été lu avec empressement, compris avec facilité, ou du moins on a toujours cru le comprendre alors même qu'il ne s'était pas bien compris lui-même. Chacun a cru pouvoir philosopher à peu de frais; on a restreint la philosophie à l'idéologie; l'idéologie elle-même a été presque restreinte à la grammaire; on a cru savoir la logique, quand on a prononcé le mot d'analyse. Condillac connaissait l'esprit de son siècle, il voulait s'en faire entendre; mais, pour y parvenir, il lui prêtait trop de faveur. Ses mérites mêmes ont nui à la cause qu'il servait, car ils ont encore secondé la disposition dominante, la présomption des demi-savants et l'habitude des études superficielles.

En excitant chez les penseurs une heureuse émulation pour faire la revue et l'inventaire de leurs propres idées, pour étudier les ressorts les plus délicats des opérations intellectuelles; en leur offrant le modèle d'un style philosophique élégant dans sa simplicité, précis et facile, quoique souvent inexact, Condillac leur a aussi donné quelques exemples funestes. Il les a accoutumés à ne considérer les objets que sous une seule face; il a entretenu, accru peut-être cette influence déjà exercée par Locke, qui, à force d'anatomiser la pensée, ne sait plus lui rendre le mouvement et la vie;

Digitized by Google

qui fait des esprits subtils et froids; qui, après avoir dissipé de faux systèmes, éteint le génie philosophique et enlève la faculté de concevoir fortement, de créer avec fruit.

La publication des ouvrages de Condillac a réveillé en France l'émulation presque éteinte, depuis un demi-siècle, pour les travaux philosophiques, et jusqu'à la fin du dernier siècle son influence s'est fait sentir sur tous ceux qui sont entrés dans cette carrière. Condillac, du reste, a-t-il eu une école proprement dite? Quelques-uns de ses adversaires l'affirment; ceux qui lui sont le plus favorables le nient. Les uns et les autres ont à la fois raison sous quelques rapports. Condillac a obtenu un très grand nombre de disciples, mais dans le monde et parmi les personnes qui ne font point profession de cultiver sérieusement les études philosophiques; s'il a rendu à celles-ci le goût de ces études, c'est en leur en évitant la fatigue, et par conséquent en leur faisant adopter ses idées telles qu'il les avait présentées. Mais, parmi les hommes qui ont écrit après lui, en France, sur la philosophie, il n'en est aucun qui, même en adoptant une partie des vues qu'il avait en commun avec Locke, ou de celles qui lui étaient propres à lui-même, ne les ait considérablement modifiées; qui, en partant du même point, en se dirigeant vers le même but, ne se soit cependant souvent séparé de lui. Dans les écrivains qui sont censés appartenir à son école,



Digitized by Google

on aperçoit plutôt le même esprit, que l'on ne reconnaît précisément la même doctrine. Cet esprit, au reste, il faut le répéter de nouveau, c'est celui de Descartes et de Locke combinés, dont Condillac est la vivante image.

De tous les philosophes français du XVIIIe siècle, Condillac est celui qui a le plus écrit; il a essentiellement appliqué sa philosophie à l'art de parler et à celui d'écrire : c'était en effet le genre d'application auquel elle tendait naturellement. Il lui demanda aussi des directions dans le grand art de l'éducation; mais ces secours furent peu heureux, et celui qui avait tant étudié la manière dont les idées se forment dans l'esprit humain, sut mal les faire naître dans l'intelligence de son élève.

La philosophie, au commencement de ce siècle, s'était honorée de compter un chancelier d'Aguesseau parmi ses disciples; elle reçut plus tard aussi les hommages de deux autres magistrats, le président de Brosses et Turgot.

Quoiqu'il ne se proposât que d'examiner la formation mécanique des langues, le président de Brosses, dans l'excellent traité qu'il nous a laissé sur ce sujet, est cependant remonté aux notions de la métaphysique pour déterminer la nature des fonctions que remplissent les signes. Il a concouru, avec Condillac, à diriger les méditations des penseurs sur les rapports qui unissent les signes aux idées. L'être réel, l'idée, le son,

Digitized by Google

la lettre, voilà les quatre termes, les quatre éléments du système qu'embrassent ces rapports. Rendre, par l'organe de la voix, ce que l'âme a reçu par les sens, représenter de nouveau au dehors ce qui est au dedans et qui y était venu du dehors, voilà l'office de nos langues (1). De Brosses apprécia le rôle important que les mots remplissent dans les sciences (2). Il signala tous les fruits que la philosophie peut recevoir de l'histoire du langage, les indications qu'elle y puise sur la génération des idées, les secours qu'elle en reçoit pour l'examen des opinions, pour la recherche de l'origine des erreurs (3). En montrant comment ont été institués les noms des idées intellectuelles, suivant quel ordre l'analogie a procédé pour les désigner, il fut conduit à étudier la source de laquelle elles dérivent et les assimilations qui se forment dans la pensée humaine (4).

Turgot traita le même sujet, mais en s'attachant plus spécialement aux étymologies et aux caractères philosophiques du langage. Jeune encore, il avait annoté de ses critiques les observations de Maupertuis sur les langues. Dès lors, il avait esquissé une histoire des progrès de l'es-

(1) *Traité de la formation mécanique des langues*, t. I, c. 1, § 1.
(2) *Ibid.*, c. II, § 2.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, § 11, 14, 15, 16.
(4) *Ibid.*, t. II, c. 12, § 208, 209.

Digitized by Google

prit humain, qui peut-être a suggéré plus tard à Condorcet l'idée du plan que celui-ci a conçu. Dès lors aussi, et du milieu de ses exercices théologiques, il avait tracé l'apologie de la tolérance. Il porta dans les méditations philosophiques cette élévation de vues qu'il montra ensuite dans le cours de sa carrière publique. La tendance de son esprit était de remonter toujours aux principes régulateurs des choses. Dès ses premiers pas, il sut reconnaître quels étaient les problèmes fondamentaux; il osa les aborder, et apporta des données neuves pour leur solution.

Turgot s'était formé aussi à l'école de Locke (1); il avait adopté une partie des vues de Condillac. Comme Condillac, il avait fait de la théorie générale de la parole une étude approfondie; mais il ne s'était point borné à considérer comment l'étude de la génération des idées éclaire les principes de la grammaire générale; il avait jugé aussi combien la formation des langues et l'art étymologique répandent de jour sur l'histoire philosophique de l'esprit humain et des idées des hommes. Cette étude devenait, à ses yeux, une branche intéressante de la métaphysique expérimentale; elle pouvait même conduire à faire retrouver, dans la marche primitivement suivie par l'esprit humain, bien des analogies très fines

---

(1) OEuvres de Turgot, art. *Etymologie*, t. III, p. 62, 65. — *Réflexions sur les langues*, p. 85; art. *Existence*, p. 96.

Digitized by Google

et très justes entre plusieurs idées, bien des rapports de toute espèce, que la nécessité toujours ingénieuse avait saisis à l'origine, et que, depuis, la paresse avait oubliés (1). Cette étude avait beaucoup occupé Turgot; il avait projeté et commencé dans cet esprit un ouvrage sur la formation des langues et des grammaires générales, dont on n'a retrouvé qu'un fragment. Exagérant l'opinion de Locke et celle de Condillac, Turgot pensa que cette étude, d'accord avec la saine métaphysique et l'observation, devait convaincre que les idées, même celles des êtres spirituels, viennent toutes des sens. Il fut séduit et trompé, dans cette opinion, par les vestiges, encore empreints dans les termes employés à désigner les êtres spirituels, des métaphores qui, dans l'origine, ont présidé à ces expressions (2). Avec Locke et Condillac, il estima que l'étude des langues, envisagée sous ce point de vue, peut prêter des secours précieux à la logique; avec Condillac, il pensa que le langage n'est qu'une espèce de calcul dont la grammaire et la logique même, en grande partie, ne sont que les règles. Mais il reconnut, ce qui avait échappé à Locke et à Condillac, que ce calcul est bien plus compliqué que celui des

---

(1) Œuvres de Turgot, art. *Etymologie*, p. 61, 62, 64; *Réflexions sur les langues*, p. 85, 87.

(2) Art. *Etymologie*, p. 63.—Art. *Existence*, p. 96.

Digitized by Google

nombres; il indiqua les causes spéciales des erreurs et des difficultés auxquelles il est exposé (1). Turgot remarque judicieusement que l'artifice de ce calcul ingénieux, dont Aristote nous a donné les règles, que tout l'art du syllogisme est fondé sur l'usage des mots dans le même sens; que l'emploi d'un même mot dans deux sens différents fait de tout raisonnement un sophisme. Il fait voir combien les définitions souffrent de la multitude, de la variété et souvent de l'incompatibilité des acceptions, soit qu'on se limite à une acception trop spéciale, soit qu'au contraire on ne veuille s'attacher qu'au sens le plus général qui leur est commun (1). Presque toutes les expressions philosophiques ont changé de signification, et de là vient que nous nous faisons souvent de si fausses idées des opinions que les anciens avaient conçues. Turgot en donne un exemple fort curieux. En partant de nos idées actuelles sur la matière à trois dimensions, en oubliant que par *matière*, *materia*, *ὕλη*, les anciens entendaient les *matériaux* dont une chose est faite, par opposition à sa forme, ce fonds d'*être* auquel nous donnons le nom de *substance*, on sera souvent porté à charger les anciens d'avoir nié la spiritualité de l'âme, c'est-à-dire, d'avoir

(1) Art. *Etymologie*, p. 65.
(2) *Ibid.*, p. 66 à 71.

Digitized by Google

mal répondu à une question que beaucoup d'entre eux ne se sont jamais faite (1).

Mais, pénétrant, bien plus avant que Locke et Condillac, dans la substance de la philosophie, Turgot a vu qu'il y a une autre métaphysique que celle qui expose les rapports des idées entre elles, qu'il y en a une qui doit rendre compte du rapport de nos idées avec la réalité des choses. Cette philosophie première à laquelle l'école elle-même aspirait, que l'école espérait saisir en traitant de l'*ontologie*, Turgot, aussi, a voulu l'embrasser en traitant de l'*existence*. Le rapide traité qu'il a donné sur ce sujet, dans l'Encyclopédie, est un véritable chef-d'œuvre. Il a, comme Descartes, dirigé ses regards sur le fait de l'*existence du moi*, mais sans lui refuser, comme Descartes, le titre de fait primitif, sans tirer de ce fait, comme Descartes, une suite précipitée de déductions rationnelles; il y a rallié tous les autres faits auxquels celui-là s'unit étroitement dans l'histoire de nos opérations intellectuelles. Il a recherché, d'après les exemples de Locke, comment la notion d'existence s'est formée en nous, mais par une observation bien plus complète et plus méthodique des phénomènes tels qu'ils nous sont offerts par notre expérience intérieure. Abandonnant à Condillac l'hypothèse

(1) Art. *Etymologie*, p. 75.

Digitized by Google

Le monde dans leque
non un monde frivole
et sérieuse dont lui-mê
laquelle s'adressait aus
Malebranche s'adressa
qui elle-même, à son
comme sur Descartes ;
sincère, une noble curio
ces utiles, entourait de s
cultivaient, récompensai
découvertes du génie,
hommes un auditoire dig

Depuis Sextus l'Empir
n'avait rencontré aucun
putant ses prérogatives, s
tre elle, et de l'appareil
gueur des raisonnements
remarquable que le célèb
*tration évangélique*, Huet
qui fut aussi appelé, par l
remplir, à côté de Bossu
précepteur du Dauphin.
scepticisme qui s'empara
ble l'effet de son zèle po
et une suite de son imme
le dire aussi, une sorte
combattre les progrès de
tage. Ce ne fut point
mysticisme exalté, qu'il
ter la certitude des co

Digitized by Google

lever la foi religieuse en ruinant la
conviction rationnelle, et donner à
les dogmes révélés, en ne laissant à la
aucune arme pour les combattre. L'
S'il entreprit les différents systèmes phi-
ques anciens et modernes, ce fut pour mon-
leurs contradictions, leur instabilité.
ncore, il était passionné par les prin-
Descartes qui venaient de voir le jour;
n approfondissant ce système avec plus de
en découvrit bientôt les imperfections.
vons vu quel arsenal d'objections, toujours
uses, souvent profondes, quelquefois sub-
dispose entre toutes les parties de l'édi-
e Descartes avait pensé construire. Ce-
s'effraya; la résurrection de l'épicurisme
ut prêter trop de faveur à l'impiété. Il se
donc au sein du platonisme, qui lui sem-
moins en harmonie avec le christianisme;
oin que les exigences de son esprit en fus-
tisfaites, il ne trouva dans le platonisme
vagues spéculations, de vénérables rê-
es théorèmes de cette philosophie lui pa-
uvent rouler dans un cercle vicieux, ou
rêter à des arguments contraires aussi bien
il vit sortir du platonisme les sectes di-
. Avec l'une d'elles, il convertit son dé-
ement en système. Arcésilas et Carnéade
eillirent après Platon. Sextus l'Empirique,
peignant la disposition de son esprit, s'y



rap-
jours
puis,
avait
com-
rma-
ales,
rant
rgot
mé-
que
ien-
ans
em-
les
ori-
cke
es,
des
, il
cul
nde
ut,
que
des

ions

Digitized by Google

l'*idée*, les *sens*, la *substance spirituelle*, l'*abstraction*, le *jugement*, l'*idéalisme*, la *certitude*, la *probabilité*, l'*identité personnelle*, l'*immatérialité*, etc., articles dont l'ensemble eût composé une véritable métaphysique. On aurait eu lieu de regretter, dans tous les cas, que, sacrifiant au vieux système de distribution sur lequel l'Encyclopédie avait été conçue, il eût démembré et disséminé dans des articles séparés, suivant le hasard de l'ordre alphabétique, les éléments d'une doctrine qui devait former un corps compact, et qui, d'après les fragments que nous en possédons, eût été coordonnée sur un petit nombre de principes.

L'administration de Turgot a fourni un éclatant exemple de l'utilité des applications que la saine philosophie peut recevoir dans l'administration publique. Si, lorsqu'il fut appelé aux plus hautes fonctions de l'État, les vues d'amélioration qu'il avait conçues ne purent triompher des puissantes résistances que lui opposa la coalition des intérêts et des habitudes; si, pour avoir voulu trop accélérer la marche de ces améliorations, il perdit le moyen de les accomplir; cette erreur, ce défaut de succès, n'appartenaient point à un vice, à une imperfection de ces vues en elles-mêmes; ce fut le tort de son pays et de son siècle, plutôt que le sien. Il crut le bien trop facile au milieu des hommes qui l'entouraient; mais l'expérience a prouvé que son gé-

Digitized by Google

nic avait bien jugé les besoins de l'avenir, et la France, plus tard, a payé bien cher les mêmes améliorations, précisément pour les avoir attendues trop longtemps. Ce fut encore le flambeau de la philosophie qui le guida dans une science alors naissante, celle de l'économie politique; qui lui fit garder un juste milieu entre les deux écoles émules plus encore que rivales, empruntant à chacune d'elles, sans s'asservir à aucune. Sous ce rapport, il répond à Adam Smith, qui fit de la philosophie le même emploi et lui dut la même indépendance. Comme Smith, il éclaira et ennoblit l'économie politique par le concours de la philosophie morale: ses *Mémoires sur le prêt à intérêt* en offrent un exemple remarquable. L'amour de l'humanité et l'amour de la vérité, deux sentiments qui s'allient si bien, se confondirent en lui et ne firent qu'un du philosophe et du citoyen (A).

Il semblait qu'il devait entrer dans les fonctions du secrétaire de notre Académie des sciences d'associer la culture de la philosophie à celle des connaissances positives. L'abbé Duhamel et Fontenelle en avaient donné l'exemple dès la fondation même de cette illustre compagnie. D'Alembert et Condorcet le continuèrent; D'Alembert et Condorcet vinrent augmenter le nombre des géomètres qui, comme Descartes, Leibniz, Pascal, suivirent le conseil de Platon, pénétrèrent dans les plus hautes généralités de la pensée humaine,

Digitized by Google

en étudièrent les phénomènes, les opérations et les lois.

Fontenelle, homme de lettres, avait voulu devenir savant; D'Alembert, savant distingué, voulut être homme de lettres; l'un et l'autre rencontrèrent la philosophie au passage: chez l'un et chez l'autre la philosophie reçut donc à la fois la double influence de la littérature et de la science, plus grave toutefois et plus sérieuse chez D'Alembert, aspirant à des résultats plus étendus.

On reconnaît dans tous les écrits philosophiques de D'Alembert le même esprit qui lui fit concevoir le plan de l'Encyclopédie, et qui lui dicta le discours préliminaire placé en tête de cet immense ouvrage. L'Encyclopédie réalisait la pensée de Bacon; D'Alembert lui-même, formé à l'école de Bacon, aspirait à le faire revivre, ou plutôt à l'accomplir, si cette expression était permise; car, comme nous l'avons vu, les paroles de Bacon avaient été un vœu, une prophétie. C'est aussi le système des connaissances humaines que D'Alembert embrasse dans son universalité; avec Bacon, il cherche les affinités qui les unissent, les secours qu'elles se prêtent; il essaye de les soumettre à une classification tirée du rapport qui existe entre elles et l'esprit humain, et, comme lui aussi, il rencontre, dans cette grande tentative, les obstacles qui naissent de la nature des choses. Il fait plus encore: il remonte au

Digitized by Google

berceau de ces mêmes sciences pour étudier leur filiation, observer les causes qui les ont fait naître, les secours qu'elles se sont mutuellement prêtés, et la marche qu'elles ont suivie. C'est en se plaçant au centre de ce vaste système des connaissances humaines, qu'il a considéré la nature, les facultés, les opérations de l'instrument qui s'applique à chacune d'elles, et, de la sorte, l'étude de l'entendement humain est devenue pour lui la philosophie première, parce qu'en effet elle contient les principes communs à toutes les sciences, détermine les notions qui en forment le lien, trace les règles qui les gouvernent (1).

Mais, tandis que les regards de Bacon étaient tournés vers l'avenir, ceux de D'Alembert s'arrêtent sur le présent. Les paroles de Bacon sont des invocations au génie; celles de D'Alembert sont des définitions des œuvres du génie. On dirait qu'ils sont placés, en face l'un de l'autre, aux termes opposés de la même carrière, et c'est ainsi qu'ils se répondent. L'un préside au mouvement du départ, l'autre goûte un glorieux repos. Aussi, quelle que soit la grandeur des vues de ce dernier, elles sont vides d'espérances et comme privées de fécondité.

« La philosophie, dit D'Alembert, n'est autre

(1) V. le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*; V. aussi l'*Essai sur les éléments de philosophie*, § 1, 2, 3.

Digitized by Google

» chose que l'application de la raison aux diffé-
» rents objets sur lesquels elle peut s'exercer :
» des éléments de philosophie doivent donc con-
» tenir les principes fondamentaux de toutes les
» connaissances humaines. Or ces connaissances
» sont de trois espèces, ou de faits, ou de senti-
» ments, ou de discussions (1). Les objets qu'elles
» embrassent peuvent se réduire à quatre ; l'espace,
» le temps, l'esprit et la matière. Deux sortes de
» principes appartiennent aux éléments de philoso-
» phie : ceux qui forment la tête de chaque partie
» de la chaîne, et ceux qui se trouvent au point de
» réunion de plusieurs branches (2). Les axiomes
» n'appartiennent point au premier ordre de prin-
» cipes ; aux yeux de D'Alembert, ils sont absolu-
» ment stériles (3). Les vrais principes, dans chaque
» science, sont des faits simples et reconnus, qu'on
» ne peut, par conséquent, ni expliquer, ni con-
» tester (4). » On ne peut assez s'étonner de voir ensuite D'Alembert reproduire, sans hésitation et sans réserve, la maxime qui fait consister uniquement le jugement dans la comparaison des idées (5) !

La métaphysique est réduite à peu près par D'Alembert, comme elle l'avait été par Locke et par

---

(1) *Eléments de philosophie*, § 3.

(2) *Ibid.*, § 4.

(3) *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.—Eléments de philos.*, § 4 et 5.

(4) *Eléments de philos.*, § 4.

(5) *Ibid.*, § 5.

Digitized by Google

Condillac, à la génération des idées, ou du moins peut-être, dit-il, devrait-elle s'y borner (1); et il en conclut, dans un sens fort différent de celui de Platon, que cette science ne se compose que de réminiscences, et que chacun, en l'apprenant, ne fait que retrouver en lui-même ce qu'il ne savait pas y apercevoir.

D'Alembert distingue deux classes générales d'idées: les idées *directes* et les idées *réfléchies*. Les premières arrivent à notre âme, dont elles trouvent les portes tout ouvertes; les secondes sont acquises: les premières sont *sensibles*, les secondes *intellectuelles* (2). Cette distinction, toutefois, diffère essentiellement de celle de Locke, quoiqu'elle paraisse s'en rapprocher dans les termes, et il importe de signaler cette différence, parce qu'elle peut répandre beaucoup de jour sur la cause des méprises qui ont eu lieu relativement à la doctrine de Locke. Les idées *réfléchies* de D'Alembert ne sont point l'expression des témoignages de la conscience sur les phénomènes intérieurs; elles ne sont autres que celles que Gassendi supposait déduites de la sensation par une élaboration nouvelle. Ainsi, dans ce système, toutes nos idées dérivent exclusivement de la sensation, quoique, pour une partie d'entre elles, la sensation ne fournisse proprement qu'une ma-

(1) *Éléments de philos.*, § 6.
(2) *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*

Digitized by Google

tière première dont l'esprit dispose, sans y rien ajouter de son propre fonds (1). D'Alembert n'en sépare pas moins la sensation de la pensée par des limites tellement prononcées, qu'elles n'ont, dit-il, aucun rapport entre elles (2). Il admet, du reste, avec Turgot, un sixième sens, un sens interne, trop négligé des philosophes (3).

La doctrine de D'Alembert diffère tellement de celle de Locke, que c'est précisément dans la première classe d'idées qu'il range celle que nous acquérons de notre existence et de ce principe pensant qui constitue notre nature, qui n'est point différent de nous-mêmes, comme il y range aussi les idées qui se rapportent directement à notre corps et aux objets extérieurs (4).

D'Alembert fait remarquer qu'il y a deux sortes d'idées simples, ou plutôt deux genres de simplicité dans les idées, et lève par là quelques équivoques qui avaient embarrassé les philosophes. Le premier genre occupe les sommités de l'abstraction; le second réside dans les sensations primitives (5).

En remarquant avec raison que les idées simples ne sont pas susceptibles de définition, qu'on

---

(1) *Discours prélim. de l'Encyclopédie.* — *Eléments de phil.* — *Eclaircissements*, § 1, p. 23.

(2) *Eléments de philos.* — *Eclaircissements*, § 7, p. 118.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 116.

(4) *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*

(5) *Eléments de phil.*, § 4.

Digitized by Google

peut seulement les faire naître dans l'esprit en le plaçant dans la situation convenable, il ajoute que ce second mode serait souvent plus utile pour déterminer exactement les idées complexes elles-mêmes (1).

Il est une méprise trop ordinaire aux philosophes, lorsqu'ils traitent de la génération des connaissances: c'est de confondre cette génération purement *logique* qui fait dériver les conséquences de leurs principes, avec une autre génération qu'on pourrait appeler *historique*, et qui ne consiste que dans la succession réelle suivant laquelle l'esprit humain acquiert les notions. D'Alembert a eu soin de les distinguer, et a fait observer qu'elles procèdent même souvent d'une manière toute contraire (B).

Par une contradiction semblable à celle que nous avons déjà signalée, D'Alembert, en faisant consister l'évidence dans la liaison des idées immédiatement aperçues, et rapportant cette liaison à l'identité, admet cependant non-seulement une certitude des faits, relative aux objets physiques, et qui est le fruit du rapport invariable de nos sens, mais aussi une certitude de sentiment qui embrasse les vérités de la morale, qui se fonde sur la conscience, que révèle ce qu'il appelle l'*évidence du cœur,* et qui nous subjugue par son

(1) *Eclaircissements*, § 2, p. 19.



Digitized by Google

empire (1). Ce langage fait souvent espérer qu'il admettra, avec l'école écossaise, certaines vérités morales au rang des vérités primitives; mais cet espoir s'évanouit, ou, du moins, en rapportant la morale à l'utilité générale, en faisant consister la vertu dans l'amour de l'humanité, ainsi que Shaftesbury, d'Alembert laisse dans le vague tout ce qui touche au principe de l'obligation, au caractère impérieux dans la notion du devoir (2). Cependant il condamne Locke pour avoir employé, contre l'hypothèse des idées innées, des arguments qui supposent, dans les règles de morale, une mobilité, une variabilité, qui répugnent à leur nature (3); il rétablit dans sa vraie condition cette notion de la liberté que Locke avait si malheureusement altérée (4). Les vérités de sentiment se réfèrent, pour lui, non-seulement aux notions du juste et de l'injuste, mais à celles du beau; elles reconnaissent ainsi l'autorité du goût, comme celle de la conscience (5).

*Pourquoi y a-t-il quelque chose?* « Cette question » terrible, dont les philosophes, dit D'Alembert, » n'ont pas été assez effrayés (6) », n'a pu que le pénétrer, en effet, d'une sorte de terreur. Mais il

(1) *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*
(2) *Eléments de phil.*, § 7 et 8.
(3) *Eclaircissements*, § 8, p. 140.
(4) *Eléments de philos.*, § 7.
(5) *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*
(6) *Eclaircissements*, § 7, p. 34.

Digitized by Google

s'est demandé comment nous savons du moins qu'il y a quelque chose hors de nous, et cette question, pour lui, s'est subdivisée en trois autres (1): « Comment concluons-nous de nos sensations à » l'existence des objets? Cette conclusion est-elle » démonstrative? Enfin, comment parvenons-» nous, par ces mêmes sensations, à nous former » une idée des corps et de l'étendue? » Il résout la première, comme Condillac, par les circonstances qui accompagnent la sensation du tact et la résistance qui s'y manifeste (2). Il regarde la seconde comme à peu près insoluble; il n'examine pas si elle ne serait point inutile, si la perception du tact n'apporte pas avec elle une lumière d'intuition; il se borne à remarquer qu'il n'y a nul rapport entre la sensation et son objet, que le raisonnement ne peut trouver le passage de l'une à l'autre, mais qu'une espèce d'instinct plus sûr que le raisonnement, un penchant insurmontable nous porte à assurer l'existence des objets extérieurs (3). La troisième question lui paraît renfermer des difficultés encore plus réelles et même, en un certain sens, insolubles (4). En général, il restreint dans de fort étroites limites la puissance de l'esprit humain relativement aux

(1) *Eléments de philos.*, § 6, p. 48.

(2) *Ibid.* — *Eclaircissements*, § 7, p. 109.

(3) *Eléments de philos.*, § 6, p. 51. — *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*

(4) *Eléments de phil.*, § 6, p. 57.

Digitized by Google

problèmes métaphysiques: il considère même comme insolubles quelques-uns de ces problèmes que la philosophie peut avec confiance se flatter d'avoir résolus; il a plus que de la réserve et de la prudence, il a du découragement. Son doute tend moins à faire mieux chercher qu'à interdire l'investigation (1). Esprit rigide et froid, il se refuse, il nous refuse le mouvement intellectuel qui anime à la fois et les créations et les croyances.

D'Alembert a conçu comme Turgot (2), ou du moins d'après Turgot, la notion de l'*existence*, et cette opération de l'esprit par laquelle nous étendons la notion d'*existence*, du *moi* dans lequel elle est d'abord immédiatement aperçue, aux objets étrangers. Cette manière de voir et l'opinion où était D'Alembert que l'existence des corps a besoin d'être justifiée par la démonstration, le contraignaient au spiritualisme, quoiqu'il ne se soit pas expliqué, à cet égard, d'une manière expresse.

Sur les notions de l'*espace* et du *temps*, il est loin de répondre à ce qu'on pouvait attendre de lui (3). On doit remarquer la manière ingénieuse dont il a expliqué les causes qui ont conduit les anciens à supposer dans l'individu humain l'existence

(1) *Elém. de phil.*, § 6, p. 61. — *Eclaircissements*, § 7, p. 119 et suiv.
(2) *Eclaircissements*, § 2, p. 18.
(3) *Ibid.*, § 16, p. 268.

Digitized by Google

simultanée de plusieurs âmes, et celle dont il a résumé la philosophie de Descartes en peu de mots, cherchant à prouver que ce grand génie, même dans ses écarts, n'avait fait qu'être rigoureusement conséquent à lui-même (1).

Loin de s'associer à tant de géomètres qui, comme Descartes et d'après lui, ont voulu transporter dans les autres sciences les méthodes mathématiques, D'Alembert a eu le bon esprit de montrer que cette assimilation ne saurait avoir lieu; il a eu le mérite de faire voir combien cet abus de l'appareil mathématique a nui à la philosophie, de signaler le sophiste travesti en géomètre, qui, à la faveur des formules, se trompe lui-même et les autres (2). S'il a considéré les exercices mathématiques comme une sorte de préparation logique, il a remarqué aussi que l'habitude trop grande et trop continue du vrai absolu émousse le sentiment sur ce qui n'est pas entouré d'une aussi vive lumière. Il ne veut donc pas qu'on se borne aux démonstrations rigoureuses (3).

L'un des services les plus réels que D'Alembert ait rendus à la philosophie, c'est d'avoir donné à l'art de conjecturer toute l'attention qu'il mérite et qui lui a été si rarement accordée. Il en dis-

---

(1) *Eclaircissements*, § 8 et 9, p. 120, 131, 135, 140.

(2) *Eléments de philos.*, § 5, p. 40.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 43.

Digitized by Google

tingue trois branches : l'une, dans laquelle le calcul est rigoureusement applicable et peut suffire, comme l'analyse des probabilités des jeux de hasard ; la seconde, dans laquelle ce calcul peut encore s'appliquer avec rigueur, mais où il doit se combiner avec les données de l'expérience et de l'observation, comme en ce qui concerne la durée de la vie des hommes, les assurances maritimes, etc. ; la troisième, enfin, dans laquelle consiste réellement cet art proprement dit, où il n'a plus pour base des principes ou des faits certains, et où la probabilité ne peut être évaluée et démontrée d'une manière positive. Tels sont, en physique, les inductions tirées de l'analogie ; dans la médecine, l'application d'un remède incertain par lui-même à un mal qui l'est également ; en jurisprudence, la validité des preuves et l'interprétation de la loi ; dans l'histoire, le degré de confiance dû au témoignage des hommes ; enfin, et ce qui paraît le plus neuf, dans la conduite ordinaire de la vie et dans le commerce du monde, le fondement des règles que prescrivent la prudence et la prévoyance, c'est-à-dire la connaissance des hommes, et, en appliquant ces vues à la société tout entière, les principes de la politique (1).

C'est un beau monument, sans doute, que le discours préliminaire placé par D'Alembert en

---

(1) *Eclaircissements*, § 6, p. 51.

Digitized by Google

tête de l'Encyclopédie; mais ce discours semble être la critique du système qui a été suivi dans l'exécution de cet ouvrage. On est surpris qu'un esprit aussi systématique que celui de D'Alembert, qui avait tant médité sur les rapports qui unissent entre elles les connaissances humaines et sur l'enchaînement des vérités, ait consenti à laisser exécuter l'Encyclopédie d'après cet ordre alphabétique qui est un véritable désordre et qui entasse au hasard les matériaux de l'édifice. On est surpris qu'il n'ait pas prévu avec quelle rapidité, au milieu des progrès que faisaient les sciences, l'Encyclopédie aurait vieilli, lorsqu'elle traçait le tableau de leur état actuel. D'Alembert n'avait aperçu aussi qu'une partie de l'influence que devait exercer cet important travail. Il n'y avait vu que l'avantage de rassembler dans un dépôt commun le trésor entier des vérités jusqu'alors acquises à l'esprit humain.

Lorsqu'Aristote, dans l'antiquité, dressa aussi, par ses seuls et gigantesques efforts, une sorte d'encyclopédie, il eut pour but et il obtint comme résultat, d'opérer la division des sciences jusqu'alors trop confondues entre elles. Une séparation semblable eut lieu au XVII$^e$ siècle, lorsque les sciences physiques et mathématiques, d'une part, les sciences morales de l'autre, prirent un nouvel essor. Cette division était utile pour faire jouir chaque branche des connaissances humaines de la liberté dont elle avait besoin, pour lui

Digitized by Google

procurer les principes, les faits, les méthodes qui lui étaient propres. Cependant les sciences diverses ne devaient jamais perdre de vue les liens de consanguinité qui existent entre elles, et plus chacune d'elles obtenait d'avancement dans leurs directions respectives, plus il devenait utile de les rapprocher en effet; car c'est alors qu'on découvrait les véritables relations qui les unissent; c'est alors que, sans se confondre, elles pouvaient s'éclairer et s'aider réciproquement. Tel est le service que l'Encyclopédie était appelée à rendre, et l'époque à laquelle elle fut conçue était, en effet, opportune. Mais les esprits n'étaient pas également préparés à recueillir ce genre de fruits; ceux-là seuls en pouvaient user avec avantage, qui étaient capables de pénétrer dans les profondeurs intimes des sciences, pour y découvrir ces secrètes analogies par lesquelles correspondent entre elles les connaissances les plus lointaines. Il n'est rien de plus dangereux pour les esprits superficiels, que de trouver les moyens d'effleurer toutes les études sans en approfondir aucune, et d'espérer posséder les résultats sans avoir subi les fatigues nécessaires pour les acquérir. En satisfaisant à un petit nombre chez lesquels se trouvait, par le don de la nature et les conditions du travail, la puissance véritable de l'universalité, on flattait la paresse et l'ambition de ceux chez lesquels n'existait que la prétention à l'universalité. On

Digitized by Google

multipliait le nombre des demi-savants, de ceux qui s'érigent en juges sans avoir appris, et qui n'ont qu'une érudition d'emprunt.

Livré aux mêmes travaux que D'Alembert, placé dans le même point de vue, professant les mêmes opinions, appelé à être son successeur, Condorcet, comme lui, embrassa le système général des connaissances humaines. Mais D'Alembert a surtout considéré ce système dans les rapports qui peuvent fonder un enchaînement solide et une classification méthodique des connaissances; Condorcet l'a plutôt considéré dans le développement successif que les connaissances ont reçu d'âge en âge. L'un en a étudié principalement la géographie, si l'on peut dire ainsi, et l'autre l'histoire. En interrogeant les siècles passés, Condorcet a cherché surtout des enseignements et des espérances pour l'avenir. Il a voulu retirer une instruction non-seulement de l'expérience des découvertes, mais aussi de celle des erreurs. L'esquisse qu'il a tracée, à la hâte, de cet immense tableau, n'est sans doute et ne pouvait être qu'une ébauche; les résultats sont indiqués, plutôt qu'ils ne sont mis au jour et appuyés sur les faits. Plusieurs propositions sont hasardées, d'autres portent l'empreinte des préventions dont Condorcet n'avait pas su assez se défendre. Mais, en même temps qu'en se rappelant les circonstances dans lesquelles elle fut exécutée, on admire, dans cette esquisse, la preuve d'une force

Digitized by Google

d'esprit extraordinaire, on sent aussi, en la parcourant, que sans cesse elle excite à la méditation, qu'elle appelle les investigations utiles, lorsqu'elle n'y satisfait point elle-même. Disciple de Turgot, sans doute Condorcet avait conçu auprès de lui l'idée de ce vaste plan qui devait comprendre dans toute son étendue l'histoire générale de l'esprit humain. Une pensée anime cet écrit tout entier, celle de la perfectibilité indéfinie de notre nature; « c'est une manière » d'être ennemi des progrès de l'esprit humain, » que de ne pas les apercevoir, » disait l'abbé Terrasson. On peut dire mieux encore: rien n'excite mieux ces progrès, que d'y croire. Cette croyance excite de nobles ambitions, sollicite de fructueuses entreprises, nourrit la confiance qui rend capable de les accomplir.

En reprenant la suite des travaux entrepris autrefois sur le calcul des probabilités, en Hollande par Jean de Vitt; en Angleterre, par le Ch. Petri; en France, par Fermat et Pascal; en Suisse, par Daniel Bernouilly, et si vivement sollicités, en Allemagne, par Leibniz et Wolff qui avaient cherché de nouvelles applications de ce calcul, Condorcet (1) voulut soumettre l'art de conjecturer presque entier à la puissance des mathéma-

(1) *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions, etc.*, Paris, 1785, in-4. — *Eléments du calcul des probabilités*, ouvrage posthume, Paris, 1805, 1 vol. in-8.

Digitized by Google

tiques. Il espéra, plus que D'Alembert, de l'utilité de cet emploi du calcul dans l'art de conjecturer. Il espéra en composer, suivant son expression, une science nouvelle à laquelle il donna le nom de *mathématique sociale*. C'était encore d'après les vues de Turgot, et pour satisfaire aux désirs de cet administrateur philosophe, que Condorcet avait conçu cette entreprise. Elle a éprouvé quelques critiques de la part des géomètres; on a reproché à l'analyse qui y est employée d'être obscure et difficile. On doit reconnaître aussi que les formules données par le calcul ne rencontrent guère, dans les faits réels, les données précises qui leur sont nécessaires; les éléments dont se composent les sciences sociales se refusent, par leur nature même, à ces évaluations rigoureuses. La théorie de Condorcet repose donc presque toujours, pour être mise en valeur dans la pratique, sur une hypothèse impossible à réaliser; mais elle peut avoir de plus le danger de faire espérer, dans les réalités, ces conditions précises et commensurables qu'elle y suppose. Cependant, réduites à leur juste valeur, elles peuvent servir, à faire séparer, dans le domaine de la réalité, les circonstances qui se prêtent à la simplicité et à la régularité du calcul, de celles qui ont un caractère mobile et indéfini, et elles peuvent perfectionner ainsi, dans l'un de ses éléments, l'art de conjecturer. Ces recherches ont, d'ailleurs, conduit leur auteur à des considéra-

Digitized by Google

tions philosophiques neuves et curieuses. Il a reconnu dans le motif de croire qui s'attache à une probabilité reconnue comme très puissante, le même caractère que dans celui d'après lequ l on croit à la constance des lois de la nature, le même caractère encore que dans ceux qui fondent les jugements liés aux sensations, et qui font croire à l'existence des corps (1). Il y a plus: la certitude d'une démonstration, à ses yeux, ne peut s'appuyer que sur un motif semblable; car l'évidence intuitive, celle qui résulte d'une conscience immédiate du vrai, peut seule être pleine et entière; dès que la démonstration se prolonge, le souvenir remplace l'intuition, l'expérience du passé succède à l'évidence présente; on ne voit plus, on se confie à ce qu'on a vu, c'est-à-dire on suppose encore la constance des lois générales (2). La certitude physique repose sur la confiance à cette constance dans les lois qui régissent la nature extérieure; la certitude métaphysique repose aussi sur une confiance semblable dans la constance de celles qui gouvernent l'entendement humain (3). Mais cette confiance, à son tour, sur quoi repose-t-elle? « Sur » un sentiment naturel, répond Condorcet, sur

(1) *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité, etc.*, § 11, 12. — *Eléments du calcul des probabilités*, art. 4.

(2) *Essai sur l'application, etc.*, § 13.

(3) *Ibid., ibid.*

Digitized by Google

» un sentiment qui est la suite nécessaire de la » constitution de l'être sensible. » Il semble se rapprocher ainsi de la doctrine de l'école d'Écosse; il se flatte d'avoir, par cette réponse, opposé une barrière invincible au pyrrhonisme (1). C'est encore dans une application du même genre qu'il cherche le fondement d'après lequel on doit attribuer un ensemble de phénomènes plutôt à une cause intelligente, qu'à cette cause aveugle et inconnue qu'on désigne sous le nom de hasard (2).

Le désir qu'avait Condorcet de populariser la théorie des probabilités, n'a point été rempli par ses ouvrages; mais les hommes instruits y puiseront des vues utiles aux méthodes scientifiques, en particulier celles qui concernent la formation des tables et les règles des nomenclatures (3).

Condorcet, du reste, a suivi Condillac dans l'étude des facultés de l'esprit humain, et Turgot dans l'examen de la haute question qui se rattache à la notion de l'existence.

Pendant que les sciences mathématiques continuaient ainsi à entretenir avec la philosophie leur antique alliance, les sciences naturelles cherchaient aussi, de temps en temps, à contracter avec elle quelques liens. Dans le XVII$^{e}$ siècle,

---

(1) *Eléments du calcul des probabilités*, art. IV, p. 89.

(2) *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, p, 230.

(3) *Eléments du calcul des probabilités*, art. II.

Digitized by Google

comme dans les âges antérieurs, la médecine, notamment, avait souvent ambitionné cet honneur. Descartes et son école s'étaient beaucoup occupés du mécanisme de la sensation; ils avaient eu le tort d'attacher à cette investigation un intérêt qui ne s'accordait guère avec le spiritualisme dont ils faisaient profession; ils avaient commis l'imprudence de hasarder encore sur ce sujet des hypothèses gratuites. Mais, s'ils avaient nui à l'étude des facultés de l'esprit humain par la direction qu'ils avaient donnée à leurs travaux dans cette matière, ils avaient excité cependant, pour les recherches relatives à la constitution des organes de nos sens, une émulation dont la physiologie devait retirer des avantages en multipliant les observations et vérifiant les suppositions téméraires.

Parmi les physiologistes qui poursuivirent en France ce genre d'études pendant le siècle dernier, Le Cat se fit plus particulièrement remarquer par l'étendue, la persévérance de ses investigations, comme par la singularité de ses hypothèses, et quelquefois sans doute aussi par la sagacité de ses observations (1). Il s'est flatté de pouvoir établir la physiologie des sensations et des passions, d'expliquer le mécanisme de la douleur et de la joie, du plaisir et de la tristesse,

(1) *Traité des sens*, 1740, in-8. — *Traité des sensations*, 1766, 2 vol. in-12. Ces deux ouvrages ont été réunis sous le titre commun d'*Œuvres philosophiques*; Paris, 1767, 2 vol. in-8.

Digitized by Google

de l'amour et de l'amitié, etc. (1). Il a distingué ce qu'il appelle les *sensations immédiates* et *les sensations médiates*. Nous pouvons, suivant lui, avoir les premières sans le secours des sens ordinaires. Il en reconnaît trois classes qu'il nomme *intellectuelle*, *animale* et *animo-végétale*, reproduisant presque l'hypothèse des péripatéticiens sur les trois âmes (2), A la sensation immédiate de l'ordre intellectuel il rapporte les pressentiments, les visions, l'art de deviner et de prédire, s'il en est toutefois, dit-il, et certaines vertus surprenantes qu'on a remarquées dans des personnages extraordinaires; à la sensation immédiate *animale* ou *précordiale*, la sympathie; à la sensation *animo-végétale*, toutes les cures magnétiques, etc. (3). La supposition d'un fluide animal est le pivot de toutes ses explications. Le Cat est bien éloigné, au reste, de vouloir rendre compte, par la seule organisation physique, des phénomènes intellectuels et moraux. Il reconnaît expressément qu'une âme immatérielle, immortelle, est seule capable du sentiment; les fluides, dit-il, ne sont que ses organes, tant pour les sensations que pour le mouvement (4). Partisan et admirateur de Locke à beaucoup d'égards, il n'a

(1) *Œuvres philosophiques*, *Traité des sensations*, t. I, p. 160 et suiv.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 233.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 236, 239, 240.

(4) *Ibid.*, *ibid.*, p. 85.

Digitized by Google

pu se soumettre, sur quelques points, à la doctrine de ce philosophe ; il n'a pu, en particulier, rejeter avec lui les idées innées. L'instinct de notre conservation lui paraît être un exemple propre à justifier l'hypothèse des idées innées, mais, comme on le voit, dans un sens différent de celui de Platon et de Descartes (1). Tous les sens, suivant Le Cat, ne sont qu'un toucher plus parfait (2).

Il partage avec Buffon et les autres auteurs des rapports faits, en 1749, à l'Académie des sciences, le mérite d'avoir appelé en France l'attention des penseurs sur l'éducation des sourds-muets, par les réflexions qu'il a faites sur les procédés de Pereire (3), et d'avoir ouvert ainsi une carrière nouvelle à un genre de recherches philosophiques plus fructueuses qu'on ne pense.

L'éloquent historien de la nature ne pouvait manquer d'assigner à l'homme, dans ses magnifiques tableaux, le rang éminent qui appartient au chef-d'œuvre de la création ; il ne pouvait non plus dépouiller ce roi de l'univers des attributs qui font sa vraie dignité et qui assurent son empire. Buffon a su, en décrivant les organes des sens, en expliquant leurs fonctions, répandre sur ce sujet de vives nuances et un charme inattendu. C'est qu'il ne considère point les objets dans l'é-

(1) *Œuvres philosophiques*, préface, p. 41.
(2) *Ibid.*, t. II, *Traité des sens*, p. 204.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 541 et suiv.

Digitized by Google

tat de mort, mais dans la condition de la vie; c'est qu'il ne les envisage pas isolés les uns des autres, mais dans leurs rapports et dans leur destination commune. Il a donc conçu le système de nos organes dans le ministère qu'ils prêtent à l'intelligence, et c'est précisément parce qu'il a saisi notre organisation sous son vrai point de vue, qu'il a dû être spiritualiste, et jamais peut-être il ne se montre peintre plus parfait que lorsqu'il rend hommage à ce principe caché qui est en nous la source du sentiment et de la pensée (1). On croirait presque entendre un disciple de Platon ou de Descartes, et celui qui a décrit toute la nature extérieure, ébloui par la lumière qu'il reçoit de l'existence de l'âme, n'hésite pas à dire que l'existence de notre corps et des autres objets extérieurs est douteuse pour quiconque raisonne sans préjugé (2).

On ne saurait exiger, sur les facultés de l'esprit humain, des doctrines profondes et toujours exactes de cet écrivain, qui, dans le sujet ordinaire de ses études, a été si souvent entraîné par sa brillante imagination, et qui a été plus heureux dans l'art de peindre qu'habile à expliquer. Condillac a critiqué avec raison (3) sa dis-

(1) *De la nature de l'homme*, t. XI de l'édition de 1827, p. 342.
(2) *Ibid.*, p. 343.
(3) Dans son *Traité des animaux*, part. I.



Digitized by Google

tinction entre de prétendues sensations *corporelles* et des sensations *spirituelles*, son hypothèse d'un homme intérieur double, composé de deux principes différents par leur nature, contraires par leur action. Il a relevé les erreurs de Buffon sur les facultés des animaux, et rectifié ses inexactitudes sur les opérations de nos sens.

Il n'est aucun écrivain, peut-être, chez lequel la littérature et la science se soient aussi étroitement identifiées l'une à l'autre, que dans Buffon. Il avait eu le bonheur de rencontrer un sujet qui, dans son inépuisable richesse et son admirable beauté, était éminemment propre à inspirer le talent et à revêtir tous les ornements de l'art. Dans cette alliance, toutefois, les intérêts de la science éprouvèrent, à quelques égards, un notable préjudice. Buffon, en lui attirant de nombreux disciples, et plus que des disciples, des adeptes passionnés, sacrifia la rigueur des méthodes et l'exactitude des notions fondamentales au désir de conserver la vie à ses tableaux. Juste, sans doute, lorsqu'il se borne à réclamer contre l'abus qu'on a fait des méthodes de classification, contre le danger des nomenclatures artificielles, il a trop méconnu l'utilité de ces grands instruments de la science, qui ne coordonnent les faits que d'après leurs caractères réels et suivant le degré de leur importance respective; qui, loin d'imposer à la nature les spéculations arbitraires de l'homme, font réfléchir dans les distributions régulières,

Digitized by Google

comme dans un miroir fidèle, les analogies réelles et essentielles des êtres (1).

Il a fixé avec précision la nature des vérités mathématiques, celle des vérités physiques, les conditions sur lesquelles peut se fonder l'union des unes et des autres; dans ses Essais d'arithmétique morale, il a donné quelques exemples des fruits qu'on peut retirer de ces combinaisons en les renfermant dans des limites convenables. Il a signalé aussi avec sagacité les inconvénients où l'on tombe lorsqu'on veut appliquer la géométrie et le calcul à des objets dont nous ne connaissons pas assez les propriétés pour pouvoir les mesurer; il a fait voir combien, dans l'étude des sciences, il est délicat et important tout ensemble de savoir bien reconnaître et distinguer les propriétés qui appartiennent réellement à un sujet, et ce que nous lui prêtons d'arbitraire en le considérant. Il a remarqué comment un grand nombre de nos erreurs en métaphysique vient de la réalité que nous donnons aux idées de privation, et il a appliqué cette observation à la manière dont on envisage l'idée de l'infini (2).

Quoique l'art d'instruire les sourds-muets de naissance soit l'une des applications les plus immédiates des études relatives aux facultés de l'es-

---

(1) *Manière d'étudier l'Histoire naturelle*, t. I de l'édition de 1827, p. 66.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 115.—*Essais d'arithmétique morale*, § 2, t. XIII, p. 4 et suiv.

Digitized by Google

prit humain, à la formation des idées, aux relations qui unissent les idées avec les signes, lorsque cet art, pratiqué déjà depuis longtemps en d'autres parties de l'Europe, vint pour la première fois en France répandre ses bienfaits sur cette classe d'infortunés, il ne se produisit point comme une conséquence de ces mêmes études. Telle ne fut point, du moins, la direction de l'abbé de L'Epée; car nous ignorons la méthode de Pereire et les réflexions qui l'amenèrent à la concevoir, si toutefois il en fut bien l'auteur. L'abbé de L'Epée était peu exercé aux recherches philosophiques, et cependant le génie du bien l'inspira assez heureusement pour tenter une voie éminemment philosophique, en cherchant à s'introduire dans l'intelligence des sourds-muets. Condillac salua avec une joie légitime ces expériences nouvelles qui répondaient si bien à une partie de sa doctrine. Disciple et successeur de l'abbé de L'Epée, l'abbé Sicard pénétra plus avant dans cette même voie. Il avait aussi étudié Locke et Condillac ; toutefois, il fut lui-même moins dirigé par cette étude ou par ses propres méditations, qu'il ne fut attiré et conduit par ses élèves eux-mêmes, que, d'après l'exemple de son maître, il s'était imposé la nécessité de consulter et de suivre. Ainsi fut ouvert à la philosophie un champ d'observations aussi riche que nouveau : l'histoire naturelle de l'intelligence humaine s'y montrait sous une
Digitized by Google

forme naïve; les lois de l'association des idées s'y manifestaient dans toute leur étendue; l'institution du langage et les phases successives par lesquelles elle se consomme, s'expliquaient d'une manière sensible. Le public sentit, par une sorte d'instinct, tout l'intérêt de ces conséquences; de là, cette vive curiosité pour être témoin des exercices dans lesquels l'esprit humain laissait surprendre quelques-uns de ses secrets les plus intimes, pour considérer les merveilles de cette espèce de psychologie expérimentale. Mais, ce qui est singulier, les philosophes eux-mêmes ne comprirent pas, à beaucoup près, toute l'étendue des instructions qu'ils pouvaient puiser à cette source; l'abbé Sicard lui-même ne sut en tirer que des applications à la grammaire générale.

La philosophie de Descartes, qui n'avait pas pénétré dans les écoles françaises lorsqu'elle était adoptée par la plupart des hommes distingués du siècle de Louis XIV, s'y introduisit enfin lorsqu'elle fut abandonnée des penseurs; elle s'y combina alors avec un reste de la philosophie scolastique, elle y emprunta les formes de celle-ci. On peut voir dans la Philosophie latine du P. Valart comment, en 1788 encore, on mettait en thèse et comment on soutenait par des syllogismes réguliers, qu'*il y a des idées innées*, que *l'évidence*, que *le témoignage des sens*, *sont des motifs infaillibles de douter*, parce que la véracité de Dieu serait en défaut, s'il nous induisait en

Digitized by Google

erreur par le penchant invincible qui nous porte à croire à l'évidence et aux sens. L'Université de Paris, cependant, avait mieux suivi la marche de la science. Mais lorsque, après les agitations politiques qui suspendirent pendant quelques années toutes les études en France, les écoles publiques furent rouvertes, on vit pour la première fois, et seulement encore pendant un intervalle de temps assez rapide, la philosophie se montrer dans l'enseignement telle qu'elle était cultivée par les hommes éclairés. Sur toute la surface de la France elle fut enseignée, au sein des écoles centrales, dans les vues que Condillac avait accréditées. La métaphysique y fut considérée comme la science des facultés de l'esprit humain et de la génération des idées; elle y fut envisagée comme étroitement unie à la grammaire générale : ce fut aussi sous cet aspect qu'elle se montra dans cette célèbre école normale qui ne brilla qu'un instant, mais qui jeta tant d'éclat. M. Garat y fit revivre Condillac avec une fidélité trop scrupuleuse, restreignant encore, au lieu de l'étendre, une doctrine déjà trop étroite, négligeant trop ce qu'elle conservait de principes spiritualistes, lui donnant une forme didactique et la coordonnant dans un plan général de théorie et d'application. Deux écrivains, qui, l'un et l'autre, avaient profité des entretiens de Condillac, parurent alors sur la scène, et le modifièrent chacun à leur manière. Cabanis

Digitized by Google

combina les vues psychologiques de Condillac avec celles auxquelles la physiologie l'avait conduit lui-même. Sans rejeter, comme on l'a cru quelque temps à tort, l'existence et la présence, dans l'homme, d'un principe actif et simple (C), il considéra les phénomènes de la sensibilité, dans le mécanisme des organes, comme résultant d'une action qui part des extrémités au centre, et d'une réaction qui s'opère ensuite du centre aux extrémités. M. Laromiguière réforma Condillac en l'expliquant, le rendit conséquent à lui-même en le dépouillant d'apparences trompeuses, en le ramenant à un spiritualisme qui était naturel, essentiel même à sa philosophie, l'orna d'une clarté simple et gracieuse, et le fit mieux goûter en le faisant mieux comprendre. M. Destutt de Tracy, en substituant le nom d'*idéologie* à celui de *psychologie*, annonça assez bien le point de vue sous lequel il considérait la science. La théorie de la génération des idées, instituée par Locke et développée par Condillac, reçut de lui une forme plus rigoureuse encore et plus précise. Il sut en tirer un grand nombre d'analyses ingénieuses, délicates; il en suivit les déductions avec un rare talent logique; il en forma un ensemble parfaitement lié; il adopta d'ailleurs, dans son sens le plus absolu, la maxime qui fait dériver toutes les connaissances de la sensation, et accepta la doctrine de Cabanis sur la physique de la sensibilité. Il s'oc-

Digitized by Google

cupa peu de l'étude des facultés de l'âme, en restreignit trop la nomenclature, n'aperçut point assez toute l'étendue de l'activité qui lui est propre. La sensation du tact fournit à M. Destutt de Tracy la matière d'observations neuves et fines, quoique, à quelques égards, sujettes à être rectifiées, dont M. Maine de Biran s'est emparé plus tard, et qui sont devenues, pour celui-ci, le germe d'un système entier. M. Destutt de Tracy a appliqué avec la même habileté, avec la même lucidité, cette doctrine incomplète et par là même quelquefois subtile, mais séduisante par sa simplicité et sa clarté, à deux branches entières des sciences morales, celles qui traitent de la richesse des nations et de la législation générale. Mais nous ne pouvons qu'indiquer ici les travaux de ces hommes distingués qui les premiers mirent en honneur parmi nous les études philosophiques, qui eurent le mérite et le bonheur de réveiller pour ces études une émulation générale. Nous touchons aux choses contemporaines, et ici l'histoire doit s'arrêter.

---

## NOTE A.

Les travaux de Turgot, dans l'administration de l'intendance de Limoges, offrent à tous les administrateurs les plus honorables exemples et les sujets d'étude les plus utiles. Qu'on nous permette d'indiquer seulement ici ses instructions sur la

Digitized by Google

formation des bureaux de charité, et ses circulaires aux curés. (*Œuvres de Turgot*, t. v, p. 386.)

## NOTE B.

« Comme nous l'avons déjà fait sentir au sujet de la logique, la plupart des sciences qu'on regarde comme renfermant les principes de toutes les autres, et qui doivent, par cette raison, occuper les premières places dans l'ordre encyclopédique, n'observent pas le même rang dans l'ordre généalogique des idées, parce qu'elles n'ont pas été inventées les premières... Dans l'ordre historique des progrès de l'esprit, on ne peut embrasser les sciences que successivement, et il n'en est pas de même dans l'ordre encyclopédique de nos connaissances, etc.» (D'Alembert, *Discours prélim. de l'Encycl.*, p. 77, 78 et 79.)

« La réflexion, dit-il ailleurs, en partant des idées directes, peut suivre deux routes différentes : ou elle compare les qualités des corps, et alors, d'abstractions en abstractions, elle arrive aux notions les plus simples, celles de *quantités*; ou bien elle se reporte sur les opérations mêmes qui ont servi à la formation des idées, et remonte ainsi aux éléments de la *métaphysique*. Ces deux sciences, la *géométrie* et la *métaphysique*, quoique analogues entre elles, sont donc les deux termes extrêmes et opposés de nos connaissances. Entre elles est un monde immense, l'abîme des incertitudes et le théâtre des découvertes. » (*Discours prélim.*, etc., p. 41.)

« Il y aurait, ce me semble, dit-il encore en un autre endroit, à faire un ouvrage qui serait bien digne d'un philosophe, et qui aurait peut-être moins de difficultés qu'on ne pense : ce serait la table *nuancée*, si l'on peut parler ainsi, de tous les différents genres d'idées abstraites, dans l'ordre suivant lequel elles s'engendrent les unes les autres ; par ce moyen, il deviendrait facile, soit de les décomposer, soit de les généraliser, et, par conséquent, d'en fixer la notion précise, soit en les défi-

Digitized by Google

nissant, soit en développant leur formation. » (*Éclaircissements*, p. 23.)

## NOTE C.

La lettre de Cabanis, publiée par M. Bérard, n'a été une surprise que pour la nombreuse portion du public qui avait mal compris et mal jugé les opinions de ce physiologiste métaphysicien. Elle n'a pu étonner ceux qui avaient pénétré le véritable esprit de son système, et bien moins encore ceux qui avaient été admis dans son commerce et qui avaient connu sa véritable pensée. Ce système tout entier, qui est exposé dans les *Rapports du physique et du moral*, suppose un principe simple, l'unité d'un foyer dans lequel se réunissent, comme dans un centre, toutes les actions exercées, et duquel partent, comme de leur centre, toutes les réactions; car il ne peut y avoir de centre réel, sous ce double rapport, que dans l'unité véritable.

Dans la pratique de la vie, Cabanis était un véritable sage. Son âme était exempte de passions. La vérité obtint rarement un culte plus constant, plus sincère et plus pur.

Digitized by Google

# CHAPITRE XXI.

Nouvel éclectisme en Suisse, dans les Pays-Bas. — Travaux de l'Académie de Berlin.

*Crouzaz. — Charles Bonnet. — Euler. — Isaac Iselin. — Lambert. — Meister. — De Bonstetten.*

*S'Gravesande. — Hemsterhuis. — Van Wynpersse.*

*Maupertuis. — Formey. — Mérian. — Béguelin. — Castillon. — Beausobre. — Prémontval. — Sulzer. — Cocchius. — Schwab, etc.*

Rien ne fait mieux ressortir l'action des causes qui, pendant le cours du XVIII^e^ siècle, ont modifié en France la marche de la philosophie, que de comparer avec la direction qu'elle prenait dans ce pays, celle qui était suivie dans les contrées voisines, où régnait en partie la même langue, où l'on recueillait le même héritage, où l'on travaillait sur les mêmes éléments, sans cependant obéir aux mêmes influences. En visitant maintenant la portion de la Suisse et celle des Pays-Bas qui parlent la langue française, nous retrouverons encore un éclectisme formé des doctrines les plus éminentes du XVII^e^ siècle. Descartes et Locke s'y combinent souvent avec Leibniz; mais la philosophie y est cultivée de bonne foi, pour elle-même, ou dans l'intérêt de ses applications les plus utiles à l'humanité. La littérature suit la

Digitized by Google

philosophie, et ne lui commande pas. Elle n'exprime que l'état d'une société où les mœurs sont simples, graves et sincères; elle n'atteint pas à des succès éclatants et universels, mais elle ne semble pas y aspirer. Elle ne se laisse ni séduire par les prétentions du bel-esprit, ni corrompre par la contagion des vices. Aussi, quoiqu'elle rencontre quelquefois les mêmes doctrines, la philosophie, en Suisse et dans les Pays-Bas, ne présente plus le même phénomène, ne semble plus respirer le même esprit. Quoique le plus souvent elle pénètre moins avant dans l'objet de ses études, ou qu'elle perfectionne moins ses méthodes, elle se souvient mieux de son origine, elle conserve mieux sa dignité. Elle se montre bien moins avide de popularité; elle se mêle bien moins à tous les travaux de l'esprit. Elle ne veut qu'instruire, et ne cherche ou n'espère pas dans les lumières un moyen de puissance sur l'opinion des gens du monde. Ses erreurs elles-mêmes ont des causes plus honorables et des conséquences moins funestes.

Les Pays-Bas avaient eu, d'ailleurs, l'avantage d'entretenir avec l'Angleterre un commerce d'idées étroit et continuel, tandis que la France ne se mit guère en relation avec les philosophes anglais, que d'après les conseils de Voltaire et sur ses indications trop incomplètes et trop inexactes. Les Pays-Bas et la Suisse restaient aussi bien moins étrangers que la France aux travaux de l'Allemagne.

Digitized by Google

Des comparaisons plus étendues servent à former des jugements plus solides. Les exemples de l'Angleterre conseillaient le bon sens pratique; ceux de l'Allemagne portaient aux habitudes méditatives.

Les philosophes de la Suisse et des Pays-Bas, quoique ces deux contrées soient placées aux deux extrémités, l'une au nord, l'autre au sud-est de la France, semblent donc avoir quelque chose de bien plus sympathique entre eux qu'avec ceux de la France elle-même. Ils forment en quelque sorte une même école par la conformité du caractère, quelle que soit, d'ailleurs, la variété de leurs doctrines; ils composent une nuance intermédiaire entre la philosophie française et celles de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Au centre même de l'Allemagne, dans la capitale de la Prusse, il se forma autour de Frédéric une sorte d'école française, composée des écrivains et des savants que ce prince avait appelés près de lui. Ils y avaient porté les dispositions et la tournure d'idées qui dominaient généralement dans leur patrie; là encore on parlait la langue française dans les réunions académiques; Berlin était comme une succursale de Paris. Les travaux sortis de cette réunion isolée au sein de l'Allemagne se lient donc encore au tableau de la philosophie française; ils en sont un appendice; ils offrent, à quelques égards, les résultats des mêmes causes, et cependant déjà, par cela seul qu'ils sont transportés sur un autre théâtre, qu'ils

Digitized by Google

n'ont plus le même auditoire autour d'eux, les mêmes couronnes en perspective, ces écrivains voient les choses d'un autre point de vue, les présentent sous une autre forme. Ils ont dû renoncer surtout aux suffrages de la foule: pour eux il n'est point de public.

En dirigeant d'abord nos regards sur la Suisse, nous rencontrons de nouveau ce même Crouzaz que nous avons déjà considéré comme un adversaire de Bayle et comme un censeur de la philosophie de Wolff. Crouzaz se range naturellement dans l'école de Bacon, autant par l'esprit de sa philosophie que par la vénération qu'il professe pour ce grand homme (1). Son éloignement prononcé pour le scepticisme qu'il a combattu avec tant de soin, ne l'a point empêché de méditer avec fruit Montaigne et Charron; mais c'est surtout l'alliance de Descartes et de Locke qui se manifeste en lui. On ne doit point chercher dans ses ouvrages de création importante; il a même peu d'originalité, il manque de profondeur, mais il a beaucoup étudié son siècle: tout, dans cet estimable philosophe, respire la droiture, le zèle le plus sincère pour les intérêts de la morale et de la vérité. Habituellement exact et solide, il a quelquefois aussi des vues judicieuses qui lui appartiennent en propre. Tels sont, par exemple, les doutes qu'il a élevés sur cette supposition

(1) *Logique*, part. II, c. 6, § 4, etc., etc.

Digitized by Google

constamment et généralement admise, qui faisait considérer les idées comme de certains objets intérieurs différents de la pensée, et à la contemplation desquels la pensée s'applique immédiatement. Il s'est demandé si cette hypothèse n'est point née de la comparaison qu'on a coutume de faire entre les opérations de l'esprit et les perceptions de la vue. En renonçant à cette hypothèse, il a trouvé le moyen de rendre plus facile à terminer la célèbre controverse des idées innées ; la solution consisterait à dire que les hommes naissent avec des dispositions à entrer dans des pensées uniformes, à se représenter les objets de la même manière, et c'est ce que Crouzaz pense qu'on peut démontrer (1). De là dérive l'assentiment unanime donné aux axiomes. « Il ne faut donc pas » s'imaginer, dit-il, que ces notions communes » soient autant de maximes gravées dans de certains » recoins de l'esprit humain, dont chacun s'instruise dès qu'il sait lire dans son intérieur; mais chacun est né avec des facultés et des dispositions à » les concevoir et à les admettre dès que les autres » les lui présentent. Ces principes, ajoute-t-il, » peuvent se multiplier à l'infini ; il y en a un grand » nombre auxquels bien des gens ne pensent jamais (2). » Crouzaz signale la manie qui entraîne quelques philosophes à une recherche indéfinie

(1) *Logique*, part. I, section 2, c. 1, § 6 et 7.
(2) *Ibid.*, part. II, c. 5, § 6.

Digitized by Google

des premiers principes, à la prétention d'établir un principe unique et universel; il rectifie la maxime d'après laquelle on attribue aux vérités générales la propriété de contenir les vérités particulières, et la méprise par laquelle on abuse de cette maxime en voulant faire sortir celles-ci de celles-là. Il admet avec justesse les premières vérités de fait, qui sont aussi des principes dans un sens, mais qui occupent ce rang dans un ordre de succession, non dans un ordre nécessaire (1).

La pensée est définie par Crouzaz *un acte qui se sent*. Il distingue deux sortes de perceptions: les unes se connaissent et se sentent simplement elles-mêmes; les autres, en même temps qu'elles se sentent, servent à nous faire connaître quelque chose de différent d'elles-mêmes. C'est ainsi que Fontenelle admettait aussi des *idées qui assurent*. Crouzaz donne le nom de *sensations* aux premières, et d'*idées* aux secondes (2). « C'est donc » en consultant nos idées, dit-il, plutôt que nos » sensations, que nous connaissons les choses qui » existent hors de nous. » Ailleurs, cependant, il déclare que les perceptions des sens nous fournissent par elles-mêmes des preuves très assurées de l'existence des objets qui nous environnent (3). Il est fort éloigné d'accepter l'adage d'Aristote,

---

(1) *Logique*, part. II, § 5.
(2) *Ibid.*, part. I, sect. 1, c. 2, § 1 et 2.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, sect. 1, c. 4, § 5.

Digitized by Google

que *rien n'entre dans l'entendement qu'après avoir passé par les sens;* il s'élève avec force contre ceux qui veulent remettre en crédit cette maxime de l'ancienne école et même l'exagérer encore. Les notions mathématiques, comme les notions morales, lui paraissent répugner évidemment à une semblable origine et ne pouvoir être tirées que de notre propre fonds (1).

La critique que fait Crouzaz de l'ancienne logique et de la métaphysique des écoles, offre les réflexions d'un bon esprit exposées avec autant de simplicité que de netteté; mais elle ne pouvait plus avoir le mérite de la nouveauté. Il restreint avec la même sagesse plusieurs des maximes de Descartes, et particulièrement l'emploi qu'a fait ce philosophe du doute suspensif (2). En général, il est plus heureux dans les jugements qu'il porte sur les travaux des autres que dans ce qu'il propose de son propre chef, dans les détails que dans les principes généraux, et dans les directions pratiques que dans les théories. Dans son chapitre sur les causes (3), en rectifiant la classification des causes données par les péripatéticiens, il y substitue une énumération fort détaillée et fort juste de tous les genres de relations auxquels le nom de cause peut être appli-

(1) *Logique*, part. I, c. 3, § 3 et suiv.
(2) *Ibid.*, part. II, c. 6, § 3.
(3) *Ibid.*, part. I, sect. 2, c. 6.



Digitized by Google

qué, et les distingue soigneusement entre eux. Mais il manque de précision et d'exactitude, lorsqu'il s'agit de caractériser la notion de cause, et d'assigner son origine et son titre à la grande loi de la causalité (1). On ne peut qu'approuver ses observations sur l'emploi des conjectures, sur celui des expériences, sur les préjugés, sur les limites de nos connaissances, sur l'extension qu'elles peuvent recevoir (2). On lira avec fruit ses considérations sur les méthodes, et spécialement sur celle de s'instruire soi-même (3). S'il n'a point avancé la science, du moins il a utilement concouru à en fixer les bases, à en déterminer la marche, et ceux qui l'étudient trouveront en lui un guide digne de leur confiance : à ce titre seul, une place honorable lui est due dans les annales de la philosophie.

En approuvant l'éclectisme de Crouzaz, le P. Buffier lui reproche cependant de n'avoir pas accordé à Locke toute l'attention que celui-ci méritait. Crouzaz, il est vrai, a rarement cité le philosophe anglais ; mais il a souvent marché trop évidemment sur les traces de celui-ci, pour qu'on ne soit pas en droit de supposer qu'il en avait beaucoup médité les écrits. Le P. Buffier reproche aussi, et non sans fondement, au professeur de Lausanne, d'employer comme clairs

---

(1) *Logique*, part. I, sect. 2, c. 6, § 3 et 31.
(2) *Ibid.*, part. IV, c. 1.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 4, § 3.

Digitized by Google

des termes pleins d'ambiguité, et de donner pour principe l'état même de la question. C'est ce qu'il remarque en particulier sur la définition de la vérité, qui consisterait, au dire de Crouzaz, à affirmer ce qu'il faut affirmer, et à nier ce qu'il faut nier (1). Il critique comme ambiguë cette autre expression de Crouzaz : *des perceptions qui se sentent elles-mêmes ;* il ne voit qu'une supposition gratuite dans l'assertion de Crouzaz qu'il existe des perceptions *qui nous font connaître quelque chose différent de nous-mêmes ;* il relève également les contradictions ou les inexactitudes qui ont échappé au philosophe de Lausanne dans la distinction introduite entre les sensations et les idées (2).

Dans son *Examen de la traduction en prose de l'Essai sur l'homme*, de Pope, et dans son *commentaire* sur cette traduction, Crouzaz attaqua avec chaleur la philosophie de Leibniz. Il reproduisit ces accusations dont on devrait être si sobre, et dont cependant on s'est toujours montré si prodigue, d'une tendance contraire à la religion et à la morale ; il la fonda sur ce caractère de nécessité, de mécanisme et de fatalité, que le système de l'harmonie préétablie semble imprimer à la marche générale de l'univers, comme aux déterminations des êtres intelligents. En employant la

(1) *Logique*, part. II, c. 3, § 1.

(2) *Cours des sciences* de Buffier. — *Traité des premières vérités*, p. 391.

Digitized by Google

raillerie dans cette discussion, Crouzaz ne montra pas, il faut le dire, pour le génie de Leibniz, le respect qui lui était dû; il ne sut pas toujours le bien comprendre.

A l'exemple de Crouzaz, Roques critiqua aussi l'*harmonie préétablie* (1); mais il porta dans cette critique bien plus d'égards et de modération. Il pensa que Leibniz accorde à l'âme un pouvoir trop étendu et que l'expérience nous engage à lui refuser, en la constituant l'auteur immédiat de toutes ses actions et de tout ce qui se passe au-dedans d'elle, en lui attribuant la vertu de produire en elle les images des objets.

L'auteur du *Droit des gens*, Vattel, prit en main la cause de Leibniz contre ces deux critiques, et la défense qu'il publia à ce sujet (2), en rectifiant plusieurs méprises auxquelles a donné lieu la doctrine de Leibniz, offre un précis assez méthodique, assez clair, assez substantiel, de l'ensemble de cette doctrine. Vattel était disciple de Wolff et fut conduit, par les exemples de son maître, à l'étude du droit naturel. Il critiqua cependant le traité de Wolff sur ce sujet, et s'écarta en plusieurs points des vues de son maître, mais plutôt au détriment qu'à l'avantage de la science.

On cite, parmi les disciples que forma Crouzaz,

---

(1) *Mercure suisse*, décembre 1737, janvier et novembre 1738, février et mars 1739.

(2) Leyde, 1741, in-8°.

Digitized by Google

un philosophe qui serait demeuré inaperçu sans sa liaison avec Gibbon, sans la publicité que celui-ci a donnée à deux lettres qui ont justement attiré l'attention de Dugald-Stewart, et qui annoncent tout ce qu'on eût pu attendre d'Allamand, leur auteur. Elles font vivement regretter qu'il ne nous ait pas légué le fruit de ses méditations. L'un des premiers, il a aperçu combien est défectueuse cette. définition généralement reçue, reste des anciennes traditions de l'école, qui considère nos idées comme une sorte de représentation ou d'image des choses, au lieu d'y reconnaître simplement un coup d'œil, une vue de ces choses (1).

Parmi les diverses branches des sciences physiques restaurées avec tant de zèle dans les temps modernes, il en est une dont l'étude semblait convenir plus particulièrement à la Suisse, l'histoire naturelle. C'était aux pieds des Alpes, en présence des spectacles les plus magnifiques et les plus variés de la création, c'était parmi des hommes modestes, laborieux et paisibles, que la nature devait inspirer surtout le désir de contempler ses œuvres et le dessein de les décrire. Aussi la Suisse, au XIXe siècle, s'honora-t-elle de donner le jour à une succession de grands naturalistes. Plusieurs d'entre eux se trouvèrent

(1) V. ces lettres à la suite de l'histoire de Gibbon et les réflexions de Dugald-Stewart à ce sujet (*Histoire abrégée des sciences morales, etc.*, part. II, p. 29 et 337, traduction de M. Buchon).


Digitized by Google

conduits par leurs travaux habituels aux méditations philosophiques ; ils y puisèrent ce calme de l'esprit, ce goût de la méthode et de la précision, qui sont déjà une sorte d'éducation intellectuelle. Ces images de l'ordre, ces témoignages de la bonté suprême répandus de toutes parts, leur présentèrent de hautes instructions. Leur philosophie, nous aimons à le reconnaître, à le rappeler, en reçut un caractère essentiellement moral et religieux.

Tel fut ce grand Haller, qui, par sa prodigieuse activité, par l'universalité de ses travaux, l'immense étendue de ses relations, ne peut être comparé qu'au grand Leibniz ; ce Haller, dont les découvertes répondirent à celles de Linné ; qui, par ses recherches sur la physiologie, et notamment sur la sensibilité et l'irritabilité, versa d'abondantes lumières sur les fonctions des organes les plus immédiatement placés en nous au service de l'intelligence ; qui justifia contre La Mettrie les vérités de la religion naturelle ; qui se déclara, contre Voltaire, le défenseur de la révélation.

Tel fut cet Abraham Trembley, célèbre par ses recherches sur les polypes ; qui fit à ses fils, et en même temps à la jeunesse, le plus précieux présent qui puisse émaner de la tendresse paternelle, en leur adressant une suite d'instructions sur la nature et la religion (1). Trembley

(1) *Instructions d'un père à son fils sur la nature et la religion*,

s'était aussi occupé de l'éducation et avait eu occasion de joindre, relativement à cet art, la pratique à la théorie. En donnant, comme Rousseau, les leçons de la nature pour guide à l'instituteur, il s'est bien mieux initié au véritable esprit de ces leçons, que ne l'a fait le philosophe de Genève. Il a compris et fait comprendre comment l'étude de la nature est une sorte d'exercice logique propre à donner de la rectitude à l'esprit (1). Il a rétabli dans sa simplicité cette belle preuve de l'existence de Dieu, d'autant plus belle qu'elle est plus populaire, qui repose sur le témoignage de la création, et que des philosophes récents, Descartes à leur tête, ont eu le tort de dédaigner (2). Qui ne se plairait à entendre dire à cet homme de bien, lorsqu'il parle avec une onction touchante de sa tendresse pour les enfants: « C'est en me livrant à ces sentiments que j'ai passé d'heureux jours. J'ai éprouvé combien la nature est bonne, et combien elle nous fait connaître la bonté de son auteur. Ce que j'éprouvais dans mon cœur, ce que j'apprenais par mon expérience, me portait continuellement à étudier la nature humai-

---

Genève, 1775, 2 vol in-8°. — *Sur la religion naturelle et révélée*, 1779, 2 vol. in-8°. — *Sur le principe de la religion et du bonheur*, 1782, in-8°.

(1) *Instructions d'un père à son fils sur la nature et la religion*, préface.

(2) *Ibid.*, t. II, discours 37 et suiv.

Digitized by Google

» ne, à tâcher, en particulier, de connaître ces » beaux ressorts, ces belles affections dont elle est » douée, et que je ne pouvais me lasser d'admi» rer (1). » Il y a dans ce langage quelque chose qui, mieux que toutes les définitions, peint le caractère propre à cette philosophie qu'a inspirée l'étude de la nature à une âme pure et à un esprit droit, et cette disposition de l'âme qui prépare sans effort à la connaissance des vérités bienfaisantes pour les hommes.

Tel fut encore ce savant et laborieux Bourguet, qui réunissait les recherches de l'archéologie et de l'histoire littéraire à celles de l'histoire naturelle; qui fit aussi de fréquentes excursions dans les sciences philosophiques, qui fut en relation avec Leibniz, et passa pour l'un des plus vrais philosophes de son temps.

Emule et compagnon de Trembley, Charles Bonnet a suivi les mêmes voies. Il a consacré à l'étude de l'histoire naturelle les premières années de sa raison; il a voulu en consacrer la maturité à une étude plus importante, à celle de notre être. Il a entrepris d'étudier l'homme, comme il avait étudié les insectes et les plantes (2). La philosophie de Bonnet est une combinaison de celle de Locke et de celle de Leib-

(1) *Instructions d'un père à son fils sur la nature et la religion*, préface, p. 9 et 10.

(2) *Essai analytique sur l'âme*, préface.

Digitized by Google

niz: de l'amalgame qu'elle renferme résultent les contrastes qui se développent en elle et l'aspect singulier qu'elle présente à quelques égards; car elle est la seule dans laquelle les principes de deux doctrines si opposées se sont rencontrés, ont tenté de se confondre.

Non-seulement Bonnet a emprunté les vues de Locke et de son école sur l'origine de la génération des idées, sur les rapports des idées avec les signes, mais il les a exagérées. A peine a-t-il cru utile de prouver que toutes nos idées dérivent originairement des sens, que nous n'avons d'idées que par les sens; il considère cette proposition comme une vérité reconnue et admise sans contestation (1). Pour faire reconnaître que nos idées les plus spirituelles ont une origine corporelle, il lui suffit de dire que « nous n'avons ces » idées qu'à l'aide des signes qui les représentent, » et ces signes sont: figures, mouvements, corps. » Mais cette preuve sera loin de suffire, sans doute, à ceux qui feront le moindre effort pour l'approfondir. « L'inaction absolue des sens, dit-il encore, » emporterait une privation totale d'idées, » ce qui montre seulement que les sens sont pour nos idées une occasion nécessaire. A plus forte raison, l'hypothèse des idées innées ne lui paraît pas avoir besoin d'être réfutée (2). S'il

(1) *Essai analytique sur l'âme*, préface, p. 2; c. II, § 19, 21.
(2) *Ibid.*, c. II, § 17, 18.

Digitized by Google

admet cependant la *réflexion* comme une seconde source de nos idées, la *réflexion* n'est pas, à ses yeux, une source d'idées primitives; il ne la considère point comme recueillant les témoignages immédiats de la conscience; il ne voit en elle que la faculté en vertu de laquelle notre esprit opère sur les idées sensibles pour en tirer les notions, c'est-à-dire le résultat de l'attention que l'esprit donne aux idées sensibles qu'il compare et qu'il revêt de signes (1). « L'entendement, dit-il, n'est qu'une sensibi» lité plus relevée que la sensibilité proprement » dite (2). » Bonnet s'est rencontré avec Condillac dans la fiction d'une statue qui s'animerait graduellement (3), et il a réformé en plusieurs points, avec avantage, la théorie des sensations du métaphysicien français; mais il a lui-même aggravé les inconvénients et les dangers d'une semblable hypothèse, en bornant sa statue à un seul sens, en ne lui accordant que l'un des sens les moins instructifs, celui de l'odorat, en la privant des secours que son intelligence devait obtenir par la corrélation des sens divers et surtout par les informations de la vue et du toucher. Plus il a voulu simplifier le phénomène, plus il s'est éloigné de la réalité qui s'offre à l'observation.

---

(1) *Essai analytique sur l'âme*, c. XV et XVI, § 230, 259, 260.
(2) *Ibid.*, chap. XIX, § 521.
(3) *Ibid.*, c. III.

Digitized by Google

Le souvenir des études premières et favorites de Bonnet, la direction qu'elles ont donnée à ses méditations, l'application qu'il a espéré en faire, l'ont porté à traiter avec un soin particulier ce qui concerne le mécanisme de la sensation. Il a reconnu toute l'influence que le physique de notre être a sur les opérations de l'âme, et il en a conclu que l'examen de l'un pouvait éclairer celui des autres (1). Il a donc suivi, sur ce sujet, le même ordre de recherches qui avait tant occupé l'école cartésienne. L'hypothèse des nerfs, des esprits, des vibrations, lui prête, en effet, pour les diverses opérations de l'esprit, des explications dont il n'aperçoit pas l'insuffisance. Il va jusqu'à penser que nos idées, dans leur première origine, ne sont que les mouvements imprimés par les objets aux fibres des sens. Il suppose qu'il y a un ordre de fibres affecté à l'entendement comme à la sensibilité, que des rapports harmoniques entre les fibres correspondent aux jouissances du beau, et qu'un jeu de fibres représente le raisonnement sous la forme du syllogisme (2). La théorie de la réminiscence s'explique, pour lui, par la seule différence qui existe entre l'impression produite par des fibres mues pour la première fois, et celle que font

(1) *Essai analytique sur l'âme*, c. V, § 23.

(2) *Ibid.*, c. IV, § 17 et suiv.; c. VII, § 58; c. XIX, § 521, 522, 526.

Digitized by Google

naître des fibres qui ont perdu cette espèce de virginité, pour nous servir de son expression (1). Il ne remarque pas que, dans le phénomène de la réminiscence, entre, comme condition essentielle et principale, un acte pur de l'intelligence, celui par lequel le moi se reconnaît lui-même et reconnaît aussi la modification qu'il a déjà éprouvée. Il a cru qu'une telle réminiscence suffirait pour constituer un commencement de personnalité (2). De là aussi cette conséquence, souvent répétée par Bonnet, que « la mémoire ne diffère »point essentiellement de l'imagination (3).» L'application qu'il fait de la même hypothèse au rappel des idées, à leur association, aux habitudes, offre une conformité frappante avec le système entier de Hartley.

Bonnet a exposé, avec beaucoup de précision et de clarté, la fonction que les signes remplissent dans les abstractions intellectuelles, et par là dans les généralisations; car il distingue avec raison deux ordres d'abstraction, l'un sensible, l'autre intellectuel. C'est aux produits du second qu'il réserve le titre de *notions*, et la *notion* ainsi se sépare, pour lui, de la perception, qui consiste dans l'action directe de l'âme sur les sens (4). L'abstraction

(1) *Essai analytique sur l'âme*, c. X, § 92. — *Essai de psychologie*, p. 15 et 16.

(2) *Essai analytique sur l'âme*, c. IX, § 113.

(3) *Ibid.*, c. XIII, § 173; c. XIV, § 212, 213; c. XV, § 223.

(4) *Ibid.*, c. XV, § 217, 225 à 231.

Digitized by Google

conduit cependant aussi à des notions individuelles (1). Si l'esprit se replie sur lui-même, s'il abstrait de ses pensées ce qui les détermine, pour ne donner son attention qu'à ce qui est en lui, qui les aperçoit, qui se les approprie, il acquerra la notion de sa propre existence, il appellera *moi* ce qui est en lui le siége de la conscience ou de l'*aperception*. L'idée du moi exige donc un signe qui le représente. C'est à l'aide des signes d'institution que l'âme parvient à réfléchir sur ce qu'elle sent (2). Ici Bonnet, en revenant sur les traces de Locke, se rencontre aussi avec Descartes et Leibniz.

Quelque importance qu'il ait accordée aux organes extérieurs, il n'a eu garde de confondre avec eux le principe de la pensée et de la volonté, ni même de leur soumettre ce principe par une servile dépendance. S'il reconnaît que l'âme, dans son état présent, ne peut se mettre en rapport avec les objets que par l'intermédiaire de ces organes, il reconnaît aussi qu'ils sont de simples instruments à son service. L'âme s'est dévoilée à lui dans son unité, dans toute son activité et son énergie. C'est ici que Leibniz, à son tour, devient le guide de Bonnet : « l'âme, dans la sensa-» tion elle-même, n'est pas simplement passive ;

---

(1) *Essai analytique sur l'âme*, c. XV, § 231.
(2) *Ibid.*, c. IX, § 114; c. XV, § 232.

Digitized by Google

» elle y devient active, puisqu'elle perçoit, active » par l'attention qu'elle donne, et c'est en quoi la » perception se distingue de la sensation (1). » « L'âme est essentiellement distincte du corps; » qu'est-elle en elle-même? Une force, une puissance, une capacité d'agir ou de produire certains effets. » Voilà l'idée fondamentale de Bonnet: elle est pleine de la doctrine de Leibniz; elle rappelle toutes les doctrines qui ont placé dans les *forces* les principes réels des choses (2).

Mais « y aurait-il quelque rapport secret entre » l'activité de la matière et l'activité de l'âme? La » nature qui ne va point par sauts, mais qui passe » par degrés d'une production à une autre production, irait-elle encore, par degrés, des substances » matérielles aux substances spirituelles? » Bonnet, qui ordinairement ne s'effraye pas devant les plus grands problèmes, pâlit devant celui-ci; il détourne la vue de cet abîme (3).

L'idée, suivant la définition de Bonnet, consiste dans toute manière d'être dont l'âme a la conscience ou le sentiment (4). Cependant cette idée, suivant lui, est aussi *un signe naturel* de l'objet: d'où tient-elle cette prérogative? « Ce signe, » répond Bonnet, est de l'institution du Créateur. » La relation naturelle qui est entre les objets et

(1) *Essai analytique*, c. VII, § 53; c. XI, § 125 et suiv.

(2) *Ibid.*, préface, p. 14 et suiv.; c. VI, § 46; c. XIX, § 509.

(3) *Ibid.*, c. VI.

(4) *Ibid.*, c. IV, § 19.

Digitized by Google

» nos idées est indépendante de l'âme (1). » Cette solution facile ne fournit guère à la raison le moyen de discerner dans quels cas, d'après quels fondements, dans quelles limites nous pouvons rapporter nos idées aux objets. Bonnet a cru qu'il suffisait, pour justifier ce rapport, des hypothèses qu'il avait conçues sur le système des organes qui mettent l'âme en communication avec ce qui est hors d'elle. Car « les perceptions sont les re» présentations des objets; les notions sont dé» duites des objets; les notions doivent donc être » conformes à ce qui est dans les objets, c'est-à» dire à l'état des choses. Les notions ont donc » leur fondement dans la nature, elles sont la na» ture elle-même considérée sous différentes » faces; mais toutes ces faces existent hors de » l'entendement et en sont indépendantes (2). » Cependant le jugement n'est aussi, selon Bonnet, que la perception d'un rapport soit entre les idées, soit entre les choses, et la vue immédiate de ces rapports constitue l'évidence (3). Les notions du beau, celles du juste et de l'injuste, sont, à ses yeux, des notions de rapport, et, en les envisageant sous ce point de vue, il évite, sans en triompher, les difficultés qui s'offraient à lui pour en rendre compte dans le

(1) *Essai analytique*, c. XV.

(2) *Ibid.*, c. XIV, § 196; c. XVI, § 280; c. XIX, § 519.

(3) *Ibid.*, c. XVI, § 284, 298.

Digitized by Google

système qui fait passer toutes les idées par les » sens. Car les rapports, dit-il, dérivent de la na» ture des choses. Les idées de perfection morale » ne sont donc point du tout de la création de notre » entendement (1). » Il déduit la notion du beau, de la variété des rapports, de l'unité d'action et de l'utilité du but (2). Il fonde les notions morales sur l'utilité, l'utilité sur le bonheur. « L'entende» ment, dit-il, juge des rapports moraux, comme » la sensibilité juge des rapports physiques (3). L'a» mour-propre ne diffère point de l'amour de la per» fection, de la bienveillance; il est l'unique moteur » des êtres sentants et des êtres intelligents (4). »

Profondément religieux et soutenu dans la pratique des devoirs par les enseignements du christianisme, Bonnet se faisait sans doute illusion sur ce que sa philosophie avait de défectueux et de vague relativement aux principes de la moralité. La même cause lui a fait méconnaître aussi la gravité de l'erreur où il est tombé à l'égard de la liberté des déterminations. En reproduisant la doctrine de Leibniz sur la nécessité morale et la fausse définition de la liberté donnée par Locke, il a mis une sorte de chaleur et d'enthousiasme à dépouiller l'homme de sa

(1) *Essai analytique*, c. XIX, § 515, 518.
(2) *Ibid.*, c. XVII, § 376.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, § 521, 522, 524.
(4) *Ibid.*, c. XVIII, § 421 et suiv.

Digitized by Google

première prérogative ; il a cru en faire une sorte d'hommage au Créateur. « La liberté n'est que la » faculté par laquelle l'âme exécute sa volonté ; » elle est subordonnée à la volonté ; elle suit la dé- » termination, elle en est l'effet, la conséquence ; » mais la volonté, à son tour, est soumise aux mo- » tifs, au jeu des organes, à l'action des objets. » Ainsi, une même chaîne embrasse le physique » et le moral, lie le passé au présent, le présent » à l'avenir, l'avenir à l'éternité. La sagesse qui » a ordonné l'existence de cette chaîne, a sans » doute voulu chacun des chaînons qui la compo- » sent (1). »

Il n'y a pas de maximes plus sages et plus prudentes que celles que professe Bonnet sur les méthodes philosophiques. Il se refuse à reconnaître pour des productions du génie philosophique, ces conjectures hardies d'un esprit systématique, par lesquelles il ose lier des faits séparés par de grands vides. « Le génie philosophique, » dit-il, est celui qui part des faits, qui les com- » pare, qui les combine, qui voit leurs résultats na- » turels et les résultats naturels de ces résultats. » Le système qu'élève un tel génie n'est que la » collection harmonique des faits et de leurs con- » séquences (2). » Cependant, peu de philosophes

(1) *Essai analytique*, c. X, § 117 ; c. XII, § 147, 149; c. XIX, § 475, 494. — *Essai de psychologie*, p. 335, 336.

(2) *Essai analytique*, préface ; c. XIX, § 530.



Digitized by Google

ont autant accordé aux hypothèses. Celles de Leibniz ne lui ont rien présenté de téméraire. Dans celle des monades il n'a fait que retrouver le corollaire du principe de la *raison suffisante*. Il a adopté avec empressement celle des germes préexistants, déjà recommandée, au reste, par l'imposante autorité de Haller. Les cartésiens avaient expliqué les actions des animaux par un principe tout mécanique : Bonnet leur fait les concessions les plus abondantes. Les plantes elles-mêmes ont part à sa libéralité ; il aperçoit partout des principes de vie et de sensibilité. Il lit dans l'avenir, il y voit une foule de transformations progressives des êtres. Ici encore c'est la philosophie de Leibniz qui le guide ; il ne fait qu'appliquer à la nature sensible et réelle la métaphysique transcendante de ce grand philosophe, mais en donnant un essor plus étendu aux perspectives qui en jaillissent (1). C'est elle qui lui montre ces éléments animés, ces trésors d'organisation cachés dans chaque particule de matière, et qui doivent se développer un jour ; ces gradations continues, cet enchaînement universel, cette échelle progressive de perfectionnement, dont le terme est indéfini (2) ; ces conjectures pleines de confiance sur les destinées futures de l'homme, qui forment un système unique et parfaitement harmonieux de l'ensemble des êtres :

(1) *Palingénésie philosophique*, part. VII.
(2) *Ibid.*, part. III.

Digitized by Google

hypothèse sublime, sans doute, dans la beauté de ses espérances comme dans l'immensité de ses résultats, supérieure même à l'optimisme de Leibniz, parce qu'elle est bien plus riche d'avenir, mais trop gratuite, malheureusement, ou du moins appuyée sur des analogies trop vagues et trop incomplètes.

« Il n'y a rien d'isolé ni de solitaire dans la na» ture; tout y est lié; tous les êtres tiennent entre » eux par divers rapports. La cosmologie est la re» présentation symbolique du monde (1) : » telle est l'idée fondamentale sur laquelle roulent les méditations de Bonnet. Il en a tiré les inductions les plus fécondes. Les vues se présentaient en abondance dans sa pensée. Il avait projeté une histoire de l'attention (2), ébauché une théorie de l'association des idées, aperçu toute l'importance de l'une et de l'autre.

On eût dit qu'il y avait deux hommes dans Charles Bonnet; l'un, observateur paisible et scrupuleux, consultant les faits, et souvent se renfermant d'une manière trop absolue dans les phénomènes physiques; l'autre, métaphysicien exalté, donnant une libre carrière à son imagination, concevant à son gré, sur les lois générales de l'univers, les fictions les plus hardies. Cependant

---

(1) *Application des principes psychologiques*, en tête de la Palingénésie, p. 148. — *Palingénésie phil.*, part. XIII.

(2) *Analyse de l'Essai analytique*, c. 21 et 22.

Digitized by Google

on doit reconnaître qu'il n'y a peut-être pas entre ces deux dispositions un contraste aussi réel et aussi absolu que celui dont on est frappé au premier abord. La contemplation de la nature, en nous attachant à ses ouvrages, en nous inspirant le désir de les étudier, remplit insensiblement notre âme d'émotions secrètes et fécondes; elle fait éprouver au philosophe lui-même un enthousiasme semblable à celui qui inspire le génie du poète et du peintre, et le philosophe s'y livre d'autant plus facilement qu'il est moins en défense. Les idées de l'entendement sympathisent avec cette harmonie admirable qui retentit de toutes parts sur le théâtre de la création; elles se coordonnent d'elles-mêmes sur un plan analogue; elles vont prolonger encore cette grande harmonie au-delà du monde visible; elles achèvent sur ce modèle le système général de l'univers. Tel fut, en effet, le genre de séduction auquel Bonnet céda sans s'en apercevoir.

Aussi, pendant que ses écrits sont rédigés sous la forme la plus rigoureuse, qu'il semble vouloir imiter la marche des géomètres, qu'il dispose ses pensées en aphorismes, qu'il se prive du charme et du mouvement que lui eût permis son sujet en présentant des observations pleines d'intérêt, de hautes vérités et des fictions brillantes; pendant qu'il fatigue même l'esprit par l'enchaînement logique auquel il veut s'asservir, on sent sous cet extérieur une chaleur secrète et singuliè-

Digitized by Google

re; on communique avec l'âme de l'auteur. Cette âme était belle, candide et pure; elle a empreint de son caractère toutes les pages de Bonnet. Au milieu des erreurs qui lui sont échappées, et dont plusieurs auraient une tendance très funeste, l'impression que l'on reçoit de la lecture de ses ouvrages est généralement morale; elle élève, elle encourage; elle porte à la méditation, elle entretient dans l'amour du vrai.

Bonnet semblerait avoir pris la méthode de S'Gravesande pour modèle, et lui avoir emprunté plusieurs notions psychologiques. Il s'accorde du moins, en beaucoup de points, avec lui, et professe une haute estime pour ce philosophe.

A l'époque où il parut, Bonnet produisit une sensation considérable, obtint de nombreux et rapides suffrages. Il y avait dans le mélange, dans le contraste même des vues qu'il présentait à ses contemporains, quelque chose d'éminemment propre à satisfaire ceux qui applaudissaient aux progrès récents des sciences physiques et qui s'affligeaient de la tendance immorale de quelques systèmes modernes de philosophie. Il semblait leur fournir un moyen naturel de concilier à la fois deux genres d'intérêts, deux ordres de vérités. On fut séduit par une considération si propre en effet à séduire. Il y avait, d'ailleurs, dans cette grande conception qui nous offrait le spectacle de la nature présente à nos regards comme la préparation à des développements indéfinis, quel-

Digitized by Google

que chose d'imposant, de majestueux, qui était propre à captiver. Mais cet effet fut de peu de durée, comme il devait arriver; un examen sévère détruisit bientôt l'impression du moment. Les sciences physiques avaient pris un caractère trop rigoureux, pour admettre cette invasion de la métaphysique, et pour consentir à violer la recommandation de Newton.

Ami de Charles Bonnet, Le Sage en reçut, dans *La contemplation de la nature*, un témoignage d'estime, et associa l'étude de la physique et des mathématiques à celle de l'histoire naturelle. Ces études le conduisirent à examiner le mérite respectif des diverses méthodes dans les investigations de la science. Il compara entre elles les trois méthodes; celle des hypothèses, celle de l'analogie, celle de l'exclusion, et appuya ses considérations d'exemples puisés dans les principales découvertes des temps modernes, et particulièrement celles de Newton (1). A cette occasion, il présenta quelques vues sur la théorie des causes (2). Il compara aussi les méthodes employées dans les sciences physiques avec celles qui servent au calcul. Sans méconnaître les abus auxquels les hypothèses peuvent donner lieu, il réclama en faveur de cette méthode contre l'exa-

---

(1) V. les fragments publiés par M. Pierre Prévost à la suite de ses *Essais de philosophie*, t. II, p. 253 et suiv.

(2) *Ibid.*, *Premier mémoire sur la méthode d'hypothèse, etc.*, § 9 et s.

Digitized by Google

génération de ceux qui la proscrivent d'une manière presque absolue; il indiqua les précautions qu'elle exige, les services qu'elle est appelée à rendre, la nécessité même de ses secours. Il avoua que des réflexions nouvelles avaient modifié, par la suite, quelques-unes de ses idées sur cet important sujet. Il en est qui peuvent, en effet, être contestées; mais ces fragments n'en ont pas moins un prix réel, surtout parce qu'ils proviennent d'un savant qui ne raisonnait sur les méthodes qu'après en avoir fait lui-même une expérience aussi longue qu'éclairée.

Le même mérite appartient à Deluc, qui, en écrivant sur Bacon, a montré qu'il avait su le comprendre, et qu'il l'avait compris en pratiquant ses maximes. Plein de l'esprit de la philosophie de Bacon, il a fait ressortir le contraste fondamental qui existe entre la vraie méthode expérimentale qu'elle recommande, et l'empirisme trop souvent confondu avec elle; il a fait voir comment la première autorise notre confiance dans l'investigation des causes, et légitime la connaissance que nous obtenons sur l'existence, les propriétés, l'action, les rapports des intelligences (1).

Physicien et géomètre à la fois, Euler cultiva la philosophie comme Bonnet; il y porta bien moins de profondeur, sans doute; il ne l'enrichit

(1) *Bacon tel qu'il est, etc.*; 1800, in-8°.

Digitized by Google

pas de vérités nouvelles ; mais, en écrivant pour l'Allemagne, il conçut un dessein à peu près sans exemple dans cette contrée : il voulut populariser les vérités réservées jusqu'alors aux philosophes de profession, en essayant d'imiter ainsi ce que, depuis Fontenelle, une suite d'écrivains exécutait à l'envi en France. Euler, cependant, employa des moyens différents. Cette circonstance est frappante, instructive ; elle montre combien différaient aussi, dans les deux pays, les habitudes générales et les dispositions du public. Euler, pour populariser les notions philosophiques, n'emploie d'autre art que celui de la simplicité et de la clarté. Du reste, il est grave, digne, sérieux ; une moralité sincère, austère même, un sentiment profondément religieux, respirent dans toutes ses leçons. Il est encore l'instituteur de ceux qui l'écoutent, il n'en est jamais l'adulateur. La philosophie n'est pas devenue frivole dans ses Lettres à une princesse d'Allemagne; mais elle y est devenue fort bornée, comme science ; elle n'a pu se déployer en liberté ; elle n'a pu quitter l'enceinte des vérités familières et accessibles au bon sens. Les grandes théories de Leibniz et de Wolff s'étonnent d'y être exposées et jugées en peu de mots. Le résultat de ces jugements est sage, équitable ; mais leurs motifs sont superficiels. Euler est également sensé dans ses réfutations de l'idéalisme, de l'égoïsme, du matérialisme ; mais on n'y trouve rien qui annonce ni qui provoque de

Digitized by Google

hautes méditations. Il n'en est pas de même d'un mémoire inséré dans le recueil de l'Académie de Berlin sur l'origine des forces (1). Dans un autre mémoire qui fait partie de la même collection, Euler analyse les notions de l'espace et du temps, et se prononce, comme Clarke, pour leur réalité, contre l'opinion de Leibniz (2). Nous aurons bientôt occasion de rappeler comment il combattait aussi la doctrine de Leibniz sur les éléments de la matière.

Ce ne sont pas les Suisses seulement, ce sont tous les amis de l'humanité qui doivent prononcer le nom du vénérable Iselin avec un sentiment de reconnaissance et de respect; car ses travaux, comme sa vie, eurent pour but les plus chers intérêts de l'humanité. Iselin s'engagea le premier dans cette nouvelle carrière historique qui a pour objet d'exposer le tableau du développement des mœurs, des idées, de la civilisation dans la société humaine (3); car l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, quoique conçu dans un but analogue, est trop loin d'offrir un tableau fidèle de la nature humaine, pour occuper le même rang. La nature humaine recouvre, dans la rapide esquisse d'Iselin, sa dignité, comme l'histoire des nations et des siècles s'y dirige vers le but moral qui lui appar-

(1) Année 1748.

(2) Année 1750.

(3) *Isaac Iselin, Ueber die Geschichte der Menschheit*; Basle, 1786, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

tient. Iselin a fait précéder ce tableau d'une exposition abrégée et simple des facultés de l'âme. Elles sont toutes rappelées à la conscience intime, comme à leur fondement (1). Un sage éclectisme guide le philosophe bâlois; il célèbre Bacon et Galilée comme les restaurateurs de la philosophie (2); il rend grâces à Descartes d'avoir affranchi la raison humaine (3); il rend hommage au génie de Leibniz, sans dissimuler les écueils qu'il a rencontrés (4); Wolff, Locke et l'école écossaise, se concilient en lui. Son ouvrage est, en quelque sorte, un traité de philosophie morale sous la forme expérimentale. La pensée qui y domine est celle des progrès constants de l'humanité, celle de hautes espérances pour l'avenir.

L'intéressante ville de Mulhausen, aujourd'hui devenue française, a donné le jour à l'un des philosophes les plus originaux du XVIII[e] siècle. Lambert fut en même temps un géomètre et un physicien du premier ordre, et l'un des dialecticiens les plus habiles qui aient existé dans l'emploi de l'analyse logique. Il n'avait eu d'autre maître que lui-même : doué d'un génie naturel, préoccupé d'une idée dominante, la suivant avec une rare persévérance, il ne traita au-

(1) *Ueber die Geschichte*, etc., t. I, p. 4.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 318.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 320.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, p. 329.

Digitized by Google

une portion des sciences mathématiques ou philosophiques sans en reculer les limites, sans y découvrir de nouveaux points de vue, ou sans en tirer de nouvelles applications (1). Le but principal et constant de ses travaux fut de perfectionner l'instrument général des opérations de la raison dans les sciences spéculatives.

Aristote, dès l'antiquité, avait compris que les combinaisons des idées abstraites, dans le raisonnement, peuvent être ramenées à un certain nombre de formules; que les idées elles-mêmes peuvent être classées sous certains titres: de là, ses règles pour le syllogisme, ses catégories, ses lieux communs. Dans le moyen-âge, Raymond Lulle avait fondé son art combinatoire sur le développement et l'abus de cette même conception. Wilkins, Athan. Kircher, Dalgarno, s'étaient flattés de pouvoir représenter le système entier de nos idées dans une langue qui en eût reproduit toutes les analogies. Descartes avait déclaré que la méthode des géomètres pouvait être transportée en philosophie. Leibniz, enfin, avait proposé sa *spécieuse générale*. Lambert, méditant le même sujet, espéra créer une logique nouvelle, instituer une sorte de calcul philosophique, lui donner les formes du calcul mathématique, lui en assurer toutes les prérogatives.

---

(1) C'est ce que dit fort justement Eberhard dans sa notice *Ueber Lamberts*.

Digitized by Google

Dans cette pensée, il institua un système de signes particuliers, propres à exprimer et à figurer les rapports des idées, l'extension qu'elles reçoivent, la subordination qui s'établit entre elles. S'emparant de la théorie de Locke sur les idées simples et complexes, il y trouva la base sur laquelle devait reposer son système. Il devait suffire, en effet, de déterminer avec soin la nomenclature des idées simples, et d'étudier ensuite toutes les combinaisons qu'elles peuvent subir. Lambert considéra la composition qui résulte des qualités réunies dans un objet particulier, comme correspondant à celle qui résulte, dans les quantités, de la réunion des parties pour former le tout. Ses premiers essais, tout défectueux qu'ils étaient et qu'ils devaient être (1), renfermaient le germe de la création qu'il développa dans son *Nouvel Organon* et dans son *Architectonique*.

L'*Organon* renferme l'exposition des règles auxquelles peut être soumise la forme des connaissances scientifiques; l'*Architectonique* fixe les notions générales qui peuvent en constituer la matière.

Toute proposition exprimant, suivant la logique aristotélique, qu'une idée est *contenue* dans

(1) Dans les *Acta erudit.* de Leipzig, 1765 et 1767.

Digitized by Google

ne autre; tout raisonnement ayant pour objet
e faire sortir d'une idée celle qui y est *contenue;*
oit qu'on considère l'idée de l'attribut comme
nfermée dans celle du sujet, la notion abstraite
ans l'idée concrète, soit qu'on considère l'indi-
idu comme compris dans l'espèce, et l'espèce
omprise dans le genre, l'artifice du raisonne-
nent consistera dans quelque chose d'analogue à
me opération arithmétique. La logique doit, ainsi
que le calcul, exprimer des rapports d'égalité,
l'addition, de soustraction, et peut les repré-
senter par les mêmes signes. Elle aura à exprimer
aussi des rapports d'opposition ou d'analogie, le
caractère du particulier ou de l'universel, le
genre et l'espèce, l'affirmation ou la négation; elle
pourra leur donner également des signes sem-
blables à ceux de l'algèbre. Les signes du genre,
de l'espèce, de la différence, pourront aussi avoir
leur exposant, suivant que le genre est plus ou
moins élevé, l'espèce plus ou moins inférieure,
la différence plus ou moins prochaine. Les idées
déjà connues peuvent, comme les *données* des
mathématiciens, être désignées par certaines
lettres; les *inconnues*, par d'autres, $x$, $y$, $z$; ces
signes une fois institués, on pourra soumettre à
des règles les opérations dont ils deviendront l'ob-
jet, composer des formules qui simplifieront ces
opérations. Il y a en logique des rapports simples,
des rapports plus ou moins composés; il y a donc,
aussi, et des proportions et des progressions; on

Digitized by Google

peut donc aussi établir des séries. Telle est, à peu près, la suite des vues qui ont conduit Lambert à la création de son *Organon* (1). Il a voulu en former une logique qui pût servir non-seulement à la démonstration, mais surtout à la découverte de la vérité. Dans la préface de l'*Organon*, Lambert se propose quatre questions : « La nature » aurait-elle refusé à l'homme la force de marcher » d'un pas ferme et sûr vers le temple de la vérité? » Ou bien la vérité elle-même s'offrirait-elle sous le » masque de l'erreur, et sous un aspect qui la fît » méconnaître ? Ou bien faut-il accuser le langage » qui voile la vérité sous un langage équivoque? » Enfin, y aurait-il des fantômes qui, fascinant les » yeux de l'intelligence, l'empêcheraient d'a- » percevoir la vérité ? » A la première question, il répond par sa *Dianoiologie*, en exposant les règles de l'art de penser ; à la seconde, par l'*aléthologie*, qui considère la vérité dans ses éléments; à la troisième, par sa *séméiotique*, qui assigne au vrai ses caractères extérieurs ; à la quatrième, enfin, par sa *phénoménologie*, qui apprend à distinguer l'apparence de la réalité. Telles sont les quatre parties dont se compose le nouvel *Organon*. Lambert a essayé de montrer par un grand nombre d'exemples quel emploi peut recevoir son

(1) V. les six recherches d'un art des signes (*Versuche einer Zeichenkunst*) dans les Dissertations de Lambert : *Logische und philosophische Abhandlungen*, Berlin, 1787, 2 vol. in-8°; V. aussi le fragment 4.

calcul logique. Sans doute, cette application, sous le rapport de l'utilité qu'on peut s'en promettre, est sujette aux mêmes difficultés que présente toute assimilation des méthodes mathématiques aux matières philosophiques; l'on peut dire que la raison n'a pas besoin d'un plus grand effort pour résoudre les questions philosophiques par l'intuition directe, qu'il ne lui en faudrait pour traduire l'exposé de ces mêmes questions dans les formules du calcul imaginé par Lambert; mais ce calcul n'en est pas moins fort curieux, et son invention est un phénomène digne d'attention dans l'histoire de l'esprit humain. Son étude peut aussi servir à faire analyser, déterminer et énumérer exactement les rapports qui constituent et qui lient le système général de nos idées.

Lambert a eu le bon esprit d'apercevoir que le principe de la contradiction, celui qu'on appelle le *principe de position*, et les autres principes métaphysiques, ne peuvent avoir la propriété qu'on leur attribue, de servir de base au système de nos connaissances. Le principe de la contradiction, par exemple, ne peut servir à éclairer l'ordre réel des choses; il ne peut marquer que les limites du possible et de l'impossible absolu, et par là fournir un moyen d'épreuve pour nos connaissances (1). Lambert ne

(1) *Architectonique*, § 19, 502.

Digitized by Google

cherche donc point l'origine de nos connaissances dans ces notions abstraites qui appartiennent à la plus haute ontologie. Il considère les abstractions comme les notions les plus composées, parce qu'il ne les envisage que comme représentant toutes les idées particulières, qu'elles servent à classer comme des têtes de nomenclature (1). Or il ne peut admettre aucune idée composée comme principe de nos connaissances; c'est aux idées simples seulement qu'il attache cette prérogative: « elles seules, dit-il, sont nécessairement exemptes de toute contradiction, » puisque la contradiction suppose la co-existence » de deux termes (2). » C'est en suivant les traces de Locke et en faisant la revue de nos idées, qu'il a cherché à déterminer celles qui forment les éléments primitifs de toutes les autres. Il les a distribuées en six classes : la première comprend la solidité, l'existence, la durée, l'étendue, la force, la conscience, la volonté, la mobilité, l'unité, la grandeur; — la seconde, la lumière, les couleurs, le son, la chaleur, etc. ; — la troisième, être, devenir, avoir, pouvoir, faire; — la quatrième, non, quoi? comment? si, pourquoi? le semblable, l'uniforme, le simultané; — la cinquième, vers, avant, auprès, par, de, après,

(1) *Architectonique*, § 519, 526.
(2) *Ibid.*, § 7, 20, 23.

Digitized by Google

sur, etc.; — la sixième enfin, parce que, aussi, mais, cependant, etc. (1). Les reproches qu'on peut faire à cette classification, s'offrent d'eux-mêmes. Lambert y a confondu les idées simples de l'ordre de la sensation, qui forment la seconde classe, et les idées simples obtenues par abstraction, telles que celles qui forment la première et la troisième, et enfin de simples vues de l'esprit, comme celles qui composent en partie les trois dernières. Il n'est donc pas resté fidèle à sa propre règle. Lambert a construit un tableau synoptique, indiquant les combinaisons auxquelles se prêtent les idées de la première classe (2); il a montré, dans un second tableau, comment les notions de l'*identité* et celles qui lui sont consanguines, la *ressemblance*, la *différence*, l'*égalité*, etc., s'appliquant aux idées de la première classe, donnent naissance à une suite de principes et de conséquences (3). Lambert s'est créé de la sorte un genre presque nouveau de métaphysique ou de philosophie première, de science fondamentale. Cette science a deux domaines: l'un, purement idéal, n'embrasse qu'une conception de notre esprit; l'autre, réel, embrasse les choses existantes. Lambert les visite tour à tour; parmi les considérations intéressantes auxquelles il est con-

(1) *Architectonique*, § 8, 9.
(2) *Ibid.*, § 53.
(3) *Ibid.*, § 157, 158.



Digitized by Google

duit dans le premier ordre de recherches, on peut signaler celles qui se rattachent à l'*identité*, en tant qu'un même être la conserve au milieu des changements qu'il subit (1). Le second ordre de recherches lui suggère une théorie de la force, qu'il considère tour à tour dans le monde matériel comme mouvement, dans le monde intellectuel comme pensée. (2) La notion de la grandeur, envisagée sous son aspect le plus général, a fourni aussi à Lambert le sujet d'une sorte de métaphysique des mathématiques, qui peut servir d'introduction à cette dernière science (3). On ne peut s'imaginer, à moins de l'avoir vu dans l'ouvrage même, jusqu'à quel point ce philosophe a porté l'emploi de l'analyse dans le développement de ces vues plus utiles, du reste, à la logique, qu'à la métaphysique proprement dite.

Les méprises et les embarras auxquels a donné lieu l'emploi des figures syllogistiques ne pouvaient échapper à la sagacité d'un esprit si exercé à étudier tout le mécanisme de la combinaison des idées. Aussi, l'*Organon* de Lambert a-t-il apporté dans l'emploi de ces figures plusieurs rectifications importantes. Il a pénétré, plus avant qu'on n'avait fait avant lui, dans la nature et les propriétés des propositions dites *identiques*, c'est-

(1) *Architectonique*, part. II.
(2) *Ibid.*, part. III.
(3) *Ibid.*, part. IV.

Digitized by Google

à-dire dans lesquelles le sujet et l'attribut sont d'une égale étendue ; il a fait voir comment elles pouvaient devenir fécondes. Il a rectifié également l'idée qu'on s'était formée de la logique d'Aristote en n'y voyant que l'art de trouver des arguments; il a voulu la perfectionner et en former un art qui serve la méditation, en lui offrant une sorte de carte géographique générale de tout ce qu'elle peut parcourir dans chaque sujet, et en proposant des règles pour en faire usage. Sa Topique est distribuée en sept titres: le nom, le règne idéal, l'être pensant, la chose, l'être agissant, les relations, les circonstances (1). Il a tenté de compléter aussi les méthodes de Bacon. Il a, le premier, si nous ne nous trompons, réduit en art la création des systèmes et tracé les lois qui gouvernent cet art. Dans les rapides aperçus qu'il a donnés sur ce sujet, il indique quels sont les caractères essentiels d'un système, les conditions qu'il doit remplir, les éléments qui le composent, le mode suivant lequel il est formé, le rapport qu'il a soit avec d'autres systèmes, soit avec les facultés de l'entendement; il distingue les systèmes qui tirent de la seule puissance de l'entendement le lien par lequel leurs éléments sont réunis; ceux qui doivent leur connexion à la puissance de la volonté; ceux, enfin, dont le tissu est formé

(1) *De topicis schediasma*, dans les *Acta erudit.* de Leipzig, p. 12, 1768.

Digitized by Google

par les forces mécaniques. De là, trois genres principaux de systèmes : systèmes intellectuels, systèmes moraux ou politiques, systèmes physiques. Lambert assigne à chaque genre ses principales espèces. Mais les trois forces qui peuvent servir à combiner les éléments d'un système, ayant aussi entre elles une certaine union et dépendance, il y a encore des systèmes composés qui empruntent à la fois de chacune de ces forces le fondement de leurs combinaisons. Ces systèmes ont cela de commun qu'ils ont tous une certaine coordination de vues et de moyens (1). Ce n'est guère ici qu'un cadre; mais ce cadre mériterait d'être développé par un penseur.

« Je me suis occupé depuis plusieurs années, dit » Lambert, dans son *Organon* (2), à rechercher dans » chacune de mes propres inventions et dans celles » des autres, quels étaient les artifices, les règles » qui ont servi à les obtenir, à en former un re» cueil, à les employer pour composer un art de » l'invention. » Tel est le principal mérite qui appartient, en effet, à ce philosophe. Nul homme, peut-être, n'a plus étudié que Lambert tout ce qui se rapporte au premier des arts, à celui qui engendre les découvertes. Nul n'a mis plus de soin à surprendre le secret des inventeurs, à réduire

(1) *Fragment einer Systematologie*, dans les *Dissertations logiques et philosophiques de Lambert*, t. II, p. 385.
(2) *Ibid.*, p. 6.

Digitized by Google

leurs exemples en préceptes. Nul n'a recueilli sur ce sujet de plus nombreuses et de plus curieuses observations (1). Elles ne se rapportent guère, il est vrai, qu'aux déductions abstraites; mais rien n'échappe, dans cette sphère, aux investigations de Lambert. C'est ainsi qu'il considère quel est le point de vue d'un inventeur, de quelle source vient la lumière, quelle est la matière, quelles sont les occasions des découvertes, leurs avantages, leur importance, la place qu'elles occupent dans l'ordre des vérités; il donne des règles pour apercevoir les lacunes qui subsistent dans nos connaissances et les limites qui les confinent, pour apprécier le mérite de la fécondité des propositions, pour démêler les symptômes, les indices, les moindres traces qui peuvent guider l'inventeur, pour caractériser les idées neuves, pour faire même leur part aux faveurs de l'aveugle hasard (2).

La moindre circonstance suffit quelquefois pour exciter dans un esprit inventif un essor de vues neuves. En lisant un passage de Longin, Lambert a médité la notion du sublime et s'est demandé comment on applique au monde intellectuel une sorte de dimensions empruntées au monde sensible; il les rappelle à ces trois notions

---

(1) V. les 4e, 21e, 22e, 24e, 27e, 28e, 31e, 37e, 41e fragments.

(2) *Dissertations logiques et philosophiques de Lambert*, fragments 18, 26, 29, 30, 32, 38, 39, 43, 44.

Digitized by Google

fondamentales : *sublime*, *profond*, *éloigné* ; il cherche le point central duquel on part pour transporter ces trois idées dans le domaine de l'intelligence (1).

La définition que Wolff a donnée de l'ordre a fourni également à Lambert l'occasion de tracer l'esquisse d'une théorie de l'ordre, sujet d'une haute importance et qui a tant encore à attendre des méditations des philosophes. Il s'y est proposé de tracer des règles pour mesurer l'ordre en lui-même et les impressions que l'ordre produit sur nous; il y distingue essentiellement deux sortes d'ordres : l'un qu'il appelle *local*, fondé seulement sur la symétrie ou la ressemblance; L'autre qu'il appelle *légal*, fondé sur la liaison et l'enchaînement. A ce sujet, il présente quelques observations judicieuses sur le rapport qui existe entre les notions qui servent de matière à la métaphysique et celles qui occupent les géomètres, et fait ressortir les avantages que les secondes recueillent de l'homogénéité qui leur est propre (2).

Lambert, appelé à Berlin par le roi de Prusse, vint siéger à l'Académie; mais il y conserva l'originalité de ses conceptions. Il n'appartient donc point précisément à cette espèce d'école dont l'Académie de Berlin a été le théâtre. Il

---

(1) *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1768.

(2) *Mémoire sur la taxéométrie*, dans le même recueil, 1770 et 1773.

Digitized by Google

n'obtint que d'un assez petit nombre de penseurs l'attention qu'il méritait; mais il faut en attribuer en partie la cause aux difficultés de l'étude que ses écrits exigeaient pour être compris, et aussi à l'obscurité de son langage : Lambert ne savait pas écrire. Ses *Lettres cosmologiques* étaient remplies de vues neuves et grandes sur le système général de l'univers; mais elles y étaient comme ensevelies dans un nuage. Mérian, son compatriote, son confrère et son ami, sut les en faire sortir, et en composa le *Système du monde* (1) où elles se montrèrent dans un éclat imposant.

Mérian est encore l'un des nombreux savants qui ont illustré la patrie des Bernouilly, d'Euler et d'Iselin; il mérite une place éminente parmi les philosophes de l'Helvétie; mais ses travaux se placeront mieux dans le tableau que va bientôt nous offrir l'Académie de Berlin, dont il fut si longtemps le centre et l'interprète.

C'est aussi à Berlin que nous retrouverons Beguelin, sorti de la petite ville de Bienne, et Sulzer, de celle de Wintherthur.

La France a compté, quelques années, parmi ses citoyens, le savant géomètre, le penseur exact et profond, qui soutient si dignement aujourd'hui l'honneur de la philosophie helvétique, M. Prévost; l'Institut de France lui a décerné un juste tribut d'estime. Si les limites auxquelles cette histoire

---

(1) Paris, 1784, in-8°.

Digitized by Google

doit s'arrêter nous eussent permis de donner ici aux productions de M. Prévost la place qu'elles méritent, et qu'elles occuperont un jour lorsqu'on rendra compte de la philosophie contemporaine, nous aurions dit par quel éclectisme judicieux le professeur de Genève a puisé dans les principales doctrines modernes, et surtout dans celles de Locke et de l'école écossaise, sans s'asservir à aucune; quel excellent esprit d'observation il a porté dans l'analyse des opérations de l'esprit humain; avec quelle perspicacité il a exploré les phénomènes de la sensation et, en particulier, celui du tact, le sentiment de résistance qui y est joint, et l'idée qui en résulte relativement à l'existence des objets extérieurs; quelles justes rectifications il a apportées à la théorie de Condillac, en déterminant avec plus de précision les fonctions des signes dans la formation de nos idées; quels services il a rendus à la logique et à l'art des méthodes; quelles judicieuses distinctions il a établies entre les méthodes applicables à l'étude des sciences de raisonnement et à celles des sciences de fait et d'expérience. Nous aurions rendu compte des importants mémoires qu'il a fournis à l'Académie royale de Berlin, en commun avec M. Lhuillier, son compatriote, sur le calcul des probabilités et son application aux relations des causes avec leurs effets; mémoires dont la théorie est sujette sans doute à quelques objections, mais qui appellent une discussion appro-

Digitized by Google

fondie, et qui répandent un nouveau jour sur l'une des questions fondamentales du système des connaisssances humaines.

Meister et M. de Bonstetten ont tous deux étudié l'une des plus puissantes facultés de l'esprit humain, l'imagination. Observateurs judicieux, écrivains élégants, l'un et l'autre se rapprochent beaucoup de l'école française; l'un et l'autre cependant, le second surtout, portent aussi l'empreinte de la philosophie helvétique. Meister trouve assez naturel de penser, avec quelques métaphysiciens modernes, que le principe de toutes nos facultés intellectuelles est un, et que ce qu'on a longtemps appelé les différentes facultés de notre âme ne sont que des modifications différentes, ou des modes d'agir différents, du même principe (1). Ce principe ou cette force, qui lui paraissent avoir été cependant jusqu'à ce jour peu connus, auxquels il donne le nom de *sens intérieur* et que lui-même ne détermine pas d'une manière très précise (2), peuvent expliquer, à ses yeux, les procédés habituels de l'esprit; il attribue, en particulier, à ce sens intérieur, l'origine d'un ordre d'idées qui sont entièrement hors de la portée de nos sens, telles que celles qui se rapportent au sentiment intime de notre être et aux notions les plus générales (3). Il pourrait

(1) *Lettres sur l'imagination*, lettre I, p. 5.

(2) *Ibid.*, lettre II.

(3) *Ibid.*, lettre IV.

Digitized by Google

lui donner le nom d'intuition ; c'est du moins sur l'intuition que ce sens s'exerce. Meister en observe le développement dans l'exercice de l'imagination, de l'attention, dans l'association des idées, et y trouve le sujet de sages conseils et de considérations ingénieuses.

M. de Bonstetten a traité le même sujet avec plus de profondeur et d'étendue ; il y a rattaché un traité presque complet de psychologie. Disciple et admirateur de Bonnet, M. de Bonstetten n'a point admis aveuglément les hypothèses de son illustre maître. Il rectifie, en particulier, avec raison, l'erreur qu'avait commise Bonnet en confondant l'imagination avec la mémoire. Magistrat, homme du monde, il a mis à profit la longue expérience qu'il a acquise ; philosophe, il s'est formé entièrement par lui-même, d'après les inspirations d'une âme honnête, généreuse, et les directions d'un esprit juste et sain. Les lois qui régissent l'imagination, les conditions qui composent sa nature, ont été exposées avec beaucoup de sagacité par le philosophe de Berne. En distinguant d'avec les cinq sens extérieurs, en tant qu'ils fournissent la matière de nos perceptions, les modifications de plaisir et de douleur qui accompagnent ces perceptions, il rapporte celles-ci à un sixième sens auquel il donne le nom de *sensibilité* ou de *sens de l'organisation*, et auquel il attribue la fonction de servir à exprimer à l'âme les besoins des organes. Ce sentiment est le moteur des idées, et

Digitized by Google

l'imagination est le mouvement des idées produit par l'action de la sensibilité. En se plaçant dans ce point de vue, M. de Bonstetten a suivi avec attention et bonheur les rapports variés qui existent entre les sentiments et les idées, et qui lient ensemble ces deux systèmes; il a fait consister le bonheur dans leur harmonie. M. de Bonstetten a eu le mérite de signaler plus d'une lacune dans cette psychologie cultivée depuis tant de siècles. Spiritualiste décidé, parce qu'il a été bon observateur, il a reconnu deux sources distinctes de nos connaissances dans le sens extérieur et dans le sens intime. L'harmonie intérieure qui s'établit dans le cœur de l'homme lui a révélé une nouvelle preuve de l'immatérialité de l'âme, aperçu fécond, et qui serait susceptible d'un développement d'un grand intérêt.

Passant maintenant en Hollande, nous croirons à peine avoir changé de théâtre; du moins nous continuerons à nous trouver sur un territoire neutre entre la philosophie de la France et celle de l'Allemagne, mais où s'étendent aussi, comme sur la première, les influences de Bacon et de Locke réunies à celle de Descartes.

Descartes régnait d'une manière presque absolue, au commencement du XVIII$^{e}$ siècle, dans les Pays-Bas, que la puissance de son génie avait conquis à ses doctrines au travers de tant de difficultés et d'obstacles. Déjà, cependant, sans attaquer le fond de sa philosophie, Nieuwentyt avait réparé

Digitized by Google

l'une de ses plus grandes et de ses plus funestes erreurs, en réhabilitant cette preuve de l'existence de la Divinité, qui jaillit du témoignage unanime de la création, preuve si logique et si populaire tout ensemble, et que Descartes avait sacrifiée à de vaines subtilités déduites de la seule idée de Dieu. S'Gravesande parut, joignant les fonctions de l'enseignement aux méditations philosophiques, géomètre comme Descartes, encore rempli de son esprit, le surpassant en précision, essayant, à son exemple, de suivre en philosophie une marche analogue à celle des géomètres; mais disciple déclaré de Newton, propagateur de la physique de ce grand homme, instruit également par les leçons de Leibniz, de Malebranche, et sans doute par celles de Locke, auquel, sans le citer, il semble souvent faire allusion, comparant ensemble les doctrines diverses, joignant quelques perfectionnements, sinon des découvertes réelles, au choix et au résumé des vues de ses devanciers immédiats; mais quelquefois aussi hésitant lorsqu'il a pu choisir, et altérant sans améliorer.

L'un des principaux mérites de S'Gravesande consiste dans le soin qu'il a donné aux règles des méthodes, et, toutefois, dans son introduction à la philosophie, il débute par les notions de l'*être*, de la *substance*, de la *relation*, par les principales notions les plus relevées de la métaphysique, pour examiner seulement ensuite l'origi-

Digitized by Google

ne, la nature des idées, leurs différentes espèces. Il s'ensuit que, dès les premiers pas (1), il suppose, par exemple, pour expliquer l'*essence*, cette opération délicate de l'esprit que nous appelons *abstraction*, et dont il n'a point encore rendu compte.

S'Gravesande distingue trois classes d'idées. «Nous avons, dit-il, les idées des choses que » l'âme aperçoit en elle-même; nous acquérons » des idées en comparant d'autres idées, c'est- » à-dire en jugeant et en raisonnant; enfin, nous » acquérons, par les sens, un grand nombre d'i- » dées, dont une partie nous représente des » choses qui sont hors de nous (2).» Ces trois classes se réfèrent aux deux ordres de Locke, la réflexion et la sensation; car la seconde classe de S'Gravesande se déduit des deux autres.

Il distingue aussi deux sortes d'évidence : l'une est l'évidence proprement dite; elle consiste dans la perception immédiate, c'est-à-dire dans l'intuition; elle embrasse également les deux premières classes d'idées, et n'embrasse qu'elles seules. S'Gravesande lui donne le nom d'évidence *mathématique*, quoique l'une des deux classes d'idées auxquelles elle s'applique ait pour objet les

---

(1) *Introduction à la philosophie*, l. I; traduit en français, Leyde, 1748, 1 vol. in-4°.—*Métaphysique*, c. I, § 5, 6, 7.

(2) *Métaphysique*, c. XIX, § 277.

Digitized by Google

phénomènes intérieurs (1). Aucune évidence de ce genre ne nous instruit, dans son opinion, de l'existence des choses hors de nous ; notre âme n'en peut rien apercevoir immédiatement, n'en peut rien découvrir, que par des secours étrangers (2). La sensation elle-même ne nous représente rien qui soit hors de notre âme (3). Une autre sorte d'évidence, que S'Gravesande appelle l'évidence *morale*, vient y suppléer ; elle nous fait acquérir les idées des choses extérieures par trois moyens : les sens, le témoignage et l'analogie; mais aucun de ces moyens n'est, par lui-même et de sa nature, caractéristique de la vérité (4). Les sens, par eux-mêmes, n'enseignent rien ; ils ont besoin d'une éducation; leur exercice est soumis à certaines conditions que S'Gravesande a déterminées avec sagesse (5). L'idéalisme cependant semble l'envelopper ; mais il y échappe par la confiance dans l'ordre qu'a établi la Providence divine.

S'Gravesande définit la perception : *Ce qui est immédiatement présent à notre âme*; et l'idée, pour lui, n'est autre chose que la perception (6). Il est cependant du nombre de ceux qui supposent dans l'âme des idées qu'elle n'aperçoit pas, ce

---

(1) *Métaphysique*, l. II. — *Logique*, c. XII.
(2) *Métaphys.*, c. 13, § 477, 478.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 1, § 312.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, § 480, 481.
(5) *Ibid.*, c. XIV.
(6) *Ibid.*, c. I, § 311, 313.

Digitized by Google

qui semble contredire cette définition et contredit aussi le témoignage de l'expérience; il en trouve un exemple dans la mémoire qui « rappelle à notre souvenir, dit-il, des idées qui ne » nous sont pas présentes (1), » comme si la mémoire n'était pas précisément destinée à nous rendre présentes les idées des objets qui ont cessé d'être présents. Tous nos jugements et tous nos raisonnements, dit-il, ne roulent que sur nos idées, ce qui semblerait exclure les jugements de fait. Cependant, de nos idées nous concluons aux choses; car les idées, dans l'opinion de S'Gravesande, nous représentent les choses, et ce n'est que par leur moyen que les choses peuvent nous être connues (2). Il s'est demandé comment l'âme acquiert ses idées, c'est-à-dire comment le Créateur les lui imprime; il discute et rejette les opinions des cartésiens, de Malebranche, de Leibniz, expose les arguments contraires des partisans et des adversaires des idées innées, et conclut en laissant cette question dans le catalogue des choses incertaines (3). Mais si S'Gravesande a porté peu avant ses recherches sur l'origine des idées, il en a bien observé la formation. La métaphysique du professeur de Leyde, conçue dans le point de vue de Locke, n'est autre chose qu'une révision de nos idées les

(1) *Métaphysique*, l. I, c. 19, § 309.
(2) *Ibid.*, l. II, c. 1, § 314.
(3) *Ibid.*, l. I, c. 19, § 288.

Digitized by Google

plus générales, avec l'attention d'en distinguer la valeur et les rapports. La première connaissance que nous acquérons des choses est leur existence, et leur *essence* est ce qui distingue une chose d'une autre; l'essence n'est donc séparée de la chose que par une abstraction de l'esprit (1).

Avec Locke, S'Gravesande distingue les notions des substances d'avec les modes et les relations; il range dans ces dernières les négations et les privations; il remarque qu'elles n'ont point, comme les substances et les modes, de prototype hors de l'âme, et il va jusqu'à penser qu'elles ne nous représentent rien hors de nous (2). Il distingue avec précision les trois sortes de nécessités: métaphysique, physique et morale (3). L'*unité* et l'*identité* d'une chose ont, à ses yeux, la même valeur; « L'i» dentité dépend, dit-il, de ce que nous avons dans » l'esprit; la mémoire constitue celle des person» nes (4). » En déterminant la notion de *cause*, il en sépare celle de la *condition*, celle de l'*agent;* à ce dernier seul appartient l'*efficace*, c'est-à-dire la puissance de produire. Proclamant la loi de la causalité, il procède d'une manière inverse des autres philosophes; le premier principe, pour lui, c'est que « tout ce qui n'a point de commencement

(1) *Métaphysique*, c. I, § 6, 7; c. II, § 13.
(2) *Ibid.*, c. III, § 23, 25, 29.
(3) *Ibid.*, c. 4 et 5.
(4) *Ibid.*, c. V, § 62, 63, 71.

Digitized by Google

» existe par soi-même. » Il en déduit, comme conséquence, que « tout ce qui n'existe pas par soi-» même a un commencement, et que tout ce qui » a un commencement doit son origine à une » cause étrangère (1). » Il prétend établir aussi une autre conséquence : c'est que la liaison entre la cause et son effet est une liaison nécessaire, que la cause produit son effet nécessairement. Il ne se dissimule pas les fortes objections qui s'élèveront contre cette proposition ; mais il espère en triompher même en ce qui concerne les actes des intelligences (2).

Cette métaphysique manque, à beaucoup d'égards, d'exactitude et de profondeur ; mais elle est exempte d'hypothèses, elle n'est obscurcie par aucun nuage. Exposée avec netteté, simplicité, concision, elle se fait du moins très facilement comprendre et, par là même aussi, juger avec plus de sûreté.

S'Gravesande a rectifié avec sagacité l'erreur des cartésiens sur la part que la volonté prend au jugement ; il a fait voir que la volonté influe seulement sur les circonstances qui précèdent le jugement (3). Il a exploré aussi avec succès quelques autres opérations de l'esprit.

Dans une harangue qu'il prononça en 1717,

---

(1) *Métaphysique*, c. VIII, § 77, 79, 80, 81, 85.

(2) *Essais de métaphysique*, 2e essai : *de la cause et de l'effet.*

(3) *Métaphysique*, l. II, c. 7, § 401, 402.



Digitized by Google

lorsqu'il fut appelé à la chaire de mathématiques et d'astronomie de Leyde, S'Gravesande montra les avantages de la méthode introduite dans les sciences par Galilée et Bacon, l'influence que l'étude de la géométrie exerce sur la culture du jugement, et l'alliance qui l'unit à l'astronomie et à la physique.

La Logique du professeur de Leyde renferme des vues neuves et surtout utiles. Telles sont : sa classification des propositions complexes (1), sa théorie de la probabilité simple, composée et opposée, quoiqu'embarrassée cependant, ou du moins incomplète, par la notion qu'il s'est faite de l'évidence morale, et par le désir qu'il a eu d'accorder une certitude absolue à cette évidence telle qu'il l'a conçue (2). Il a trouvé encore quelques observations à mettre au jour sur les causes de nos erreurs, spécialement de celles qui naissent de l'autorité ou de la paresse (3). Il a donné de sages conseils sur la culture de l'attention et de la mémoire (4). Enfin, il a institué un code, aussi simple que lumineux, de préceptes pour l'analyse, pour la synthèse, pour l'emploi des hypothèses, pour l'art d'apprendre. Il s'est approprié les règles de Des-

(1) *Métaphysique*, l. II, *ibid.*, c. 10.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, c. 17, 18 et 19.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, c. 22 et 23.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, c. 31 et 32.

Digitized by Google

cartes; mais il les a étendues et perfectionnées d'une manière aussi remarquable pour le fond que pour la forme (1). Le commerce assidu qu'il entretenait avec les sciences mathématiques et physiques, a empreint ses effets sur le caractère entier de sa philosophie et spécialement sur sa Logique.

S'Gravesande donna aussi une Logique abrégée du syllogisme, sans doute pour obéir aux vieux usages de l'enseignement.

Il partagea les erreurs de Locke et de Leibniz sur la liberté, qu'il définit *la faculté de faire ce que l'on veut, quelle que soit la détermination de la volonté* (2). Il crut que la liberté peut rester entière sous la nécessité morale (3); il fut conduit à cette grave méprise par une fausse extension de la maxime *qu'il n'y a point de détermination sans cause.* Car « la » volonté, dit-il, ne saurait ne point se détermi- » ner pour ce qui lui semble le meilleur (4). » Il crut pouvoir concilier ces maximes avec le mérite et le démérite des actions humaines; mais elles furent vivement censurées, particulièrement par Bernard (5).

---

(1) *Métaphysique*, l. II, c. 33, 34, 36, 37.

(2) *Ibid.*, l. I, c. 10, § 115.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, § 126.

(4) *Ibid.*, l. I, c. 8, § 89; c. 9, § 113; c. 10, § 127.

(5) J. F. Bernard, dans sa lettre à S'Gravesande; Amsterdam, 1736, in-4°.

Digitized by Google

S'Gravesande a écrit en latin ; mais ses œuvres réunies ont été traduites en français. Sa philosophie a obtenu un succès d'estime. Un autre philosophe hollandais, Hemsterhuis, a emprunté la langue française, et cependant a été plus connu et mieux apprécié à l'étranger qu'en France. Ami de Herder et de Jacobi, il a, comme eux, professé un sage éclectisme ; il a considéré, comme eux, la philosophie du point de vue le plus élevé.

On croit rentrer en commerce avec les anciens, lorsqu'on lit Hemsterhuis. Il a suivi dans quelques-uns de ses écrits la méthode socratique, et souvent avec bonheur. Ses Dialogues rappellent, à quelques égards, ceux de Platon. Son âme a ressenti quelque chose, aussi, de l'inspiration qui avait présidé aux méditations de Socrate et de Platon. Helléniste distingué, il avait en effet beaucoup étudié les anciens ; il avait des connaissances étendues sur l'astronomie, les mathématiques, l'optique, l'archéologie, et il joignait à ces connaissances un goût éclairé pour les beaux-arts. Toutes ces études, quelle qu'en fût la variété, s'unissaient dans son esprit, et la philosophie en était le lien commun. La suite de ses ouvrages présente l'histoire fidèle de la marche de son esprit et du développement graduel de ses idées. Une lettre sur la sculpture (1) fut son

(1) Composée à La Haye en 1765, elle y fut publiée en 1769.

Digitized by Google

premier début, et déjà elle renfermait le germe de sa philosophie. Il y montre l'âme pressée par le besoin d'avoir le plus grand nombre d'idées possible, dans le moindre temps possible, mais retardée par les organes du corps auxquels elle est assujettie, et contrainte de soumettre son activité naturelle à la succession de la durée et à la distinction des parties. Bientôt après, dans sa *Lettre sur les désirs*, il montre l'âme entraînée par une force attractive vers tout ce qui est hors d'elle, tendant sans cesse à l'union la plus intime et la plus parfaite avec l'essence de l'objet qu'elle aime, tandis qu'une force étrangère, semblable à cette force d'inertie qui résiste dans l'univers physique, combat cette force attractive et sépare en individus isolés tout l'univers moral. Dans sa *Lettre sur l'homme et ses rapports* (1), il ébauche d'une manière encore obscure et embarrassée le système qu'il a conçu sur les relations de l'intelligence avec la nature et son auteur. Ce système se déploie, s'explique, se détermine dans les deux dialogues intitulés : *Sophyle, ou de la philosophie* (2), et *Simon, ou des facultés de l'âme* (3); il se complète et se termine dans celui d'*Aristée, ou de la Divinité* (4). L'âme est le point de départ, la Di-

(1) Publiée en 1773; *Œuvres philosophiques* de Fr. Hemsterhuis, t. I, p. 135.

(2) Publié en 1778; *ibid.*, p. 281.

(3) Publié après sa mort; *ibid.*, t. II, p. 257.

(4) Publié en 1779; *ibid.*, *ibid.*

vinité est le but, la philosophie est le moyen. Quatre facultés essentielles et distinctes appartiennent à l'âme : voir, vouloir, aimer et raisonner. L'amour est celle qui féconde les autres et qui transforme l'individu solitaire en un être social (1). Le défaut d'équilibre entre ces diverses puissances devient l'occasion des erreurs et des fautes, comme leur harmonie engendre la perfection dont notre nature est capable ici-bas. Cette haute vérité, la plus importante sans doute de toutes celles qui concernent la constitution de notre nature, et la plus utile par ses résultats, a reçu d'Hemsterhuis une heureuse exposition et une sorte d'éclat. Il a compris comment elle sert à connaître les hommes, à améliorer l'éducation, à nous perfectionner nous-mêmes (2).

Les méditations philosophiques d'Hemsterhuis sur les rapports de notre intelligence avec les objets, l'ont conduit à cinq résultats principaux : 1° nos organes ne nous trompent pas, mais ils nous représentent d'un côté plusieurs qualités constitutives des essences, et de l'autre le vrai rapport que les choses ont entre elles, en tant qu'elles sont analogues à nos organes ; 2° ce que nous appelons *matière* n'est que l'essence, en tant qu'elle est analogue à nos organes ; 3° il y a des essences qui sont autre chose que ce que

(1) *Simon*, p. 171.
(2) *Ibid.*, p. 282.

nous appelons *matière;* 4° nous avons des perceptions de plusieurs qualités d'essences immatérielles, aussi vraies et aussi sûres que le sont les idées que nous avons de plusieurs qualités d'essences matérielles ; 5° on peut concevoir comment ce que nous appelons immatériel agit sur le matériel (1). Plusieurs de ces conclusions lui ont suggéré des aperçus neufs et ingénieux. C'est ainsi, par exemple, qu'en considérant chacune de nos perceptions comme le résultat combiné de l'action d'un objet, de l'interposition d'un milieu entre cet objet et l'organe, de l'organe affecté, et du moi qui reçoit l'impression, il suppose que, les trois dernières circonstances restant les mêmes, les perceptions, cependant, soient différentes ; il fait voir que la différence des résultats doit correspondre à celle des quatrièmes termes entre eux ; il se place tour à tour dans l'objet ou dans l'intelligence, pour établir que les rapports qui existent entre ces objets sont analogues à ceux qui existent entre leurs perceptions, et pour en induire que nos idées simples ne nous trompent pas, mais représentent réellement des qualités qui sont essentiellement dans les choses (2). Il est bien loin d'admettre, toutefois, que nos organes nous fassent voir les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes. Il

(1) *Sophyle*, t. 1, p. 337.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 295, 303.

Digitized by Google

pense au contraire que, parmi une multitude de faces sous lesquelles l'univers pourrait être considéré, un très petit nombre seulement est accessible à nos organes; que la matière possède donc une infinité d'attributs qui nous demeurent voilés (1). Les motifs qui nous conduisent à envisager l'intelligence comme essentiellement distincte de la matière, et qui, après avoir été exposés tant de fois depuis Platon, semblaient être un sujet épuisé, apparaissent dans trois démonstrations d'Hemsterhuis sous un nouvel aspect et y reçoivent une nouvelle force (2). Sa manière de rendre compte de l'union de l'âme et du corps, et de prouver que l'âme peut agir sur la matière, est vraiment ingénieuse; il ne recourt à aucune des hypothèses conçues par les philosophes et spécialement par les cartésiens; il lui suffit de remarquer que deux choses, par une qualité ou modification inconnue, peuvent agir l'une sur l'autre de sorte que ces choses se manifestent à nous par leurs qualités ou modifications connues : telles sont les causes dont les effets se montrent à nous, sans que nous découvrions l'analogie qui existe entre elles et leurs effets. Il lui suffit ensuite d'admettre que l'âme et le corps ont chacun des qualités qui nous sont inconnues,

---

(1) *Sophyle*, t. I, p. 305 et suiv.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 318.

Digitized by Google

et qui peuvent leur être communes (1). Ce n'est pas là sans doute une explication du phénomène; mais c'est une induction qui fait concevoir comment le phénomène est possible, bien qu'il soit pour nous inexplicable.

Quoique Hemsterhuis soit éminemment spiritualiste, quoiqu'il se soit d'abord renfermé dans le moi, et qu'il ait même emprunté à Descartes l'argument *je pense, donc je suis*, en lui donnant une forme syllogistique (2), il a conçu cependant l'origine des idées à la manière de Locke, ou plutôt, comme Charles Bonnet, il renferme les connaissances de l'homme dans les idées acquises par le moyen des sens et dans les rapports qui se trouvent entre ces idées (3). Mais il admet un organe moral, distinct de ce qu'il appelle l'organe intellectuel, par lequel l'âme humaine perçoit un ordre d'objets essentiellement distinct de la matière, ou, pour nous servir de ses expressions, par lequel elle obtient trois sensations différentes : celle de désir, celle de devoir et celle de vertu (4). L'organe moral devient en quelque sorte aussi, chez Hemsterhuis, un organe religieux ; car il nous révèle, jusqu'à un certain point, l'existence et les attributs de la Divi-

(1) *Sophyle*, t. I, p. 332.
(2) *Ibid., ibid.*, p. 293.
(3) *Lettre sur l'homme et ses rapports, ibid.*, p. 244.
(4) *Ibid., ibid.*, p. 205, 254.

Digitized by Google

nité. Du reste, Hemsterhuis a beaucoup médité sur les notions de l'ordre, sur les caractères de l'organisation; il y a vu réfléchir les visibles empreintes de la sagesse suprême. Sa philosophie entière se dirige vers la pensée de Dieu; c'est là que s'explique pour lui la destination de l'homme; c'est vers ce but élevé que tend le besoin secret d'union qui anime notre nature; c'est là que se présente pour nous la perspective d'un avenir où nous trouverons l'existence véritable. Sans nous identifier jamais avec l'Être des êtres, nous nous rapprocherons d'autant plus de lui, que nous aurons mieux usé de ses dons. La vie présente n'est qu'un noviciat qui nous prépare à cette vie, la seule vraie, vers laquelle aspirent aussi tous ces vœux de l'âme qui la portent au meilleur, qui tendent à l'avenir, qui pressentent une transformation (1). Hemsterhuis avait regardé comme le plus grand fléau qui pût menacer son siècle, l'invasion de l'athéisme et des doctrines qui déshéritent l'intelligence de ses plus nobles droits; il l'avait étudié dans ses causes (2); il se flatta de pouvoir en arrêter les progrès, et cette intention, si digne d'un sage, respire dans tous ses écrits.

Hemsterhuis n'a pas fait sans doute de ces

(1) Dialogue intitulé : *Aristée, ou de la Divinité.*

(2) *Lettre de Dioclès à Diotime sur l'athéisme*, publiée après sa mort.

Digitized by Google

grande découvertes qui immortalisent le nom de leurs auteurs ; il a commis quelques erreurs ; il a pu être quelquefois obscur, d'autres fois trop subtil. Mais, et c'est ici le mérite distinctif de sa philosophie, il encourage à méditer, il donne toujours à la méditation une direction juste, noble, utile, consolante ; il professe un constant respect pour l'autorité du sens commun ; il n'appartient à aucune école, quoiqu'il ait quelques traits d'analogie avec celle d'Ecosse. Il a souvent, d'ailleurs, des aperçus qui lui sont propres : tels sont ceux qu'il a présentés sur les fonctions des signes et sur le langage primitif (1). Mais il a surtout une manière qui est à lui, qui persuade et touche en éclairant ; quelquefois il réussit à revêtir d'une forme poétique les spéculations les plus élevées.

Parmi les ouvrages classiques publiés en Hollande sur les matières philosophiques, et destinés à servir de guides à l'enseignement, nous nous bornerons à citer ici les *Institutions métaphysiques* de Van Wynpersse (2) ; elles indiquent assez bien l'espèce d'éclectisme qui y régnait alors. Les noms de Descartes, de Leibniz et de Wolff, y sont entourés d'un juste respect ; mais aucun d'eux n'y est aveuglément suivi. L'ontologie continue,

---

(1) *Lettre sur l'homme et ses rapports*, p. 241.

(2) *Institutiones metaphysicæ in usum academicum conscriptæ*, editio 3, Lugd. Bat., 1789.

Digitized by Google

dans ces *Institutions*, d'occuper le premier rang, comme offrant le tableau des vérités les plus simples sur lesquelles reposent toutes les autres parties de la philosophie (1); mais, en se simplifiant et se dégageant des subtilités scolastiques, elle se réduit à n'être que la nomenclature des notions les plus générales de l'esprit humain, déterminées dans une suite de définitions et coordonnées suivant leurs rapports d'analogie. Les hypothèses de Descartes et de Leibniz sur les idées innées sont également examinées et rejetées par le professeur hollandais (2). Loin de considérer, toutefois, l'âme comme passive dans la formation de ses idées, il reproche justement à Descartes d'avoir réduit l'entendement à une condition semblable (3). C'est à l'activité même de l'âme qu'il rapporte la formation de ses idées, en reconnaissant, d'ailleurs, comment elle est déterminée à cette opération par des occasions extérieures, et comment elle y est assistée par les termes du langage. Le système des connaissances humaines, tel qu'il est conçu par l'auteur, repose sur cette maxime si anciennement et si généralement admise, si simple au premier abord, propre à offrir des solutions si faciles, et

(1) *Institutiones metaphysicæ*, etc., § 13.
(2) *Ibid.*, § 419, 424.
(3) *Ibid.*, § 422.

Digitized by Google

qui cache cependant le plus profond problème de la science, sur cette maxime qui considère la perception comme la représentation des choses dans l'âme (1). Cependant l'auteur est loin de se dissimuler l'existence du grand problème, les difficultés qui l'entourent, les objections des idéalistes en ce qui concerne la perception que nous avons de l'étendue et des qualités des corps; mais il a porté, dans l'examen de ces questions, plus d'impartialité, de réserve et de prudence, que de décision. L'âme n'a point, suivant lui, une expérience immédiate et directe des choses extérieures; c'est dans son expérience intime qu'elle trouve le point d'appui de toutes les autres connaissances; mais les perceptions qu'elle ne peut produire par ses propres forces, lui attestent la réalité des causes extérieures, lesquelles produisent ces perceptions et leur sont analogues (2).

En construisant la géographie philosophique, si l'on nous permet cette expression, nous découvrons presque au centre de l'Allemagne, pendant la deuxième moitié du dernier siècle, une sorte de territoire neutre, ou comme une sorte d'île, où les doctrines diverses de l'Angleterre et de la France se combinent avec celles de l'Alle-

(1) *Institutiones metaphysicæ*, etc., § 408, 409.

(2) *Ibid.*, § 31, 447, 945, 947, 948, 951, 955.

Digitized by Google

magne, mais dominent cependant sur celles-ci, où les idées de l'école française conservent surtout une prééminence marquée. Berlin offre cette singularité. Frédéric y appela des savants de tous les pays; il y appela, en particulier, plusieurs Suisses; mais les Français furent surtout l'objet de ses préférences; il aima à s'entourer, dans sa capitale, de cette espèce d'auréole. Les savants étrangers se réunirent à l'Académie de Berlin, à quelques savants allemands et à quelques hommes qui, nés en Allemagne de réfugiés Français, avaient conservé l'usage et le goût de la langue et de la littérature française.

Une autre circonstance donne à l'école philosophique qui se forma à Berlin vers le milieu du siècle dernier, un caractère entièrement à part et qui est d'un grand intérêt pour l'histoire. C'est en effet le premier exemple, et même le seul, qui se soit offert jusqu'à ce jour, d'une réunion académique qui ait eu pour objet propre et spécial l'avancement des sciences philosophiques, à l'exception, toutefois, de celui qui s'est reproduit, à la naissance de l'Institut de France, dans la classe des sciences morales et politiques, mais qui a été malheureusement d'une courte durée (1). Il est curieux d'observer quelle influence a pu exercer sur la direction des idées et sur les résultats obtenus, cette réunion de philosophes appelés à un

(1) On sait que l'Académie des sciences morales et politiques a été rétablie en France par une ordonnance royale du 28 oct. 1832.

Digitized by Google

commerce habituel et mettant en commun leurs recherches.

Les deux circonstances que nous venons de signaler reçoivent aussi de leur concours un nouveau degré d'intérêt, et plus les philosophes qui se sont trouvés réunis de la sorte étaient jusqu'alors étrangers les uns aux autres par leur patrie, leur langue, l'éducation qu'ils avaient reçue, leurs études, leurs habitudes antérieures, les traditions qu'ils avaient recueillies, les opinions dont ils étaient prévenus, plus l'effet qu'a pu produire l'association scientifique qu'ils ont formée entre eux devient digne d'être observé.

C'est improprement, sans doute, que nous donnons le nom d'école à l'ensemble des doctrines qui furent professées pendant cet intervalle dans l'Académie de Berlin. Car, issues de sources aussi différentes, elles ne pouvaient offrir d'unité. Ceux qui les professaient ne pouvaient reconnaître de chef entre eux. Elles ont cependant quelques caractères qui leur sont communs, et une sorte d'esprit de famille que nous cherchons à désigner par une dénomination collective.

L'Académie royale de Berlin avait été érigée en 1700 par Frédéric III, d'après les vœux et sur les plans du grand Leibniz, 40 ans après la Société royale de Londres, 34 ans après l'Académie des sciences de Paris, 28 ans après la Société Léopoldine ou des Curieux de la nature. Le but

Digitized by Google

qui lui avait été assigné était l'étude des œuvres de la nature et de son auteur; il embrassait tout ensemble et l'expérience et la pratique. L'Académie était chargée aussi d'encourager et de diriger les missions religieuses. Quoique ce cadre ne parût point exclure et pût même appeler quelques recherches philosophiques, que Leibniz eût été le président de cette compagnie et en eût dirigé les premières opérations, la philosophie lui resta entièrement étrangère jusqu'en 1744. Ce fut alors que l'Académie éprouva un renouvellement que rendait nécessaire l'état de langueur dans lequel elle était tombée, et qu'elle reçut une classe spéciale de philosophie spéculative, qui devait essentiellement embrasser la métaphysique, la morale, le droit naturel, l'histoire et la critique de la philosophie (1). Depuis cette époque, jusqu'en 1800, plus de vingt académiciens ont enrichi de leurs tributs la collection des mémoires de cette classe. Cent mémoires au moins, sur divers sujets de philosophie, forment cette collection, la plus vaste et certainement la plus variée que cette science eût vu produire jusqu'alors.

Le premier caractère qui s'offre à l'observation, en parcourant ce recueil, c'est que, dans les travaux philosophiques dont il se compose, règne en général cet éclectisme qu'on devait naturellement attendre des relations qui s'établis-

(1) *Hist. de l'Acad. royale de Berlin*, année 1744, p. 21.

Digitized by Google

saient entre les membres d'un même corps. L'esprit de secte, les systèmes exclusifs, ne pouvaient guère se donner cours dans une réunion semblable. Leibniz, Descartes, Locke et Wolff, y sont fréquemment mis en regard et comparés les uns aux autres. Leibniz y est toujours admiré, célébré, comme le créateur de la philosophie allemande; son esprit vit encore; on suit ses voies; on agite les questions qu'il a traitées. Cependant on est frappé de voir que sa doctrine est déjà presque entièrement abandonnée dans cette même académie dont il avait été le fondateur ; que ses grandes hypothèses n'y trouvent plus un seul partisan; que les principes sur lesquels il avait voulu faire reposer l'édifice des sciences, y sont même souvent critiqués. Wolff y est reconnu comme le chef et le guide de l'enseignement devenu classique en Allemagne : néanmoins sa philosophie y est soumise à une discussion persévérante, attaquée par une suite d'objections. On rend hommage au génie de Descartes; les problèmes fondamentaux sur lesquels il a appelé l'attention, continuent à être approfondis ; on examine, on modifie les principes qu'il a donnés au système de nos connaissances; mais le corps de sa doctrine, mais ses hypothèses n'occupent même plus les esprits; leur condamnation avait déjà acquis, si l'on peut dire ainsi, l'autorité de la chose jugée. Locke, enfin, semble obtenir à Berlin une préséance marquée et per-



Digitized by Google

sévérante, mais sans exercer aucune domination. Ce n'est pas le Locke de Fontenelle et de Voltaire, c'est le vrai Locke qui apparaît directement à Berlin : à son exemple et sur ses traces, on étudie les phénomènes de la sensation et de la conscience, la génération des idées, le rapport des idées avec les signes.

Un second caractère que présente généralement l'ensemble de ces travaux et qui se lie de près au précédent, c'est qu'il y règne un grand esprit de prudence et de réserve dans les spéculations philosophiques. Ce n'étaient point là des solitaires donnant, dans leur cabinet, un libre cours à leurs idées ; ce n'étaient point des maîtres entourés de disciples qu'ils pussent espérer d'éblouir ou d'exalter à leur gré ; ce n'étaient point des orateurs entourés d'un public accessible aux séductions du talent. C'étaient des hommes graves, éclairés, indépendants, égaux entre eux, qui se trouvaient en présence les uns des autres, qui se contrôlaient réciproquement, qui discutaient avec calme. La philosophie se trouvait d'ailleurs associée, dans l'Académie de Berlin, aux sciences positives ; elle vivait dans leur commerce habituel. Aussi, la plus grande partie des recherches dont la philosophie a été l'objet pendant onze lustres, dans le sein de cette Académie, ont-elles eu pour objet ces observations de fait qui conviennent si bien aux réunions scientifiques, et pour lesquelles ces réunions, aussi, sont

Digitized by Google

si utiles. Elles ont surtout embrassé la psychologie expérimentale, l'histoire des idées et du langage, les lois qui régissent les facultés et les opérations de l'esprit humain. La métaphysique, en continuant d'y être cultivée, s'est le plus souvent rapprochée des sciences mathématiques pour y trouver une sorte d'appui. Du reste, aucune hypothèse hardie, aucun système nouveau, et, il faut le dire aussi, aucune découverte importante.

Un troisième caractère qui, à son tour, semble être en harmonie avec le précédent, se fait remarquer dans ce recueil. La philosophie n'y est point troublée par les agitations du scepticisme; elle conserve un calme, une solidité, qui attestent l'alliance entre la science et le bon sens. La certitude et la réalité des connaissances humaines y trouvent de constants apologistes. On s'occupe à en accroître l'étendue, et non à en ébranler les bases. Les notions sur lesquelles reposent les sciences morales s'y maintiennent au rang des vérités positives. On ne se réunit point pour exposer des doutes, pour avouer son impuissance, mais pour exprimer des opinions faites. On observe donc un milieu entre les subtilités des pyrrhoniens et la présomption du dogmatisme.

Un quatrième caractère consiste en ce que cette académie semble, dans ses travaux, être bien moins occupée des suffrages du public que de l'intérêt de la science elle-même. Ses mémoi-

Digitized by Google

res sont écrits dans une langue étrangère à la nation au milieu de laquelle elle se trouve placée; la plupart d'entre eux ont des étrangers pour auteurs. Il n'existe point d'auditoire dont on puisse ambitionner les applaudissements, ou par lequel on puisse se laisser séduire. L'Académie est isolée. L'opinion publique n'existe pas pour elle, ne peut ni l'interroger, ni lui répondre.

Ici se présente une observation fort curieuse. L'Académie de Berlin recueillait chaque jour dans son sein quelques-uns de ces écrivains français qui avaient subi, dans leur patrie, l'influence de la disposition générale des esprits, qui y avaient même obéi d'une manière plus marquée. C'était précisément l'époque où la littérature française, ayant obtenu non-seulement son plus grand éclat, mais le plus haut degré de cet empire moral qu'elle exerça quelque temps, jouissait, chez les autres nations et spécialement en Allemagne, d'un immense crédit et d'une sorte d'autorité. C'était à Berlin que Frédéric cultivait lui-même cette littérature française, lui accordait une préférence exclusive, cherchait à la faire prévaloir, aimait à s'entourer des hommes qui en soutenaient la gloire. Et, cependant, cette étroite alliance de la philosophie et de la littérature, qui avait confondu l'une avec l'autre, qui avait soumis la première à la dépendance de la seconde, ne peut plus subsister à Berlin. La science reprend ses droits et se dégage des liens qui, en

Digitized by Google

France, l'avaient asservie. Rien ne confirme mieux les observations que nous avons faites sur les causes réelles auxquelles il faut rapporter la marche que la philosophie suivait en France au XVIIIe siècle. Les philosophes français, transplantés à Berlin, se trouvaient dans une autre atmosphère. La cour de Frédéric ne pouvait remplacer, pour eux, ce public français dont ils étaient séparés, qui prodiguait son enthousiasme à un Voltaire, à un Jean-Jacques. Tout était sourd et silencieux autour d'eux. La philosophie ne pouvait plus être pour eux un moyen de succès littéraire. Elle redevenait donc nécessairement une science.

Le spinozisme qui devait plus tard reprendre, en Allemagne, une faveur marquée dans une nouvelle école, fut le premier objet qui occupa la classe de philosophie spéculative érigée dans l'Académie de Berlin. Jariges et Achard le réfutèrent tour à tour (1). Achard était du nombre des philosophes helvétiques qui avaient été appelés dans la capitale de la Prusse. Il avait entrepris de combattre les erreurs de Spinoza, de Bayle et de Collins, sur la liberté, dans un ouvrage considérable qu'il n'a pu achever, et dont son mémoire est l'esquisse.

Le premier Français appelé par Frédéric, à la naissance de la nouvelle académie, en

---

(1) *Hist. de l'Acad. de Berlin*, année 1745, p. 81, 88, 91. — *Mémoires*, même année, p. 121, 143.

Digitized by Google

devint aussi le président : c'était Maupertuis.

En changeant de patrie et de situation, Maupertuis sembla aussi changer d'études. Il abandonna l'astronomie et la géométrie, pour se livrer à la philosophie; mais, dans cette nouvelle carrière, il parut encore suivre le même cours d'idées. Ses dissertations sur les lois du mouvement et du repos, son principe de la moindre quantité d'action et le développement qu'il lui donna (1), appartiennent autant à la mécanique qu'à la métaphysique, quoiqu'il ait cherché à en tirer une preuve de l'existence de la Divinité. Il employa même encore la langue algébrique, en traitant de l'origine des langues et de la signification des mots (2). Il conçut la formation des langues comme une opération réfléchie, semblable à celle des géomètres lorsqu'ils instituent leurs signes, ou à celle des naturalistes lorsqu'ils forment leur nomenclature (3) ; il s'attira par là les critiques de Turgot, qui lui reprocha d'avoir recouru à une hypothèse trop gratuite. Sa théorie s'est trouvée en effet démentie, sur divers points, par les nombreux renseignements recueillis de nos jours sur les idiômes des peuples sauvages. En se plaçant dans le point de vue de Locke, il aperçut, mais s'exagéra le secours que l'histoire du langage

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, années 1746, 1752, 1757.

(2) V. aussi les *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1754.

(3) *Réflexions sur l'origine des langues*, § 7 et suiv.

Digitized by Google

peut fournir à celle de nos connaissances, et s'exagéra, par là même, la différence qui pourrait exister entre les systèmes d'idées des divers peuples par le seul effet de la différence qui se serait établie entre les systèmes de leurs langues. La métaphysique qu'il a tirée de ces considérations l'a conduit, relativement aux objets extérieurs, à n'y reconnaître qu'une cause quelconque de nos perceptions, sans pouvoir assigner aucune analogie entre eux et ces perceptions (1); et relativement à notre expérience intime, à un doute fort extraordinaire, en se demandant si, dès le premier moment de notre existence, nous ne pourrions avoir une perception composée du souvenir de mille autres perceptions passées, et prononcer sur leur succession avec autant de droit que nous prononçons aujourd'hui sur celles que nous retracent nos souvenirs (2). Maupertuis présenta aussi quelques vues sur la certitude et l'évidence mathématique. En plaçant l'origine des idées dans les sens, il ne laissa à l'esprit que la faculté d'élaborer les matériaux reçus par cette voie, et ne tint aucun compte de la source que Locke avait si justement indiquée dans la réflexion ou la conscience. Il y a, dans Maupertuis, une vue très importante et qui n'a point encore

(1) *Réflexions sur l'origine des langues*, § 28.
(2) *Ibid.*, § 32.

Digitized by Google

été signalée : c'est l'idée qu'il s'est formée de la force motrice, en la déduisant du sentiment de notre propre effort, lorsque nous voulons produire quelque changement (1).

L'infatigable Formey, qui devint l'un des secrétaires et le doyen de l'Académie de Berlin, s'exerça sur un trop grand nombre de sujets, pour se montrer supérieur dans aucun. Il ne possédait point, même au milieu de cette variété de travaux, l'étendue d'esprit qui rend capable de découvertes. Il eut du moins, comme Euler, le mérite de rendre les matières philosophiques accessibles, sans leur rien enlever de leur solidité. Il reconnut et montra que la philosophie n'est qu'un développement scientifique des notions communes ; qu'elle doit y être ramenée, comme à la source de l'évidence ; il appliqua ces considérations aux preuves de l'existence de Dieu (2). Attaché par une conviction sincère et profonde aux principes de la philosophie de Leibniz, lié avec Wolff par des rapports d'amitié, il embrassa avec zèle la cause de la doctrine qui, née du premier de ces deux philosophes, avait reçu du second sa forme définitive ; il forma une association pour la propager ; il en justifia les principes ; il lui rendit surtout un service dont

(1) *Essai de cosmologie*, p. 49 et 50.

(2) *Mémoires de l'Académie de Berlin*, années 1747, 1765. Voy. aussi ses *Mélanges philosophiques*, t. I, art. 1 et 2.

Digitized by Google

elle avait grand besoin : il entreprit de la résumer, de la populariser. Le premier, il l'exposa en français, tentative assez hardie et qu'il exécuta avec bonheur. Il présuma trop cependant et de son talent, et du sujet qu'il avait choisi, lorsqu'il se hasarda à imiter Fontenelle en publiant sa *Belle Wolffienne*. Du reste, son attachement aux opinions de Wolff ne devint jamais un enthousiasme aveugle, ni exclusif. Juste, d'ailleurs, envers Descartes, Formey l'a pris souvent pour guide. Il a remarqué avec raison que Descartes a fourni lui-même les armes dont on s'est servi pour le combattre. Il a fait voir comment Descartes a frayé la voie à Leibniz et à Wolff ; il a réussi quelquefois à concilier ces philosophes entre eux. Il a marqué aussi avec précision la limite qui sépare la théorie de Leibniz et celle de Wolff, relativement aux êtres simples. La psychologie lui est redevable de diverses observations sur les songes, sur les lois de l'imagination. Avec l'école de Locke, il s'exerça sur l'origine du langage et des connaissances; il compara Locke à Wolff, Condillac à Bonnet, critiqua la fiction de la statue imaginée par ces deux derniers. Il rangea au nombre des faits primitifs de notre nature la conscience morale, la liberté des déterminations, et fonda sur ces deux pivots la théorie des devoirs. La conscience morale est, à ses yeux, le développement de la raison, relatif et proportionnel à la connaissance des devoirs. Formey donna aussi des conseils pratiques

Digitized by Google

sur la culture de l'entendement (1). Philosophe religieux, la cause de la révélation trouva aussi en lui un défenseur.

Le sage Mérian, successeur de Formey dans le secrétariat de l'Académie de Berlin, et qui en devint le doyen à son tour, l'enrichit, pendant une longue suite d'années, de tributs bien plus nombreux encore que ceux de Formey. Mais, concentrant ses travaux vers un but mieux déterminé et plus constant, il leur imprima aussi un mérite supérieur et un plus haut degré d'utilité. Voué par goût aux méditations abstraites, doué d'un esprit fin, lumineux, original, et d'une raison élevée, Mérian eut surtout le mérite de faire, en philosophie, le choix des sujets les plus heureux, de reconnaître et de traiter les questions qu'on pourrait appeler vitales. Il manque quelquefois de profondeur dans les vues, de vigueur dans les déductions, de sévérité dans sa méthode, de précision dans l'expression; mais il y a toujours en lui une singulière rectitude d'esprit, une bonne foi, une sorte de candeur et de bonhomie helvétique, qui inspirent l'amour de la vérité, et qui attachent en instruisant. Mérian n'a cessé de combattre en Allemagne l'esprit de système de mille manières diverses; mais en même

---

(1) *Mémoires de l'Académie de Berlin*, années 1748, 1751, 1754, 1759, 1764, 1769. V. aussi *Mélanges phil.*, t. I, art. 3, 4, 5; t. II, art. 4.

Digitized by Google

temps il a professé constamment une rare impartialité. Il a discuté et détruit sans retour le célèbre enthymème de Descartes, *je pense, donc je suis*. Il a fait voir que cet argument prétendu avait été justement rectifié par Spinoza; il a montré, du reste, l'inutilité de tout argument de ce genre ; il a signalé, dans la *conscience de soi-même*, le fait primitif et complet en même temps, qui est présupposé par toute autre connaissance. Analysant ce fait primitif, il y a démêlé *l'aperception* de notre propre existence, comme l'un de ses éléments constitutifs (1). Il a soumis à une discussion semblable le principe des *indiscernables* de Leibniz, et, à cette occasion, analysé avec assez de finesse toutes les conditions de la ressemblance (2). Mérian paye à Locke et à Leibniz le tribut d'une admiration sincère; il a établi un parallèle uniforme entre les doctrines de ces deux philosophes sur l'origine de nos connaissances: Leibniz lui a paru expliquer d'une manière plus satisfaisante les phénomènes intellectuels; cependant il a espéré pouvoir le concilier avec Loke; il y a plus, il a cru reconnaître entre eux, au travers de leur lutte apparente, une secrète et réelle sympathie (3).

La philosophie de Wolff régnait en Allemagne,

---

(1) *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1749, p. 435.

(2) *Ibid.*, années 1752, 1754.

(3) *Ibid.*, année 1755, p. 375.

Digitized by Google

à l'époque où Mérian parut, avec un despotisme presque tyrannique. Mérian ébranla son empire, mina les bases de son autorité ; ce ne fut point par des attaques violentes, mais par une critique calme, prolongée, modérée, indépendante, qu'il en affaiblit graduellement le crédit. Il en a scruté les principes en mille manières ; il a rompu le tissu dont elle était formée ; il l'a mise en contradiction avec elle-même ; il en a signalé les lacunes et l'insuffisance ; il l'a, si l'on peut dire ainsi, fatiguée, par la continuité et la variété de ses discussions. Et cependant, lorsque Kant a paru sur la scène, Mérian a comparé de nouveau les deux philosophies rivales avec cette impartialité qui est chez lui si parfaite; il a relevé tous les mérites de Wolff, au moment où l'enthousiasme pour les idées nouvelles rendait une portion du public allemand si injuste envers ce philosophe (1). Prévenu contre toutes les spéculations transcendantes, se défiant des systèmes des autres et de ses propres opinions, Mérian goûta beaucoup les essais de Hume et les traduisit. Il résista, toutefois, avec fermeté, à ce scepticisme nouveau qui rompait la chaîne des effets et des causes, qui réduisait nos connaissances à un tableau phénoménal ; il établit, par une démonstration fort judicieuse, que tout phénomène suppose une réalité (2).

---

(1) *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1792, p. 417.
(2) *Ibid.*, année 1797, p. 53.

Digitized by Google

On reconnaît constamment dans Mérian les influences combinées de Descartes, de Locke et de Leibniz. Avec le premier, il a interrogé les témoignages de la conscience intime. Avec le second, il a ramené l'ontologie à se renfermer dans l'histoire de nos propres idées, à en dresser le dictionnaire raisonné, il a étudié l'existence des idées dans l'âme; mais il a modifié et rectifié Locke sur les notions de *l'identité* et de *la personnalité* (1). Avec Leibniz, il a exploré le phénomène de l'aperception, il a reconnu tout ce qu'il y a d'actif dans le principe de l'intelligence; mais il a rejeté et combattu l'hypothèse introduite par Leibniz et par Wolff, qui admet dans l'âme une classe de perceptions ou *représentations* dont l'âme n'a pas la conscience (2). Il a observé la nature de l'action telle qu'elle émane d'un principe intelligent; il en a déduit des notions justes sur la puissance et la liberté; il a en même temps relevé, à l'aide de ces mêmes notions, l'erreur de Locke sur la liberté, erreur dont, au reste, Leibniz s'est rendu également complice (3). Mais c'est surtout dans ses huit mémoires sur le problème de Molineux, que Mérian a porté le plus avant la sagacité de ses analyses. Les observations et les jugements

(1) *Mémoire sur l'identité numérique*, *ibid.*, année 1755, p. 461.
(2) *Mém. de l'Acad. de Berlin*, année 1749, p. 416.
(3) *Ibid.*, années 1750, p. 418; 1751, p. 36.

Digitized by Google

de Locke, de Berkeley, de Condillac, de Bonnet, de Reid, de Boullier, de Diderot, sur les instructions que l'âme reçoit par les organes du tact et de la vue, ont été tour à tour exposées, examinées, réfutées par lui (1). Personne n'avait encore pénétré aussi avant dans cet ordre de phénomènes. On a remarqué du reste, avec raison, que Mérian a surtout rempli en philosophie les fonctions de rapporteur, préparant les jugements qui peuvent être portés au tribunal de la raison sur les différents systèmes; il avait toutes les qualités qu'exigent de semblables fonctions, et il en a rempli les devoirs avec autant de sagesse que de modestie.

C'est ainsi que dans le sein de l'Académie de Berlin se sont trouvés face à face, pendant près d'un demi-siècle, l'un des apologistes les plus dévoués de Wolff et l'un de ses critiques les plus décidés; mais tous deux, pleins de mesure comme de bonne foi, ont traité ensemble sans se combattre; Mérian, appelé à faire l'éloge de Formey, a rendu au mérite de son prédécesseur la plus entière justice (2).

Beguelin, qui fut chargé de l'éducation du prince héréditaire depuis Frédéric-Guillaume II,

---

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, années 1770, 1772, etc., jusqu'à 1780.
(2) *Ibid.*, année 1797.

Digitized by Google

faisait aussi partie de cette colonie de savants et de philosophes appelés de la Suisse, qui concoururent à former l'Académie de Berlin. Beguelin s'appliqua à examiner quel peut être l'emploi légitime et fructueux du principe de la *raison suffisante;* il en approuva l'usage dans l'ordre des vérités contingentes; il pensa qu'en remontant de l'effet à la cause, on peut appliquer ce principe avec sécurité et avec fruit; mais, qu'en descendant de la cause à l'effet, cette application présente des difficultés; que la notion de cause étant déduite des circonstances, il faudrait pouvoir vérifier l'induction par l'expérience; d'où il conclut que, pour mettre en valeur le principe de la *raison suffisante* dans le domaine des faits, il faut que les faits soient eux-mêmes susceptibles d'une raison (1). Il fonda aussi sur ce principe le calcul des probabilités (2). Du reste, il ne lui accorda point cette valeur absolue et universelle que Leibniz lui a attribuée; il pensa même que l'idée d'une existence fortuite n'implique pas contradiction en soi, qu'elle n'est point démentie par l'expérience. Le principe de la *contradiction* fut donc pour lui la vraie base, la base unique sur laquelle peut reposer la métaphysique; il ne jugea cependant pas qu'elle puisse aspirer à une évidence

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1761, p. 323.
(2) *Ibid.*, années 1767, 1768, 1772.

Digitized by Google

mathématique. Il partagea l'opinion de Locke relativement aux principes innés. Dans un mémoire sur les *Unités de la nature*, il s'attacha à démontrer qu'il doit y avoir, en effet, des unités primitives, éléments constitutifs des êtres organisés; que ces éléments sont étendus, impénétrables, organiques eux-mêmes; qu'ils peuvent avoir des perceptions, mais qu'ils ne sont point des éléments de grandeur; que leur étendue n'est point composée, qu'elle consiste seulement dans une sphère d'activité (1).

Après avoir scruté la solidité des fondements sur lesquels peut s'appuyer la métaphysique, Beguelin se demande aussi quelles doivent être les bornes de cette science. L'idée de cette recherche lui fut suggérée par un entretien avec Sulzer, qui, sur son lit de mort, lui raconta qu'il avait conçu un projet semblable, mais ne put lui en développer le plan. Les dix maximes proposées par Beguelin, pour marquer les confins auxquelles doivent s'arrêter les spéculations métaphysiques, peuvent être rapportées aux règles suivantes : respecter le bon sens, l'autorité de l'expérience, les perfections divines, les devoirs et les besoins de la vie sociale, les consolations et les espérances de l'humanité; ne pas faire intervenir inutilement les causes surnaturelles; ne pas nier les faits attestés unanimement par les sens, mais

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1777, p. 279.

Digitized by Google

en rechercher la nature et la cause; s'abstenir là où les démonstrations manquent (1).

Deux Castillon, le père et le fils, ont siégé tour à tour à l'Académie de Berlin. Le père était italien, né en Toscane, et s'appelait proprement *Salvemini de Castiglione;* il était essentiellement géomètre. Il a réfuté le discours de Rousseau sur l'inégalité des conditions et le système de la nature; il a examiné quel peut être l'usage des mathématiques dans la vie commune. Castillon le fils s'est plus particulièrement livré à l'étude de la philosophie. Il a comparé Locke avec Descartes et voulu les réconcilier, en montrant que le contraste de leurs opinions sur l'origine de nos idées est plus réel qu'apparent. « On a altéré, » dit-il, la pensée de Descartes que personne ne » lit plus, et corrompu celle de Locke que tout le » monde lit. Ces principes prétendus innés, que » Locke a combattus avec tant de chaleur, n'ont ja- » mais été reconnus par Descartes, ont même été » expressément désavoués par lui. Ces idées qui, » suivant Locke, sont nées de la réflexion, dont le » fondement est en nous-mêmes, qui se rappor- » tent aux opérations de notre âme, qui, par là » nous sont réellement naturelles, ne sont autres » que celles auxquelles Descartes a donné le titre » d'*innées*. Les deux philosophes sont donc d'accord

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1780, p. 381.

» sur les faits, quoiqu'ils diffèrent sur le lan-
» gage (1). »

Castillon fils a essayé une nouvelle classification de nos sens ; il les a distingués en deux espèces : une qui comprend, sous le nom de *sens externes*, les cinq sens ordinairement reconnus ; l'autre, qui, sous le nom de *sens intimes*, en réunit trois ou quatre autres, ceux qui nous instruisent des affections intérieures de notre propre corps, comme la faim et la soif, etc. Il a distingué aussi la *sensation* proprement dite, laquelle consiste dans la perception de l'objet, et le *sentiment* qui consiste dans la perception de l'état de l'âme (2). Il s'est exercé sur le problème qui, à la fin du siècle dernier, a été proposé par l'Institut de France relativement à l'influence des signes sur les idées, et il s'est à peu près rencontré, dans les opinions qu'il s'est formées à ce sujet, avec les deux auteurs dont les mémoires ont obtenu, à cette époque, le prix et l'accessit au concours ouvert en France. Comme eux, il a modifié et restreint les maximes de Condillac (3).

La psychologie expérimentale fut cultivée par Beausobre, le petit-fils du célèbre auteur de l'Histoire du manichéisme, et il enrichit cette science d'une suite d'observations judicieuses et

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1770, p. 277.
(2) *Ibid.*, années 1798, p. 3 ; 1799, p. 3.
(3) *Ibid.*, années 1799, p. 22 ; 1801, p. 17.

Digitized by Google

utiles. C'est ainsi qu'il examina avec une attention particulière le phénomène de la folie, sa nature, ses causes, ses diverses espèces, ses effets et son action sur les facultés intellectuelles. Il considère la folie comme « un état dans lequel l'imagination altère la sensation ou la représentation de notre état présent; » car c'est ainsi qu'il définit la sensation (1). Beausobre tenta de se rendre compte de la manière dont l'esprit humain pressent l'avenir, et il l'expliqua par un calcul rapide de probabilité sur les causes desquelles peuvent dépendre les événements futurs (2). Il essaya aussi de développer un point de la psychologie de Leibniz, en traçant l'histoire de ces idées obscures dont l'âme ne s'aperçoit pas, qui sont, en elle, couvertes d'une sorte de nuage; car, dans l'opinion de Beausobre, toutes les idées que l'âme peut avoir sont actuellement en elle, mais non avec un égal degré de clarté (3). Il porta, d'ailleurs, plus de perspicacité dans la recherche des causes du pyrrhonisme (4), que de force dans les arguments par lesquels il voulut le combattre.

Un français fugitif, dont la vie, le caractère et l'esprit furent également bizarres, mais qui, par ses connaissances et son esprit d'investigation, eût

(1) V. les trois mémoires *sur la folie* dans le recueil de l'Académie de Berlin, année 1758.

(2) *Mém. de l'Acad. de Berlin*, année 1766, p. 40.

(3) *Ibid.*, année 1768, p. 41.

(4) *Ibid.*, année 1776, p. 360.

Digitized by Google

pu avancer les sciences philosophiques, Prémontval, entreprit contre la philosophie de Wolff une sorte de petite guerre assez longtemps prolongée. D'abord admirateur passionné de Malebranche auquel il dut son éducation philosophique, il voulut ensuite s'ouvrir une voie propre, et s'il ne se fixa pas à des vues justes, imagina cependant quelques conceptions originales. En admettant les opinions de Descartes, de Leibniz et de Malebranche sur l'infini, il considéra cette notion comme primitive et comme positive tout ensemble. L'*être* lui apparut comme étant parfaitement simple, c'est-à-dire exempt de parties, quoique possédant une pluralité de propriétés; mais aussi comme nécessaire, ayant dû toujours exister, devant exister toujours; d'où il conclut que la création *ex nihilo* est en elle-même impossible. Le nombre des êtres actuels est infini; ils forment une échelle infinie, progressive; le sommet de cette échelle est la Divinité. Telle est la substance du système singulier auquel il a donné le nom de *Théologie de l'être* (1). Il a cru pouvoir aussi proposer une quatrième hypothèse pour expliquer l'union de l'âme et du corps; il suppose que l'action que l'une exerce sur l'autre est réelle, directe, mais purement intellectuelle, en quoi son hypothèse diffère de l'*influxus physicus* des péripatéticiens. Il essaye de démontrer,

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, années 1755, p. 476; 1758, p. 443.

Digitized by Google

non sans quelque succès, que l'hypothèse leibnizienne de l'harmonie préétablie se rapproche beaucoup, au fond, du système des causes occasionnelles des cartésiens et des malebranchistes (1). Il s'était exercé aussi sur la métaphysique du calcul, avant de quitter la France, et avait publié à Paris quelques ouvrages sur ce sujet.

Peu de savants ont répandu autant d'éclat sur l'Académie de Berlin, que l'illustre Sulzer, l'auteur de la *Théorie universelle des beaux-arts*. Réunissant les connaissances les plus variées, théologien, métaphysicien, mathématicien, naturaliste, physicien, il cultiva aussi la technologie. Dans chacune de ces branches d'études, il porta de la pénétration et des vues abondantes; il sut aussi les unir et les coordonner entre elles. Il était tout ensemble doué du talent d'observer, et habile à tirer de l'observation des inductions heureuses. Les considérations qu'il a publiées sous le titre d'*Essais de physique appliqués à la morale*, contiennent une suite de rapprochements du plus haut intérêt entre le règne de la nature visible et celui des êtres intelligents, sur la corrélation des phénomènes et les vastes analogies qui embrassent le système de l'univers (2). Les phénomènes qui se déploient sur la scène intérieure de notre âme

---

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1761, p. 421.

(2) Ils sont imprimés à la suite des *Mélanges philosophiques* de Formey.


Digitized by Google

ne lui parurent pas moins dignes d'être observés et décrits que ceux dont la nature extérieure est le théâtre. Il se livra donc à cette étude expérimentale de l'âme, qui lui paraissait nécessaire à la philosophie; il analysa le phénomène de l'aperception, tel qu'il est caractérisé par les leibniziens, phénomène qui est comme la clef de toutes les opérations intellectuelles; il rechercha les effets des divers degrés de clarté dans l'aperception. Ces recherches le conduisirent à trois conclusions d'une haute utilité : il expliqua comment nous réalisons nos imaginations, lorsque nous nous concentrons sur une solution isolée; il montra combien l'esprit a besoin de s'exercer sur des sensations continuelles et diversifiées, et de donner à l'aperception toute l'étendue possible (1). Il observa les divers états où l'âme se trouve en exerçant ses deux facultés primitives, celle d'apercevoir et celle de sentir; l'opposition qui se manifeste entre la perception et le sentiment, l'un se développant ordinairement en raison opposée de l'autre, la perception ne se fixant qu'à l'objet, le sentiment ramenant l'âme sur elle-même (2). Il étudia la nature du génie, celle de la raison, leurs conditions et les lois qui les gouvernent (3), les

---

(1) *Mémoire sur l'aperception*, dans le recueil de l'Académie de Berlin, année 1764, p. 415.

(2) *Mém. de l'Acad. de Berlin*, année 1763, p. 407.

(3) *Ibid.*, années 1757; 1758, p. 414.

Digitized by Google

rapports qui existent entre la raison et le langage, et les secours que l'une retire de l'autre (1). En adoptant, avec Leibniz et Wolff, les deux principes de *la contradiction* et de *la raison suffisante* comme les deux bases du système de nos connaissances, il les envisagea cependant l'un et l'autre comme des lois constantes de notre nature qui gouvernent en nous la faculté de connaître, et en cela il parut se rencontrer avec l'école écossaise. Ses regards se dirigèrent sur l'homme moral avec un intérêt encore plus marqué. Il interrogea le sens moral pour en connaître le véritable caractère; il reconnut une sorte de génie moral, analogue au sens moral de l'école d'Ecosse; il reconnut une loi constante et invincible de notre nature, qui régit en nous la faculté de sentir et qu'il appela le *principe de sagesse*; c'est de la combinaison de cette loi avec les deux principes auxquels obéit la faculté de connaître, qu'il fit sortir un deuxième principe moral, *le principe de justice* (2). Il remonta à l'origine des sentiments agréables; il la découvrit dans une jouissance intellectuelle, dans l'exercice de ce principe actif de l'âme, qui est, suivant Wolff, son action naturelle, sa force essentielle, et en vertu duquel elle produit les idées. La condition des sentiments agréables lui parut donc résider dans le pouvoir de développer libre-

---

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1767, p. 413.

(2) *Ibid.*, année 1769, p. 361.

Digitized by Google

ment ses idées, et celle des sentiments désagréables dans la contrainte de l'intelligence (1). Il définit le bonheur propre aux êtres intelligents (2). En portant sa pensée sur l'avenir de l'homme au delà du tombeau, il crut pouvoir tirer de quelques analogies physiques une induction qui autoriserait à croire que l'âme, après la mort, se réunit à un corps nouveau (3). Enfin, ses méditations s'élevèrent jusqu'à l'Être éternel, et de la seule existence nécessaire il déduisit, à la manière de Clarke, les attributs de cet Être (4).

Sulzer professe, en général, les maximes de Leibniz et de Wolff, et c'est de ces maximes qu'il a su faire sortir la plupart des vues remarquables qu'il a produites en si grand nombre.

Cocchius donna quelques conseils sur la marche à suivre dans les méditations philosophiques, et recommanda de commencer, dans ce genre de recherches, par l'investigation des notions simples qui sont intelligibles, dit il, et non imaginables, sont cependant positives et qui expriment toujours les choses réelles (5). Il résuma la méthode de Leibniz et la rapporta à deux maximes principales : faire le choix parmi les observations, pousser l'analyse aussi loin que possible. Il se

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1751, p. 58.
(2) *Ibid.*, année 1754, p. 399.
(3) *Ibid.*, année 1775, p. 369.
(4) *Ibid.*, année 1770.
(5) *Ibid.*, année 1777, p. 312.

Digitized by Google

prononça, d'ailleurs, pour le système qui fait dériver toutes nos connaissances des sens. Il signala avec justesse la différence essentielle qui existe entre l'analyse des qualités et celle des quantités, et il s'appuya avec non moins de raison sur cette différence, pour réclamer contre la confusion que quelques philosophes ont introduite entre les méthodes mathématiques et celles qui sont applicables en métaphysique (1). Il s'exerça aussi sur le difficile problème que présentent les notions de l'étendue et de la durée ; il les conçut sous un point de vue assez neuf. « Ni l'étendue,
» ni la durée, dit-il, n'ont des éléments compo-
» sants dont elles soient la somme ; elles ont seu-
» lement des éléments constituants qui produisent
» le phénomène : le phénomène est donc très-diffé-
» rent de la notion, et l'élément réel n'est pas l'ob-
» jet des sens. » Il conclut de là qu'il faut chercher les bornes du temps et de l'étendue, non dans les notions géométriques de l'étendue ou dans les notions arithmétiques du nombre, mais dans les notions métaphysiques des substances, des actions, c'est-à-dire proprement dans l'existence réelle. Il croit pouvoir en venir aussi à cette conclusion, qu'un infini positif peut avoir lieu, relativement à l'étendue, comme à l'égard de la durée. Il termine en déclarant que la matière paraît étendue

---

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1772, p. 36.

Digitized by Google

et ne l'est pas ; que les simples ne paraissent pas étendus, et le sont (1).

Deux autres écrivains nous offrent un nouvel exemple de la singulière variété, du contraste même des opinions qui se réunissent dans le sein de l'Académie de Berlin. Pendant que Schwab paraît se rapprocher de Malebranche, Selle matérialise l'âme humaine d'une manière plus positive encore que Hobbes.

Schwab a suivi l'exemple des psychologues qui veulent ramener à l'unité le système des facultés de l'âme. Il a essayé un nouveau mode de réduction ; il a trouvé que la même force, force tout intérieure et tout active, produit la sensation, la fixe, en conserve les traces, la reproduit. Il distingue trois degrés d'intensité dans la perception, et c'est au second qu'il attribue le caractère de la représentation (2). Il a posé, avec une grande précision et une grande netteté, l'immense problème qui se rapporte à la conformité entre nos idées et les objets extérieurs ; il a remarqué, avec raison, que tous les philosophes supposent cette correspondance plutôt qu'ils ne la justifient. Il parcourt successivement les diverses hypothèses à l'aide desquelles les philosophes ont bien moins réussi à rendre compte de cette correspondance, qu'à se faire illusion à eux-mêmes sur ce sujet ; il

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1775, p. 428.
(2) *Ibid.*, année 1783, p. 304.

Digitized by Google

montre Épicure concevant ses *fantômes;* l'école, ses *espèces* émanées des objets et s'introduisant dans les sens; Locke rentrant, sans s'en apercevoir, dans l'hypothèse d'Epicure; Clarke y rentrant bien davantage encore; Descartes et son école recourant à des hypothèses physiologiques sur la constitution et le jeu des organes des sens et du cerveau. Il fait très-bien voir comment on suppose la question en concevant les idées de l'esprit comme autant d'images des objets. Il compare l'opinion de Locke qui, d'après Descartes, a distingué dans les corps les qualités premières et les qualités secondes, avec celle de Leibniz, qui, relativement à ces deux ordres de qualités, a supposé que nos idées sont également en rapport avec la réalité des choses. Le système qui, sans prétendre établir aucune ressemblance entre nos idées et nos objets, admet seulement une action des objets sur l'âme, lui paraît beaucoup plus sage que ces hypothèses diverses; dans ce système, le rapport des idées aux objets n'est autre que celui qui existe entre l'effet et sa cause; les idées représentent les objets, en faisant fonction de signes et non d'images; mais, dans ce système aussi, nos idées ne nous révèlent rien de la nature propre des choses. Schwab rappelle encore les doutes subtils de Hume, les réponses que Beattie et Reid ont tenté d'opposer à ces doutes; mais ces réponses, à ses yeux, bonnes pour la pratique usuelle de la vie, sont inadmissibles

Digitized by Google

dans la science, parce qu'elles manquent de toute condition philosophique. Il discute également les subterfuges de Kant pour échapper à la difficulté. Il arrive, enfin, à sa propre hypothèse. « Au lieu de » concevoir que l'objet donne naissance à l'idée, » concevons au contraire, dit-il, que l'idée produit » l'objet tel qu'elle se l'est représenté d'avance: » c'est ainsi qu'un ouvrier exécute l'ouvrage qu'il » se propose; c'est ainsi que le Créateur a accom- » pli le grand œuvre de la création. Cela posé, » admettons que l'esprit créé participe en quelque » chose à l'esprit créateur; il atteindra alors, en » quelque sorte, aux objets, par le canal de cette in- » telligence qui leur donna l'être sur le modèle de » sa pensée (1). »

Le docteur Selle, médecin de Stettin, a érigé, au contraire, en forme de doctrine, l'hypothèse qui réduit les phénomènes de l'intelligence humaine à n'être que le résultat du jeu des organes, à subir ainsi une condition toute passive. Ce matérialisme est aussi franc que décidé. L'auteur, cependant, n'en redoute aucune conséquence pour la religion et la morale; il s'efforce de le rendre entièrement innocent sous ce double rapport; il le concilie avec l'existence d'une intelligence suprême et immatérielle; il n'exclut même point d'autres intelligences pures placées entre l'auteur de toutes

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1788, p. 417.

Digitized by Google

choses et la créature humaine. En traitant de la réalité des connaissances, Selle a repoussé la doctrine kantienne et s'est exclusivement renfermé, comme on pense bien, dans l'autorité de l'expérience (1).

La grande question des causes finales, si souvent mal posée et mal comprise, reçut des solutions contraires de la part d'Euler, de Maupertuis et de Prémontval. Une honorable émulation porta aussi plusieurs de ces philosophes à fortifier les preuves de l'existence de Dieu, et à les présenter sous un nouveau jour.

Nous ne nous arrêterons point à d'autres travaux moins importants, tels que ceux de D'Anières sur le calcul des probabilités (2), ceux de D. Pernetty sur le tempérament et sur les causes physiques dont l'esprit subit l'influence (3), ceux d'Engel sur la réalité des connaissances (4). Nos regards, en terminant ce tableau, rencontrent un philosophe contemporain qui a fait l'honneur de la classe de philosophie spéculative de l'Académie de Berlin, par l'élévation de ses vues, la sagesse de ses opinions, la beauté de son talent; qui est pour l'Allemagne ce que Dugald-Stewart était naguère pour l'Angleterre, ce que

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, années 1787, p. 577; 1788, p. 394; 1796, p. 42, etc.

(2) *Ibid.*, année 1786.

(3) *Ibid.*, années 1776, 1777.

(4) *Ibid.*, année 1801.

Digitized by Google

M. Prévost est pour la Suisse. M. Ancillon semble offrir le point central dans lequel viennent se réunir, par l'éclectisme le plus impartial, toutes ces doctrines variées qui se manifestaient autour de lui; il est l'expression et le dernier produit de cet esprit de conciliation qui tendait à les rapprocher; il résume en quelque sorte les résultats de cette tendance qui était propre à l'Académie de Berlin. Il emprunte à toutes les doctrines, sans jamais rien accepter de contradictoire; il se place entre tous les extrêmes, mais par choix et non par hésitation; il aborde avec prudence, mais sans timidité, les problèmes métaphysiques, décrit avec exactitude les phénomènes physiologiques. Il a bien senti que le principe de la causalité est le pivot essentiel sur lequel roule le système entier des connaissances humaines; il a donc cherché à le justifier d'après Leibniz; il a établi que ce principe ne peut se manifester que par l'expérience, mais peut exister sans elle (1).

Les travaux de l'Académie de Berlin ayant eu, en grande partie, des étrangers pour auteurs, exposés dans une langue étrangère et dépourvus, en général, des formes didactiques et systématiques, n'ont pas obtenu en Allemagne toute l'attention qui leur était due, et ont dû rencontrer quelques préventions nationales. Cette académie a du moins frappé les esprits à diverses reprises

(1) *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, année 1798, p. 103.

Digitized by Google

par les concours qu'elle a ouverts; elle seule a offert à l'émulation des penseurs, avec les couronnes qu'elle décernait, des sujets de recherche qui se liaient souvent aux plus grands intérêts de la philosophie; le choix de ces sujets a été l'un des plus grands services qu'ait rendus cette compagnie savante. Le premier concours, qui fut ouvert en 1747, émut l'Allemagne entière, et ne causa pas moins de schisme dans l'Académie elle-même; il s'agissait de prononcer sur le grand procès des monades, c'est-à-dire qu'on mettait en question la philosophie de Leibniz elle-même dans l'une de ses plus brillantes hypothèses. On aurait peine à concevoir l'attente des esprits jusqu'au jour du jugement. Enfin, à la grande surprise de l'Allemagne, la couronne fut décernée à un anti-leibnizien. L'arrêt de l'Académie ne fut pas ratifié par l'opinion générale. On accusa du moins l'auteur couronné d'avoir peu approfondi et mal compris Leibniz; son mémoire donna lieu à diverses observations et fournit aussi à Formey le sujet de nouvelles *Recherches sur les éléments de la nature* (1). Ces documents jettent beaucoup de jour sur l'intelligence du système de Leibniz, et peuvent par là même en faire apercevoir plus facilement le côté faible. Le chancelier D'Aguesseau, auquel Formey avait offert ces divers écrits, adressa à cet académicien, dans une lettre assez

(1) *Mélanges philos.* de Formey, t. I, p. 241.

curieuse (1), quelques doutes et quelques questions sur la théorie qui y était exposée. Formey essaya d'y satisfaire par des développements et des explications sur les vrais principes de la monadologie de Leibniz et de Wolff (2); il y fit mieux voir encore comment Descartes et Wolff peuvent être mis d'accord. Il y marqua aussi avec précision la différence qui existe entre la simple notion de *puissance* et celle de *force*, telle que Leibniz l'a conçue. Parmi d'autres concours célèbres, nous rappellerons celui qui fut ouvert sur les facultés de penser et de sentir, et où triompha Eberhard en 1776; celui sur l'optimisme, en 1755; celui relatif à l'influence du langage sur la pensée, où Michaëlis remporta le prix en 1760; celui sur l'évidence, qui donna la victoire à Mendelsohn en 1764; celui sur les penchants, où Cocchius fut couronné en 1760; celui qui eut pour objet les avantages et les inconvénients qui peuvent résulter de l'instruction du peuple; celui qui demandait de déterminer les progrès de la métaphysique; celui qui concernait l'origine du langage, et où le prix fut décerné à Herder. Cet écrivain avait embrassé l'opinion qui attribue au langage une formation naturelle; Mérian analysa l'ouvrage du vainqueur; Formey essaya de justi-

(1) Datée de Versailles, 4 janv. 1749; *Mélang. philos. de Formey*, t. Ier, p. 421.
(2) *Ibid.*, p. 425.

Digitized by Google

fier la cause vaincue, dans un mémoire où il exposa l'opinion contraire. On a vu plusieurs fois l'Académie de Berlin, dans son impartialité, couronner à la fois deux auteurs qui avaient résolu en sens diamétralement opposé la question proposée par elle, réserver ainsi au public éclairé une décision définitive et provoquer encore des recherches ultérieures. On doit regretter que les ouvrages qu'ont fait éclore ces discussions soient, en général, trop peu connus.



Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE XVI.



CHAPITRE XVII.

Réforme de la philosophie en Allemagne.



CHAPITRE XVIII.

Nouvelle forme du scepticisme dans le cours du 17e siècle.



CHAPITRE XIX.

Destinées de la philosophie au xviiie siècle. — Nouvel éclectisme en France.



Digitized by Google

FIN DU TOME TROISIÈME.

Imprimerie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 9 1936




Digitized by Google



Digitized by Google